







MÉDECINE
PRATIQUE
ET MODERNE,
APPUYÉE SUR L'OBSERVATION.

MÉDECINE

PRACTIQUE

ET MORBIDE

ATTUÉE SUR L'OBSTACULATION.

MÉDECINE PRATIQUE ET MODERNE,

APPUYÉE SUR L'OBSERVATION,

*Recueillie d'après les Ouvrages de feu
M. Marquet, Doyen du College Royal
des Médecins de Nancy, & de plusieurs
autres Médecins célèbres ;*

*Mise en ordre par M. Buc'hoz son Gendre,
Médecin de MONSIEUR, & augmentée de
plusieurs de ses Observations.*

TOME PREMIER.

Le Libraire Henri Jombert, Place St. G. & Calandran



artola

pagra

A PARIS,

Chez L'AUTEUR, rue de la Harpe, presque vis-à-vis la rue de Richelieu-Sorbonne.

M. DCC. LXXXII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

SECRET

10917N89

WAGON 12

APPROVED FOR RELEASE

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

2000-01-01

2000

1. 3. 1944

TOME PREMIER

100

100

1-2-3-4-5-6-7-8-9-10-11-12-13-14-15-16-17-18-19-20-21-22-23-24-25-26-27-28-29-30-31-32-33-34-35-36-37-38-39-40-41-42-43-44-45-46-47-48-49-50-51-52-53-54-55-56-57-58-59-60-61-62-63-64-65-66-67-68-69-70-71-72-73-74-75-76-77-78-79-80-81-82-83-84-85-86-87-88-89-90-91-92-93-94-95-96-97-98-99-100-101-102-103-104-105-106-107-108-109-110-111-112-113-114-115-116-117-118-119-120-121-122-123-124-125-126-127-128-129-130-131-132-133-134-135-136-137-138-139-140-141-142-143-144-145-146-147-148-149-150-151-152-153-154-155-156-157-158-159-160-161-162-163-164-165-166-167-168-169-170-171-172-173-174-175-176-177-178-179-180-181-182-183-184-185-186-187-188-189-190-191-192-193-194-195-196-197-198-199-200-201-202-203-204-205-206-207-208-209-210-211-212-213-214-215-216-217-218-219-220-221-222-223-224-225-226-227-228-229-230-231-232-233-234-235-236-237-238-239-240-241-242-243-244-245-246-247-248-249-250-251-252-253-254-255-256-257-258-259-260-261-262-263-264-265-266-267-268-269-270-271-272-273-274-275-276-277-278-279-280-281-282-283-284-285-286-287-288-289-290-291-292-293-294-295-296-297-298-299-300-301-302-303-304-305-306-307-308-309-310-311-312-313-314-315-316-317-318-319-320-321-322-323-324-325-326-327-328-329-330-331-332-333-334-335-336-337-338-339-340-341-342-343-344-345-346-347-348-349-350-351-352-353-354-355-356-357-358-359-360-361-362-363-364-365-366-367-368-369-370-371-372-373-374-375-376-377-378-379-380-381-382-383-384-385-386-387-388-389-390-391-392-393-394-395-396-397-398-399-400-401-402-403-404-405-406-407-408-409-410-411-412-413-414-415-416-417-418-419-420-421-422-423-424-425-426-427-428-429-430-431-432-433-434-435-436-437-438-439-440-441-442-443-444-445-446-447-448-449-450-451-452-453-454-455-456-457-458-459-460-461-462-463-464-465-466-467-468-469-470-471-472-473-474-475-476-477-478-479-480-481-482-483-484-485-486-487-488-489-490-491-492-493-494-495-496-497-498-499-500-501-502-503-504-505-506-507-508-509-510-511-512-513-514-515-516-517-518-519-520-521-522-523-524-525-526-527-528-529-530-531-532-533-534-535-536-537-538-539-540-541-542-543-544-545-546-547-548-549-550-551-552-553-554-555-556-557-558-559-560-561-562-563-564-565-566-567-568-569-570-571-572-573-574-575-576-577-578-579-580-581-582-583-584-585-586-587-588-589-590-591-592-593-594-595-596-597-598-599-600-601-602-603-604-605-606-607-608-609-610-611-612-613-614-615-616-617-618-619-620-621-622-623-624-625-626-627-628-629-630-631-632-633-634-635-636-637-638-639-640-641-642-643-644-645-646-647-648-649-650-651-652-653-654-655-656-657-658-659-660-661-662-663-664-665-666-667-668-669-670-671-672-673-674-675-676-677-678-679-680-681-682-683-684-685-686-687-688-689-690-691-692-693-694-695-696-697-698-699-700-701-702-703-704-705-706-707-708-709-710-711-712-713-714-715-716-717-718-719-720-721-722-723-724-725-726-727-728-729-730-731-732-733-734-735-736-737-738-739-740-741-742-743-744-745-746-747-748-749-750-751-752-753-754-755-756-757-758-759-760-761-762-763-764-765-766-767-768-769-770-771-772-773-774-775-776-777-778-779-780-781-782-783-784-785-786-787-788-789-790-791-792-793-794-795-796-797-798-799-800-801-802-803-804-805-806-807-808-809-810-811-812-813-814-815-816-817-818-819-820-821-822-823-824-825-826-827-828-829-830-831-832-833-834-835-836-837-838-839-840-841-842-843-844-845-846-847-848-849-850-851-852-853-854-855-856-857-858-859-860-861-862-863-864-865-866-867-868-869-870-871-872-873-874-875-876-877-878-879-880-881-882-883-884-885-886-887-888-889-890-891-892-893-894-895-896-897-898-899-900-901-902-903-904-905-906-907-908-909-910-911-912-913-914-915-916-917-918-919-920-921-922-923-924-925-926-927-928-929-930-931-932-933-934-935-936-937-938-939-940-941-942-943-944-945-946-947-948-949-950-951-952-953-954-955-956-957-958-959-960-961-962-963-964-965-966-967-968-969-970-971-972-973-974-975-976-977-978-979-980-981-982-983-984-985-986-987-988-989-990-991-992-993-994-995-996-997-998-999-1000-1001-1002-1003-1004-1005-1006-1007-1008-1009-1010-1011-1012-1013-1014-1015-1016-1017-1018-1019-1020-1021-1022-1023-1024-1025-1026-1027-1028-1029-1030-1031-1032-1033-1034-1035-1036-1037-1038-1039-1040-1

[illegible]

1940

5

*ANECDOTES de cet Ouvrage, en forme
d'Avertissement.*

EN 1747, le Docteur Marquet, Médecin de Nancy, & beau-pere de M. Buc'hoz, mit au jour une petite Brochure in-4°, qui avoit pour titre : *Nouvelle Méthode, facile & curieuse, pour apprendre, par les Notes de la Musique, à connoître le Pouls de l'homme, & les différens changemens qui lui arrivent depuis sa naissance jusqu'à sa mort, tirée des Observations de l'Auteur.* Cet Ouvrage étoit accompagné de planches, que le Docteur Marquet lui-même avoit gravées : il a été loué & critiqué dans le temps. M. Buc'hoz en a donné en 1769, chez Didot le jeune, une nouvelle édition, sous format in-12, & il y a ajouté les critiques & réponses qui ont été faites.

En 1750, le même Docteur Marquet a publié à Paris, chez Briasson, un volume in-12 de ses Observations Médicinales, sous le titre d'*Observations sur la guérison de plusieurs Maladies notables, aiguës & chroniques, auxquelles on a joint l'histoire de quelques Maladies arrivées à Nancy & dans les environs, avec la méthode employée pour les guérir.* L'Auteur se proposoit de publier un second volume de ses autres Observations ; mais la mort a devancé cette publication. Ce second volume est resté manuscrit parmi les papiers de ce Médecin ; M. Buc'hoz

6. A V E R T I S S E M E N T.

son gendre a fait part au Public de plusieurs de ces observations dans différens Ouvrages qu'il a publiés.

En 1768, M. Buc'hoz, à l'invitation de Madame la Comtesse de Nevron, une de ses plus zélées protectrices, s'est déterminé à publier un Ouvrage usuel, ou plutôt un simple essai, sous le titre de : *Médecine Rurale & Pratique, tirée uniquement des plantes usuelles de la France, appliquée aux différentes maladies qui regnent dans les campagnes; ou Pharmacopée Végétale & Indigène, contenant les Formules tirées du Regne Végétal, ensemble l'explication sommaire des vertus de chaque plante, & les définitions symptomatiques des maladies.* Cet Ouvrage fut imprimé à Paris, & a été contrefait à Yverdon, sous format in-8°. Les formules qui s'y trouvent rapportées sont tirées pour la plupart des Mémoires manuscrits que M. Marquet avoit laissés. L'édition originale & même la contrefaçon sont actuellement épuisées.

En 1769, M. Buc'hoz a publié chez Humblot, Libraire, rue Saint-Jacques, une Brochure in-8°, qui avoit pour titre : *Traité de la Phthisie Pulmonaire.* Ce petit Traité est une description symptomatique de cette maladie, avec quelques observations pratiques du Docteur Marquet, & la nouvelle méthode de la traiter par la fumigation végétale; il a été traduit en Allemand.

En 1770, M. Buc'hoz mit au jour un nouvel Ouvrage en 2 vol. in-12, intitulé : *Manuel Médical & usuel des Plantes, tant exotiques*

A V E R T I S S E M E N T. 7

qu'indigenes, auquel on a joint un Catalogue raisonné des plantes rangées par famille; des observations-pratiques sur l'usage qu'on en peut faire dans les maladies, & différens Discours sur la Botanique. Cet Ouvrage a été aussi imprimé aux frais de Humblot, Libraire à Paris: on y trouve les définitions de chaque maladie à la tête de toutes les plantes qui peuvent convenir dans ces cas; on y a aussi joint des observations-pratiques du Docteur Marquet.

Dans la même année, M. Buc'hoz a publié deux autres Traités, dont l'un avoit pour titre: *Traité-Pratique de l'Hydropisie & de la Jaunisse, développé par l'expérience, auquel on a joint quelques Observations Anatomiques & Pratiques de quelques Médecins sur d'autres maladies*, par M. Marquet, 1 vol. in-8°, chez Humblot, Libraire. Cette Brochure est extraite des Mémoires manuscrits de ce Médecin de la Lorraine; M. Buc'hoz a seulement veillé à son édition.

Le second Traité a pour titre: *Traité de l'Apoplexie, Paralysie & autres Affections soporeuses, développé par l'expérience, auquel on a joint deux Discours Latins, dont l'un roule sur le premier Aphorisme d'Hippocrate, & l'autre sur le vingt-troisième de la seconde section du même Auteur*. Il a été imprimé, sous format in-12, & est extrait, de même que le précédent, des Mémoires manuscrits de M. Marquet. M. Buc'hoz a prononcé en public les deux Discours qu'on y a joints, l'un lors de sa réception au Doctorat de Pont-à-Mousson en 1759, & l'autre pour son aggrégation

8 A V E R T I S S E M E N T.

au College Royal des Médecins de Nancy, en 1762.

En 1771 a paru sous format pet. in-8°, un autre Ouvrage de M. Buc'hoz, intitulé: *Manuel de Médecine - Pratique, Royale & Bourgeoise ; ou Pharmacopée tirée des trois Regnes, appliquée aux maladies des Habitans des Villes*. Cet Ouvrage est la suite de la Médecine Rurale, & est encore extrait des Mémoires manuscrits de M. Marquet ; M. Buc'hoz n'a conséquemment d'autre mérite que d'avoir veillé à son édition. Au moyen de ce Manuel & de la Médecine Rurale, on pourra se procurer des médicamens propres à toutes les différentes classes de Citoyens.

En 1776, il parut un autre Ouvrage de M. Buc'hoz, sous format gr. in-8°, & sous le titre de *Médecine Moderne, ou de Remedes nouvellement découverts, & renouvelés, tant par M. Buc'hoz, Médecin de MONSIEUR, que par M. Marquet son beau-pere, avec planches*. L'édition en est actuellement épuisée. Il a été traduit en Allemand. Cet Ouvrage est divisé en 21 chapitres, qui renferment chacun autant de remedes nouveaux & de traitemens particuliers dans les maladies les plus désespérées.

En 1780, M. Buc'hoz a extrait de son *Journal de la Nature considérée sous ses différens aspects*, un petit Ouvrage qu'il a publié sous le titre d'*Etrennes du Printemps aux Herboristes & aux Habitans de la Campagne*. Cet Ouvrage est sous format in-18, & a été supérieurement imprimé aux frais de l'Auteur, chez Couret

AVERTISSEMENT. 9

de Villeneuve, Imprimeur du Roi à Orléans, si connu par les belles éditions qu'il publie journellement. M. Buc'hoz a cédé l'édition entière de cet Ouvrage au sieur Lamy, Libraire, en s'en réservant néanmoins la propriété.

Nous ne parlons pas ici des différens Ouvrages périodiques qu'a publiés M. Buc'hoz, dans lesquels il se trouve plusieurs choses intéressantes concernant la Médecine.

C'est la réunion de tous ces différens Ouvrages que M. Buc'hoz publie actuellement sous format in-8°, & sous le titre de *Médecine Pratique & Moderne, appuyée sur l'observation*. Le plan de cet Ouvrage, ou pour mieux dire de la nouvelle édition des Ouvrages ci-dessus rapportés, refondus dans un seul & même Corps, se trouve détaillé tout au long dans la Préface qui est à la tête.



L I S T E chronologique des Ouvrages publiés par M. Buc'hoz, dont on pourra voir les Notices au commencement de l'Histoire Générale & Economique des trois Regnes, par le même Auteur, page 27 & suivantes; dans le premier volume de la Nature Considérée, première Epoque, page 10 & suivantes; & dans les Présens de Flore à la Nation Françoisse, tom. 1, page 17.

Année 1769.

1. *V*ALLERIUS Lotharingiæ, ou Catalogue des Mines, Terres, Fossiles, Sables & Cailloux qu'on trouve dans la Lorraine & les Trois-Evêchés, ensemble leurs propriétés dans la Médecine & les Arts. Petit, in-8°, à Nancy, chez Lamort, Imprimeur & Libraire.

1770.

2. *Dictionnaire Vétérinaire & des Animaux domestiques*, contenant leurs mœurs, leurs caractères, leurs descriptions anatomiques, la maniere de les gouverner, les alimens qui leur sont propres, les maladies auxquelles ils sont sujets, & leurs propriétés, tant pour la Médecine que pour les diffé-

AVERTISSEMENT. IT

rens usages de la Société civile ; dédié à Monseigneur le Comte de Provence (actuellement MONSIEUR), & orné de 60 planches. 6 vol. pet. in-8°, à Paris. Les deux premiers volumes ont été réimprimés.

1771.

3. *Aldrovandus Lotharingiæ*, ou Catalogue des Animaux Quadrupedes, Reptiles, Oiseaux, Insectes, Vermisseaux, Coquillages, qui habitent la Lorraine & les trois-Evêchés. 1 vol. in-12, à Paris. L'édition est épuisée.

4. *Histoire Générale des Insectes des environs de Surinam & de toute l'Europe*, avec la description des Plantes dont ils se nourrissent, par Mademoiselle Marie Sibylle de Merian, divisée en deux parties, auxquelles on a joint une troisième, contenant quelques détails sur les Plantes bulbeuses, liliacées, caryophyllées. 3 vol. in-fol., format d'Atlas ; nouvelle édition, revue par M. Buc'hoz, à Paris, chez Desnos.

1772.

5. *Dictionnaire Minéralogique & Hydrologique de la France*, contenant, 1°. la Description des Mines, Fossiles, Fluors, Crystaux, Terres, Sables & Cailloux qui s'y trouvent ; l'Art d'exploiter les Mines, la fonte & la purification des Métaux, leurs différentes préparations chymiques, & les divers usages pour lesquels on peut les employer dans la Médecine, l'Art Vétérinaire & les Arts & Métiers : 2°. l'Histoire Naturelle de toutes les Fontaines Minérales du Royaume, leur analyse chymique, une Notice des Maladies pour lesquelles elles

12 A V E R T I S S E M E N T.

peuvent convenir, avec quelques Observations-Pratiques, auquel on a joint un *Gneumon Gallicus*, dédié à Monseigneur le Comte d'Artois. 4 vol. in-8°, à Paris.

6. *Histoire universelle du Regne Végétal, ou nouveau Dictionnaire Physique & Economique de toutes les Plantes qui croissent sur la surface du Globe, contenant leurs noms botaniques & triviaux dans toutes les langues, leurs classes, leurs familles, leurs genres & leurs especes; les endroits où on les trouve le plus communément, leur culture, les animaux auxquels elles peuvent servir de nourriture, leurs analyses chymiques, la maniere de les employer pour nos alimens tant solides que liquides; leurs propriétés, non-seulement pour la Médecine des hommes, mais encore pour celle des animaux; les doses & la maniere de les formuler, & les différens usages pour lesquels on peut s'en servir dans les Arts & Métiers, &c.* : Ouvrage orné de 1200 planches, gravées en taille-douce par les meilleurs Maîtres, & dessinées d'après nature, en 30 vol. in-fol, dont 18 de discours, & 12 de planches. Les volumes de planches paroissent, de même que les 13 premiers volumes de discours; les 14 & 15^e sont sous presse. On ne fait pas encore quel sera le sort de cet Ouvrage, eu égard aux différens incidens qui lui sont survenus, pour le malheur de l'Auteur.

1773.

7. *Histoire générale & raisonnée des différens Oiseaux qui habitent le Globe, contenant leurs noms en différentes langues de l'Europe, leurs descriptions, les couleurs de leurs plumages, leurs*

A V E R T I S S E M E N T. 13

dimensions, le temps de leur ponte, la structure de leurs nids, la grosseur de leurs œufs, leur caractère, & enfin tous les usages pour lesquels on peut les employer, tant pour la Médecine que pour l'économie domestique; traduite du Latin de Jonston, considérablement augmentée, & mise à la portée d'un chacun: laquelle on a fait précéder de l'Histoire particulière des Oiseaux de la Ménagerie du Roi, peints d'après nature par le célèbre Robert, & gravés par lui-même; le tout orné de 85 planches, qui renferment près de 900 especes différentes, divisées en deux parties, dont la première traite des Oiseaux de la Ménagerie du Roi; la seconde est l'Ouvrage même de Jonston. A Paris, chez Desnos, 1 vol. in-fol., format d'Atlas.

1774.

8. *Les Amusemens innocens, contenant le Traité des Oiseaux de Voliere; ou le Parfait Oiseleur: Ouvrage dans lequel on trouve la description de 40 Oiseaux de chant, la construction de leurs nids, la couleur de leurs œufs, la durée & le temps de leur ponte, leurs caractères, leurs mœurs, la manière de les élever, la nourriture qui leur convient, les différentes ruses qu'on emploie pour les prendre, la façon de faire les filets, la pipée, la manière de les apprivoiser, & la cure de leurs différentes maladies; traduit de l'Ouvrage Italien d'Olinia, & mis en ordre d'après l'avis des plus célèbres Oiseleurs.* 1 vol. in-12, à Paris, chez Mérigot le jeune.

1775.

9. *Traité Economique & Physique des Oiseaux*

14 A V E R T I S S E M E N T.

de basse-cour ; contenant la description de ces Oiseaux , la maniere de les élever , de les multiplier , de les nourrir , de les traiter dans leurs maladies , & d'en tirer profit , tant pour nos alimens que nos médicamens , & les différens Arts & Métiers. 1 vol. in-12. L'édition est épuisée.

10. Centuries de Planches enluminées & non enluminées , représentant au naturel ce qui se trouve de plus intéressant & de plus curieux parmi les Animaux , les Végétaux & les Minéraux , pour servir à l'intelligence de l'Histoire Générale & Economique des trois Regnes. 2 vol. in-fol., format d'Atlas , renfermant chacun 10 décades ; Ouvrage fini. Prix , 600 liv.

1776.

11. Collection précieuse & colorée des Fleurs les plus rares & les plus curieuses , qui se cultivent dans les Jardins de la Chine & ceux de l'Europe ; Ouvrage utile aux Amateurs , aux Fleuristes , aux Peintres , aux Dessinateurs , aux Directeurs de Manufactures en Faïence , Tapisseries , Etoffes en laine , en soie , &c. 2 vol. in-fol., pap. d'Holl., renfermant chacun 10 décades. L'Ouvrage est entierement fini ; prix , 480 liv.

1777.

12. Histoire Naturelle de la France , représentée en gravures , & rangée suivant le Système de M. le Chevalier de Linnée , divisée par parties. Il paroît actuellement deux cahiers de Quadrupedes.

13. Traité Physique & Economique du gros & menu Bétail. 2 vol. in-12 , à Paris , chez Laporte.

AVERTISSEMENT. 15

1778.

14. *Histoire générale des trois Regnes, représentée en gravures, & rangée suivant le Système de M. le Chevalier de Linnée.* Il paroît actuellement 2 cahiers, tant de Costumes que de Quadrupedes. On peut s'en procurer de coloriés.

15. *Histoire Générale & Economique des trois Regnes de la Nature, contenant ; 1°. la description Anatomique, Physique & Economique de l'Homme, ses maladies, les remedes qu'on peut y apporter, les alimens qui lui conviennent en état de santé, & l'utilité qu'on peut tirer des différentes parties de son corps, tant pendant sa vie qu'après sa mort. 2°. L'Anatomie comparée des Animaux, conjointement avec leurs descriptions, leurs mœurs, leur caractère; la maniere de les nourrir, de les élever & de les gouverner; les alimens qui leur sont propres; les maladies auxquelles ils sont sujets; l'art de les traiter, si ces animaux sont de la classe des domestiques; & s'ils sont de la classe des sauvages, la maniere de les subjuguier à l'empire de l'homme par les ruses, la chasse, la pêche, &c.; les avantages qu'on peut tirer de ces différens animaux, tant pour la Médecine & la nourriture de l'homme, que pour les différens usages de la Société civile. 3°. Les noms botaniques & triviaux des plantes dans toutes les langues de l'Europe; leurs descriptions, leurs classes, leurs familles, leurs genres & leurs especes, les endroits où on les trouve le plus communément, leur culture, les animaux auxquels elles peuvent servir de nourriture; leur analyse chimique, la façon de les employer pour nos alimens, tant solides que liquides, & leurs différens usages*

16 A V E R T I S S E M E N T.

économiques. 4°. La description des mines, fossiles, fluors, crystaux, terres, sables & cailloux qu'on rencontre sur la surface du globe & dans les entrailles de la terre; l'art d'exploiter les mines; la fonte & la purification des métaux, leurs différentes préparations chymiques, & la maniere de les employer dans la Médecine, l'Art Vétérinaire, les Arts & Métiers, &c. 5°. L'Histoire Naturelle de toutes les fontaines minérales connues, leur analyse chymique; une notice des maladies pour lesquelles elles peuvent convenir, & la maniere d'en faire usage: plusieurs volumes in-fol. & in-8°, à Paris, chez l'Auteur. Les 6 premiers cahiers de l'in-fol. paroissent actuellement, & renferment 120 feuilles, de même que les 3 premiers vol. in-8°; prix, 24 liv. par souscription, francs de port pour les 6 premiers cahiers in-fol., & les 6 premiers vol. in-8°.

1779.

16. *Plantes nouvellement découvertes, récemment dénommées & classées, représentées en gravures, avec leurs descriptions.* Les trois premiers cahiers paroissent actuellement; le prix de chaque cahier est de 15 liv.

17. *Les Dons Merveilleux & diversement colorés de la Nature dans le Regne Végétal.* Il en paroît actuellement 10 cahiers; le prix de chaque cahier est de 24 liv.

1780.

18. *La Nature considérée sous ses différens aspects; ou Journal des trois Regnes de la Nature, contenant tout ce qui a rapport à la science physique*

A V E R T I S S E M E N T. 17

*sique de l'Homme , à l'Art Vétérinaire , à l'Histoire des Animaux , au Regne Végétal , à la connoissance des Plantes , à l'Agriculture , au Jardinage & aux Arts , au Regne Minéral , à l'exploitation des Mines , aux Singularités & à l'usage des différens fossiles. Il y a deux Epoques de ce Journal : les 3 premiers volumes de la premiere Epoque paroissent ; le 4^e est sous presse. La seconde Epoque est finie ; il n'en reste plus que trente exemplaires , auxquels on a donné le titre de *Mélanges de Physique , de Médecine & d'Histoire Naturelle* , & qui se trouvent chez Laporte.*

19. *Traité de l'Education des Animaux qui servent d'amusement à l'homme ; savoir du Singe , du Chien , du Chat , de l'Ecureuil , du Perroquet , du Merle , de l'Etourneau , du Serin de Canarie , du Rossignol , de la Linotte , du Chardonneret & du Bouvreuil. 1 vol. in-12 , à Paris , chez Lamy.*

1781.

20. *Présens de Flore à la Nation Françoisse pour les Alimens , les Médicamens , l'Ornement , l'Art Vétérinaire & les Arts & Métiers ; ou Traité Historique des Plantes qui se trouvent naturellement dans les différentes Provinces du Royaume , rangées suivant le système de M. le Chevalier de Linnée , avec tous les détails qui les concernent. 4 vol. in-4^o. ; le premier vol. paroît.*

Cet Ouvrage est tout-à-la-fois curieux & utile : on y traite des différentes plantes qui croissent dans les Provinces du Royaume ; on en caractérise le genre , on en indique les especes , on en donne la nomenclature Latine &

Tome I.

B

18 A V E R T I S S E M E N T.

Françoise , on les décrit avec exactitude, on rapporte les endroits où elles croissent spontanément, on expose la manière de les cultiver, on désigne les insectes qui leur font nuisibles; on en démontre les propriétés, non-seulement pour les matières alimentaires & médicales à l'usage de l'homme & des bestiaux, mais aussi pour les Arts & Métiers, & spécialement pour la décoration des jardins & l'ornement des toilettes. Il n'a paru jusqu'à présent aucun Ouvrage aussi général & aussi méthodique que celui-ci sur le Regne végétal du Royaume; & en effet, on y fait l'énumération de près de 3000 plantes, & on ne néglige aucun des objets qui en peuvent rehausser le mérite. Ces plantes se trouvent rangées suivant la méthode sexuelle, qui est la plus claire & la plus facile; & pour rendre cet Ouvrage plus intelligible, on a fait précéder différens discours préliminaires sur l'anatomie des plantes, sur leur végétation & leur génération, de même que sur les différens systèmes botaniques. Cet Ouvrage renfermera 4 vol. in-4° de cinquante feuilles; il se distribue par cahier de vingt-cinq feuilles & par souscription: on paie 12 liv. en recevant la première livraison, 6 liv. en recevant la seconde, & ainsi des autres, la dernière *gratis*; les premières & seconde livraisons paroissent actuellement.

21. *Collection coloriée des plus belles variétés de Tulipes qu'on cultive dans les Jardins des Fleuristes, ou Etrennes de Flore aux Amateurs.* Les trois premiers cahiers paroissent, & renferment chacun 10 planches. Le prix de chaque cahier est de 18 liv.

A V E R T I S S E M E N T. 19

22°. *Collection coloriée des plus belles variétés de Jacinthes, qu'on montre aux Curieux dans les Jardins Fleuristes d'Harlem.* Le premier cahier paroît, & est de même prix que les cahiers du n°. précédent. L'une & l'autre de ces Collections sont coloriées avec tout le soin & la propreté possible.

23. *Les Bouquets de Flore, ou Recueil de Fleurs réunies en bouquet pour les différens mois de l'année.* Cette Collection, qui se vend par feuilles détachées, & qu'on peut donner pour Bouquet aux Dames les jours de leurs Fêtes, est parfaitement exécutée, tant pour le dessin que pour la gravure & le coloris. Chaque planche est imprimée sur vélin, encadrée en bordure dorée, mise sous verre, & dédiée aux différens Mécenés, tant vivans que morts, de l'Auteur. Le prix de chaque cadre, qui a 24 pouces de haut sur 16 de large, est de 36 liv. Le premier Bouquet, qui représente différentes variétés nouvelles d'Œillets qui ont fleuri en 1779 chez M. Maillet à Paris, paroît actuellement, de même que le second, qui représente les plus belles Fleurs d'Œillets.

24. *Herbier de la Chine, ou Collection coloriée des Plantes Médicinales de la Chine.* Les sept premiers cahiers paroissent; prix, 15 liv. chaque cahier.

25. *Histoire des Insectes nuisibles à l'Homme, aux Bestiaux, à l'Agriculture, au Jardinage, avec la maniere de les détruire ou de s'en garantir, ou de remédier aux maux qu'ils peuvent occasionner.* 1 v. in-12, à Paris, chez Laporte. Cet Ouvrage a joui du plus grand succès; l'édition en a été presque aussi-tôt épuisée qu'elle a paru.

20 A V E R T I S S E M E N T.

26. *Recueil de Secrets à l'usage des Artistes.* Ce Recueil est une Collection choisie des Secrets les plus sûrs & les plus éprouvés dont on peut faire usage pour les Arts. Le premier vol. paroît ; prix , 36 sols.

En 1769 , il parut chez Durand neveu , Libraire à Paris , un Ouvrage en 4 vol. , sous format in-12 , & sous le titre de *Secrets de la Nature & de l'Art , développés pour les alimens , la Médecine , l'Art Vétérinaire & les Arts & Métiers , auxquels on a joint un Traité sur les Plantes qui peuvent servir à la Teinture & à la Peinture.* Cet Ouvrage n'étoit autre chose qu'une compilation de différentes recettes & formules , qui se trouvoient rapportées depuis vingt ans dans les Ouvrages périodiques & Livres nouveaux. M. Buc'hoz , en parcourant les Journaux & autres Feuilles périodiques , pour y trouver tout ce qui pouvoit avoir rapport aux différens Ouvrages auxquels il travailloit , rencontra de temps en temps quelques-unes de ces recettes , dont la réunion lui parut devoir un jour être utile au Public. C'est dans cette vue qu'il en fit un Recueil , & qu'il publia pour lors sous le titre ci-dessus mentionné : mais il n'avoit pas le temps d'en écarter ce qui étoit d'une pratique trop difficile , & dont l'exécution n'étoit pas complètement constatée. Il se réserva , dans une nouvelle édition , d'en faire un choix plus exact ; aussi garda-t-il dans ce temps l'anonyme.

En 1772 , Desnos , Libraire-Géographe , publia un autre Ouvrage , qu'on peut valablement placer dans la même catégorie que le

A V E R T I S S E M E N T. 21

précédent, sous format in-32, & sous le titre d'*Etrennes de Minerve aux Artistes, Encyclopédie économique, ou Alexis moderne, contenant différens secrets sur l'Agriculture & les Arts & Métiers, où l'on a rassemblé tout ce qui se trouve de plus important, extrait de près de 900 Auteurs; Ouvrage de la plus grande utilité pour les Arts.* Cette compilation a été divisée en huit parties, & a paru périodiquement. M. Gauché, actuellement résident à Saint-Domingue, en a rédigé les quatre premières parties; M. Lauthier, Médecin à Clermont en Beauvoisis, les quatre autres; & M. Descolin, Secrétaire du Roi, Avocat au Parlement de Nancy, a bien voulu se charger d'en faire une table raisonnée. M. Buc'hoz n'a eu d'autre part à cet Ouvrage que d'en avoir fourni le titre, & d'en avoir rédigé le Discours préliminaire, & cependant il en avoit donné le plan, mais totalement différent de ce qui a été exécuté.

Depuis 1768, M. Buc'hoz a publié périodiquement jusqu'à ce jour des Lettres sur les trois Regnes de la Nature, & un Journal, sous le titre de *la Nature considérée sous ses différens aspects*, dont il paroît actuellement cinquante-trois volumes, tant in-8° qu'in-12, & dont les premiers volumes se trouvent déjà réimprimés au nombre de trois. Il a rapporté dans cet Ouvrage périodique beaucoup de recettes que les Artistes lui ont fournies, & qui y sont éparées. C'est la quintessence de ces trois Ouvrages, ainsi & de même que de tous les Ouvrages périodiques, qui forme celui qu'on publie actuellement sous le titre de

22 A V E R T I S S E M E N T.

Recueil de Secrets à l'usage des Artistes : on y supprime tout ce qui peut concerner la Médecine, les Alimens & l'Art Vétérinaire, comme ne faisant pas partie de l'objet qu'on se propose dans cet Ouvrage, & comme en ayant été fait mention dans d'autres Ouvrages de M. Buc'hoz. Le second tome de ce Recueil paroîtra dans le courant de 1782.

27. *Méthodes sûres & faciles pour détruire les Animaux nuisibles, &c.* 1, vol. in-12, à Paris, chez Laporte. L'édition est presque entièrement épuisée.

28. *La Médecine pratique & moderne, appuyée sur l'expérience*, plusieurs vol. in-8°. C'est précisément l'Ouvrage dont il s'agit ici.

Nota 1°. Nous ne parlons pas ici de la *Médecine des Animaux*, du *Traité Physique & Economique des Insectes utiles*, du *Traité des Poissons de rivière & d'étang, &c.* La plupart sont sur le point d'être imprimés.

Nota 2°. Les N^{os}. 10, 11, 12, 14, 15, 16, 17, 18, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26 27 & 28, se trouvent chez l'Auteur, rue de la Harpe, auquel on pourra s'adresser pour pouvoir se les procurer.

Nota 3°. On sera peut-être surpris de la quantité d'Ouvrages que M. Buc'hoz a mis au jour; mais quand on réfléchira que c'est le fruit des travaux de son pere, de son beau-pere & des siens, c'est-à-dire, le résultat de plus de 120 ans d'études, on ne sera plus étonné de la fécondité de ses Productions.

P R É F A C E.

Nous avons rassemblé dans cet Ouvrage une partie des remedes nouveaux que nous avons publiés ailleurs, ou que nous avons renouvelés, & qui étoient ignorés : nous y avons joint nos observations Médicinales, la plupart de celles de M. Marquet, & d'autres célèbres Médecins ; nous les avons rangés par l'ordre alphabétique des maladies, comme étant le plus commode. L'expérience est le seul guide que nous ayions suivi ; c'est par elle que nous sommes parvenus à la connoissance des propriétés des plantes & à la guérison des maladies : elle doit en faire nécessairement la base & le fondement.

Les Médecins des premiers siècles avoient grand soin de faire écrire dans le Temple d'Esculape les remedes avec lesquels ils guérissent leurs malades, pour faire connoître au Peuple les découvertes qu'ils avoient faites.

Par quel moyen aurions-nous pu savoir que la rhubarbe est purgative ; que l'esula, l'azarum & le catapucia sont vomitifs, si ce n'est par l'expérience ? Cependant le raisonnement est nécessaire pour connoître les maladies & leurs causes ; mais les vertus des remedes ne peuvent se découvrir que par l'usage.

Ce sont ces motifs qui nous ont engagés à mettre au jour, pour le bien de l'humanité, les précieux remedes que nous avons découverts, ainsi & de même que de célèbres Médecins, contre les maladies les plus désespérées ; remedes qui ont été mis

à des épreuves réitérées , & dont le succès a répondu aux indications ; remèdes composés pour la plupart des plantes qui naissent dans notre climat , & qui ont plus d'efficacité & d'analogie avec nos corps , que ceux qui viennent du Japon , du Pérou ou du Nouveau-Monde.

Ce ne sont pas la quantité de drogues , ni les fréquentes saignées qui guérissent les malades. Nous avons remarqué que ceux qui étoient dans l'habitude de se faire saigner , le devenoient souvent , & qu'au contraire ceux qui n'avoient jamais été saignés , ou qui ne l'avoient été que rarement , n'étoient que très-peu atteints de maladies.

Les leucophlegmaties , les cachexies & les hydropises sont les suites ordinaires des fréquentes saignées.

On trouvera dans ce Traité plusieurs maladies épidémiques qui ont régné en France depuis ces derniers temps : nous avons soin d'en donner des descriptions symptomatiques ; nous tâchons de rendre cette Médecine Pratique à la portée du Public , & de nous faire entendre de la plupart de nos Lecteurs.





MÉDECINE

PRATIQUE

ET MODERNE,

APPUYÉE SUR L'OBSERVATION.

A B C È S.

OBSERVATION DE M. MARQUET.

Abcès caché , Lienterie & suite de Couche.



LE 18 Novembre 1752, le sieur Thirion, Marchand à Nancy, me fit prier d'avoir soin du rétablissement de la santé de sa femme, détenue au lit depuis environ six semaines qu'elle étoit accouchée. Les symptômes de sa maladie étoient les coliques d'estomac & du bas-ventre, les cardialgies, les foibleesses, la fièvre lente

continue, avec redoublement, la perte d'appétit & le flux lientérique, les urines crues sans dépôt. La malade ayant suffisamment évacué pendant ses couches, mon indication se porta d'abord à lui prescrire une saignée du bras, & à la purger le lendemain avec la potion suivante :

Prenez rhubarbe concassée, un gros ; canelle, un demi-gros ; anis & coriandre, de chacun une pincée : faites infuser dans cinq onces de décoction de tamarin : l'on délaya dans la colature, manne, une once & demie ; syrop de chicorée composée, une once ; rhubarbe en poudre, un scrupule, pour une médecine à prendre le matin.

Cette potion purgea la malade ; mais son flux continuant, je lui prescrivis l'opiat suivant :

Prenez extrait de Mars astringent, une demi-once ; conserve de cynorrhodon, deux onces, avec le syrop de *symphitum majus* : faites un opiat, dont la malade prendra un gros matin & soir.

On lui donna pour boisson ordinaire la tisane faite avec les racines de bistorte, de tormentille, de grande consoude, les fleurs du fumach & la réglisse.

On lui donna aussi de temps en temps quelques cuillerées de gelée de corne de cerf : mais ces remèdes n'ayant eu aucun effet, je commençai à juger qu'il pourroit y avoir un dépôt dans le bas-ventre, qui entretenoit le flux & les autres accidens. Cela supposé, je me déterminai à faire prendre tous les matins à la ma-

lade un demi-gros de baume de Leucatel , & je fis appliquer sur le bas-ventre l'emplâtre *diachylum* , & ensuite le cataplasme de lait & de mie de pain , afin d'attirer à la suppuration l'abcès interne , que je supposai dans la région hypogastrique. Ces remedes réussirent si bien , que sept ou huit jours après , il parut du côté gauche de la région hypogastrique , auprès des iles , une tumeur rouge , avec fluctuation , que je fis ouvrir par un Chirurgien ; d'où il sortit quantité de pus mêlé avec du sang : aussi-tôt après l'évacuation de la matiere purulente , le flux cessa de même que tous les autres accidens , tant il est vrai que la lienterie étoit entretenue par la proximité de l'abcès avec l'intestin ileum , maladie qui n'avoit pas voulu céder aux remedes astringens , & qui fut guérie d'elle-même incontinent après l'évacuation de la matiere contenue dans l'abcès.

Mais afin de rendre le sang de la malade plus doux & plus balsamique , je lui fis prendre , pendant environ trois semaines , tous les matins , le lait coupé moitié avec infusion de feuilles de scabieuse , & à ses repas les bouillons de mou de veau.



ACCOUCHEMENS LABORIEUX.

*PREMIERE OBSERVATION, sur deux
Accouchemens, par Madame Sornet, Sage-
Femme à Château-Regnault.*

JE fus appelée le 7 Juin dernier pour secourir, dans son troisième accouchement, la femme du sieur Rocher, Marchand de Chevaux de cette Ville, grosse de six à sept mois ; & qui se trouvoit réduite dans une triste situation, par une perte de sang qui duroit depuis trois mois, sans que cela l'eût effrayée, & sans demander aucun secours ni conseil aux gens de l'Art ; elle se contentoit de le dire seulement à ses voisines, qui lui conseillèrent d'aller en pèlerinage à une lieue de ce pays, pour prier un Saint qui arrête ces fortes de pertes : en conséquence, croyant ses voisines, aussi déraisonnables qu'elle, & ayant aussi peu de bon sens, elle monta sur un de ses chevaux, y fut le grand trot, & revint de même, dans la persuasion que le sujet de son voyage devoit la préserver de tout accident ; mais la perte, bien loin de cesser, augmenta à un point, que dans la nuit suivante elle m'envoya chercher. A mon arrivée, je la trouvai presque sans pouls ; je la touchai au plus vite, & je sentis au fond du vagin, qui étoit rempli de caillots de sang que j'ôtai, une tumeur molle plus grosse

que le poing , parsemée de fillons anfractueux , à travers lesquels , à la faveur de l'extrémité des doigts d'une de mes mains , & de petits coups secs & répétés des doigts de mon autre main , appliquée sur le ventre de la malade , je crus sentir , par cette manœuvre , l'ondulation des eaux de l'amnios , qui percerent dans l'instant même. Comme je craignois la sortie du placenta , que je crois avoir son attache sur l'orifice de la matrice , je cherchai promptement à faire l'accouchement de force (je ne me suis pas encore trouvée dans ce cas , puisque ce n'étoit que le quarante-sixième accouchement que j'aie fait depuis que je suis seule , c'est-à-dire , depuis six mois). Le placenta me tomba dans la main avec une perte qui me faisoit craindre pour la vie de la malade , mais qui cessa par la présence de la tête de l'enfant. J'en facilitai la sortie par mes deux doigts index , que je plaçai latéralement à droite & à gauche ; & l'enfant , à l'aide d'une douleur , sortit comme spontanément. J'ôtai les caillots dont le vagin étoit rempli & la matrice même , qui se contracta à ma grande satisfaction. Je me retournai du côté de l'enfant , qui étoit un garçon , que j'ondoyai promptement , & qui donna des signes certains de vie pendant quatre à cinq minutes. La mere , qui est une femme forte & vigoureuse , se porte bien , & a relevé douze jours après sa couche.

Les Maîtres de l'Art me taxeront peut-être de téméraire , de n'avoir pas appelé mon mari ou un autre Accoucheur dans un accouche-

ment de l'espece de celui-ci. Mon mari étoit auprès d'une autre femme, aussi en mal d'enfant; M. Menard, excellent Chirurgien, & qui s'est toujours distingué par la supériorité de ses talens dans l'Art de guérir, & dans les accouchemens particulièrement, étoit malade: ma confiance n'alloit pas plus loin; ce qui me décida à opérer seule, malgré la perplexité où je me trouvois à tous égards, & peu libre, étant grosse moi-même.

Le 6 du mois de Juillet de la même année, j'ai accouché, de son cinquieme accouchement, de deux garçons, après trois jours d'un travail laborieux, la femme de Baumé, Maréchal de forge de cette Ville, accouchement naturel: mais ce qui me surprit, c'est que les eaux du premier enfant percerent au moment de l'accouchement, & celles du second enfant étoient percées plus de quinze heures avant. Pendant ce laps de temps, les douleurs étoient assez rapprochées; chacune d'elles évacuoit toujours une certaine quantité de ces mêmes eaux. Cela m'engagea à toucher la malade plus que je ne l'aurois fait, & toujours je sentoais les membranes du premier. Que penser en pareille circonstance? Je ne pouvois imaginer que cela fût de fausses eaux, la quantité étoit trop considérable; je ne prévoyois pas non plus qu'il y eût deux enfans; quand je l'aurois su, je n'aurois pas pensé que les eaux de celui qui devoit venir le dernier eussent percé quinze heures avant la naissance du premier. Sont-ce les différens mouvemens des deux enfans qui auront causé la rupture des membranes du dernier,

ou bien les différentes attitudes de la mere, lors de ses douleurs ? Je n'en fais rien ; deux mois & demi que j'ai été avec Madame Ducoudray ne me suffisent pas pour raisonner avec des principes de physique : je laisse aux Maîtres de l'Art à résoudre cette question.

Quant aux enfans, ils étoient très-foibles & décolorés. Je les ondoyai aussi-tôt ; la foiblesse du dernier me fit craindre pour sa vie ; je le secourus de mon mieux, m'ayant mis un peu d'eau-de-vie dans la bouche, pour animer l'air que je lui soufflai dans la sienne ; un peu de jus d'oignon que je lui mis sur les levres & aux narines, tous ces secours le mirent en état d'être porté à l'Eglise. Je répétai les mêmes secours après ; il se ranima peu-à-peu ; enfin, ils se portent actuellement bien l'un & l'autre, & vivront tous deux, suivant toute apparence.

Après que la mere fut délivrée de ses deux enfans, elle resta gaie & bien contente. J'attendois que la matrice se contractât pour la délivrer. Une heure se passa comme cela, sans aucun accident ; au bout de ce temps, elle se plaignit de tintement dans les oreilles. Je courus à elle, & trouvai une perte considérable. Je pensai que la présence du placenta, comme corps étranger alors, étoit la seule cause de la perte. J'en fis l'extraction, en l'allant chercher au lieu de son adhérence : la perte cessa dans l'instant même ; la mere fut guérie & se porte bien.



*SECONDE OBSERVATION , sur des
Accouchemens , par la même.*

Je fus appelée le 26 Mars de l'année 1779, pour secourir de son premier enfant la femme de Martin Feuillâtre, Journalier de cette Ville. Cette femme, âgée de 30 ans, assez forte pour sa petite taille, mais boiteuse, avoit un défaut de conformation dans les os du bassin, par l'approche de l'os sacrum vers les *os pubis*, l'*ischion* droit vers le gauche: le passage ne présentait pas plus de deux pouces ou deux pouces & demi de diamètre tout au plus. Dans cette circonstance, j'étois tentée de proposer l'opération césarienne ou de la symphise; mais toute réflexion faite, & voyant que ses forces se soutenoient bien, je pris le parti de temporiser, espérant toujours que l'écartement des deux *os pubis entr'eux & sacro-iliaques* viendroient, par leur écartement, au secours de ma pauvre *rachitique*. Elle accoucha véritablement par le secours de la Nature. Après cinq jours & demi de travail, elle mit au monde un garçon, qui étoit d'un volume assez ordinaire. La tête de cet enfant avoit l'occiput fort aplati, & un enfoncement de la partie antérieure latérale gauche du coronal enfoncé au niveau de la fosse orbitaire. Cette tête étoit des plus allongées, l'enfant presque agonisant, la respiration des plus laborieuses, ce qui m'obligea à ondoyer mon petit moribond. D'après cela, je mis en usage mes secours ordinaires, dont le succès a toujours répondu aux espérances que m'en

m'en a donné ma Maîtresse, *Madame Ducoudray*. Je soufflai donc de l'air chaud dans la bouche de mon petit mourant, m'étant mise un chalumeau dans la mienne, afin de donner de l'activité aux organes de la respiration; je lui fis flairer un peu de jus d'oignon, lui en mis sur les levres & aux narines; & après plusieurs récidives, l'enfant se ranima, fut porté à l'église, & vécut deux jours & demi.

Je crois conclure de-là que les os pubis & sacro-iliaques ont véritablement souffert un écartement au moment de l'accouchement; autrement il eût été impossible, vu le diamètre trop étroit des os du bassin. Si je me fusse lassée de voir souffrir cette petite femme que j'eusse demandé un Chirurgien & sollicité l'opération césarienne ou celle de la symphise elle auroit pu être faite, la femme auroit pu y succomber. Mon mari étoit de mon avis, me disant que la voie la plus douce étoit toujours à préférer, & qu'il falloit beaucoup mieux souvent éviter les opérations que de les bien faire. Cette femme se porte bien présentement, & a été incommodée d'une incontinence d'urine pendant près d'un an. Il est vrai aussi qu'elle m'a dit avoir eu cette incommodité étant fille.

Je crois donc être autorisée à dire que la nécessité de l'opération césarienne ou symphise, même dans les femmes rachitiques, est des plus rares, & que si on avoit assez de patience dans des cas de cette espèce, qu'on donnât des attitudes à la femme relatives à sa construction vicieuse, beaucoup de ces femmes

accoucheroient sans être opérées. Je dirai plus; qu'il faut être meurtrier pour faire cette opération sur des femmes bien construites à tous égards, parce que celles-là sont faites pour accoucher naturellement ou par le secours de l'Art, sans se servir d'instrument tranchant. Il faut être bien peu Anatomiste, ou peu versé dans l'Art d'accoucher, pour opérer dans des cas semblables. Ce n'est pas que je veuille m'ériger en critique; je ne suis pas assez fondée pour cela: mais on fait que la Nature a des ressources qui surprennent souvent les plus grands Maîtres de l'Art.

Autre Observation.

Le 3 du présent mois, j'ai accouché d'une fille, & de son sixième enfant, la femme de M. Guillaume, Marchand Sellier de cette Ville. Cet accouchement a été naturel, quoiqu'à la suite d'une fièvre continue pendant trois semaines, un vomissement de sang considérable, avec un mal de tête des plus violents. Cette maladie engagea M. Menard, son Chirurgien, à la faire saigner du bras & du pied plusieurs fois. Enfin, dans les premiers jours de sa convalescence, étant à terme, & ayant des douleurs pour accoucher, elle me fit appeler. J'y courus promptement; une demi-heure après, elle accoucha d'une fille. Je fus des plus surprises, voyant le cordon ombilical noué d'un vrai nœud. Cela m'étonna d'autant plus, que les Auteurs regardent ce fait comme des plus rares, & que j'avois trouvé

ce même fait le 7 Février dernier. Ce nœud étoit ferré; la portion du cordon ombilical au-dessous de ce même nœud, c'est-à-dire, du côté du placenta, étoit bien mince & décolorée, & l'autre portion au-dessous du nœud ou du côté de l'enfant, étoit en spirale, très-grosse & haute en couleur. Le placenta proportionné à l'enfant étoit petit & tout skireux; l'enfant étoit d'un très-petit volume & très-foible; son front, comme macéré, ridé & blanc. Je l'ondoyai, vu sa petite taille & sa grande foiblesse; elle se ranima peu-à-peu. Son front est actuellement dans un état naturel, & je crois qu'elle vivra; avec d'autant plus de raison, que la mere la nourrit elle-même.

Cet événement, qui me paroît des plus rares, surprendra, je crois, tous les Maîtres de l'Art. Peut-être même qu'il y en aura qui regarderont ce fait comme impossible: il est cependant vrai. J'ai le pere & la mere, & deux autres femmes qui y étoient présentes, comme témoins, qui ont vu le fait comme moi: avant que j'eusse fait la section du cordon, le cordon étoit noué d'un franc nœud bien ferré; & l'enfant a bonne envie de vivre, quoique foible en naissant. Petite, mais bien vive pour le présent, on est fondé à croire que, malgré le nœud ferré comme il l'étoit, il y avoit encore circulation de la mere à l'enfant, & de celui-ci à sa mere, mais qui ne pouvoit être que très-foible. Ce fait encore une fois n'est ni imaginaire, ni hasardé, ne ressemblant en rien à ce prétendu accouchement

sans douleur, qu'on vit, il y a quelques mois, dans le Journal de Bouillon, fait par un Etranger. Tout cela, dans le fond, n'étoit qu'un rêve de la femme grosse, & que le Curé avoit bien voulu écrire comme un fait : mais le fait que j'ai écrit est vrai & sans aucun contredit ; l'enfant vit, la mere aussi, & les deux autres femmes qui y étoient présentes. Si j'affirme ce fait de la sorte, c'est qu'il me paroît extraordinaire.

A N T H R A X.

OBSERVATION sur l'Anthrax, par M. Pirotte, Maître en Chirurgie à Sarrelouis.

LE sieur Kleinne, Bourgeois de Sarrelouis, âgé de soixante-quatorze ans, fut attaqué le 8 Septembre 1763 d'un léger mouvement de fièvre, qui continua jusqu'au 12 sans aucun accident essentiel ; le 13, il sentit un point de chaleur à la nuque, qui ne lui laissoit pas jouir un seul instant des douceurs du sommeil ; le 14 & le 15, cette partie devint très-douloureuse, & se tumésoit prodigieusement ; la fièvre de concert s'est rallumée avec beaucoup plus de force que ci-devant : c'est ce qui lui fit prendre le parti de faire voir cette partie à ses enfans, qui ne la regarderent que comme un simple gonflement des tégumens. Dans cette douce persuasion, ils se crurent en état de

traiter cette maladie, qu'ils ne regardoient que comme bénigne; en conséquence ils y appliquèrent le cataplasme anodin ordinaire; ils le continuèrent jusqu'au 20, où toutes leurs espérances échouèrent: le 21, ils me firent appeler pour y donner tous mes soins; c'est ce que je ne leur accordai qu'avec toute la répugnance possible, eu égard à l'état déplorable du pauvre vieillard. Ils me firent donc voir cette tumeur qui s'étendoit d'une oreille à l'autre sur quatre travers de doigts de largeur, dont une bonne partie de l'occipital formoit le siege, & le reste s'étendoit sur les premières vertebres cervicales; le centre étoit plombé, d'une dureté à ne permettre aucune dépression au tact; toute la circonférence étoit éréthysée, ainsi que le col, qui étoit prodigieusement tendu. La fièvre n'étoit pas pour lors considérable; la stupeur présidoit essentiellement & réduisoit le malade dans le dernier degré d'anéantissement; les urines étoient crues, & ne déposoient aucun sédiment; enfin toutes les sécrétions étoient absolument supprimées. Je commençai ce traitement par l'application d'un emplâtre d'onguent de la mer, avec un cataplasme anodin & émollient qui couvroit le tout, ainsi que le col. Je répétai le cataplasme toutes les trois heures, & lui prescrivis des lavemens, dans la vue de détendre & humecter les viscères de l'abdomen, qui éprouvoient un sentiment de chaleur considérable, une ample boisson de tisane commune de limonade, de petit-lait bien clarifié, variée alternativement, pour ne point dégoûter le ma-

lade. La saignée paroissoit indiquée dans cet état ; la tension seule du col suffisoit, en apparence pour la pratiquer ; l'âge du malade , l'inertie des liqueurs , le défaut d'oscillation des solides , ou pour mieux dire la toux universelle, la couleur plombée du visage formoient une contr'indication bien manifeste. J'abandonnai donc ce moyen comme inepte & dangereux ; je continuai les 22 & 23 mon emplâtre & mes cataplasmes , ainsi que les lavemens & délayans en abondance sans aucun succès. Le 24 je fis appeller M. Flosse , Médecin de l'Hôpital de cette Ville , pour m'aider de ses conseils. Au lever de l'appareil , nous trouvâmes la tumeur un peu amollie par l'issue d'une matiere fétide qui avoit criblé les tégumens de quantité d'ouvertures. Je reconnus dès-lors la tumeur pour être un vrai anthrax ; je proposai à l'instant à M. le Médecin les scarifications ; il n'hésita point à y donner son suffrage. J'en pratiquai trois d'un bon pouce de profondeur , l'une au centre , & les deux autres latéralement : je pansai ces ouvertures avec un mélange de baume d'arcéus , de stirax , de thériaque , avec quelques gouttes de baume Fioraventi étendues sur des bourdonnets & plumeaux ; une emplâtre d'onguent de stirax par-dessus , & le cataplasme autour du col. Le 25 , nous continuâmes le même traitement , en répétant le pansement deux fois par jour , & le cataplasme quatre. Le 26 , la stupeur , bien loin de diminuer , augmentoit considérablement ; les nausées , le délire vague , les mouvemens spasmodiques , la lividité du visage , la foi-

blesse du pouls, son intermission, le froid des extrémités, les sueurs fétides, enfin tout annonçoit une mort prochaine. Le 27, malgré tous ces accidens, nous lui fîmes passer un purgatif en trois gobelets, composé de casse, de tamarin, de manne & de sel de Glauber; il procura une ample évacuation de matiere putride, d'une odeur insupportable. Le 28, les parens firent appeller M. Méziere, Chirurgien Aide-Major du susdit Hôpital, en consultation; il me proposa d'enlever tous les tégumens qui couvroient la tumeur, pour ne former qu'une seule plaie, aux fins de pouvoir porter le remede directement sur la maladie. Je cédaï volontiers à cette proposition, bien persuadé que ces mêmes tégumens étoient absolument dénués du principe vital; j'exécutai à l'instant le résultat; l'intérieur étoit garni de quantité de clapiers ou foyers purulens: les uns étoient gangréneux, d'autres contenoient un pus assez louable & bien conditionné. J'arrosai la plaie de baume Fioraventi, dans l'intention de relever le ton des fibres, & la couvrai de plumaceaux garnis de mon mélange ci-dessus, l'emplâtre d'onguent de stirax par-dessus, & le cataplasme autour du col, sans obtenir aucun changement à son état périlleux. Le 30, je refis de nouvelles scarifications dans l'intérieur de la plaie; elles me procurerent une ample évacuation de matiere gangréneuse, qui séjournoit entre les muscles extenseurs de la tête; le jour suivant, je trouvai le col beaucoup détendu; la respiration qui étoit gênée devint beaucoup plus libre; son état soporeux subsistoit, malgré

toutes nos opérations , & malgré l'usage de nos délayans. M. le Médecin nous proposa pour lors, comme dernière ressource , le quinquina en infusion à demi-once sur deux livres d'eau , pour prendre dans les vingt-quatre heures. J'acceptai volontiers ce moyen, quoique je fusse contrebalancé par la crainte que ce remède ne portât une plus grande confusion dans les liqueurs. Le jour suivant dissipa entièrement mes craintes : notre malade reprit peu-à-peu connoissance ; le délire diminuoit de même , le spasme cessa entièrement ; l'estomac, qui étoit continuellement tourmenté par des nausées assommantes , & d'un sentiment de chaleur à son orifice supérieur, reprit son état de sérénité. Les bons effets de cette écorce admirable nous déterminèrent à en augmenter la dose de deux gros sur les deux livres de liqueur ; les urines , qui jusques-là étoient crues, devinrent épaisses , bourbeuses , & déposèrent à proportion ; notre plaie commença à suppurer abondamment. Toute mon attention dès-lors se bornoit dans les pansemens à enlever les débris gangrénés que la nature séparoit, aidée de ce remède, qui devoit être pour nous un double sujet de reconnoissance des bienfaits de la Divinité. Nous continuâmes notre pansement méthodique jusqu'au 4 Octobre, où je ne fis que supprimer le baume Fioraventi qui entroit dans notre onguent, par la crainte que ce spiritueux ne crispât les bouches des vaisseaux qui fournissoient la matière de la suppuration. Le 5 , je lui fis répéter son purgatif ; il évacua abondamment. Je ne per-

dois point de vue notre quinquina ; je pouf-
fois la dose jusqu'à une once , toujours dans
les vingt-quatre heures : la plaie de jour en
jour s'est ranimée , le pus a pris de la consis-
tance. J'imaginai pour lors voir , par les pro-
grès rapides , une nouvelle nature retombée
dans l'adolescence , qui ne demandoit qu'un
peu d'aide pour rétablir ce juste équilibre qui
fait l'ordre de l'économie animale. Enfin la
suite de ce traitement a été celui d'une plaie
simple , des purgatifs répétés de huit en huit
jours : notre quinquina de même fut diminué
de jour en jour ; les forces se sont rétablies ,
& l'estomac a repris ses opérations ordi-
naires.

On ne peut révoquer en doute que le dé-
sordre universel qui bouleversoit l'harmonie
qui tient la machine en équilibre , ne procé-
dât d'une cause interne vénéneuse , aidée du
reflux d'une partie de l'humeur gangréneuse
qui formoit la tumeur en question. Nos dé-
layans ont été insuffisans pour déterminer l'hu-
meur morbifique à se filtrer par les reins ,
route que le quinquina lui fit prendre sans ef-
fort manifeste. Je conviens qu'ils peuvent avoir
préparé & disposé les liqueurs à recevoir cet
antidote , en leur donnant un degré d'affinité
de plus. Si nous avions continué nos délayans
& nos purgatifs simplement , la nature auroit
infailliblement succombé sous le poids de l'hu-
meur qui la surchargeoit. Dès le premier jour
de son usage , il sembloit qu'il s'étoit glissé
chez ce pauvre vieillard un nouveau principe
de vie ; l'équilibre s'est rétablie , les sécrétions

se sont faites librement , la plaie s'est arrosée de bon suc , les chairs se sont vivifiées , la cicatrice s'est faite rapidement , & le calme s'est entièrement rétabli dans les liqueurs.

A P O P L E X I E.

Dissertation sur l'Apoplexie , par M. Buc'hoz.

L'APOPLEXIE est une privation de tout sentiment & de tout mouvement volontaire , le pouls seul subsistant , & la respiration qui est néanmoins souvent fort embarrassée. La cause de l'apoplexie est l'empêchement des vibrations & de l'affluence des esprits animaux dans les nerfs destinés aux sensations & aux mouvemens musculaires. Cet empêchement reconnoît pour cause une compression totale , & même très-forte , de toute la substance du cerveau. Cette compression ne peut se faire que par la trop grande abondance du sang , ou la raréfaction , ou son effusion dans toute la substance , ou enfin par une quantité d'humeurs séreuses dans ses ventricules. Cela supposé , il doit y avoir deux sortes d'apoplexie ; l'une sanguine , qui provient du sang , & l'autre séreuse , qui provient des sérosités des humeurs.

Les causes éloignées de l'apoplexie seront donc les obstructions , les compressions sur les vaisseaux du cerveau , leur rupture & leur relâchement.

Quelqu'un demandera peut-être pourquoi, dans cette maladie, la circulation du sang & la respiration subsistent, tandis que les sens sont abolis ? La raison en est évidente. Les nerfs qui charrient les esprits animaux au cœur & aux organes de la respiration, ne sont pas sujets à être comprimés. Ils tirent leur origine du cervelet, qui n'est pas lui-même susceptible de compression, tant par sa propre substance, qui est compacte, que par la petite quantité de vaisseaux sanguins, & de sinus veineux qui s'y rencontrent ; joint à cela, qu'il n'y a dans le cervelet aucun ventricule, tandis que dans le cerveau il se trouve une infinité prodigieuse de vaisseaux sanguins, de sinus & de ventricules qui, par leur nature, sont capables d'accumuler du sang & des sérosités dans les viscères. Pour résumer, nous dirons donc que tout ce qui peut comprimer, ou relâcher, ou obstruer, ou corroder les vaisseaux du cerveau, est nécessairement une cause occasionnelle de l'apoplexie. Ainsi, une lymphe trop visqueuse, un sang trop épais, trop âcre ou trop aqueux, peuvent donner lieu à l'apoplexie.

On divise ordinairement l'apoplexie en forte & en légère : dans la forte, outre l'abolition entière des sens & des mouvemens volontaires, il y a encore lésion dans la respiration, à peine peut-elle se faire ; dans la légère au contraire, la respiration ne se trouve nullement gênée.

Il est facile de prévoir dans un sujet s'il y a lieu de craindre l'apoplexie ; son tempérament le peut dénoter. Si, par exemple, il est pituiteux, cacochyme, pléthorique ; s'il a une grosse tête & un col court, il doit pour lors s'attendre

à devenir apoplectique. Le tremblement, les vacillations, les vertiges, la stupidité, l'assoupissement, le cochemar, l'oubli de ce qu'on vient de dire, sont autant de signes avant-coureurs de l'apoplexie.

On reconnoît facilement qu'un malade est apoplectique, lorsqu'il ne parle pas, qu'il tombe subitement sans mouvement, ayant toujours le pouls & la respiration libres, celle-ci néanmoins quelquefois un peu lésée, lorsqu'il n'entend & ne connoît plus rien.

L'apoplexie differe du catharre suffocatif par ces signes avant-coureurs; & ordinairement le catharre n'est qu'une suite des maladies séreuses de la tête, des chassies & des céphalées très-considérables. Il y a toujours dans le catharre suffocatif une bouche écumante au moment du paroxisme, & une interruption subite de la respiration, les sens & l'esprit restans sains.

L'apoplexie se distingue de la syncope par plusieurs signes caractéristiques: dans la syncope, le visage est pâle; dans l'apoplexie, surtout la sanguine, il est fort rouge; dans la syncope, il y a une totale diminution du pouls; à peine quelquefois peut-on le sentir: dans l'apoplexie, il est toujours le même: dans la syncope, les yeux sont fermés; dans l'apoplexie ils sont ouverts, fixes & immobiles: dans la syncope, le mouvement de la poitrine est imperceptible; dans l'apoplexie au contraire il est très-fort, il y a même sifflement: enfin dans la syncope, il y a roideur; dans l'apoplexie, tout est relâché & flasque.

L'apoplexie sanguine est facile à reconnoître de la séreuse: dans la sanguine, la respiration est

très-facile, le visage & les joues sont rouges, les vaisseaux voisins des tempes sont gonflés, & le pouls est plein; dans l'apoplexie séreuse au contraire, le visage est pâle, le pouls mol & petit. La connoissance des tempéramens des malades contribue aussi beaucoup à celle des différences de la maladie.

Si les convulsions de la tête surviennent à l'apoplexie sanguine, on peut dire qu'il n'y a pas grande espérance au malade. Si la goutte sereine accompagne cette maladie, c'est un vrai signe de mort. Il n'y a pas grande espérance de guérison, lorsqu'on remarque dans l'apoplectique une fluxion & un sifflement, un pouls presque éteint, & des sueurs colliquatives. Un apoplectique qui n'éternue pas, malgré les grandes envies qu'il en pourroit avoir, & qui ne ressent aucune douleur des piquures & des scarifications qu'on pourroit lui faire, n'a aucune espérance de guérison. Le vrai signe d'une mort prochaine, dans cette maladie, est l'augmentation du pouls, l'abolition des sens & du mouvement demeurant toujours la même.

Si, après la saignée, la respiration devient plus libre, & si le pouls reprend son premier état, ou, pour mieux dire, son état naturel, on doit s'attendre à un prompt rétablissement. Si un apoplectique ne conserve pas les lavemens plus d'une heure après les avoir pris, il n'y a rien à craindre pour ses jours.

L'apoplexie légère se guérit facilement, lorsqu'il survient au malade une sueur abondante. Un flux d'urine épaisse, les hémorrhoides, une diarrhée, un flux menstruel, une grande fièvre, sont ordinairement autant de signes qui annon-

cent la guérison de l'apoplexie , sur-tout lorsqu'elle n'est pas forte ; plus aussi la respiration est libre dans un apoplectique , plus il y a lieu de s'attendre à un prompt rétablissement.

Pour traiter méthodiquement l'apoplexie sanguine , il faut saigner du bras , des jugulaires & du pied : on vient ensuite aux vomitifs ou à quelques purgatifs. Dans l'apoplexie sanguine , il faut bien se donner de garde de donner des sternutatoires & des vomitifs avant les saignées. Les lavemens conviennent assez bien dans les intervalles des saignées.

L'apoplexie pituiteuse, au contraire, ne demande point de saignées ; il faut en venir tout de suite aux vomitifs & aux purgatifs violens , tels que la poudre de Cornachine , les lavemens âcres , les vésicatoires , les caustiques, les apophlegmatiques. Les sternutatoires font très-bien dans ce cas : on ordonne aussi dans l'apoplexie séreuse les baumes , connus sous les noms d'apoplectiques , les essences & les eaux spiritueuses. Tous ces remèdes sont absolument contraires dans l'apoplexie séreuse.

Pour prévenir l'apoplexie pituiteuse, on recommande sur-tout l'usage des infusions de romarin , de sauge , de bétoine & de muguet.

OBSERVATIONS DE M. MARQUET.

OBSERVATION 1^{re}.

Apoplexie & Paralysie incomplètes.

Le 2 Mai 1712, dit M. Marquet , je fus

prié de me transporter à Mailly , petit Village situé sur la Seille , distant de cinq lieues de Nancy , pour avoir soin du rétablissement de la santé du sieur Sautorel , Procureur audit lieu , âgé pour lors de 75 ans , & attaqué d'une paralysie de la moitié du corps , qui lui étoit survenue tout-à-coup , causée par la compression d'une partie de la substance corticale du cerveau. Pour le dégager de la trop grande quantité d'humeurs séreuses qui avoient occasionné l'engorgement , ma première indication fut la saignée du bras , que je fis faire du côté opposé au mal ; le lendemain , je fis prendre au malade le bol purgatif suivant :

Prenez agaric , diagrede , mercure doux , de chacun douze grains ; rhubarbe choisie en poudre , un scrupule : mêlez , & faites , avec une suffisante quantité d'extrait de casse nouvellement tiré , un bol qui sera pris le matin.

Le malade prit le bol , & un bouillon par dessus ; il fut purgé sept à huit fois : après quoi je lui conseillai l'usage des eaux de Bourbonne , dont il prit deux angloises chaque jour , pendant neuf ou dix jours , ayant été purgé au commencement & à la fin avec un demi-gros de poudre hydragogue délayée dans un bouillon : il en fut foulagé autant qu'on peut l'être dans un âge fort avancé.

O B S E R V A T I O N I I^e.

Le 7 Juillet 1719 , je fus invité d'avoir soin du rétablissement du nommé Richard , Maçon , qui étoit tombé subitement dans une apoplexie

vaporeuse, sans sentiment, sans mouvement & sans connoissance, n'ayant plus, de toutes les fonctions naturelles, que le pouls, & la respiration fort gênée. Ayant examiné sérieusement le malade, je lui trouvai le ventre fort tendu & résonnant, ce qui me fit croire que cette apoplexie étoit causée par des vents ou vapeurs : c'est pourquoi je me déterminai d'abord à lui faire prendre six grains de tartre émétique dans un bon gobelet de vin chaud. Une petite demi-heure après, le remède fit son opération par le haut, en faisant vomir quantité de bile & de matieres écumeuses au malade ; de sorte que les forces & la connoissance lui revenoient à proportion de l'évacuation. Pour prévenir les rechûtes, je conseillai au malade de prendre de temps en temps un demi-verre d'eau-de-vie anisée après le repas, & il s'en trouva bien.

O B S E R V A T I O N. III.

Le 9 Mars 1722, je fus appelé à deux heures après minuit pour secourir le sieur Gazin, âgé de 30 ans, qui se trouva tout-d'un-coup perclus de la moitié du corps, sans connoissance & sans parole. Je commençai par le faire tourmenter & agiter le plus qu'il fut possible, afin de rétablir la circulation du sang, dont la suspension dans les vaisseaux du cerveau occasionnoit une pression sur l'origine des nerfs, & conséquemment la paralysie des parties auxquelles ils répondoient. Je fis saigner le malade du bras, & deux heures après du pied ; je lui fis prendre aussi quatre grains de verre d'antimoine

moine dans un véhicule convenable ; ils le firent vomir considérablement ; le pouls , qui étoit concentré & inégal , devint fréquent & élevé , les couleurs du visage reparurent ; enfin il recouvra la parole & le mouvement des parties paralysées.

Pour prévenir les rechûtes , je conseillai au malade de prendre tous les matins une infusion de feuilles de petite sauge en guise de thé , & de se purger tous les quinze jours avec un gros de poudre hydragogue ; précaution d'autant plus nécessaire , que toute la famille du malade étoit sujette à cette maladie , qui est héréditaire.

O B S E R V A T I O N I V^e.

Le 17 Septembre 1724 , je fus appelé pour secourir le nommé Vannier , Pâtissier à Nancy , tombé subitement dans une affection soporeuse , sans mouvement , sans sentiment & sans connoissance , qui sont les trois principaux symptômes de l'apoplexie. Je fis d'abord agiter & tourmenter le malade , afin de rappeler les esprits , & de faire résorber dans la circulation l'humeur extravasée , qui comprimoit la substance du cerveau. Je fis sur le champ tirer trois palettes de sang du bras au malade , & en même temps on lui donna six grains de sel stibié , qui le firent vomir considérablement ; après quoi il commença à ouvrir les yeux. Je fis aussi appliquer les vésicatoires derrière les oreilles & à la nuque du col , qui opérèrent pendant la nuit , en tirant le malade de son assoupissement.

Le lendemain , on lui donna une médecine,

avec cinq onces d'infusion purgative , deux onces de manne , vingt grains de jalap en poudre , & vingt grains d'agaric en trochisques. Cette médecine lui fit beaucoup d'effet ; ensuite , pour fortifier le cœur & le cerveau , je le mis pendant quinze jours à l'usage de la petite sauge , en guise de thé. Pour prévenir les rechûtes , je lui conseillai de prendre tous les mois un gros de pilules de Francfort à la manière ordinaire , c'est-à-dire , le soir avant le souper. Ces pilules ne purgent que le lendemain , & font le même effet qu'une médecine en boisson. Depuis ce temps , je n'ai pas oui-dire qu'il eût eu aucune rechûte.

O B S E R V A T I O N V^e.

Le 30 Juillet 1726 , je fus appelé pour voir la fille du sieur Gazin , Tailleur d'habits à Nancy , âgée de 40 ans , que je trouvai sur son lit sans sentiment & sans connoissance , paralytique de la moitié du corps , qui sont les principaux symptômes d'une apoplexie imparfaite. Afin de rétablir le mouvement trop ralenti des liqueurs , je fis d'abord agiter & tourmenter la malade ; je lui fis faire en même temps une légère saignée du pied , parce qu'elle étoit fort maigre , & d'un tempérament très-délicat : & afin de dégager l'estomac , & pour évacuer les matières indigestes , je lui fis mêler quatre grains de sel stibié , délayé dans quatre onces de dissolution de manne , afin qu'en évacuant les glaires & les matières aigres contenues dans les premières voies , les efforts que l'on fait en vomissant pussent ranimer son sang , lui donner du

mouvement, & par ce moyen faire resorber dans la circulation le dépôt qui commençoit à se faire sur la substance du cerveau. Elle vomit cinq ou six fois, & dans chaque intervalle que laissoit le vomissement, on lui donna un verre d'eau tiède. Le vomitif ayant suffisamment opéré, je lui prescrivis la potion céphalique suivante :

Prenez eaux distillées de sauge, de fleurs de tilleul, deux onces; confection alkermès, poudre de gutette, de chacune un demi-gros; syrop de fleurs de Stœchas une once : mêlez & faites un julep, qui sera pris par cuillerées. Elle se trouva parfaitement rétablie par l'usage de ces remèdes.

O B S E R V A T I O N V I^e.

Le 13 Août de l'année 1730, le sieur Thomas, Marchand Cirier à Nancy, âgé d'environ 28 ans, étant dans la rue, tomba tout-à-coup sur le pavé, sans sentiment, sans mouvement & sans connoissance, n'ayant plus que la respiration, même interceptée & fort difficile, avec râlement, le pouls petit & inégal, qui sont les signes essentiels d'une attaque d'apoplexie. Ce sujet étant jeune, d'un tempérament sanguin, la saignée parut d'abord nécessaire, afin de dégager le cerveau du dépôt de sang qui le comprimoit, qui causoit la perte totale du sentiment & du mouvement. Ainsi, après avoir fait tirer trois palettes de sang du bras au malade, je lui fis prendre cinq grains d'émétique, qui lui procurèrent un vomissement copieux environ une heure après. Les différentes secousses que donna le vomissement, réveillèrent le malade, & le

firent rentrer en connoissance. Cependant, comme il étoit encore assoupi, je lui fis appliquer les vésicatoires sur la nuque du col & derriere les oreilles; en même temps je lui ordonnai le lavement suivant:

Prenez décoction ordinaire pour les lavemens, une livre; électuaire diaphenic, six gros; vin émétique trouble, deux onces: mêlez; faites un lavement, qui sera pris sur le champ. Je rendis ce lavement purgatif, afin d'irriter les intestins & d'animer les esprits, pour exprimer des glandes les mauvais levains qui engourdissent & rendent souvent les parties paralytiques.

Je fis ensuite, selon ma méthode ordinaire, mettre le malade à l'usage de la petite sauge d'Italie; il se trouva parfaitement rétabli quelques jours après.

O B S E R V A T I O N V I I ^e.

Le 22 Novembre 1730, je fus appelé en diligence pour procurer le rétablissement de la santé du sieur l'Allemand, Perruquier à Nancy, qui étoit tombé tout-à-coup dans une apoplexie, sans sentiment, sans mouvement & sans connoissance. Ma premiere indication fut de faire agiter le malade, afin de rappeler les esprits; ensuite je lui fis faire une saignée du bras, pour empêcher le progrès du dépôt; & en même temps, pour évacuer les matieres indigestes de l'estomac, je lui fis prendre six grains de tartre émétique délayés dans un bouillon. Ce dernier remede le fit vomir cinq ou six fois, & après que le malade fut rentré en conoissance, je lui fis prendre quelques lavemens purgatifs

P R A T I Q U E.

51

avec une livre de décoction émolliente, une once de diaphenic, & une once de miel mercuriel; après quoi je le mis à l'usage de la petite sauge, en guise de thé, que je fis continuer pendant un mois, c'est-à-dire, jusqu'à son parfait rétablissement.

O B S E R V A T I O N V I I I^e.

Le 12 Janvier 1731, l'on vint m'inviter d'aller voir la femme du sieur Beauféjour, demeurant près la porte Saint-Nicolas de Nancy, qui avoit perdu subitement le mouvement, la connoissance & la parole, & à laquelle, de toutes les fonctions naturelles, animales & vitales, il ne restoit que le pouls, & la respiration difficile & souvent interceptée, avec râlement, ce qui caractérise la véritable apoplexie.

Ma premiere indication fut la saignée du pied; & à l'instant même, comme la maladie étoit pressante, je fis prendre cinq grains de tartre stibié à la malade; mais le remede restant trop long-temps à faire son opération, une heure après, je glissai encore deux grains dans son bouillon, qui la firent vomir dix ou douze fois. Le vomissement l'ayant beaucoup affoiblie, je lui fis prendre tous les matins & soirs dix gouttes d'elixir de propriété, qu'elle continua jusqu'à son parfait rétablissement.

O B S E R V A T I O N I X.

Le 16 Avril 1731, je fus invité de visiter le sieur Dollin, Aubergiste, demeurant hors la

porte Saint-Jean, à Nancy, âgé d'environ 50 ans, & tombé subitement dans une apoplexie, avec perte de mouvement, de sentiment & de connoissance, n'ayant plus que la respiration, même très-difficile, le pouls petit & inégal. Comme cette affection soporeuse provenoit d'une humeur séreuse épanchée sur le cerveau, qui se comprimoit & qui empêchoit le reflux des esprits animaux, que d'ailleurs le pouls étoit concentré, je passai la saignée sous silence, & je me déterminai à faire prendre au malade six grains de sel stibié, délayés dans un bouillon. Il vomit considérablement; & dans chaque intervalle que laissoit le vomissement, je lui faisois prendre sept ou huit cuillerées de bouillon; & à la fin de l'effet du remède, on lui donna un gobelet de vin chaud avec du sucre. Ce seul remède fit un si bon effet, que dès le lendemain le malade recouvra sa santé. Cela n'empêcha pas que je lui fisse prendre tous les matins un gobelet de décoction de feuilles de sauge, avec une cuillerée de syrop de Stoechas.

O B S E R V A T I O N X^e.

Le 8 Février 1732, la femme du nommé Leblanc, demeurant à la ruelle de la Visitation de Nancy, tomba subitement dans la perte du sentiment, du mouvement & de la connoissance, n'ayant plus que le pouls qui étoit lent, petit & chancelant, & la respiration difficile & lésée; symptômes qui caractérisent la véritable apoplexie: & après avoir fait agiter & tour-

menter la malade, je lui fis faire une saignée du bras ; ensuite je lui prescrivis cinq grains de sel stibié, délayés dans une écuelle d'eau chaude. Ce remede la fit vomir considérablement, & la fit rentrer en connoissance ; après quoi je lui fis donner quelques lavemens purgatifs. Le lendemain matin elle prit un demi-gros de poudre cornachine & deux onces de manne, délayés dans un bouillon ; & pour terminer entièrement la maladie, je mis la malade à l'usage des feuilles de sauge & du bois de sassafras mêlés ensemble, pour prendre comme du thé.

O B S E R V A T I O N X I^e.

Le 16 Mars 1732, je fus appelé pour secourir Marguerite le Jeune, tombée tout-à-coup dans une attaque d'apoplexie, sans sentiment, sans mouvement & sans connoissance, ayant le pouls lent, petit & intermittent, avec la respiration très-difficile ; ce qui provenoit d'un dépôt sanguin sur la substance corticale du cerveau, qui empêchoit le flux & reflux des esprits animaux dans les parties du corps. Ma première indication fut de faire agiter & tourmenter la malade, afin de rappeler les esprits, d'empêcher la fixation des humeurs épanchées sur le cerveau, & de les faire résoudre & resorber dans la masse du sang par la voie de la circulation. C'est pourquoi je jugeai la saignée du bras nécessaire ; ensuite je prescrivis à la malade cinq grains de sel stibié, délayés dans un peu de bouillon. Une demi-heure après avoir pris ce remede, elle commença à vomir ; & dans chaque

intervalle que laissa le vomissement, on lui fit prendre quelques cuillerées de bouillon. Etant rentrée en connoissance, elle prit le lendemain un lavement carminatif, & le troisieme jour je la fis purger par le bas avec deux onces de manne & un demi-gros de poudre cornachine, délayés dans un bouillon: elle en fut très-bien purgée; & afin d'éloigner la récidive autant qu'il seroit possible, je lui fis prendre tous les matins & soirs la décoction de cinq ou six feuilles de petite sauge, après y avoir délayé la grosseur d'une noix de sucre, ce qui la rétablit en parfaite santé.

O B S E R V A T I O N X I I^e.

Le 20 Septembre 1734, je fus appelé pour voir le sieur Poiret, Charpentier à Nancy, demeurant dans la rue de Grève, tombé subitement dans une affection soporeuse, sans sentiment, sans mouvement & sans connoissance, auquel il ne restoit plus que le pouls & la respiration difficile, avec relâchement, le pouls étant concentré, inégal & vacillant, signe certain d'un grand embarras dans la circulation, & d'une compression de la substance du cerveau, qui caractérisoit l'apoplexie.

Pour arrêter le progrès de la compression, & faire resorber dans les veines, autant qu'il étoit possible, les humeurs épanchées sur le cerveau, je fis tirer trois palettes de sang du bras du malade; en même temps je lui fis prendre six grains de tartre émétique, en le faisant agiter par des personnes fortes, afin d'empêcher la fixation du

dépôt & de la paralysie imminente. Une heure après, voyant que les remèdes étoient sans effet, je fis doubler la dose du stibié, qui fit pour lors vomir copieusement le malade. Après le vomissement, je lui fis donner un gobelet de vin chaud avec du sucre; je fis aussi appliquer sur la nuque du col les emplâtres vésicatoires. Le lendemain, le malade étant toujours dans son assoupissement, je lui fis faire une saignée du pied assez copieuse, & le troisième jour il fut purgé comme il suit :

Prenez feuilles de féné, trois gros; rhubarbe choisie, agaric de chêne, un gros; grains d'anis, de coriandre, de fenouil, de chacun un demi-gros: faites infuser dans cinq onces d'eau de bétoine, & dissolvez dans la colature manne deux onces; syrop de roses composé, d'ellébore, une demi-once: faites une potion qui sera prise le matin.

Le malade fut purgé copieusement, & commença à prononcer quelques paroles avec beaucoup de peine, ayant la bouche de travers; ensuite je lui prescrivis les feuilles de mélisse, de sauge, de bétoine, les fleurs de tilleul, à prendre tous les matins en guise de thé.

Le mois de Mai suivant, j'envoyai le malade aux eaux de Bourbonne, où il prit la douche & les étuves de ces eaux thermales, selon la coutume des lieux. Il travaille à présent, disoit pour lors M. Marquet, de sa profession de Charpentier; mais il a toujours la bouche tournée, & parle avec beaucoup de peine.

OBSERVATION XIII^e.

Le 5 Mars 1734, je fus appelé pour secourir le nommé Duménil, demeurant près le moulin de la Ville de Nancy. Il étoit âgé d'environ 25 ans, & attaqué d'une forte apoplexie, qui lui avoit fait perdre le sentiment, le mouvement & la connoissance. La respiration étoit très-difficile, avec râlement; son pouls se soutenoit, à cause de sa jeunesse, ce qui me déterminâ d'abord à lui faire tirer neuf ou dix onces de sang du pied, & à lui donner cinq grains de tartre d'antimoine, afin que les secousses du vomissement pussent ranimer les esprits, & faire resorber dans les veines les humeurs épanchées sur le cerveau, qui le comprimoient & causoient la perte de toutes les fonctions vitales & animales, excepté le pouls & la respiration. Le vomitif & la saignée du pied firent un effet si prompt, que trois ou quatre jours après, le malade fut rétabli en parfaite santé.

OBSERVATION XIV^e.

Le 26 Décembre 1734, je fus appelé pour visiter le nommé Saint-Jean, Charpentier à Nancy, qui étoit tombé subitement dans une apoplexie, sans sentiment & sans mouvement, n'ayant plus de toutes les fonctions naturelles que le pouls, & la respiration qui étoit interceptée & très-difficile. La pâleur du visage, la foiblesse & la concentration du pouls faisoient

connoître que cette espece d'apoplexie étoit causée par une humeur séreuse épanchée sur le cerveau, qui en comprimoit la substance corticale, & qui empêchoit en même temps le reflux des esprits dans les parties du corps, qui en supprimoit presque toutes les fonctions.

Chacun fait, par l'expérience journaliere, que l'apoplexie est une maladie très-dangereuse, & presque toujours mortelle: *Apoplexiam levem solvere difficile, fortem autem impossibile. Hipp.* Elle ne peut le guérir que par la résolution, en faisant resorber dans les veines la sérosité épanchée sur le cerveau, par le secours de la saignée qui fut faite du bras, ensuite du pied; en même temps je fis prendre au malade cinq grains de tartre stibié, afin que par les secousses & les efforts qu'occasionne le vomitif, les esprits pour ainsi dire engourdis se pussent ranimer & mettre en mouvement. Le malade vomit assez copieusement, & commença dès-lors à rentrer en connoissance; mais pour dissiper le dépôt, je fis appliquer sur la nuque du col du malade un grand emplâtre vésicatoire, composé avec deux gros de basilicum & un demi-gros de cantharides en poudre. Cet emplâtre fit lever des bouteilles, qu'on perça avec des ciseaux, & d'où il s'écoula des sérosités qui dégagerent le cerveau. Je fis panser la plaie deux fois le jour, en y appliquant à chaque fois quelque peu de l'emplâtre, afin d'entretenir l'écoulement.

Lorsque le malade fut en parfaite connoissance, je lui fis prendre un bol purgatif, composé de vingt grains de rhubarbe, de douze grains de diagrede, de dix-huit grains de mer-

cure doux, avec suffisante quantité de syrop de nerprun pour un bol, avec lequel il fut très-bien purgé, lequel bol je faisois réitérer tous les quinze jours, afin de prévenir les rechûtes.

OBSERVATION XV^e.

Le 12 Mai 1735, je fus appelé pour voir & visiter le sieur Grégoire, Libraire, demeurant dans la rue Saint-Dizier à Nancy, tombé soudainement d'apoplexie, avec perte de mouvement, de sentiment & de connoissance, n'ayant plus de toutes les fonctions animales, que la respiration & le pouls. Je fis d'abord saigner le malade, pour le réveiller de son assoupissement; & afin d'empêcher la fixation de l'humeur épanchée sur le cerveau qui comprimoit la substance corticale, je le fis beaucoup agiter & tourmenter; & comme le sujet étoit gras & replet, je lui fis tirer du pied trois palettes de sang, deux heures après la première saignée; il prit en même temps cinq grains de verre d'antimoine, délayés dans une cuillerée de bouillon, & par-dessus, un bouillon pour servir de dissolvant & de véhicule au remède. Une heure après, il vomit une quantité de bile jaune & verte; & dans chaque intervalle que laissoit le vomissement, je fis prendre au malade quelques verres d'eau tiède, & à la fin un grand gobelet de vin chaud, avec un peu de sucre; le lendemain il fut purgé par le bas de la manière suivante:

Prenez feuilles de séné mondé, trois gros;

rhubarbe, trochisque d'agariç, de chacun un gros; sel d'absynthe, un demi gros; graines d'anis, de coriandre, de chacune une pincée; faites infuser dans cinq onces d'eau de mélisse, & dissolvez deux onces de manne dans la colature; faites une potion, qui fera prise le matin.

Après l'effet de cette médecine, le malade commença à rentrer en connoissance. Je lui prescrivis une pincée de feuilles de sauge & de bois de sassafras, à prendre tous les matins en guise de thé, afin d'atténuer son sang trop épaissi, & de ranimer les esprits. Je conseillai ensuite au malade de se mettre à l'usage des eaux de Bourbonne, qui lui furent d'autant plus salutaires, qu'il fut rétabli peu de temps après.

O B S E R V A T I O N X V I^e.

Le 11 Juin 1735, la femme du sieur Robin, Boulanger à Nancy, fut attaquée d'une apoplexie séreuse, provenante en partie d'une colique néphrétique, dont elle se trouvoit fort incommodée. Le sang, qui ne pouvoit se dépouiller de sa sérosité, à cause des graviers qui en empêchoient la sécrétion, étoit tellement chargé & pour ainsi dire inondé de cette sérosité surabondante, qu'il fut obligé de la déposer sur le cerveau; & par la compression & la tension qu'elle causa à ce viscere, elle empêcha le reflux des esprits animaux dans les autres parties du corps, d'où s'ensuivit la perte subite du sentiment, du mouvement & de

la connoissance , & par conséquent l'apoplexie.

Cette maladie étant symptômatique, & ayant pour cause prochaine l'épanchement de sérosités sur la substance du cerveau, sentiment confirmé par la dysurie, par la colique néphrétique & par la pâleur du visage du malade, ayant d'ailleurs le pouls petit, foible, concentré & sans fièvre, je ne jugeai pas à propos de le faire saigner, & je commencai la cure par la médecine suivante:

Prenez infusion de séné, avec les correctifs, cinq onces; dissolvez-y pulpe de casse récemment extraite, une once; poudre hydragogue, un gros; syrop de nerprun, une once: mêlez, & faites une potion qui sera prise le matin. Cette médecine hydragogue fit évacuer par le bas quantité de sérosités, & la malade en fut si bien soulagée, qu'elle commença à parler dès le même jour.

Cependant, pour dégager entièrement le cerveau embarrassé, je prescrivis à la malade la tisane apéritive suivante, pour sa boisson ordinaire:

Prenez racines de petit-houx, d'asperges, d'arrête-bœuf, de garance, de chacune une once; écorce moyenne de frêne, de sureau, de chacune une demi-once; baies de genievre, trois gros; racines d'aunée, de pétasite, de chacune deux gros: feuilles de pariétaire, de turquette, de chacune une poignée; réglisse concassée, une once; faites bouillir le tout dans cinq livres d'eau de fontaine, pour une tisane, dont la malade fera sa boisson ordinaire. Quinze jours

après , elle fut parfaitement guérie par l'usage de cette tisane , & par la potion purgative réitérée.

O B S E R V A T I O N X V I I .

Le 2 Janvier 1737, je fus prié d'avoir soin du rétablissement de la santé du sieur Cuny , Archer , âgé de 70 ans , & tombé subitement dans une forte apoplexie , ayant absolument perdu le sentiment , le mouvement & la connoissance , avec le pouls petit , concentré & intermittent , le visage pâle , la respiration laborieuse , mugissement & râlement ; symptômes qui ne pronostiquoient rien de bon. Je pris , sans hésiter , le parti du vomitif sans saignée ; & pour cet effet , je fis délayer six grains de tartre émétique dans une chopine d'eau bouillante , l'ayant laissé tiédir , tandis qu'on agitoit le malade. On lui fit prendre un verre de cette mixtion de quart-d'heure en quart-d'heure , & l'on continua de la sorte , jusqu'à ce que le remède lui eut procuré le vomissement ; & pour lors je lui fis prendre de temps à autre sept ou huit cuillerées de bouillon à chaque fois qu'il avoit vomi. Cette méthode réussit si bien , qu'il fut guéri par ce seul remède , contre le sentiment du fameux Hippocrate , qui dit : *Apoplexiam levem solvere difficile , fortem autem impossibile* ; & pour écarter la récidence , je lui prescrivis les feuilles de petite sauge d'Italie , en guise de thé.



O B S E R V A T I O N XVIII^e.

Le 6 Janvier 1737, je fus appelé pour visiter M. le Baron de Kircler, Doyen des Conseillers de la Chambre des Comptes de Lorraine, âgé de 89 ans. Il étoit tombé tout-à-coup dans une apoplexie séreuse, causée par la dysurie & la strangurie, dont le malade se trouvoit incommodé depuis long-temps. L'urine n'ayant pu se filtrer facilement & en assez grande quantité dans les reins, le surplus qui restoit dans le sang s'étoit déposé sur les autres parties du corps, notamment sur le cerveau, dont elle comprimoit la substance corticale, & empêchoit par cette compression le mouvement des esprits animaux, en causant au malade la perte de toutes les fonctions naturelles, celle du pouls & de la respiration.

Pour faire résoudre cette humeur séreuse épanchée sur le cerveau, je commençai par faire agiter & tourmenter le malade par le plus robuste de ses domestiques : tandis que d'un autre côté je lui faisois introduire dans les narines l'ellébore blanc en poudre, & qu'on lui appliquoit sur la nuque du col un grand emplâtre vésicatoire, qu'on lui passoit de temps en temps sous le nez un flacon d'esprit de sel ammoniac, on lui préparoit un lavement purgatif & irritant. Après trois quarts-d'heure d'agitation, on lui donna un remède, avec lequel il fut purgé trois ou quatre fois. Le mouvement & la connoissance étant revenus, je lui fis prendre la potion suivante à la cuillerée.

Prenez

Prenez eau de bétoine, de menthe, de sauge, de marjolaine, de chacune deux onces; de fleurs d'orange, une once; confection alkermès, poudre de guttete, de chacune un gros; liliū de Paracelle, trente gouttes: faites une potion, qui sera prise par cuillerées.

Le malade prit cette potion à la cuillerée, & fut purgé ensuite avec la médecine suivante:

Prenez manne de Calabre, deux onces & demie; dissolvez-la dans quatre onces d'eau de fleurs de tilleul: délayez dans la colature, trochisques d'agarc, un demi-gros; syrōp de chicorée composée, une once & demie: faites une potion à prendre le matin.

Après l'effet de cette médecine, le malade se trouva bien rétabli.

Le 11 Mars & le 15 Juillet 1738, il eut deux pareilles attaques d'apoplexie, dont il fut guéri avec les mêmes remèdes, & de la manière susdite: mais le 28 Octobre de l'année 1738, il eut une quatrième rechûte; & comme j'étois absent, l'on alla avertir un autre Médecin, qui fit mettre le malade au lit, au lieu de l'agiter & de le tourmenter de même que j'avois fait dans le temps des attaques précédentes; de sorte que l'humeur qui causoit l'apoplexie, s'étant fixée sur le cerveau faute de mouvement & d'agitation, il ne fut plus possible à mon retour de rappeler les esprits, pour ranimer les parties du corps paralytique, qui restèrent sans sentiment & sans mouvement jusqu'à la mort du malade, arrivée le 2 Novembre, qui fut le sixième jour de sa maladie, dans la quatre-vingt-neuvième année de son âge.

O B S E R V A T I O N X I X^e.*Apoplexie hystérique.*

Le 1^{er} Octobre 1738, je fus appelé pour avoir soin de la fille du sieur Masson, Serrurier, attaquée d'une affection soporeuse, avec perte de connoissance & de toutes les fonctions naturelles. La malade ayant le ventre fort tendu, j'attribuai la cause de cette maladie à des vapeurs & suffocations utérines; c'est pourquoi j'ordonnai d'abord le lavement carminatif & hystérique suivant:

Prenez feuilles d'armoïse, de matricaire, de rhue, de pouliot, de chacune une demi-poignée; graine d'anis, de coriandre, de chacune demi-pincée: faites un lavement, qui sera donné sur le champ.

D'abord que la malade eut pris & rendu ce lavement, je lui fis donner vingt grains d'ipécacuanha délayés dans cinq onces d'eau de mélisse simple; elle fut purgée considérablement, tant par le haut que par le bas, & après avoir rendu beaucoup de vents, elle recouvra sa santé.

O B S E R V A T I O N X X^e.

Le 1^{er} Janvier 1739, la fille de M. * * *, âgée de 17 ans, tomba tout-à-coup dans un profond sommeil, sans sentiment, sans mouvement, sans connoissance, & sans qu'on pût l'éveiller en aucune façon, soit par le bruit, soit

par l'agitation. *Si apoplexia sit abolitio omnium functionum naturalium, solo remanente pulsu ac respiratione læsa.* Cette maladie doit être caractérisée de véritable apoplexie, d'autant plus que la malade resta pendant quatre ou cinq heures dans cet état. Elle étoit causée par l'épaississement du sang qui s'arrêtoit dans le cerveau. Ainsi, pour le faire rentrer dans la circulation, je fis saigner la malade du bras, ensuite du pied; après quoi je lui fis prendre un vomitif, afin que par les efforts que l'on fait en vomissant, le sang pût s'atténuer, se diviser, & afin d'éviter les stases dans le cerveau; ensuite je la mis à l'usage des potions purgatives & des contrevers, & après avoir rendu plusieurs vers, elle se trouva parfaitement rétablie, sans aucune rechûte.

O B S E R V A T I O N X X I^e.

Le 21 Mai 1739, à six heures du matin, je fus invité d'aller secourir M. Hugot, Conseiller en la Chambre des Comptes de Lorraine, âgé de 70 ans, & attaqué depuis les quatre heures d'une apoplexie imparfaite. Il étoit devenu tout-à-coup paralytique de la moitié du corps, ayant perdu le sentiment & le mouvement, sans pouvoir remuer en aucune façon ni bras, ni jambe, du côté droit; & ce qu'il y a de particulier, il soutenoit qu'il n'étoit pas malade, qu'il n'avoit pas besoin de remèdes, & ne pouvoit concevoir qu'on fût malade; à ce qu'il disoit, en se portant bien; ce qui faisoit dans son imagination un contraste invincible. Il ne fut pas possible de lui ôter cette idée, qu'après

qu'il fut revenu des bains de Bourbonne. Quoique la compression du cerveau ne fût faite qu'en partie, que le malade n'eût perdu le sentiment & le mouvement que de la moitié du corps, que le jugement & la mémoire fussent lésés & non abolis, cependant la maladie ne laissoit pas d'être très-considérable & très-sérieuse, parce qu'on avoit laissé le malade tranquillement dans son lit pendant deux heures après l'attaque, sans l'agiter, ce qui avoit donné le temps à l'humeur épanchée & à la paralysie de se fixer & de devenir intraitable. Comme il n'étoit plus temps de l'agiter, je lui fis prendre, après la saignée du bras, cinq grains de tartre stibié & une once de manne délayés dans un bouillon. Ce remède ne fit son effet qu'une heure après. Il fut purgé copieusement par haut & par bas; mais il resta toujours paralytique, avec son jugement dépravé. Je le fis encore purger plusieurs fois; je lui fis appliquer les vésicatoires & les ventouses scarifiées, le tout sans succès.

Comme la saison étoit convenable pour prendre les bains, je lui conseillai d'aller à Bourbonne pour y prendre la douche & les étuves des eaux thermales, suivant la méthode ordinaire des lieux.

Trois semaines après, il revint à Nancy, à moitié guéri. Il remuoit les parties paralytiques, mais sans pouvoir s'en servir que difficilement. Il sentoit pour lors ses maux, & il convenoit qu'il étoit véritablement malade; mais il ne se ressouvenoit en aucune manière de ce qui s'étoit passé avant d'aller aux bains. Il continua pendant plusieurs années de se transpor-

ter à Bourbonne , pendant le mois de Mai , pour y prendre les eaux , tant intérieurement qu'extérieurement ; mais il ne fut jamais rétabli , & en état de vaquer à ses affaires.

O B S E R V A T I O N X X I I^e.

Le 27 Mars 1750 , je fus appelé pour avoir soin du rétablissement de la santé du sieur Lavellée , Tourneur , rue des quatre Eglises , à Nancy , âgé de 64 ans. Ce malade avoit perdu tout-à-coup le sentiment & le mouvement ; il étoit dans un râlement & dans un assoupissement profond ; son pouls étoit dur , élevé & intermittent , principaux symptômes d'une apoplexie causée par un embarras formé dans le cerveau , qui empêche le cours libre des esprits animaux dans les parties du corps qui se mettent en mouvement par l'ordre de la volonté & dans les organes des sens.

Pour donner plus de liberté au sang de circuler , & plus de facilité à celui qui étoit extravasé sur le cerveau de se résorber dans les veines , la première indication fut de désemplir les vaisseaux par la saignée du bras & par celle du pied.

Ensuite , pour mettre les esprits animaux en mouvement , je fis prendre au malade cinq ou six grains de tartre stibié , qui lui firent vomir de la bile & des matières glaireuses & visqueuses en grande quantité , dont il se trouva fort soulagé.

Après le vomissement , je prescrivis la position céphalique suivante :

Prenez eau de sauge , de marjolaine , de bé-

toine, de chacune deux onces; de fleurs d'orange, une once; confection Hamech, un gros; liliūm* de Paracelse, vingt gouttes; syrop de fleurs de Stœchas, une once: mêlez, & faites une potion qui sera prise par cuillerées.

Le même soir, je fis appliquer sur la nuque du col du malade un grand emplâtre vésicatoire, fait avec deux gros de *basilicum*, & un demi-gros de cantharides en poudre; je lui prescrivis aussi le lavement suivant:

Prenez feuilles de pariétaire, de branche-ur-sine, de violettes, de chacune une demi-poignée; du séné, une demi once: faites bouillir dans une suffisante quantité d'eau de fontaine, & dissolvez dans la colature vin émétique trouble, une once; bénédicte laxative, une demi-once, pour un lavement qui sera donné le soir.

Le lendemain, le malade se trouva beaucoup mieux, & la parole lui revint. Je lui fis prendre matin & soir quatre ou cinq feuilles de sauge en guise de thé, & continuer pendant douze ou quinze jours; après quoi il fut purgé avec la médecine suivante:

Prenez séné mondé, deux gros; rhubarbe choisie, trochisques d'agaric, de chacun un gros: faites infuser dans une suffisante quantité d'eau de fontaine, & ajoutez dans cinq onces de la colature manne choisie, deux onces; syrop de nerprun, une once: mêlez, faites une potion qui sera prise le matin.

Ces remèdes firent un si bon effet, que dans la quinzaine le malade fut parfaitement guéri.

O B S E R V A T I O N X X I I I °.

Le sixieme jour du mois d'Août 1740, je fus appelé pour secourir le nommé Figuel, Tisserand, demeurant à Nancy, rue de la Hache, qui étoit tombé tout-à-coup dans une apoplexie, avec râlement, mugissement, & perte de sentiment, de mouvement & de connoissance. Je commençai par faire agiter le malade, pour dégager les embarras qui s'étoient formés dans le cerveau. Ma premiere indication fut la saignée du bras à la quantité de trois palettes; deux heures après, je fis prendre au malade six grains de tartre émétique, délayés dans sept ou huit onces d'eau tiede. Ce remede le fit vomir copieusement, & le fit rentrer en connoissance. Le lendemain je le purgeai par bas de la maniere suivante:

Prenez infusion de séné, avec correctifs, cinq onces; dissolvez-y manne de Calabre, deux onces; poudre de *tribus*, un demi-gros; sel d'ép-som, une demi-once: mêlez, & faites une potion qui sera prise le matin.

Le malade prit cette médecine, qui le purgea considérablement; après quoi, je lui fis prendre la potion suivante:

Prenez eaux de sauge, de menthe, de marjolaine, de tanaïsie, de chacune deux onces; liliūm de Paracelse, vingt gouttes; eau thériacale, une once; syrop d'œillet, pareille quantité: mêlez, & faites une potion qui sera prise le matin.

J'ordonnai ensuite au malade de prendre matin & soir les feuilles de sauge & de bétoine en guise de thé, & de se purger de quinzaine à autre, avec un gros de poudre hydragogue délayée dans un bouillon. Par cette méthode, le malade fut parfaitement guéri.

O B S E R V A T I O N X X I V^e.

Le 2 Octobre 1746, le sieur Verneffon, Marchand, qui fut attaqué de vomissement de sang le 4 Juin de cette année, tomba tout-à-coup dans une forte apoplexie, avec râlement, sans sentiment & sans connoissance, n'ayant plus que la respiration embarrassée & le pouls petit, concentré & inégal; la maladie étoit forte, & le malade trop foible. Cependant je pris le parti de lui faire tirer une palette & demie de sang du bras, de lui faire appliquer en même temps sur la nuque du col un grand emplâtre vésicatoire, fait avec deux gros de suppuratif & un demi-gros de cantharides récemment mises en poudre; en même temps je lui fis donner un lavement avec une livre de décoction émolliente, une once de catholicon & deux onces de miel mercuriel, ensuite la potion céphalique suivante:

Prenez eau de mélisse, de bétoine, d'origan, de fleurs de tilleul, de chacune deux onces; huile d'amandes douces, une once; confectio alkermès, un gros; poudre de guttete, vingt grains; eaux de canelle, de fleurs d'orange, de chacune six gros; syrop d'œillet, une once: mê-

lez ; faites une potion à prendre par cuillérées.

La parole étant revenue au malade, il fut purgé avec la potion suivante :

Prenez agaric, rhubarbe choisie, de chacun un gros : faites infuser avec les correctifs dans cinq onces d'eau de verveine, & dissolvez dans la colature, manne de calabre, deux onces; syrop de roses solutif, une once : mêlez, & faites une potion qui sera prise le matin.

Le malade ayant été suffisamment purgé, fut mis à l'usage de la décoction de feuilles de sauge, dont il prit tous les matins, pendant quelques jours, un grand verre, après y avoir délayé une once de syrop violat, & un scrupule de poudre de guttete; après quoi il fut parfaitement rétabli.

O B S E R V A T I O N X X V^e.

Le 21 Janvier 1741, M. Draise, ancien Officier des Troupes de France, fut attaqué d'une apoplexie sanguine : il tomba tout-à-coup dans un sommeil profond, sans sentiment, sans mouvement & sans connoissance; son pouls étoit plus élevé qu'à l'ordinaire, & de temps en temps intercadent, marque d'un embarras dans la circulation. Ainsi, pour en rétablir le mouvement, je fis beaucoup agiter & tourmenter le malade, & on lui tira deux palettes de sang du bras, le sujet ayant atteint l'âge de soixante-quinze ans. Après la saignée, je me restreignis à lui faire prendre un lavement

avec une livre de décoction émolliente, une once de bénédicte laxative, & deux onces de miel mercuriel.

Ensuite, pour ranimer le mouvement du sang, & pour réveiller le malade de son assoupissement, on lui appliqua derriere les oreilles deux emplâtres vésicatoires; j'ordonnai en même temps la potion céphalique suivante:

Prenez eaux de menthe, de sauge, de marjolaine, d'origan, de chacune deux onces; de fleurs d'orange, une once; poudre de vipères, de guttete, de chacune un demi-gros; liliū de Paracelse, vingt gouttes; syrop de *tribus*, une once: mêlez, & faites une potion qui sera prise en deux doses, laissant entre chacune trois heures d'intervalle.

Les emplâtres vésicatoires & cette potion réveillèrent le malade, & le firent rentrer en connoissance; il fut purgé le lendemain avec le bol suivant:

Prenez poudre hydragogue, trochisques d'agaric, de chacun un demi-gros: faites, avec une suffisante quantité de moëlle de casse récemment mondée, un bol qui sera pris le matin.

J'ordonnai au malade de prendre le bol purgatif de quinzaine à autre, afin de prévenir les rechûtes d'apoplexie.

O B S E R V A T I O N X X V I^e.

Le 7 Mars 1741, le sieur Vandal, Aubergiste au Fauxbourg Saint-Pierre, à Nancy, tomba tout-à-coup dans une attaque d'apo-

plexie , sans sentiment , sans mouvement & sans connoissance. *Solus remanebat pulsus, ac respiratio quæ erat læsa.*

Cette maladie est causée par la compression du cerveau , effet d'un épanchement de sang ou de sérosités. Le pronostic est toujours très-dangereux , selon l'aphorisme 42 de la seconde section : *Apoplexiam levem solvere difficile , fortem autem impossibile.*

Pour obtenir une heureuse guérison , je fis d'abord tourmenter le malade , en le traînant & le secouant par la chambre : on lui tira ensuite trois palettes de sang du bras , & trois heures après , on lui en tira autant du pied. Pendant cet intervalle , on lui souffloit de l'ellébore en poudre dans les narines , pour le faire éternuer.

On lui donna aussi cinq grains de tartre émétique , & une heure après on doubla la dose , parce que la première prise ne faisoit aucun effet. Le malade vomit considérablement ; & à proportion qu'il vomissoit , il rentroit en connoissance. Après le vomissement , il prit une tasse de vin chaud avec un peu de sucre ; sur le soir on lui appliqua les emplâtres vésicatoires derrière les oreilles ; le lendemain , second jour de la maladie , je prescrivis le lavement suivant :

Prenez feuilles de sauge , de bétoine , de calament , de pariétaire , de chacune une pincée ; séné mondé , une demi-once ; fleurs de camomille , de mélilot , de chacune une demi-pincée : faites bouillir le tout dans une suffisante quantité d'eau de fontaine , & dissolvez dans une livre

de la colature, vin émétique trouble, une once; diaprun , six gros : mêlez, & faites un lavement qui purgera copieusement le malade. Pour fortifier les nerfs & le cerveau , & ranimer les esprits , je lui fis prendre les feuilles de sauge en guise de thé.

Le troisieme jour de la maladie , il fut purgé avec cinq onces d'infusion de séné , dans laquelle on délaya deux onces de manne & un gros de poudre cornachine; ensuite il continua de prendre pendant quinze jours, tous les matins , un verre de décoction de feuilles de sauge en guise de thé, en y ajoutant quatre gouttes d'elixir de propriété. Il fut encore purgé au bout de la quinzaine comme auparavant , & fut parfaitement rétabli.

O B S E R V A T I O N XXVII^e.

Le 11 Septembre 1741 , la femme du sieur Vasseur , Aubergiste , à l'arbre d'or à Nancy , perdit tout-à-coup le sentiment , le mouvement & la parole : de toutes les fonctions vitales , il ne lui restoit que le pouls & la respiration, avec râlement. Dans cet état d'apoplexie, elle avoit le visage pâle , le pouls petit , concentré, & la respiration difficile. Comme cette malade passoit l'âge de soixante-cinq ans, qu'elle avoit été autrefois hydropique , & que ses jambes étoient tous les soirs œdémateuses, n'ayant pas jugé à propos de la faire saigner, je fis délayer dix grains de tartre émétique dans une chopine d'eau chaude, dont je fis prendre un bon verre de quart-d'heure à autre à la malade. Après le

quatrième verre, elle commença à vomir; & dans chaque intervalle que laissoit le vomissement, on lui donna un gobelet de thé en décoction. Ce remède la purgea & lui fit revenir la parole. Cependant elle avoit perdu le mouvement de presque tous les membres; je lui prescrivis un lavement carminatif & laxatif.

Prenez feuilles de mauve, de sauge, de pariétaire, de violettes, de chacune une poignée; fleurs de camomille, de mélilot, de chacune demi-poignée; graines d'anis, de coriandre, de chacune une pincée: faites bouillir dans une suffisante quantité d'eau de rivière, pour qu'il en reste une livre, & dissolvez dans la colature diaphénic, miel mercuriel, de chacun une once: faites un lavement qui sera pris sur le champ.

Le lendemain matin, elle prit la potion suivante:

Prenez séné mondé, deux gros; rhubarbe choisie, agaric, de chacun un gros; sel d'absynthe, un demi-gros: faites infuser dans cinq onces d'eau de fleurs de tilleul, & dissolvez dans la colature manne de Calabre, une once & demie; tablettes diacarthami, deux gros: mêlez, & faites une potion qui sera prise le matin.

Cette potion purgea suffisamment la malade: mais comme il étoit question de fortifier le cerveau, & de rendre aux fibres nerveuses relâchées leur ton naturel, je conseillai à la malade de se mettre à l'usage de la petite-sauge en guise de thé, en ajoutant à chaque prise douze ou quinze gouttes d'élixir de propriété; par ce moyen, elle fut guérie de cette première

attaque d'apoplexie, mais elle perdit absolument la mémoire pour toujours.

O B S E R V A T I O N XXVIII^e.

Le 26 Juin 1742, M. Draïse, ancien Officier pour le Service de France, tomba, pour la quatrième fois, dans une attaque d'apoplexie, sans sentiment, sans mouvement & sans connoissance, n'ayant plus que le pouls libre & la respiration lésée, avec râlement. Mon premier soin fut d'abord de faire agiter & tourmenter le malade, par des Manœuvres que j'envoyai chercher à cet effet, afin d'empêcher la fixation de l'humeur épanchée sur la substance corticale du cerveau, fixation qui rend toujours les apoplexies incurables: *Apoplexiam levem solvere difficile, fortem autem impossibile*. La saignée du bras fut faite d'abord; en même temps je fis introduire dans les narines du malade de la racine d'ellébore blanc en poudre, afin que par les secousses que cause l'éternuement, l'humeur extravasée pût être résorbée dans les veines, & reprendre la voie de la circulation. Mais de tous les remèdes, le tartre émétique fut celui qui fit le meilleur effet, & qui, en réveillant le malade de son assoupissement, le fit rentrer en connoissance. Les grandes foiblesses, qui sont les suites ordinaires du vomissement, demandoient les cordiaux & les remèdes céphaliques. Pour ranimer les sens assoupis, rappeler les esprits, & rendre aux nerfs relâchés leur ton naturel, je prescrivis la potion suivante:

Prenez eau de bétoine, de sauge, de marjolaine, d'origan, de chacune deux onces; fleurs d'orange, une once; confection alkermès, poudre de vipere, de guttete, de chacune un demi-gros; kermès minéral, cinq grains; syrop de fleurs de Stœchas, une once & demie: mêlez, & faites une potion à prendre à la cuillerée.

Cette potion étant finie, comme le malade étoit très-facile à purger, je lui prescrivis la médecine suivante:

Prenez rhubarbe, agaric, de chacun demi-gros; faites infuser dans quatre onces d'eau de bétoine, & dissolvez dans la colature, manne de Calabre une once: faites une potion qui sera prise le matin.

Après l'effet de cette médecine, je mis le malade à l'usage de la petite sauge, en guise de thé, & lui conseillai de se purger tous les matins avec la même médecine, pour prévenir les rechûtes.

O B S E R V A T I O N XXIX^e.

Le 4 Février 1743, je fus prié d'aller secourir la femme du nommé Harmant, demeurant rue de la Hache, à Nancy, tombée dans une attaque d'apoplexie, sans sentiment, sans mouvement & sans connoissance.

Cette maladie est causée par un épanchement de sang sur la substance du cerveau, qui le comprime & empêche le reflux des esprits animaux dans les parties du corps: c'est pourquoi ma première indication fut la saignée du bras, afin de dégager le cerveau du dépôt qui

s'y étoit fait. Je fis prendre ensuite à la malade cinq grains de tartre émétique ; mais comme le remède restoit trop long-temps à faire son opération, j'en ajoutai encore cinq autres. Cette seconde partie, jointe à la première, fit vomir sept à huit fois la malade, & la fit rentrer en connoissance : mais comme elle se plaignoit de grandes douleurs de tête, je lui ordonnai la saignée du pied pour le lendemain. Quelques jours après, je la fis purger avec la poudre hydragogue & les trochisques d'agaric, de chacun un demi-gros, qu'elle prit le matin dans un bouillon : elle en fut suffisamment purgée, & se trouva ensuite guérie.

O B S E R V A T I O N X X X^e.

Le 15 Février 1743, je fus prié de visiter le nommé la Riviere, demeurant vis-à-vis les Trois-Maures à Nancy, tombé dans une espèce d'apoplexie, avec perte de sentiment, de mouvement & de connoissance. Après avoir fait beaucoup agiter le malade pour le réveiller de son assoupissement, & pour rappeler les esprits, on lui fit une saignée du bras, afin d'empêcher le progrès du dépôt ; ensuite, pour évacuer les matières indigestes de l'estomac, & ranimer les esprits animaux trop engourdis, je fis donner au malade six grains de tartre émétique & une once de manne, délayés dans un bouillon. Ce remède lui fit rendre, trois quarts-d'heure après, des matières glaireuses & puiteuses ; ensuite je lui fis prendre, matin & soir, un gobelet de décoction de feuilles de sauge

fauge & de fleurs de tilleul en guise de thé ,
& il s'est très-bien rétabli.

OBSERVATION XXXI^e.

Le 21 Août 1744, je fus invité de visiter la fille de la veuve Humbert, demeurant près la porte Saint-Jean de Nancy, âgée d'environ 45 ans, & tombée dans une attaque d'apoplexie, sans sentiment, sans mouvement & sans connoissance. Ma première indication fut la saignée du pied, afin qu'en désemplissant les vaisseaux, le sang qui étoit épanché sur le cerveau, pût se rétorber dans les veines & rentrer dans la circulation. Je fis en même temps donner à la malade un lavement laxatif, auquel on ajouta une once de bénédicte laxative, & une once de vin émétique trouble.

Mais comme il étoit question de ranimer les esprits, de dégager les premières voies & de mettre les parties paralytiques en mouvement, je fis vomir la malade avec six grains de tartre émétique capables de remplir les trois indications. En effet, la malade ayant vomi considérablement, commença à ouvrir les yeux. Pour dégager entièrement le cerveau, je fis appliquer deux emplâtres vésicatoires derrière les oreilles de la malade; elle entra insensiblement en connoissance & recouvra sa première santé.

OBSERVATION XXXII^e.

Apoplexie avec Paralyse.

Le 4 Mai 1746, la veuve Simonin, Bouchere
Tome I. F

sur l'Esplanade à Nancy, âgée d'environ 50 ans, tomba soudainement dans une apoplexie, avec perte de mouvement, de sentiment & de connoissance. La premiere indication fut la saignée du pied, & en même temps le vomitif avec six grains de stibié; mais le remede ne faisant pas un effet suffisant, j'augmentai la dose de trois autres grains qui firent vomir copieusement la malade. Elle rentra en connoissance, mais avec délire & paralysie. La saison étant convenable, je l'envoyai à Plombieres pour y prendre les bains, la douche & les étuves, d'où elle revint à Nancy, trois semaines après, en meilleure santé.

O B S E R V A T I O N X X X I I I ^e.

Catharre suffoquant.

Le 25 Avril 1747, je fus appelé vers une heure après minuit pour secourir Madame la Marquise de Balestrin, âgée d'environ 100 ans, qui étoit tombée tout à-coup dans une apoplexie ou catharre suffoquant, avec perte de sentiment, de mouvement & de connoissance, accompagnée d'un râlement semblable à ceux qui sont près à expirer; râlement si violent, qu'on fut obligé de lui administrer l'Extrême-Onction vers le milieu de la nuit.

Comme le grand âge de la malade ne lui permettoit pas de lui faire prendre les remedes évacuans & irritans, que l'on donne ordinairement en pareil cas, je la restreignis à la potion céphalique & cordiale suivante.

Prenez eaux distillées de sauge, de menthe,

de marjolaine , d'origan , de calament , de mélisse , de naphe , de chacune une once ; élixir de propriété , deux gros ; teinture de castor , trente gouttes ; bezoard minéral , un demi-gros ; syrop d'éréfymum , deux onces : mêlez le tout pour une potion à prendre à la cuillerée.

Aussi-tôt qu'on eut fait prendre à Madame la Marquise quelques cuillerées de cette potion , son visage , qui étoit plus semblable à un mort qu'à un vivant , reprit sa couleur naturelle ; ses yeux s'ouvrirent , son râlement cessa , & comme par miracle elle commença à parler , de même que si elle sortoit d'un profond sommeil : cet événement surprit tous les assistans.

O B S E R V A T I O N X X X I V^e.

Le 14 Juin 1747 , je fus invité de visiter le nommé Elin , Cordonnier à Nancy , tombé dans un sommeil apoplectique : cette maladie provenant d'un épanchement sanguin , qui s'étoit fait sur la substance du cerveau , & qui , par sa compression , caufoit la perte de toutes les fonctions naturelles , excepté celles du poulx & de la respiration , mon premier soin fut de faire agiter & tourmenter le malade , afin de rappeler les sens engourdis ; en même temps je lui fis faire une saignée du bras , & il prit cinq grains de tartre stibié ; il vomit des matieres glaireuses. Mais comme il ne rentroit pas encore en connoissance , je prescrivis au malade un lavement laxatif & carminatif , auquel je fis ajouter une once de vin émétique , & une

demi-once d'*hiera-picra* de Galien. Je fis aussi appliquer les ventouses scarifiées sur les épaules ; & le lendemain on purgea le malade avec cinq onces d'infusion purgative , une once & demie de manne ; jalap en poudre & trochisques d'agaric , de chacun vingt grains. Cette médecine fit un assez bon effet , & le malade commença à rentrer en connoissance. Ensuite je lui fis prendre tous les matins dix gouttes d'élixir de propriété dans un demi-verre de vin : il recouvra insensiblement la santé.

O B S E R V A T I O N X X X V^e.

Apoplexie hystérique.

Le 2 Janvier 1750 , entre onze heures & minuit , je fus appelé pour aller secourir la femme du sieur Villeneuve , Huissier à la Cour , qui étoit tombée dans un assoupissement profond , avec un râlement & perte de toutes les fonctions naturelles & animales. Il ne lui restoit que le pouls & la respiration fort lésés. La malade étoit dans sa quarantième année , d'un tempérament sanguin , & d'un assoupissement si profond , qu'il fut impossible de l'éveiller. Comme elle avoit la couleur vermeille & le ventre tendu , je conclus que cet assoupissement étoit causé par des vapeurs hystériques : ce qui me porta d'abord à lui faire prendre un lavement laxatif & carminatif , composé avec les feuilles de mauve , de mercurielle , de mélisse , de pariétaire , de chacune une demi-poignée ; semences de fenouil , un gros ; fleurs de camo-

mille & de sureau , de chacune une pincée : faites bouillir le tout pendant un quart-d'heure dans une chopine d'eau. L'on délaiera dans la colature six gros de diaphénic & une once de miel mercuriel pour un lavement à prendre à l'instant. Incontinent après, je lui prescrivis la potion suivante :

Prenez les eaux d'armoïse , de matricaire , de tanaïsie , de chacune une once & demie ; de canelle , une demi-once ; safran , dix grains ; teinture de castor , trente gouttes ; syrop de *prassio* , une once , pour une potion à prendre à la cuillerée : ces remèdes la réveillèrent un peu de son assoupissement. Le lendemain je lui prescrivis cinq onces d'infusion purgative & contre vers , une once de manne , une demi-once d'eau de canelle & trois gros de tablettes *diacarthami* , pour une médecine ; ensuite elle se trouva parfaitement rétablie.

O B S E R V A T I O N XXXVI^e,

Tirée de la Nature considérée , Tome II ,

année 1777.

Un homme ayant été attaqué d'apoplexie , on lui ouvrit la veine en plusieurs endroits , sans en tirer une goutte de sang. Tous les autres secours usités en pareil cas n'eurent également aucun succès. Il étoit sans respiration , sans pouls & comme mort , lorsque sa femme , ne désespérant point encore de son état , le fit mettre sur le carreau de sa chambre , & lui fit faire des frictions avec des serviettes chaudes.

Ce secours fut efficace. Au bout de quelques minutes , le sang commença à couler de tous les endroits où les veines de l'apoplectique avoient été piquées ; & bientôt sa respiration revenant à proportion , & se faisant d'une maniere plus égale & moins laborieuse , le malade reprit ses sens , & fut guéri de son apoplexie , au grand étonnement de tout le monde.

O B S E R V A T I O N X X X V I I ^e.

Sur l'utilité de l'alkali volatil fluor dans l'apoplexie séreuse , par M. GILLES DE LA TOURETTE , Maître en Chirurgie à Loudun. Tirée de la Nature considérée , Tome I^{er} , année 1780.

Depuis que l'alkali volatil fluor est devenu en si grande vogue pour un grand nombre d'accidens & de maladies , je l'ai employé sur plusieurs personnes attaquées d'apoplexie séreuse , & toujours avec un succès qui ne m'a rien laissé à desirer. Voici comme je l'emploie :

J'en mets quelques gouttes dans les narines du malade ; ensuite , dès qu'il commence un peu à ouvrir la bouche , je lui fais avaler vingt ou vingt-cinq gouttes de cet alkali dans une cuillerée d'eau froide , en lui ferrant les narines , & lui faisant pencher la tête en arriere. Si quatre ou cinq minutes après cette premiere dose , la connoissance ne lui revient pas , je donne encore une seconde dose , quel-

quefois une troisieme , mais rarement. Lorsque la connoissance commence à revenir , je diminue la dose , ne donnant plus que sept à huit gouttes dans un demi-verre d'eau : pour lors le malade crache & bave une humeur gluante, qui ressemble assez bien à une dissolution de gomme arabique. Il est étonnant la quantité de bave qu'il rend : plus il en rend , plus il est soulagé ; ce qui peut faire regarder ce remede comme une espece d'apophlegmatisme. Lorsque l'accès est entièrement fini , que la connoissance , le mouvement , le sentiment , &c. sont revenus au malade , je le fais vomir avec quelques grains de tartre stibié , dissous dans un verre d'eau : on proportionne la dose à l'âge , aux forces du malade & à la violence du mal. Le lendemain je le fais évacuer avec de forts purgatifs connus des gens de l'Art , qu'il est conséquemment inutile de nommer.

J'ai observé que l'alkali volatil réussit mieux dans l'apoplexie séreuse que dans la sanguine ; car dans cette derniere , je l'ai employé avec peu d'effet , ou même sans le moindre effet , au lieu que dans la séreuse je l'ai employé avec un succès même très-prompt.

Quand l'apoplectique a les mâchoires très-rapprochées , ou, comme on dit communément , les dents serrées , au point qu'on ne peut les lui faire ouvrir , au lieu de me servir de quelques instrumens dommageables aux dents ou aux gencives , je me sers d'une longue plume imbibée d'alkali , que je pousse & repousse si avant dans la narine , que cela réussit toujours pour lui faire ouvrir la bouche , pour pou-

voir ensuite lui faire avaler la dose d'alkali expliquée ci-dessus. Lorsqu'on a fait avaler l'alkali au malade, il a pour l'ordinaire les levres, les gencives, la langue, le palais, l'arriere-bouche, les narines, &c., un peu enflammés & écorchés, sur-tout si l'alkali est un peu caustique, ce qui lui est ordinaire. Pour guérir ces accidens, je fais mettre dans la bouche du malade un peu de lait crémé, pour l'y garder quelque temps, & mêmes'en gargariser; j'en emploie aussi pour les levres & dans les narines.

ARSÉNIC. Voyez POISON.

OBSERVATION sur un accident occasionné par l'Arsenic, par M. l'Abbé de la Haye, Docteur, Médecin, Prieur & Curé de Laigne; extraite de la Nature considérée, Tome II, 1776.

IL est arrivé à Laigne, près Châtellerault, un accident qu'il est bon de faire connoître, afin qu'il puisse servir de leçon aux gens qui manquent de prudence. Un particulier incommodé par les rats dans sa maison, a mis sur une tuile de l'arsenic en poudre, mêlé avec de la farine, dans son grenier, pour les détruire: il y avoit dans ce grenier des fenêtres ouvertes; le vent, sans qu'on s'en soit apperçu, a répandu de cet arsenic sur un tas de froment qui étoit dans le grenier. Le propriétaire

en a vendu deux boisseaux à un de ses voisins , qui , l'ayant mêlé avec d'autres grains , l'a fait moudre & a fait faire du pain avec cette farine. Toute sa famille & lui en ont mangé. Aussi-tôt après le repas , ils ont tous senti un feu dévorant dans les entrailles , une sueur froide sur le front : leurs visages & leurs corps se sont enflés prodigieusement , & ils ont tous vomi avec des efforts pénibles & douloureux. J'ai été averti de leur état , & j'ai volé à leur secours ; je leur ai fait prendre l'émétique , boire de l'oxicrat , qui est de l'eau mêlée avec du vinaigre , & je leur ai prescrit ensuite l'usage du stomachique & des anodins , que j'ai trouvés dans une boîte de remèdes que M. le Subdélégué m'a adressée pour le soulagement des pauvres de ma Paroisse. Le succès a parfaitement répondu à mes soins ; les malades ont recouvré la santé. Le poison étoit si violent , que deux chiens qui ont mangé de ce même pain , sont morts sur-le-champ. Après avoir fait l'office de Medecin , j'ai fait celui de Juge ; je me suis fait apporter ce qui restoit de ce pain ; je l'ai fait brûler publiquement , & ai condamné l'imprudent à rendre aux malades le prix du bled qu'il leur avoit vendu.



ASCITE. Voyez HYDROPIsie.

OBSERVATION sur une Ascite guérie avec une décoction de racines de poireaux ; tirée de la Nature considérée, Tome I^{re}, année 1780.

ON observe tous les jours que les remèdes les plus simples produisent les plus grands effets dans les maladies les plus graves & les plus difficiles. Un homme du lieu *des Pennes*, âgé d'environ 60 ans, avoit une hydropisie de bas-ventre qu'on nomme *ascite* : ayant exécuté pendant quelque temps les ordonnances d'un Médecin, il s'en dégoûta, & mit sa confiance dans un remède simple que les personnes du peuple lui conseillèrent ; c'étoit une décoction de racines de poireaux, dont il falloit prendre deux ou trois fois le jour. Ce remède procura bientôt un flux d'urine très-abondant, qui diminua considérablement les enflûres du bas-ventre & des jambes ; le malade s'en trouva presque guéri, & il continua d'aller de mieux en mieux.

C'est ici un effet bien évident de la vertu des diurétiques pour la guérison des hydropisies ; & le poireau, qui est un diurétique âcre & stimulant très-connu, doit être plus remarqué & employé qu'il ne l'a été jusqu'aujourd'hui dans ces maladies.



A S P H Y X I E.

EXTRAIT du Rapport de MM. les Commissaires de l'Académie Royale des Sciences , sur le traitement à employer dans l'Asphyxie ; inséré dans le Journal de la Nature considérée , Tome III , année 1779.

L'ASPHYXIE consiste dans la cessation subite du pouls , du sentiment & du mouvement : c'est une mort apparente , état bien différent de celui d'apoplexie , marqué par un assoupissement profond , mais avec ronflement , ou au moins une respiration très-élevée. L'asphyxie produit 1° une sorte d'engourdissement , occasionné par l'action des vapeurs méphitiques sur les nerfs ; 2° le défaut absolu de respiration ; 3° des engorgemens plus ou moins considérables qui en sont les suites nécessaires. Les indications qu'on doit se proposer en pareil cas , sont donc 1° de détruire l'engorgement nerveux par quelque secousse ou irritation ; 2° de rétablir le jeu des poumons ; 3° de prévenir les accidens qui sont la suite des engorgemens.

Les Commissaires donnent ensuite un détail intéressant des Ouvrages publiés sur les asphyxies. Ils citent entr'autres un Mémoire de M. Gardane , où la partie historique de cette maladie est très-exacte , & réunissent plusieurs

faits pris dans le Journal de Médecine , dans l'Ouvrage de M. Pia , dans la Dissertation de M. Harment. Le reste du rapport est destiné à fixer le choix des moyens à employer. La vapeur méphitique a-t-elle suffoqué une ou plusieurs personnes , il faut que celles qui se dévouent à aller les secourir se fassent passer une corde sous les bras pour être retirées à temps , si c'est dans un endroit dont l'abord soit difficile , tel qu'un puits , une cave , un caveau. Il est essentiel de jeter de l'eau par arrosement dans le lieu infecté , & par-dessus tout , de placer un fourneau allumé avec ses tuyaux , pour faire l'office de ventilateur. Le procédé indiqué par M. de Morveau , la décomposition du sel marin par l'huile de vitriol , est encore un moyen puissant de désinfecter l'air. L'asphyxique , retiré de l'endroit où il a été suffoqué , doit être porté au grand air , mais nud , & lavé. Si ses vêtemens sont souillés de matières infectes , des aspersions d'eau froide sur la totalité du corps , ou de locales sur le visage , de la glace sur la poitrine , sur le front , si on peut s'en procurer ; des frictions sur les différentes parties du corps , principalement sur le tronc & les extrémités , soit avec des flanelles , soit avec des linges imbibés de vinaigre , de l'alkali volatil , ou du vinaigre radical , dont on humecte de petits rouleaux de papier , pour les porter dans l'intérieur du nez , afin d'irriter la membrane pituitaire : telles sont les premières & les seules tentatives au moment de l'asphyxie , car le sang ne circule pas assez pour en obtenir l'émission. Les mâchoires resserrées , la dé-

glutition impossible, les fluides ne parviendroient pas à l'estomac. L'introduction de l'air dans la poitrine peut aussi produire d'heureux effets; l'on recommande à cet usage l'instrument imaginé par M. Pia. Cependant le vent d'un soufflet, dirigé avec modération, est préférable à l'insufflation. L'air qui sort du poumon cessant d'être pur, du moment où l'asphyxique commence à respirer, il ne faut plus insister sur ce moyen, mais seulement agiter l'air autour du malade, le diriger vers sa bouche; enfin, exciter l'éternuement par le moyen des stimulans: car si on peut le faire éternuer, on lui procurera beaucoup de soulagement, & la guérison sera très-avancée.

La déglutition devenue possible, on introduira dans la bouche quelques cuillerées d'eau froide légèrement aiguillée de vinaigre ou de suc de citron.

Les mouvemens vitaux rétablis, on essuiera le malade; on lui préparera un lit légèrement bassiné dans une chambre bien aérée; on le couchera, sans néanmoins discontinuer les frictions. Le surplus du traitement doit être relatif aux circonstances; c'est-à-dire qu'on administrera tel ou tel remède, suivant que les symptômes l'indiquent: mais rarement doit-on donner l'émétique, si ce n'est en lavage. Les cordiaux, que quelques personnes recommandent en pareil cas, peuvent également être dangereux. Et on a recours à la saignée; mieux vaut y revenir, que de la faire copieuse. Quant aux lavemens, il est nécessaire qu'ils soient un peu irritans; ceux de savon ou de sel con-

viennent dans ce cas. Le dernier conseil que donnent les Commissaires , c'est d'insister longtemps sur les secours ; car il est prouvé qu'on n'a souvent obtenu de succès heureux , qu'après plusieurs heures de zele & de constance à les administrer.

RECHERCHES sur l'action de l'alkali volatil dans le cas d'asphyxie causée par les vapeurs méphitiques, par M. Virard, Docteur Medecin de Montpellier; extraites de la Nature considérée, Tome III, année 1779.

M. Sage assure , d'après ses expériences, que l'alkali volatil fluor , mis dans la bouche d'un asphyxique , qui l'est devenu par les vapeurs méphitiques , pénètre dans le poumon , y neutralise l'air ou le gaz léthifere , d'où résulte la parfaite guérison du malade : mais il paroît bien difficile de comprendre comment l'alkali peut arriver dans le poumon d'un asphyxique. L'asphyxie, comme on fait , ne differe de l'état de mort que par la possibilité qu'il y a de revivre. Or , dans cet état , tous les organes sont affaîlés ; la glotte est exactement fermée par l'épiglotte ; l'unique voie qui conduit aux poumons est absolument interceptée ; l'alkali volatil fluor , ni quoi que ce soit , ne peut arriver dans le poumon pour y neutraliser l'air méphitique qui y est contenu : cette neutralisation est donc impossible. De quelque façon qu'on se retourne , il n'est pas facile d'expliquer l'action de l'alkali volatil fluor dans le cas présent : cependant je pense qu'on pourroit

présumer qu'il agit en irritant vivement les nerfs de la bouche & du nez , ces derniers sur-tout , qui sont les plus sensibles de tous ceux qui se distribuent aux organes externes. Ces nerfs , par leur communication avec ceux du cœur , du poumon , du diaphragme , propagent l'irritation dans tous les organes essentiels à la vie , & l'y rappellent. Les expériences de feu M. Buquet , qui prouvent qu'on peut obtenir les mêmes succès de l'acide du vinaigre que de l'alkali volatil fluor dans le cas d'asphyxie méphitique , viennent à l'appui de ma conjecture.

On demandera comment agit l'acide du vinaigre; précisément comme j'ai présumé qu'agissoit l'alkali volatil; en irritant , ce que l'on pourroit , je crois , très-bien prouver , en détruisant ou en émoussant la sensibilité des nerfs du nez & de la gueule d'un chien , ou de tout autre animal , auquel on feroit ensuite respirer la vapeur méphitique. Je suis persuadé que l'alkali volatil fluor , ou l'acide du vinaigre , agiroient bien moins efficacement que les frictions seches sur toute l'habitude du corps , & la fumée de tabac introduite par l'anus. Je crois même qu'il seroit très-prudent de donner la préférence à cette dernière méthode , si l'on avoit à traiter un asphyxique , qui auroit antérieurement détruit la sensibilité des nerfs du nez & de la bouche , en prenant beaucoup de tabac , en le fumant , en le mâchant , & par l'usage des liqueurs fortes : c'est ce point de pratique seul qui m'a déterminé à communiquer au Public ce fragment de mes recherches sur l'art de guérir.

A S T H M E.

OBSERVATIONS sur l'Asthme ;
par M. Marquet.

OBSERVATION I^{ere}.

LE 15 Juillet 1735 , je fus consulté par Marie André, native de Saussure , pour lui procurer le soulagement ou la guérison d'un asthme convulsif qui la tourmentoit depuis plusieurs années : cette espece d'asthme étoit causée par des humeurs visqueuses & gluantes , dont les bronches & les vésicules pulmonaires se trouvoient farcies , & qui empêchoient l'air de pénétrer facilement dans les poumons , sinon avec collision , accompagné de râlement.

Je conçus d'abord que pour dégager le poumon d'une matiere gluante , il étoit question de la diviser & de l'atténuer , la rendre plus fluide pour la faire résorber dans la masse du sang , & ensuite la faire passer par la transpiration ou par les urines , ou par quelque autre conduit excrétoire ; & pour y réussir , je me servis des recettes suivantes :

Prenez racines d'ache, de bardane, de *gramen* , d'*enula campana* , de chacune une once ; des feuilles de capillaire , de pimprenelle , de chacune une poignée ; de sommités d'hyssope , de marrube blanc , de chacune une pincée ; des semences de fenouil , demi-once ; réglisse ,

fix

fix gros: faites bouillir le tout pendant une demi-heure dans trois pintes d'eau de fontaine, pour une tisane à prendre pour boisson ordinaire.

Je la mis aussi à l'usage des herbes émollientes. Prenez du bois de sassafras, des racines de bardane, de pétasite, d'énula campana, de chacune une demi-once; des feuilles d'hyssope, de marube blanc, de lierre terrestre, de chacune une poignée; des fleurs de tussilage, une demi-poignée: le tout étant coupé menü, se gardera dans une boîte pour l'usage. L'on prendra une demi-poignée de ces herbes, que l'on fera bouillir pendant un demi-quart d'heure, dans deux gobelets d'eau de fontaine, pour prendre matin & soir en guise de thé, après avoir ajouté dans chaque gobelet une cuillerée de syrop d'*erysimum*.

Je fis prendre aussi quelques demi-gros de poudre hydragogue de temps en temps à la malade; 17 ans après, je rencontrai cette fille, qui me déclara qu'elle avoit été radicalement guérie de son asthme par le secours des remèdes ci-dessus, sans en avoir eu aucun ressentiment depuis l'année 1735 jusqu'à présent 1752.

OBSERVATION I I^e.

Le 15 Novembre 1718, dit M. Marquet, M^e. Wautrin, Greffier de la Cour Souveraine de Lorraine, vint me consulter pour un asthme convulsif, qui le mettoit souvent en danger de suffocation; il étoit pour lors âgé de trente-six ans. Sa poitrine étoit farcie (pour se servir des

propres termes de M. Marquet) d'humeurs si gluantes & si épaisses, qu'elle sifflait comme si ç'avoit été plusieurs petits tuyaux d'orgue joints ensemble. Dans le fort de ses paroxismes, il étoit obligé de se relever pendant la nuit, & de faire ouvrir les fenêtres de sa chambre, pour respirer un air moins concentré. Je conclus, continue le Docteur Marquet, par les symptômes, que l'indication de cette maladie étoit d'atténuer & diviser l'humeur épaisse & visqueuse qui empêchoit la libre respiration, & d'employer pour cet effet les expectorans & les sudorifiques; je le mis donc à l'usage de la boisson suivante, que je lui fis prendre tous les matins en guise de thé.

Prenez racines d'*énula-campana*, de pétasite, de chacune une once; feuilles seches d'hyssope, de lierre terrestre, de scolopendre, de pervenche, de marrube blanc, de ceterach, de chacune une poignée; bois de sassafras, une once : hachez bien le tout, & le mêlez. Le malade en prendra une bonne pincée tous les matins, en infusion comme du thé.

Je fis purger le malade de temps en temps, & je lui conseillai de fumer tous les soirs des feuilles de pas-d'âne séchées à l'ombre. Ces remèdes le soulagerent si parfaitement, qu'à peine s'appercevoit-il qu'il eût jamais été asthmatique.

OBSERVATION IIII^e.

Le 5 Mars 1729, les nommés Lucas, Gaborry & Magot, Ouvriers de la Renfermerie de

Marinville, à un quart de lieue de Nancy, me consulterent sur leurs maladies. Ces trois hommes étoient âgés d'environ 18 ans, & par les symptômes que je remarquai dans ces malades, il me fut facile de conclure qu'ils étoient asthmatiques. On entendoit sortir de leur poitrine, tout-à-la-fois, cinq ou six toux différentes, en sorte qu'ils faisoient une espece de cacophonie des plus risibles. L'asthme dont ils étoient atteints, étoit connu en Médecine sous le nom d'*orthopnée*; il est occasionné par une lymphe épaisse comme de la glu, & qui s'arrête sur les bronches & les vésicules pulmonaires: en sorte que l'air n'y peut entrer ni en sortir qu'avec peine, en faisant des collisions. Je leur ordonnai l'usage des herbes atténuantes: mais comme on les renvoya dans leur pays, je n'ai pas été informé du succès des remèdes.

OBSERVATION IV^e.

Le 15 Mars 1749, je fus appelé pour visiter le fils du nommé Tisserand, Maçon à Nancy, âgé de dix à douze ans, & pour le traiter de cette espece d'asthme convulsif, qu'on nomme *orthopnée*, maladie assez rare. Ceux qui en sont atteints ne peuvent respirer que debout, & la tête fort élevée. Celui dont il est question dans cette observation, avoit un râlement continu, & aussi violent que celui d'un homme à l'agonie: comme cette difficulté de respirer ne provient que d'une humeur visqueuse & épaisse, qui s'arrête & se fige sur les bronches & les vésicules pulmonaires, & empêche que

l'air extérieur ne pénétre facilement dans les poumons & qu'il n'en puisse sortir qu'avec de grands efforts, il cause au malade en respirant des collisions de différentes sortes, que l'on appelle râlement.

Après avoir fait saigner le malade du bras, pour remplir l'indication de la maladie, je conclus qu'il falloit diviser & atténuer son sang, tant par un vomitif que par des remedes atténuans. Je fis donc prendre au malade quatre grains de tartre émétique délayé dans un verre de décoction de feuilles & de racines de bardane; & dans chaque intervalle que laissa le vomissement, je lui fis donner quatre ou cinq cuillerées de la même décoction, à laquelle je fis ajouter un peu de syrop d'érysimum. Après l'effet du vomitif, j'ordonnai les racines de pétasite, de bardane, d'énula-campana; les feuilles d'hyssope, de pervenche, de scabieuse, hachées & mêlées ensemble, pour en prendre tous les matins & soirs une pincée en guise de thé. Le malade prit ces remedes pendant cinq ou six semaines, & en fut fort soulagé.

REMEDE CONTRE L'ASTHME;

EXTRAIT de la Nature considérée, T. III, année 1774; & tiré des Papiers périodiques Anglois.

On fait infuser dans trois chopines de bonne eau-de-vie un quarteron de graine d'hieble pendant huit jours au soleil, si c'est dans un

temps chaud, & pendant quinze jours en hiver auprès du feu. On passe ensuite la liqueur à la chauffe ou au filtre, & l'on en prend chaque jour trois petits verres à ratafia, dans cet ordre: le premier, le matin à jeun, avant de rien prendre, si l'on est dans l'usage de déjeûner; le second, une heure avant ou après le dîner; le troisieme, une heure avant ou après le souper. On continue ainsi jusqu'à ce que le mal diminue: ordinairement on en retranche peu-à-peu de la dose.

Dans les papiers périodiques Anglois, il est fait mention d'un autre remede anti-asthmatique. On prend deux ou trois tasses de café moka, ou du meilleur café qu'on peut trouver, sans lait & sans sucre, à peu de distance l'une de l'autre: la qualité incisive & stimulante du café, sur-tout de celui qui est fraîchement moulu, divise les humeurs tenaces & visqueuses; elle les dispose au mouvement, facilite l'expectoration, & débarrasse par-là les poumons, dont le jeu étoit gêné.

Les Anglois guérissent le rhume & la forte toux, en prenant jusqu'à dix-huit gouttes de *laudanum*, & du café à la suite, jusqu'à trois tasses, mais toujours à petite dose; le rhume le plus opiniâtre & la toux cedent, dans une heure ou deux au plus, à ce remede. Il est bon de remarquer que la qualité narcotique du *laudanum* ou opium, est combattue par la qualité stimulante du café.



A V O R T E M E N T.

*I^{ere}. OBSERVATION sur l'Avortement, par
M. Marquet.*

AU commencement de l'année 1722, je fus consulté par l'épouse de M^e Marqueron, ancien Avocat à la Cour, âgée de trente-six ans, qui se trouvoit pour lors au troisieme ou quatrieme mois de sa grossesse : cette dame avoit eu dix-huit ou vingt fausses couches, & dans chaque grossesse elle ne pouvoit pas atteindre le quatrieme mois sans avorter. Elle étoit en outre tellement tourmentée de la colique néphrétique, qu'elle rendoit plus souvent ses urines par le vomissement que par la voie ordinaire ; ce qui me fit croire que les urines étant retenues dans le sang, relâchoient les ligamens & les membranes de la matrice : ce relâchement, joint aux efforts que la malade faisoit en vomissant, procuroit la sortie du fœtus, & par-là la fausse couche. Comme cette dame étoit fort pieuse & qu'elle avoit beaucoup de Religion, elle me déclara qu'elle aimoit mieux mourir que de voir périr ses enfans sans Baptême ; c'est pourquoi pour la préserver d'avortement, je pris le parti des absorbans, en négligeant la cause du mal, pour obvier aux symptômes les plus pressans, lui faisant prendre tous les matins, pendant le reste de sa grossesse, la poudre absorbante qui suit :

Prenez yeux d'écrevisses de riviere, corail rouge préparé, nacre de perle, poudre *diatraganthi frigidi*, de chacune une once: mettez-la en poudre très-fine; mêlez exactement, & faites une poudre absorbante, dont la dose sera d'un demi-gros tous les matins.

L'usage journalier de cette poudre remplit parfaitement mes intentions; la malade accoucha à terme, au grand contentement de sa famille.

O B S E R V A T I O N I I^e.

Réponse, en forme de consultation, à la Lettre d'une Dame attaquée de Fluxions de poitrine & d'Avortemens fréquens.

Du 24 Mai 1752. Les toux fréquentes, les fluxions de poitrine, les aigreurs, les fievres lentes erratiques, qui surviennent à Madame, notamment pendant l'hiver, la trop grande évacuation des mois, les fausses couches & les autres indispositions dont elle se trouve incommodée depuis son mariage, sont causées par un sang pituiteux, dissous & comprimé d'un acide volatil; l'esprit vif de la malade, qui est toujours en action, nous démontre que les humeurs sont également vives & agissantes.

1°. Le nitre de l'air étant fort épais pendant l'hiver, resserre & bouche les pores de la peau, de sorte que l'insensible transpiration ne se fait qu'à petite quantité: le sang se trouve dans le temps, surchargé d'une trop grande abondance de pituite, laquelle venant à se déposer sur les

poumons & la trachée-artère, cause la toux & les fluxions de poitrine.

2°. Les aigreurs viennent de la même source; les mêmes humeurs étant déposées sur l'estomac & mêlées avec le suc gastrique, se chargent d'un acide qui cause à la malade les venues aigres.

3°. Le sang ne sauroit être imprégné d'une trop grande quantité d'humeurs pituiteuses, qu'il ne contracte une fermentation contre nature, d'où viennent l'effervescence & la fièvre erratique.

4°. La trop grande évacuation des mois provient de la dissolution du sang qui est trop raréfié.

5°. Le sang ne sauroit être dissous, raréfié & pituiteux, que dans la grossesse: il relâche les ligamens & les membranes de la matrice; ce qui, joint aux fortes secousses causées par la toux, est capable de détacher le placenta & de procurer l'avortement.

Pour remédier à tous ces accidens, Madame est conseillée de se mettre à l'usage de l'opiat béchique & absorbant suivant:

Prenez corail rouge préparé, yeux d'écrevisses, nacre de perle, blanc de baleine, mâchoires de brochets, poudre diatraganthe froid, de chacune trois gros; anti-hectique de poterius, un gros, avec le syrop de pavot blanc: faites un opiat, dont la malade prendra un gros matin & soir.

Le long usage de ce remède adoucit son sang & sa toux, & la rendit mère de plusieurs enfans.

B L E S S U R E.

OBSERVATION de M. Marquet , sur la guérison d'une Blessure qui étoit réellement mortelle.

LE 8 Octobre 1722, la fille du nommé Luc Guichard, Chauffournier, demeurant à la grande Tuilerie, à un quart de lieue de Nancy, se laissa tomber d'une voiture chargée de vendanges, dont les roues lui passèrent sur le ventre, lui écrasèrent le foie & l'estomac, d'où s'ensuivit un vomissement de sang & de bile très-copieux avec une fièvre continue, délire, enflure & tension de tout le bas-ventre, qui survinrent peu après.

Je fus appelé pour faire saigner cette fille, conjointement avec un Chirurgien de Nancy. La saignée du bras fut d'abord indiquée pour modérer l'inflammation & la fièvre; elle fut réitérée cinq ou six jours de suite: cependant cela n'empêcha pas l'inflammation & la tension qui se firent dans tout l'abdomen; & pour en arrêter les progrès, je prescrivis plusieurs lavemens émolliens de la manière suivante:

Prenez feuilles de mauve, de guimauve, de branche-urfine, de pariétaire & de violette, de chacune une poignée; fleurs de millepertuis, de camomille & de mélilot, de chacune une demi-pincée; semences de lin, une pincée: faites

cuire dans une livre d'eau; délayez dans la colature, du mielrosat & du syrop de diacode, de chacun un once : mêlez ; faites un lavement à prendre au même instant , & à renouveler pendant trois jours consécutifs.

Ce remede lui fit jetter , tant par le haut que par le bas, une grande quantité d'un sang bilieux, grumelé, qui ne pouvoit venir que du foie ou de l'estomac; ensuite pour calmer les grandes douleurs, pour appaiser l'inflammation & tranquilliser la malade, je prescrivis tous les soirs la portion cordiale & adoucissante suivante :

Prenez eau vulnéraire simple, quatre onces; eau de canelle & syrop de diacode, de chacun une demi-once; confection d'hyacinthe, un gros; pour une potion à prendre le soir.

Les bouillons furent faits avec le veau, la volaille & les racines de grande consoude; elle fit aussi usage de la tisane avec le capillaire, la scolopendre, l'aigremoine & la réglisse, pour sa boisson ordinaire.

Les plus fâcheux symptômes étant beaucoup ralentis par l'usage de ces remedes, j'ordonnai cinq à six gouttes de baume du Pérou à la malade, à prendre tous les matins dans un petit verre d'eau de scabieuse, avec une demi-once de syrop violat.

Quoique cette malade ait été pour ainsi dire à la mort, cependant les remedes ci-dessus firent un si bon effet, qu'elle fut parfaitement rétablie cinq ou six semaines après.



F A I T S S I N G U L I E R S,

Qui prouvent que les Blessures mortelles ne sont pas toujours suivies de la mort.

François Civile, Gentilhomme brave, intrépide, se distingua beaucoup parmi les Protestans dans le temps des fréquentes guerres de Religion qui désoloient la France, & fut un des plus zélés défenseurs de la ville de Rouen, assiégée par les Catholiques. Il fut blessé d'un coup de feu, qui le renversa du haut des remparts dans la ville. A la large blessure qu'il avoit reçue, jointe à la chute prodigieuse qu'il venoit de faire, & à ce qu'il étoit sans mouvement, on le crut mort; & il fut enterré précipitamment par des soldats, qui se contenterent, comme on le fait ordinairement en pareilles circonstances, de le couvrir d'un peu de terre. Le domestique de ce magnanime Gentilhomme, fort affligé de la mort de son maître, & voulant lui donner une sépulture plus honorable, alla pendant la nuit le chercher, & ne put le distinguer dans la foule des morts, attendu que les soldats avoient eu grand soin de le dépouiller.

Le domestique, pour ne pas perdre tout le mérite de la bonne action qu'il s'étoit proposé de faire, se mit à enterrer plus décemment tous les cadavres, & à les couvrir de manière qu'on ne vît plus leurs corps. Après s'être acquitté de ce soin charitable, il s'en retournoit fort triste, lorsqu'à quelques pas de là tournant la

tête vers les morts, il apperçut la main d'un d'eux. Croyant ne l'avoir pas bien enterré, il retourna sur ses pas pour le mieux couvrir : mais au moment où il se disposoit à rendre ce bon office au mort, il vit, à l'aide du clair de la lune, au doigt de cette même main qu'il alloit enterrer, un diamant auquel il reconnut son maître. Il le déterra promptement, le chargea sur ses épaules, & s'en fut au plus vite. Le desir qu'il avoit de le voir revivre, lui persuada qu'il avoit senti quelque apparence de mouvement dans ce corps ; en conséquence il le porta à l'hôpital des blessés. Les Chirurgiens ne vouloient point s'en charger, assurant que cet homme étoit mort : le domestique ne s'en tenant point à cette décision, porta son maître à son auberge, pansa ses plaies comme il put, le réchauffa, s'assura qu'il vivoit encore ; mais n'étant ni Médecin, ni Chirurgien, il fut obligé de le laisser languir pendant trois jours. La diète & la privation des remèdes lui firent le plus grand bien possible, & deux Médecins acheverent de seconder la nature. Civile, arraché ainsi des bras de la mort, entroit en convalescence, lorsque les Catholiques emporterent Rouen d'assaut, & lui firent subir le sort accoutumé en pareils cas. Notre convalescent, hors d'état de se défendre, se transporta au plus haut de la maison, & s'enferma dans le grenier. Quelques momens après, la porte de son asyle est enfoncée par des soldats : ils accablent le malheureux Gentilhomme de coups ; & pour s'amuser, le précipitent du haut de son grenier. Par bonheur Civile tomba sur

un tas de fumier: mais comme il étoit évanoui avant d'être précipité, il resta dans le même état sur son fumier, ne revint à lui que longtemps après, si foible, si moulu, qu'il ne lui restoit ni la force de se lever, ni celle d'appeller du secours, & il demeura trois jours encore dans la même situation. Au bout de ce temps, le sort amena auprès du lieu où il étoit, un parent qui, quoiqu'ennemi déclaré des Protestans, ne le décela point, l'enleva secrètement, & le transporta dans une maison de campagne, où à force de soins il eut la satisfaction de voir rétablir Civile. Ce Gentilhomme, après tant de diverses espèces de mort, recouvra une santé si parfaite qu'il vécut encore quarante ans.

B R U L U R E.

Remèdes contre la Brûlure.

1°. **O**N a annoncé dans les papiers publics la recette suivante, qu'on a dit très-efficace contre la brûlure. Remplissez un petit verre d'huile de che-nevis, mêlée avec deux blancs d'œufs; battez le tout ensemble pendant un demi-quart d'heure; enduisez-en avec une plume la partie brûlée, & percez les cloches ou ampoules, à mesure qu'elles se forment. La personne charitable, qui a communiqué dans le temps cette recette, assure en avoir toujours éprouvé l'efficacité, notamment sur un jeune homme, qui eut la main brûlée

par un cornet de poudre ; il souffroit des douleurs inouïes : trois heures après il éprouva un tel soulagement, qu'il fut inutile de continuer le pansement.

2°. M^e Jean de la Place, Procureur-Fiscal à Maison, près de Reims, fait usage contre la brûlure de l'onguent suivant. Vous prenez une livre de fiente de poule, la plus fraîche que vous pourrez avoir, une livre de sauge hachée & pilée, deux livres de saindoux fondu ; vous mêlerez le tout dans un pot de terre, que vous couvrirez bien, & vous le mettrez sur un feu de charbon. Vous remuerez la composition tous les quarts-d'heure, avec un bâton propre ; la cuisson demande quatre ou cinq heures. Vous passez ce qui reste dans un gros linge, & vous le pressez pour en tirer ce que vous pouvez. Pour vous en servir, vous imbiblez du papier brouillard de cet onguent, & vous en mettez sur la plaie deux fois par jour, si c'est un endroit à pouvoir tenir couvert ; mais si c'est au visage, vous l'en humectez cinq ou six fois par jour avec la barbe d'une plume, & au bout de douze ou quinze jours, il n'y paroît plus rien : ayez surtout soin d'ôter les vessies occasionnées par la brûlure, pour que la plaie ne s'étende point. Cet onguent a la vertu d'appaiser les douleurs cuisantes de la brûlure, & de préserver de cicatrices ; mais il faut empêcher les enfans de porter la main à la plaie.

3°. Prenez de la presse sèche ; brûlez-la sur un sol uni & propre ; ramassez la cendre & passez-la par un tamis bien fin ; mêlez-la avec de bonne huile d'olive, en forme d'onguent. Ce

remède mérite la préférence sur la plupart des autres; il dessèche & cicatrice promptement la plaie occasionnée par la brûlure, ainsi qu'il est constaté par l'expérience journalière.

CANCER.

*OBSERVATIONS de M. Marquet sur les
Cancers.*

OBSERVATION I^{re}.

LE 25 Mai 1748, Marie Didier, femme du sieur Ferens, Maître Charpentier à Nancy, étant dans sa quarante-septième année & dans son temps critique, me vint consulter sur une tumeur survenue au sein droit, dure, livide, plombée, raboteuse, de la grosseur du poing, ayant dans sa circonférence plusieurs veines noirâtres, symptômes qui dénotoient un cancer occulte, qui n'ayant pu être filtré ni évacué par les glandes de la matrice dans le temps ordinaire, s'étoit arrêté dans le sein du côté droit, & avoit produit cette tumeur. Ainsi, pour la faire dissoudre, je prescrivis à la malade l'opiat apéritif suivant :

Prenez safran de mars apéritif, une demi-once; extrait d'aloës, de rhubarbe & sel végétal, de chacun deux gros; mercure doux, diaphorétique minéral, sel de tartre de mars soluble, de chacun demi-gros; résine de jalap,

trente grains; crème de tartre, sel de tamarisc, cloportes en poudre, sagapenum, gomme ammoniac, de chacun deux scrupules, avec suffisante quantité de syrop des cinq racines apéritives; faites un opiat, dont la dose sera d'un gros à prendre tous les matins, & par-dessus un bouillon altéré avec des feuilles d'aigremoine & de scolopendre. Pendant tout le temps que la malade fit usage de cet opiat, je fis appliquer sur la partie chancreuse un grand emplâtre *diachylum*, avec les gommes.

Ces remèdes ne tarderent pas à faire leurs effets; la tumeur se dissipa entièrement, & s'évacua par les voies utérines: de manière qu'il ne paroît plus aucun vestige au sein, qui puisse faire voir qu'il a été autrefois attaqué d'un cancer. Le mari & la femme ont attesté par écrit la vérité du fait.

O B S E R V A T I O N I I^e.

Cancer ulcéré.

Le 7 Janvier 1750, le sieur André Chamoufeur, âgé de 42 ans, fut attaqué d'une tumeur dure à la glande maxillaire du côté droit; elle devint en très-peu de temps de la grosseur d'un œuf.

Mon indication se porta d'abord à la saignée du bras, afin de diminuer l'inflammation & la fièvre; ensuite, ayant fait appliquer sur la tumeur des compresses imbibées d'eau de fleurs de sureau, pour la faire résoudre, dès le second jour j'apperçus une tache noire de la largeur de

de l'ongle, qui en occupoit le milieu, qui cau-
soit au malade une douleur vive & lancinante,
& ne lui laissoit point de repos; ce qui m'o-
bligea à réitérer la saignée du bras, & à pur-
ger le malade avec cinq onces d'intusion de
féné, deux onces de manne, & un scrupule de
jalap en poudre, le matin, dont il fut très-
bien purgé.

Mais la tumeur grossissant de jour en jour,
la noirceur s'étendit en tous sens; il se fit un
creux au milieu, & une espèce de bourlet
renversé dans sa circonférence, qui avoit la
figure d'un véritable cancer ulcéré; ce qui mit
le malade & les assistans dans une grande con-
ternation, d'autant plus que la sérosité qui
en sortoit, étoit sanieuse & d'une très-mauvaise
odeur.

Pour en arrêter le progrès, je conseillai de
faire appliquer sur la partie noire de la tumeur,
un caustique tempéré, tel que la petite plante
appelée *illecebra*, après l'avoir pilée; ensuite
on appliquoit l'emplâtre *diabotanium* pour con-
tenir la plante; & sur le tout, le cataplasme
fait avec du lait, la mie de pain & le safran,
afin de ramollir la tumeur & de la faire suppu-
rer ou résoudre, tandis que la plante *illecebra*
feroit détacher l'escarre.

Cette méthode réussit si bien, que sept ou
huit jours après, le bourlet & l'escarre se dé-
tacherent. Je fis prendre chaque jour trois
verres de tisane sudorifique au malade; & par
ce moyen la tumeur disparut, & le malade fut
guéri dans la quinzaine. *Cito, tuto & jucunde.*

*Cure singulière d'un Cancer par le moyen des
crapauds.*

On a inséré dans le *London-magasin*, de Novembre 1767, la copie suivante d'une Lettre écrite par une Dame, très-digne de foi.

« Une pauvre femme, près d'Elangerford, étoit
» incommodée depuis quelques années d'un
» cancer très invétéré au sein. Un particulier
» du voisinage lui dit que si elle vouloit faire
» usage des crapauds de la manière qu'il lui
» indiqueroit, elle recouvreroit la santé: en
» conséquence elle enveloppa huit crapauds
» dans des sacs de mousseline, sur huit ulcères
» qu'elle avoit au sein: ces crapauds s'y atta-
» cherent comme des sang-sues, sucerent pro-
» digieusement; & après s'être remplis, ils se
» détachèrent du sein & moururent en paroif-
» sant souffrir violemment. Je n'ai pas ouï dire
» que ces crapauds aient causé à cette femme
» la moindre douleur; au contraire, ses peines
» diminuèrent dès la première application. Elle
» continua le même remède à quinze reprises
» différentes, pendant lesquelles elle fit périr
» cent vingt crapauds. Bientôt les ulcères com-
» mencerent à se guérir: le sein reprit sa forme
» ordinaire; la femme s'est bien portée depuis
» ce temps. On appliquoit les crapauds toutes
» les nuits; ils sucerent & vécurent plus long-
» temps, à mesure que les plaies se guérissoient.
» Cette femme a indiqué ce remède à un pauvre
» homme à Lambourne en Weltshire, qui

» depuis long-temps avoit un double cancer
» aux reins. M. Harvey a assuré que cet homme
» étoit entièrement guéri. Pendant que cette
» femme soignoit ce malade, elle fut appelée
» chez la femme d'un Médecin de la même
» contrée : mais elle ne voulut point quitter
» son malade, qu'elle n'eût vu son entière gué-
» rison ».

Nota. Nous ne garantissons pas ce fait ; nous ne le rapportons ici que tel qu'il nous a été transmis , sans aucune certitude de notre part.

Traitement du Cancer.

On fait faire à la malade deux saignées du bras , de deux palettes chacune ; on lui fait prendre pendant vingt jours les matins un bouillon fait avec une demi-livre de tranche de veau & une once de raciné de patience sauvage coupée par petits morceaux. Le veau & la racine étant presque cuits , on jette dans le pot une poignée de chicorée sauvage , de laitue , bourrache , buglose & scolopendre : on passe le tout , & on y fait fondre un gros de sel admirable de glauber. On purge tous les six jours la malade , en faisant fondre dans le même bouillon deux onces & demie de manne & un gros de sel végétal. Après l'usage des bouillons, on la mettra tous les matins à celui d'un opiat dont la dose sera d'un gros chaque fois , & qui sera composé d'une demi-once d'extrait d'énula-campana , d'une pareille quan-

tité d'extrait d'absinthe & de safran de Mars; corail préparé, yeux d'écrévilles & diaphorétique minéral, de chacun un gros & demi; œthiops minéral, une demi-once: on mêle bien le tout ensemble, & on l'incorpore avec du syrop de pommes composé; on fait du tout un opiat. On prendra par-dessus deux tasses de thé. On applique sur le sein pendant un mois un morceau de flanelle trempé dans une décoction émolliente; après quoi on trempe ce morceau dans de l'eau, où on aura fait fondre par parties égales du sel ordinaire & du sel ammoniac: on observe un bon régime, & on tient le ventre libre avec des lavemens. On dit que ce traitement guérit radicalement le cancer.

Remedes contre les Cancers ulcérés.

1°. M. Saltsler, Médecin de Monseigneur le Duc de Saxe-Gotha, a publié, dans notre *Nature considérée*, année 1774, Tome I^{er}, un topique qu'il dit avoir éprouvé pour les cancers ulcérés. Prenez, dit-il, des carottes récentes; ratissez-les, rapez-les avec une rape à chapelier du pain; exprimez-en le suc, en les pressant seulement dans la main: faites chauffer le marc sur une assiette ou dans un poëlon de terre; appliquez-le sur l'ulcère en forme de cataplasme bien épais. Et s'il y a des enfoncemens & des clapiers, &c., il faut les en remplir, de façon que le remède touche directement les chairs dans leurs points. Couvrez le tout d'une serviette bien sèche & un peu chaude; renouvelez le pansement deux

fois en vingt-quatre heures ; enlevez toutes les fois le vieux cataplasme ; lavez & nettoyez en même temps l'ulcere avec un pinceau de charpie trempé dans la décoction chaude de *cicuta major aquatica*. L'effet de ce topique est de calmer les douleurs & de déterger en peu de jours les cancers ; la suppuration diminue, & la plaie ne rend plus qu'un pus louable. A la longue, les bords durs & calleux de l'ulcere se ramollissent, la tumeur diminue & disparoît peu-à-peu ; les chairs se régèrent, la cicatrice se ferme, enfin l'ulcere se guérit.

La guérison est lente, dit l'Inventeur, mais elle est sûre : on pourroit la hâter, si pendant l'usage des carottes à l'extérieur, on faisoit prendre intérieurement au malade, en petites doses, l'extrait de ciguë, de belladonna, le quinquina, ou tel autre altérant indiqué par la constitution du malade ou le caractère de la maladie : l'Auteur se contente de faire manger des carottes cuites au lait.

Nota. On ne peut assez multiplier les remèdes dans cette espèce de maladie, qui jusqu'à présent a passé pour incurable. C'est à l'expérience à nous en démontrer l'efficacité.

2° On a employé dans la nouvelle Amérique, contre cette cruelle maladie des glandes, une certaine espèce d'amaranthe, nommée en latin *amaranthus baccifer*. Dans cette partie du monde, où cette plante croît naturellement, on la mange encore tendre : mais

quand elle est vieille, son suc devient âcre & corrosif. Ce même suc exprimé, & exposé au soleil, acquiert la consistance d'un onguent, qu'on applique sur la partie attaquée; les grandes douleurs qui suivent dans l'application de cet onguent dans les premières heures, n'empêchent pas qu'un usage réitéré ne guérisse entièrement ce mal. On a guéri avec ce remède, dans l'espace de deux mois, un ulcère cancéreux au visage, & en six mois un cancer au sein.

Maniere d'appliquer l'air fixe aux Cancers, laquelle procure en peu de temps une cessation de douleurs, & une diminution très-considérable dans le cancer.

Prenez deux grandes vessies; liez l'embouchure de chacune à un tuyau commun (par exemple, à un morceau de pipe à fumer) avec des ficelles; coupez le fond d'une des vessies, de façon qu'il reste comme un manche pendant.

Prenez une grande bouteille, mettez un peu de craie ou de marbre blanc concassé; ajoutez-y de l'eau, de façon que la craie ou le petit morceau de marbre soit couvert; jetez sur ce mélange un peu d'huile de vitriol, & à l'instant même il y aura une grande effervescence: on laissera plus de la moitié de la bouteille vuide, pour que le vuide soit capable de contenir l'écume produite par l'effervescence, sans qu'elle entre dans la vessie. Liez

la vessie, dont vous avez coupé le fond, au goulot de la bouteille; alors tout l'air fixe, qui se dégage par l'effervescence, passera au moyen du tuyau de communication, & remplira l'autre vessie.

Observez, avant d'employer ces vessies, de les rendre souples, molles; pour cela, il suffit de les tremper dans l'eau pendant quelques minutes: mais ensuite il faudra les essuyer à l'extérieur avec un linge; autrement elles seroient trop glissantes & difficiles à manier: on pourroit aussi les rendre souples par le moyen d'un peu d'huile.

On suppose actuellement la malade couchée dans son lit, ou, si l'on veut, assise sur une chaise, le sein cancéreux à découvert. Aussi-tôt que la vessie entière sera pleine d'air fixe, prenez la avec la main, de façon qu'en la passant entre les doigts, elle ne perde pas l'air fixe qu'elle contient; déliez la ficelle, appliquez le manche de la vessie tout autour de la mamelle & du cancer. La malade ou quelqu'un des assistans pressera avec les mains, & renfermera avec les extrémités de ce manche de vessie tout le tour de la mamelle. Pressez alors peu-à-peu la vessie, pour que l'air fixe s'échappe par le tuyau: on verra dans peu de temps que la quantité d'air fixe diminue considérablement, & est absorbée par le cancer. On devroit avoir plusieurs semblables vessies, qu'on adapteroit successivement à la bouteille, tandis que l'on feroit usage de la première, afin de profiter de l'air fixe qui se dégageroit encore. Cette opération durera une demi-

heure tout au plus : on peut la répéter autant de fois que l'on voudra , ce qui se doit au moins faire deux fois par jour.

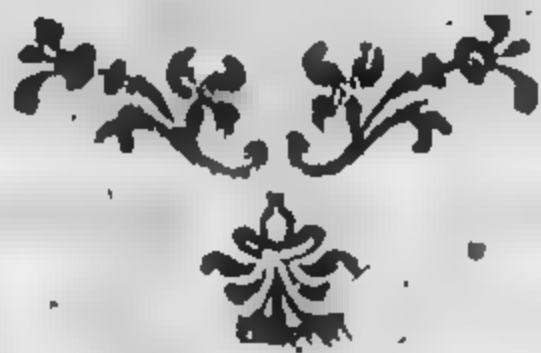
CARCINOME CROÛTEUX.

*OBSERVATION sur un Carcinome croûteux
par M. Denichamps , ancien Chirurgien au
Service de Sa Majesté Prussienne.*

ETANT attaché au Service de Sa Majesté Prussienne en qualité de Chirurgien Major de ses Armées , au retour des campagnes de Bohême & de Silésie , le Roi me donna l'ordre verbal de passer au Château de Pétersbourg , Terre située dans la vieille Marche , Province de l'Electorat de Brandebourg , appartenante à M. le Comte du Moulin , Général de l'Infanterie Prussienne. Ce Seigneur étoit attaqué depuis sept à huit ans d'un carcinome croûteux sur la joue gauche , en partie sur le zigome ; son volume étoit comme un gros œuf de pigeon , fort saillant & peu profond dans sa base , accompagné de quelques douleurs lancinantes. Avant de partir , j'en conférai avec M. de Liberstine , Médecin célèbre de l'Académie de Berlin ; il connoissoit Son Excellence & sa maladie ; il m'assuroit même d'avance du succès de mon opération : cependant , dit-il , avant d'y procéder , tentez l'application de la petite joubarbe à fleurs blan-

ches ; elle m'a réussi quelquefois , comme aussi elle m'a été souvent très-infidelle. Si après un mois ou cinq semaines vous n'obtenez rien, vous serez toujours à même de faire votre opération. Le topique opéra efficacement ; je l'ai employé plusieurs fois depuis dans les quatorze ans que j'ai passés au Service de Sa Majesté Prussienne. Je l'ai employée depuis mon retour en France ; elle m'a réussi dans les uns & m'a manqué dans les autres. Il est à observer que ce topique n'opere nullement sur les cancers occultes ; aussi n'ai je garde de m'en servir dans ce cas.

Je fus appelé depuis peu auprès d'une femme de 60 ans, qui portoit depuis plusieurs années une tumeur carcinomateuse sur le gland du clitoris (*le siege est un peu singulier*) ; le volume, la figure & la couleur pouvoient être comparés à une mûre de jardin. Je ne proposai pas seulement l'application des sucres de joubarbe ; je lui assurai qu'il n'y avoit que la section pour sa guérison, soit par le bistouri ou par la ligature , parce que la tumeur avoit un col dans sa base : elle préféra ce dernier. La tumeur est tombée le septieme jour , & la malade est parfaitement guérie.



C A R U S.

DISSERTATION sur le Carus par M. Buc'hoz.

LE carus est un sommeil profond, d'où on ne peut tirer le malade, quoiqu'on le pince & qu'il s'en apperçoive, puisqu'il retire les membres piqués, la respiration demeurant toujours saine & entière.

Les causes du carus sont la compression & le relâchement des fibres du cerveau, de sorte que les causes du carus sont les mêmes que celles de l'apoplexie, seulement avec cette différence, qu'on peut plus facilement les détruire dans le carus que dans l'apoplexie.

Le diagnostic de cette maladie est aisé : on la reconnoît par la profondeur du sommeil. Le sujet attaqué de cette maladie ne se réveille pas, quoiqu'on le pique & qu'il paroisse s'en appercevoir, puisqu'il retire, ainsi que nous avons dit dans la définition, les membres ; cependant il n'ouvre pas les yeux & il ne répond pas.

Le carus diffère de l'apoplexie, en ce que dans l'apoplexie la respiration est lésée, & elle est libre dans le carus. En outre, les apoplectiques ne retirent pas les membres, quoiqu'on les pince ou qu'on les pique ; au contraire, ceux qui sont attaqués du carus, les retirent.

Le carus se distingue de la léthargie, en ce

que dans la léthargie il y a fièvre lente & délire ; & dans le carus , il n'y a aucun délire, ni fièvre , ou s'il y en a dans le carus, elle n'est pas lente, comme dans la léthargie : mais elle est aiguë & précède le carus , tandis qu'elle n'est qu'une suite de la léthargie ; elle diffère encore du coma, en ce que les comateux parlent , répondent & s'énoncent , ce que ne font pas ceux qui sont atteints du carus.

Le carus, qui provient d'inanition, annonce une mort prochaine. S'il arrive dans les fièvres, les forces étant presque éteintes, il est très-dangereux & le plus souvent mortel.

Si un homme ivre est attaqué du carus, il meurt dans une convulsion , à moins que la fièvre ne survienne, ou qu'il ne récupère la parole au moment que l'ivresse commence à se passer. Si celui qui est attaqué de cette maladie ne peut en être tiré que très-difficilement, & que le pouls s'abaisse, c'est le signe d'une apoplexie future.

La cure du carus est différente suivant les causes : si elle provient de la fièvre, & qu'elle en soit un symptôme, on la traitera comme la fièvre ; s'il n'y a point de fièvre, elle demande les mêmes remèdes que l'apoplexie ; si elle est occasionnée par des narcotiques ou des venins, on emploiera des alexipharmaques mêlés avec les sels acides, en faisant préalablement prendre un vomitif.

Si elle vient d'ivresse, on prescrit les vomitifs & les lavemens âcres.

OBSERVATIONS sur le Carus
par M. Marquet.

OBSERVATION I^{ere}.

Le 4 Juillet 1736, une vieille fille, nommée Gabrielle, demeurant sur l'Esplanade à Nancy, tomba dans un profond sommeil sans fièvre, pendant lequel la malade étant excitée, s'éveilloit & répondoit aux questions qu'on lui faisoit : mais incontinent après, elle retomboit dans son sommeil. Cette maladie qui se nomme *carus*, est causée par la compression de la substance corticale du cerveau, & ne differe de l'apoplexie que du plus ou du moins. Le carus approche fort de cette dernière. Comme elles sont produites par la même cause, j'employai aussi les mêmes remèdes pour la guérir. Ainsi, pour faire la révulsion de l'humeur qui commençoit à comprimer le cerveau, je fis faire une saignée du pied à la malade, & en même temps je lui fis prendre quatre grains de stibié délayés dans une écuelle de thé. Ce remède fit effet ; car environ une heure après, la malade vomit des glaires & de la bile en quantité. Je lui fis avaler un gobelet de vin chaud avec un peu de sucre, pour fortifier l'estomac après l'effet du vomitif. Le lendemain je lui fis prendre un gros de pilules d'angélique, dont elle fut suffisamment purgée.

Pour prévenir les rechûtes, je la mis à l'usage des eaux de Bourbonne, dont elle prenoit tous les matins pendant neuf jours la

quantité d'une pinte mesure de Nancy. Au bout de la neuvaine, je fis réitérer les pillules, après quoi elle fut parfaitement rétablie.

O B S E R V A T I O N I I^e.

Le 25 Mai 1741, le sieur le Febvre, Faïancier, demeurant sur la grande place, tomba dans un profond assoupissement sans fièvre; étant excité, il s'éveilloit, & à l'instant il fermoit la paupière & retomboit dans ce sommeil, espèce d'affection soporeuse, qui approche beaucoup de l'apoplexie, que l'on appelle *carus*, & qui n'en diffère que du plus ou du moins. Ainsi, dans le *carus*, la compression de la substance corticale du cerveau n'est pas si forte que dans l'apoplexie. Après avoir fait saigner le malade, je lui fis donner à l'instant un vomitif avec six grains de tartre stibié, délayés dans un demi-setier d'eau tiède. Après qu'il eut vomi copieusement, il prit un lavement laxatif & carminatif, & il fut guéri dans l'espace de trois jours.

C A T A L E P S I E.

D I S S E R T A T I O N sur la *Catalepsie*,
par M. Buc'hoz.

LA catalepsie est une abolition subite du mouvement & du sentiment, la situation du

corps demeurant la même qu'elle étoit, lorsque cette maladie s'est manifestée. La cause de la catalepsie est la crispation & la tension des meninges, des muscles & des nerfs : cette tension immodérée est occasionnée par un sang piquant & épais, qui se trouve entre les fibres des meninges & les tendons des muscles. Ce qui prouve cette assertion, c'est l'ouverture des cadavres cataleptiques : on a toujours remarqué que les artères & les veines du cerveau étoient comme tumefiées d'un sang épais & compact. Une autre preuve, même démonstrative, de ce sentiment, c'est que souvent les cataleptiques sont guéris par une simple hémorrhagie du nez.

Les causes antécédentes de la catalepsie sont la fièvre quarte, qui dure long-temps, la suppression du flux menstruel & hémorroïdal, les grandes peurs, l'application profonde à un seul & même objet, une grande fièvre survenue subitement dans un tempérament sanguin, un froid extérieur trop vif, & des exhalaisons de miasmes congelans provenans des minéraux.

Dans la catalepsie, tout mouvement & tout sentiment cessent aussi-tôt ; les malades demeurent froids, dans le même état & la même situation dans laquelle ils se sont trouvés lorsque la maladie a commencé, en sorte qu'ils restent comme des statues. Quand on agite cependant leur corps, ils se meuvent : mais l'agitation finie, ils deviennent de nouveaux immobiles ; ils n'entendent ni ne voient ; leurs urines & leurs excréments sont totalement supprimés. La

catalepsie, qui dure pendant trois ou quatre mois, occasionne ordinairement la mort; quelquefois elle se change en épilepsie, apoplexie ou mélancolie.

Si le cataleptique, après être guéri, retombe de nouveau en cette maladie, elle devient pour lui mortelle.

La cure de la catalepsie exige pour remèdes des délayans, des atténuans, des antispasmodiques, des sels volatils, des eaux spiritueuses, telles que l'eau de mélisse, de romarin, de la Reine de Hongrie, & toutes les autres eaux magistrales. Après les avoir fait prendre au malade, & le sang étant plus dissous, il survient au nez une hémorrhagie de sang; & au cas qu'elle ne survienne pas, on emploiera la saignée.

OBSERVATIONS de M. Marquet sur la Catalepsie.

OBSERVATION I^{ere}.

Catalepsie à la suite d'une couche.

Le 17 Octobre 1726, la femme du nommé Mougerot, Drapier à Nancy, étant accouchée depuis sept ou huit jours, tomba tout-à-coup dans un assoupissement profond, ayant la respiration libre; les yeux ouverts & fixes, sans qu'on pût les lui faire mouvoir en aucune façon, même en passant la main pardevant; ils restoient toujours fixes, & aussi immobiles que ceux d'une statue. Tous ses membres étoient roides, & aussi fixes que les yeux; son pouls étoit naturel & sans fièvre.

Cette maladie est très rare , on l'appelle *catalepsie*, & comme elle étoit la suite d'une couche laborieuse , je n'en pouvois attribuer la cause qu'à la fixation des lochies, ou à une portion de l'arriere-faix retenue ; par conséquent ma premiere indication fut la saignée du pied que je fis faire à la malade non sans succès.

On lui donna ensuite le lavement suivant :
Prenez feuilles de mauve , de pariétaire, d'armoise , de tanaïsie , de chacune demi-poignée ; fleurs de camomille , de mélilot , de chacune une pincée : faites bouillir dans l'eau commune une suffisante quantité ; dissolvez dans la colature, catholicon, diaphénic , de chacun une once ; esprit-de-vin , une cuillerée : faites un lavement.

Je lui prescrivis aussi la potion suivante :
Prenez eaux distillées d'armoise , de mélisse , de tanaïsie , de chacune deux onces ; eau de canelle , une once ; racines d'aristoloche ronde , feuilles de dictame de Crete en poudre , de chacune un gros ; safran oriental , un scrupule ; syrop de marrube blanc , une once : faites un julep qui sera pris par cuillerée.

Cette potion ayant commencé à tirer la malade de son assoupissement , je la fis réitérer jusqu'au vingtième jour de sa couche , que je la purgeai avec le bol suivant :

Prenez rhubarbe choisie en poudre , trochisques d'agaric , de chacun un scrupule , diacrete , *aquila alba* , de chacun dix grains : faites avec l'extract de casse récent , un bol qui sera avalé le matin.

Je la mis ensuite pendant quinze jours à l'usage

l'usage d'une infusion de feuilles de sauge, de lierre terrestre, de marrube blanc, dont elle prenoit quelques tasses matin & soir.

O B S E R V A T I O N II^e.

Le 7 Mars 1729, le nommé Archer, demeurant à la rue de la Paroisse Saint-Sébastien de Nancy, tomba tout-à-coup dans une affection soporeuse. Il avoit tous les membres roides; il étoit sans sentiment & sans mouvement; ses yeux étoient ouverts, & il ne voyoit pas; ils étoient immobiles & si fixes, que quand on passoit la main pardevant, ils restoient dans le même état sans fermer la paupière, ce qui me fit juger que cette maladie étoit la catalepsie décrite par les Anciens: maladie aussi rare que ses symptômes sont difficiles à expliquer. M. Chirac prétend qu'elle est produite par un acide coagulant, qu'elle fixe le mouvement des esprits animaux, les empêche d'être portés dans les parties du corps, ce qui les fait rester dans le même état où elles se trouvent lors de l'invasion de la maladie, sans faire le moindre mouvement.

Comme toutes les parties du corps sont immobiles, semblables à celles d'une statue, & qu'il ne reste que le pouls & la respiration, l'indication doit être de mettre les parties du corps en mouvement, & de diviser & atténuer les esprits animaux, tant par le vomitif que par les ventouses, les vésicatoires & les céphaliques volatils.

Je commençai la cure par la saignée du bras,

& en même temps je fis avaler au malade six grains de sel stibié délayé dans un gobelet d'eau tiède. Environ trois quarts d'heure après, le remède fit son effet. Dans chaque intervalle que laissa le vomissement, on fit prendre quelques verres d'eau tiède. Après l'effet du vomitif, je fis ventouser le malade, & au même temps appliquer les emplâtres vésicatoires sur la nuque du col & derrière les oreilles; le lendemain je lui fis prendre par cuillerées la potion suivante:

Prenez eaux distillées de bétouine, de fleurs de tilleul, de marjolaine, de sauge, de chacune deux onces; de fleurs d'orange, une once; confection alkermès, un demi-gros; kermès minéral, quatre grains; lilium de paracelse, trente gouttes; poudre de guttete, un scrupule; syrop de *tribus*, une once: mêlez, & faites une potion qui sera prise par cuillerées.

Ces remèdes firent rentrer le malade en connoissance: mais il devint stupide, & perdit presque entièrement la mémoire. Pour la recouvrer, je lui fis user tous les matins & soirs de l'infusion de feuilles de sauge en guise de thé.

O B S E R V A T I O N I I I^e.

Le 17 Décembre 1742, je fus appelé pour visiter & traiter la femme du sieur Camelot, Charpentier à Nancy, âgée de 32 ans, & attequée de cette espèce d'affection soporeuse que l'on appelle *catalepsie*; elle étoit immobile, ayant

les yeux ouverts sans aucun mouvement : elle restoit dans la même situation où la maladie l'avoit surprise ; elle regardoit sans voir ; elle écouloit sans entendre , & étoit devenue comme les idoles dont parle l'Ecriture : *Oculos habent, & non videbunt.*

Comme cette affection soporeuse approche de l'apoplexie , elle doit se traiter par les mêmes remèdes : j'ordonnai d'abord la saignée du bras ; ensuite mon indication se porta à mettre les humeurs en mouvement , & à vider les matieres aigres contenues dans l'estomac par le secours du vomitif que je fis prendre à la malade. Après son opération , je lui fis appliquer les emplâtres vésicatoires derrière les oreilles , & je lui fis prendre en même temps la potion suivante :

Prenez eau d'origan , de calament , de pouliot , de marjolaine , de chacune deux onces ; de canelle , une once ; kermès minéral , quatre grains ; liliū de paracelse , vingt gouttes ; syrop de stœchas , une once : mêlez , & faites une potion qui sera prise par cuillerées.

La connoissance étant revenue , j'ordonnai le bol purgatif suivant :

Prenez rhubarbe choisie en poudre , vingt grains ; *aquila alba* , diagrede , trochisques d'agaric , de chacun douze grains : faites avec une suffisante quantité de casse un bol qui sera avalé le matin.

Après que le bol eut fait son effet , la malade fut conseillée de prendre tous les jours , matin & soir , cinq ou six feuilles de sauge en guise de thé , & elle fut parfaitement rétablie.

*OBSERVATION de M. Buc'hoz sur la
Catalepsie.*

Au mois de Décembre 1765, je fus appelé pour traiter la nommée . . . , demeurante sur la Paroisse de Saint-Epvre à Nancy. Elle étoit accouchée il y avoit environ huit jours. Les lochies s'arrêterent dès le second jour, ce qui lui occasionna d'abord une grande fièvre. Je ne vis la malade que le huitieme; elle étoit pour lors immobile, avoit les yeux ouverts & ne faisoit aucun mouvement; elle conservoit la même attitude qu'elle avoit eue, lorsque cette maladie lui prit, sans qu'on ait pu lui en faire changer.

Connoissant la cause, je la fis saigner du pied; ensuite je lui fis donner une potion emménagogue, propre à rappeler les lochies, composée avec de l'eau de mélisse composée, de bryone, de fleurs d'orange, de chacune deux onces; confection alkermès, un gros; syrop d'armoise & de tanaïsie, de chacun une once: mêlez le tout ensemble. On en donna d'heure en heure une cuillerée à la malade: ce remede fit son effet; les lochies reparurent, & la malade se trouva guérie.

*OBSERVATION sur un Cataleptique guéri
par la musique.*

Un jeune homme nommé *Favian*, en sortant de chez le Supérieur du Séminaire de Laon, s'arrêta au milieu de la chambre, les

yeux fermés & debout sans être appuyé, dans un état vraiment cataleptique. Le Supérieur ne s'apperçut de cet événement qu'au bout de trois quarts d'heure. Il appelle du secours : on fait au jeune homme tout ce qu'on imagine être utile en pareil cas ; mais le mal résiste à tous les remèdes. Alors le Supérieur se rappelant que le jeune cataleptique avoit toujours été sensible aux impressions de la musique, envoya chercher un Séminariste qui jouoit assez bien de la flûte : cet Amphion d'un nouveau genre ranima insensiblement le cataleptique, & les accords de son instrument lui rendirent le sentiment & la gaieté. Le sieur Favian, interrogé sur son état, a répondu qu'il entendoit fort bien ce qu'on lui disoit, mais qu'il ne pouvoit ni agir ni parler. Ce fait, que l'on peut regarder comme incontestable, offre aux Médecins observateurs un sujet de réflexions, qui ne peuvent que tourner au profit de l'humanité.

*O B S E R V A T I O N sur la Catalepsie ;
par M. Hurel, Médecin d'Honfleur.*

La catalepsie, de tout temps connue, & dont nous avons une description exacte dans les anciens Auteurs, l'est aujourd'hui si peu des modernes, que la plupart nient son existence, ou ne la croient que dans les livres qui en ont donné la description. Pourroit-on la regarder comme la plupart de ces maladies qui n'ont paru naître que pour mourir dès l'instant ? tels ont été la *psora des Arabes*, le *mantagra de*

Pline, &c. ; ou enfin , feroit-elle méconnue aujourd'hui d'après la description exacte qu'en ont fait Galien , Aëtius , Rondelet , &c. ? Pour moi je ne crois pas qu'elle soit entièrement exilée de notre horizon , & qu'elle ne puisse paroître avec les mêmes symptômes , qui nous ont été rapportés par les Anciens : ou si quelques uns manquent , je serois porté à croire qu'elle est confondue parmi d'autres maladies avec lesquelles elle paroît avoir le plus de rapport ; lesquelles , pour n'être pas assez scrupuleusement examinées , empruntent des noms qui ne leur conviennent pas. Quoi qu'il en soit , l'histoire qui suit doit être mise au nombre de celles qui regardent la catalepsie ; j'en ferai la description telle que je l'ai observée.

Une jeune fille de cette Ville , âgée de 19 ans , d'une corpulence assez considérable , de la hauteur d'environ cinq pieds , n'éprouvant tous les mois qu'une évacuation de ses menstrues peu considérable , & qui ne monte pas d'ordinaire à plus d'une once , menant une vie fort sédentaire (*elle est Couturiere de son métier*) , attachée outre mesure à son travail , vivant d'alimens secs & de dure digestion , passant une partie des nuits à travailler , fut attaquée , il y trois mois , d'une vraie catalepsie , qui lui dura trois semaines consécutives. Les accès furent violens & de longue durée ; le mal se dissipa de lui même , & il ne resta depuis ce temps à la malade qu'une pesanteur de tête considérable , & une douleur insupportable dans la partie occipitale.

Deux mois après cette attaque , une incubé ,

qui paroissoit être l'avant-coureur d'une rechûte, attaqua la malade. Je pourrois passer sous silence cette seconde maladie : mais comme elle pourra servir à étayer la cure de celle que je vais crayonner , j'en ferai une courte description.

Le 21 Décembre 1764 , la malade eut des symptômes d'incube & des visions nocturnes. Un mois après l'incube , elle fut attaquée d'une vraie catalepsie , dont voici les symptômes. Sur les dix heures & demie du matin , elle fut prise de perte de connoissance , demeura insensible & dans la même situation où elle étoit lors de l'attaque. La respiration étoit naturelle, le pouls dur , égal & sans fièvre. Elle ressentoit dans les deux muscles digastriques un mouvement convulsif , qui occasionnoit l'abaissement & l'élévation alternatifs de la mâchoire supérieure : on entendoit dans la bouche , par l'application de la langue contre le voile du palais , un bruit qui imitoit celui d'une pendule bien réglée. L'attaque dura dans le même état jusqu'à deux heures après midi. Le sieur Hurel , qui avoit vu la malade le premier , incertain quel parti il prendroit dans une maladie aussi fâcheuse , m'y fit appeller. Après un mûr examen de ce qui avoit précédé la maladie , & de ce qui se passoit sous nos yeux , nous reconnûmes tous les signes diagnostics d'une vraie catalepsie , telle qu'elle est décrite dans tous les Auteurs qui en ont fait mention. Et en effet, lorsqu'on mettoit la malade sur son séant , elle y restoit ; levoit-on le bras droit ? il restoit élevé ; ployoit-on le gauche ? il restoit ployé. Nous

penchâmes encore le corps un peu en arriere , il demeura de même ; nous le penchâmes sur le côté , il y resta , & cela , autant de temps & autant de fois qu'il nous plut faire garder toutes ces situations. Nous pinçâmes le bras à plusieurs reprises , il demeura insensible à toutes ces épreuves. Pendant l'accès , la malade a toujours eu les yeux fermés ; lorsqu'on ouvroit les paupieres , elles se rapprochoient d'elles-mêmes. Pour remédier à des accidens si fâcheux & pour débarrasser le cerveau d'une compression si grande , je fis ouvrir sur-le-champ la saphene à la malade. Lorsqu'on lui plongea le pied dans l'eau (*comme elle étoit sur la fin de son accès*) , elle en sentit la chaleur , retira son pied , & revint en parfaite connoissance ; elle reconnut toutes les personnes qui étoient présentes , les nomma & répondit avec assez de justesse à toutes les questions qu'on lui fit. Elle retomba sur la fin de la saignée dans l'accès : on la mit dans toutes les postures qu'on lui avoit fait garder avant la saignée , elle les garda toutes également. Au bout de deux heures , nous retournâmes la voir , M. Hurel & moi ; nous la trouvâmes encore dans l'accès , sans mouvement convulsif dans la mâchoire inférieure , mais avec le bruit dans la bouche que j'ai comparé à celui d'une pendule.

Au bout de deux minutes , elle revint de son accès : nous lui donnâmes un bouillon qu'elle avala sans difficulté ; nous lui demandâmes si elle nous connoissoit , elle répondit qu'oui ; si elle nous avoit vus le même jour , & si elle se souvenoit d'avoir été saignée , elle répondit

négativement à ces deux questions : elle se plaignit de douleurs aux endroits où on l'avoit pincée. Elle retombe aussi-tôt dans le même accident, sans le mouvement convulsif des muscles digastriques, mais avec le bruit de la pendule dans la bouche.

Voyant que le pouls restoit dur malgré la saignée du pied, j'ordonnai qu'on la réitérât une heure après, même dans l'accès, ce qui fut fait ; la malade revint pendant que le sang couloit. Je ne fus point présent à ce second accès. J'avois également ordonné une heure après la seconde saignée, un lavement qui fut fait avec une décoction de casse & quatre grains d'émétique ; il fut donné dans le paroxisme & vuida le ventre abondamment. Les déjections, qui furent au nombre de cinq, arriverent en partie dans le paroxisme, en partie dans l'interval.

La nuit se passa dans plusieurs accès qui durèrent les uns plus, les autres moins longtemps. Il y eut un intervalle de tranquillité depuis deux heures jusqu'à cinq, où la malade retomba dans son accident jusqu'à neuf heures. Sur les sept heures & demie du matin, le sieur Hurel & moi visitâmes notre malade, qui pour lors étoit dans le paroxisme ; nous réitérâmes les mêmes expériences, qui eurent toutes le même succès. Je lui piquai de plus avec une épingle le bras droit, qui demeura insensible. Nous levâmes la malade sur son lit ; elle resta sans être soutenue dans cette situation. Je levai le pied droit en l'air, & la laissai appuyée sur le gauche ; elle demeura assez de temps debout pour nous

faire juger qu'elle y seroit restée un espace assez long sur le plancher (la mollesse de son lit, & la mere qui étoit dessous , pour la soutenir en cas de chute , ne lui fournissoient pas un point d'appui assuré pour rester long-temps dans cette posture). Nous la recouchâmes sans beaucoup de peine , quoique d'une corpulence assez considérable , comme nous l'avons déjà dit ; elle paroissoit se soutenir en tombant sur le dos. Ce même jour j'ordonnai un purgatif fait avec casse, deux onces ; séné , sel de glauber , de chacun deux gros ; agaric , un gros ; manne , une demi-once ; jalap en poudre , un scrupule. Il causa des évacuations considérables en partie dans l'accès en partie après.

Sur les deux heures après midi je fis une visite à ma malade ; je la trouvai en pleine connoissance avec le pouls un peu élevé, moins tendu & un peu fébrile. Je lui fis appliquer sur la nuque un large vésicatoire : elle retomba peu après dans le paroxysme ; qui dura jusques sur les neuf heures du soir , qu'elle revint de ce paroxysme, se plaignant de douleurs de tête & dans les épaules , avec difficulté de lever le bras. La douleur des épaules & la difficulté de lever le bras n'étoient occasionnées que par l'irritation du vésicatoire , qui se faisoit sentir jusqu'au milieu de l'humérus. On pansa le vésicatoire avec l'onguent basilicon ; on continua le même pansement. La suppuration étoit abondante ; la tête se dégageoit , ainsi que les orbites & les yeux, sur lesquels seuls le mal paroissoit tomber. Par l'application du vésicatoire , la fièvre augmenta & dura environ quinze heures. Il survint une

strangurie, qui se dissipa par l'usage du petit-lait.

Trois jours s'étoient passés sans accès, lorsque la malade, en ressentit sur les trois heures du matin, un qui lui dura deux heures consécutives. Ses parens, qui étoient auprès d'elle, réitérèrent les expériences qui leur réussirent. Trois heures après le paroxysme, je la trouvai un pouls dur & serré; je fis ouvrir la saphene, le pouls devint mollet, & le ventre se dégagea; le vésicatoire cessa alors de couler. Depuis ce temps la malade n'a ressenti aucune attaque; les maux de tête sont entièrement passés; il ne lui reste qu'une foiblesse & des lassitudes qui commencent à se dissiper. J'espère que dans peu elle sera en état de vaquer à ses occupations ordinaires.

On a employé depuis les accès, pour déterminer une plus grande évacuation de flux menstruel, les pédiluves soir & matin. Cet essai n'a pas réussi, & les regles, qui ont paru, n'ont pas été plus abondantes: on n'a pu donner à la malade aucune tisane incisive, à cause de sa trop grande répugnance pour les remèdes; on lui a donné depuis ces accès l'émétique.

Après un mûr examen de l'état de ma malade, & de ce qui avoit précédé ses accès, je crus pouvoir inférer que la cause prochaine de la maladie étoit un engorgement dans l'extrémité des vaisseaux capillaires du cerveau, qui provenoit non d'une simple stagnation, mais d'une viscosité & d'un épaisissement des humeurs qui s'étant nichées à l'extrémité des carotides,

occasionnoient une compression sur les nerfs du cerveau, qui ne pouvoient plus recevoir ni distribuer le liquide aux parties destinées pour les mouvemens qui dépendent de la volonté. Fondé sur cette ætiologie, j'aurois crus agir contre les regles de la saine pratique, si je ne me fusse déterminé à débarrasser le cerveau de la compression qui lui étoit occasionné, par un sang visqueux & épais, qui, s'étant engoué à l'extrémité des ramifications des carotides, y faisoit stase, & se feroit de plus en plus niché dans ces derniers vaisseaux par un amas qui s'y feroit insensiblement fait, & même en auroit occasionné la rupture, si je n'eusse dès ce moment délivré le cerveau du surabondant qui l'accabloit, par une forte saignée révulsive, que je fis faire sur le moment à ma malade. Je ne devois pas me borner à une seule saignée, qui sûrement n'auroit pas réussi dans cette occasion, vu l'embarras & la surcharge qu'éprouvoit encore le cerveau; j'insistai donc sur une seconde qui ne fut pas moins abondante que la première, & par le moyen de laquelle je pensai parvenir au but que je m'étois proposé, qui étoit de débarrasser le cerveau d'un sang empâté qui le surchargeoit. Je ne me contentai pas de ces deux saignées; je fis donner un lavement purgatif, qui, en débarrassant les intestins des matieres fécales & de la sabure qui y étoient contenues, détermina une plus grande quantité de sang dans l'aorte descendante, qui donnant naissance aux iliaques, la distribuoit par son secours aux parties inférieures, & par conséquent débarrassoit le cerveau d'une partie du

sang qui lui étoit superflu. Je ne devois plus alors balancer de donner un purgatif ; tout m'y portoit : je n'avois plus à craindre qu'en trop fouettant le sang , j'augmentasse l'engorgement. Au reste , le purgatif n'étoit pas des plus actifs. La saignée & les lavemens avoient pour lors relâché les vaisseaux , & leur donnoient la liberté de chasser quelques matieres de surabondance. Je ne me bernois pas par ce moyen à évacuer seulement la sabure du ventricule & des intestins , qui , par sa résorption dans la masse du sang , fournissoit un nouvel empâtement des humeurs ; mais à diviser le sang qui étoit trop visqueux. On reconnoît que l'action du purgatif ne se borne pas seulement sur les premières voies , mais sur les secondes , en divisant & atténuant les humeurs. J'avois donc commencé à diviser les humeurs par le moyen de mon purgatif , qui devoit les rendre plus fluides. Pour en augmenter encore la fluidité , je fis appliquer à la nuque un large vésicatoire , dont les particules âcres , portées dans la masse des humeurs , acheverent de briser les particules visqueuses & empâtées du sang , qui occasionnoient la stase & son engorgement au cerveau. Qu'aurois-je eu à craindre de mon vésicatoire dans cette occasion ? mes deux saignées qui furent considérables , le lavement & la purgation qui avoient précédé , n'avoient-ils pas tout disposé pour le passage des cantharides ? tout le système vasculaire n'étoit-il pas pour lors assez relâché , pour ne plus rien appréhender de leurs effets ? la viscosité n'avoit-elle pas été également diminuée par le moyen du purgatif ?

Les particules actives des cantharides devoient donc pour lors achever , ce qui n'avoit été qu'ébauché par les remedes précédens. Une fois entrées dans la masse du sang , elles devoient pénétrer jusques dans les plus petits vaisseaux , diviser les molécules trop grossieres & les forcer de quitter les extrémités des carotides , où elles s'étoient fait une retraite pour y occasionner toute la tragédie cataleptique. Lorsque je reconnus que le cerveau se trouvoit embarrassé par une nouvelle compression , qui occasionna trois jours après une rechûte , je fis réitérer la saignée du pied. Je n'avois alors à remédier qu'à la compression par la révulsion ; la viscosité étoit entièrement ou presque entièrement détruite par ce qui avoit précédé : au reste , l'action du vésicatoire avoit-elle cessé ?

On m'objectera peut-être que je n'ai point employé les anti-spasmodiques ; il sera fort aisé d'y répondre , & de comprendre la raison qui m'a déterminé à ne pas le faire , par ce qui a précédé. Quelles étoient mes vues ? sinon de délivrer le cerveau de l'engorgement dont il étoit accablé. Je n'y aurois pas réussi par leur moyen ; je l'aurois même augmenté , en donnant plus de tension aux parties qui n'en avoient déjà que trop ; j'aurois forcé le sang à s'embarrasser de plus en plus dans les vaisseaux collatéraux ; & même si le ton eût été poussé trop loin , je n'aurois pas manqué d'en occasionner la rupture , & par ce moyen j'aurois procuré un épanchement au cerveau. Je n'avois qu'à rétablir l'équilibre qui manquoit à la machine ; y pouvois-je mieux réussir , qu'en suivant la conduite que j'ai tenue ?

C A T A R A C T E.

MÉMOIRE sur la préférence qu'on doit donner à l'ancienne opération de la Cataracte par l'abaissement du cristallin, à celle par l'extraction ; par M. Lamore , Licencié en Médecine , & ancien Chirurgien-Major des Armées du Roi.

LA matiere cataracteuse prend différentes formes. Un Opérateur intelligent doit principalement les observer, avant de se déterminer à l'opération ; il parvient par-là à s'assurer du véritable caractère des cataractes , & il peut en conséquence se décider pour l'une ou l'autre des deux méthodes qu'on a coutume d'employer pour opérer l'extraction ou l'abaissement. L'expérience m'a appris qu'il seroit également déraisonnable de vouloir appliquer indifféremment l'une ou l'autre de ces opérations dans tous les cas.

La premiere méthode par laquelle on extrait le cristallin hors de l'œil , n'est pas nouvelle ; elle a été connue & pratiquée par plusieurs Auteurs anciens , tels que Guillemeau , Dulaurans , &c. ; elle a même peut-être été autrefois la prédominante ; mais les difficultés qui s'y rencontrent, la diversité des instrumens dont on étoit obligé de se servir , la longueur du temps qu'on employoit dans cette opération douloureuse , les divers accidens dont elle étoit

le plus souvent accompagnée, l'ont fait insensiblement abandonner & tomber en oubli. On a donc cherché une méthode plus simple, plus courte & plus sûre, & on a trouvé tous ces avantages réunis dans l'abaissement du cristallin. Et en effet cette opération est bien moins compliquée que l'extraction; elle n'offre point cet appareil effrayant, capable de causer les révolutions les plus fâcheuses aux malades, comme l'expérience ne l'a que trop souvent démontré: on n'a pas besoin d'une multiplicité d'instrumens toujours embarrassans dans une opération aussi délicate; un seul suffit dans la dépression, & sa finesse est proportionnée à la délicatesse de l'organe sur lequel il agit.

Cette opération est aussi beaucoup plus prompte, & c'est une suite naturelle de sa simplicité; elle se fait dans une ou deux minutes au plus, bien différente en cela de l'extraction qui exige souvent plus d'un quart-d'heure: enfin, & c'est ici l'avantage le plus marqué, l'organe de la vue n'est point par-là exposé aux ravages, ni aux accidens auxquels l'extraction le rend sujet, tels que l'érailllement de l'iris, l'oblitération de la prunelle, &c. Ceux qui ont communément pratiqué cette méthode ne savent que trop les obstacles qui se rencontrent dans les différens genres de cataractes, pour parvenir à une extraction heureuse.

Quand on fait le parallele des deux méthodes, & lorsqu'on compare les avantages de l'une avec les inconvéniens de l'autre, on ne peut qu'être surpris que les Oculistes modernes aient repris l'extraction & l'aient adoptée par préférence.

férence. Mon intention n'est cependant pas de rejeter absolument cette méthode, qui est tout-à-la-fois & nouvelle & ancienne. Il y a même certains cas où elle est préférable à l'opération par abaissement ; quand par exemple la cataracte est de nature à ne pouvoir se déprimer ni se résoudre après la dépression : hors ce cas, la méthode par abaissement me paroît devoir être l'opération usuelle , puisqu'elle est la plus simple , la plus sûre & la plus facile à pratiquer. Je ne blâme donc point absolument la méthode par extraction ; je la conseille & je la pratique moi-même dans les cas rapportés ci-dessus , mais uniquement comme une exception à l'opération générale : je ne m'élève que contre ceux qui la préfèrent à la dépression dans les cas où celle-ci peut avoir lieu.

On objectera peut-être que les Oculistes n'ont abandonné l'opération par l'abaissement que par la quantité d'obstacles qu'ils y ont rencontrés , & qu'ils n'ont au contraire adopté celle par extraction , que parce qu'ils ont vu leurs tentatives couronnées par quelques succès. Tout ce qu'on peut conclure d'une pareille objection , c'est que les Oculistes ont été plus heureux , ou plutôt plus intelligens & plus adroits pour l'une que pour l'autre opération ; mais on ne doit pas inférer de-là que l'extraction soit préférable à l'abaissement , car ce qui établit la supériorité d'une méthode sur l'autre , c'est sa simplicité , sa bénignité & sa sûreté. Or , il est généralement reconnu que la méthode par abaissement réunit ces trois caractères ; elle est beaucoup plus simple , plus bénigne & plus

sûre que l'extraction ; celle-ci est plus compliquée, difficile & quelquefois dangereuse ; elle doit donc lui être préférée : d'ailleurs, quelques succès que deux ou trois personnes de l'Art ont pu expérimenter dans l'extraction, peuvent-ils jamais contrebalancer cette foule d'opérations heureuses qui sont provenues de la méthode par abaissement ? Quoique la méthode par abaissement soit aussi avantageuse que je viens de le démontrer, il ne faut pas cependant s'imaginer qu'elle redonne toujours la vue sur le champ : il y a certaines cataractes bien opérées, où on ne la recouvre qu'au bout de huit jours ; il en est d'autres, telles que les laiteuses, les caséuses, &c., où elle ne revient que quelques semaines après. C'est dans ces sortes de cataractes qu'on ne doit point se roidir contre les difficultés qui se rencontrent ; il est inutile de déprimer le fluide ou les grumeaux renfermés dans la capsule crySTALLINE : on se contente seulement en pareil cas de diviser la capsule par quelques coups du tranchant de l'instrument divisé avec art. La vue revient au bout de quelque temps ; la capsule divisée se dessèche pour lors & se rompt ; le crySTALLIN se déprime & se résout. C'est dans ces occasions que la nature bienfaisante se plaît à seconder la main de l'Oculiste.

Dans les cataractes, qui ont une certaine consistance, tout le secret de l'Art consiste à savoir graduer l'abaissement à proportion du volume : ainsi, telle cataracte demande à être déprimée jusqu'au bas du globe, telle autre ne veut être abaissée que jusqu'à un certain point ;

On ne doit pas même s'inquiéter , quand la cataracte déprimée vient retapissier la pupille dans le temps de l'opération : il est quelquefois prudent de la laisser ; elle retombe d'elle-même par la suite , & le sujet recouvre la vue. C'est un mécanisme naturel que j'ai eu occasion d'observer dans plusieurs opérations que j'ai faites avec tout l'avantage possible.

J'ai eu à ce sujet plusieurs conférences avec le célèbre Oculiste M. Andrien pendant son séjour à Lille , à Tournay & à Valenciennes , en 1751 , où les suites heureuses de la méthode par abaissement , lui ont attiré l'applaudissement du public & des personnes les plus éclairées. La réputation , le profond savoir que je lui reconnus pour toutes les maladies de l'œil , m'engagerent à le suivre dans ses opérations. Je lui proposai mes doutes , & j'ai vu avec une vraie satisfaction que mon sentiment s'accordoit souvent avec celui de cet habile Oculiste.

Je ne dois pas oublier ici une cure que M. Andrien a faite à Strasbourg quelques années après notre connoissance , & qui est une vraie preuve qu'on ne doit point s'inquiéter de ce que le sujet ne recouvre point la vue en certaines especes de cataractes immédiatement après l'opération.

Le malade , auprès duquel M. Andrien fut appelé , & chez lequel il resta près de six mois , avoit perdu un œil par l'extraction qui lui avoit été faite deux ans auparavant ; celui qui lui étoit resté étoit déjà fort affecté , & exigeoit la main d'un Oculiste aussi éclairé que M. An-

drien. Il l'opéra ; mais le sujet ne recouvra la vue que quelques mois après l'opération. C'est un fait que je puis attester, pour avoir vu le malade avant l'opération & long-temps après ; ce qui acheva de me persuader qu'on doit particulièrement porter son attention sur les moyens de ménager l'organe dans toutes les opérations, & singulièrement dans les difficultueuses. Je reconnus encore alors qu'il valoit mieux quelquefois préférer le désagrément de ne pas procurer la vue sur-le-champ, que d'en frustrer le sujet pour toujours, lorsqu'on s'opiniâtre contre les obstacles , & qu'on fatigue trop l'organe ; mais cela ne plaît pas indifféremment à tout le monde.

Je vais actuellement donner le détail de quelques observations que j'ai faites sans déprimer totalement le cristallin, & qui ont eu cependant quelque temps après le succès désiré.

O B S E R V A T I O N I^{ere}.

Un Laboureur nommé *Dupont*, des environs de Douay, âgé de soixante-six ans, avoit les deux yeux affectés de cataractes, mais de différens caractères. Après les avoir examinées, je reconnus que celle de l'œil gauche, qu'il vouloit faire opérer d'abord, étoit laiteuse ; en conséquence je me contentai, suivant ma coutume, de donner quelques coups d'instrument à la capsule cristalline, & de déprimer une partie des grumeaux qui ne tarderent pas à venir retapissier la pupille, ce qui fut cause que cet aveugle ne put recouvrer la vue sur-le-

champ. L'opération ne lui occasionna d'abord aucune douleur, & il ne ressentit aucun mouvement fébrile; mais comme quelques jours se passèrent sans qu'il pût distinguer aucun objet, il commença dès-lors à s'inquiéter. J'avois beau lui représenter que la vue lui reviendrait quelque temps après, rien ne put le calmer; il me pria néanmoins de lui opérer l'autre œil. La cataracte en étoit protubérante & fort volumineuse; je lui fis cette seconde opération le quatorzième jour après la première: je déprimai alors la cataracte avec la plus grande facilité; & en moins d'un quart de minute, après avoir retiré mon instrument, le sujet cataracteux s'écria qu'il voyoit même les objets les plus petits. Tout annonçoit dans cette opération le succès le mieux marqué: le malade fut ensuite pansé avec les plus grandes précautions, & saigné quelques heures après; il ressentit pendant la nuit quelques tiraillemens à l'œil & à la tête, qui lui durèrent l'espace de quelques heures. Mais quelle fut ma surprise, quand je levai l'appareil le troisième jour! Je trouvai l'œil très-clair, la pupille dilatée & le midréasis complet; j'en attribuai la cause au poids de la cataracte, qui s'étant déprimée jusqu'au bas de l'œil, & pesant sur les vaisseaux de la rétine & de la choroïde, y avoit causé un mouvement spasmodique qui fut bientôt suivi de la paralysie du nerf optique. Cet œil fut ainsi privé de la vue, tandis que le gauche, qui avoit été opéré sans succès apparent, la recouvra dans toute sa force entre le vingt-cinq & le trente d'après l'opération. Cela

prouve donc qu'il faut graduer l'abaissement selon le caractère des cataractes , & que la nature ne contribue pas moins que l'art au succès de l'opération.

O B S E R V A T I O N I I^e.

Le sieur Gaby , Marchand à Douay , âgé de soixante-cinq ans , étoit aveugle depuis six ans. Il recouvra parfaitement la vue des deux yeux, par l'opération que je lui fis en présence de M. Delanoy , Professeur en Anatomie & Médecin de l'Hôpital militaire : de MM. Tessé pere & fils , & de M. Lacroix , Chirurgien-Major du Régiment de Belfunce , & il a toujours conservé la vue depuis jusqu'à la mort, qui ne survint que plusieurs années après.

O B S E R V A T I O N I I I^e.

M. d'Artois , ancien premier Echevin de la Ville de Condé , avoit les deux yeux cataracteux. Son fils, Avocat au Parlement de Douay , où j'étois pour lors en garnison , m'avoit vu opérer plusieurs personnes avec le plus grand succès. Ce jeune homme , touché de l'état de son pere , l'engagea à venir me consulter. J'examinai les cataractes , & après en avoir déterminé la nature , je lui promis de lui rendre la vue en l'opérant. Il s'y déterminina ; en conséquence je l'y préparai dès le lendemain , & je l'opérai le 2 Juillet 1756. Mais je trouvai pour lors la cataracte très-difficile à déprimer ; je la retournai , & je crus dès-lors le cristallin cata-

racteux suffisamment délogé : mais après avoir retiré mon instrument & avoir remarqué que l'aveuglement total subsistoit, les Médecins & Chirurgiens qui avoient assisté à cette opération, m'engagerent d'y retoucher. Je rentrai donc dans l'œil par une seconde ponction, & je tâchai de déprimer davantage cette cataracte : cependant, comme le crySTALLIN cataractueux étoit d'un volume trop considérable, je ne pus parvenir à l'abaisser au degré convenable ; je me contentai seulement de le diviser par quelques coups du tranchant de l'instrument, que je dirigeai avec la plus grande précaution, pour ne pas blesser le dedans de l'œil. L'aveugle n'en vit pas mieux : on conjectura même qu'il ne verroit point. J'observai pour lors aux assistans que le crySTALLIN se trouvant ainsi divisé par différens coups d'instrument que j'y avois donnés de même qu'à la capsule, ne manqueroit pas de se déprimer en se déperdant peu-à-peu ; ce que j'avois même eu occasion d'observer plusieurs fois. On pansa donc l'aveugle, & on le plaça convenablement dans le lit ; il fut saigné deux heures après : on lui donna deux ou trois bouillons dans les vingt-quatre heures, & de l'infusion de fleurs de tilleul à discrétion. La nuit fut fort tranquille jusques vers les quatre heures du matin, qu'il ressentit quelques douleurs à l'œil & à la tête. Elles se dissipèrent une heure après. A ma visite du matin je le trouvais sans fièvre, mais un peu inquiet sur le succès de l'opération ; je le rassurai cependant : huit jours s'écoulerent ainsi sans aucun accident, mais en même temps sans aucun indice de re-

couvrir la vue. On ne remarquoit aucune inflammation à l'œil, & l'iris avoit ses mouvemens naturels. Le onzieme jour depuis l'opération, je trouvai mon malade plus gai qu'à l'ordinaire ; à mon arrivée, il me dit qu'il voyoit assez pour découvrir les couleurs de l'œillet que j'avois à la boutonniere de mon habit, & quelques jours après il vit généralement tout ce qui se présenta à lui. Sa vue s'est toujours soutenue depuis, & le neuvieme jour d'après l'opération, le volume de la cataracte se diminua & se montra sous une nuance plus claire. Deux jours après, temps où l'aveuglement commença à cesser, je la vis tremblante & répondant aux différens mouvemens de l'œil ; elle s'agitoit derriere l'iris, sans cependant le déprimer absolument au bas du globe : elle couvroit néanmoins encore une partie de la pupille, & elle persista en cet état pendant trois mois ; mais au bout de six mois, elle se trouvoit entièrement absorbée. Le succès de cette opération fit desirer au malade que j'opérasse l'autre œil : mais étant obligé de me rendre à l'armée, je ne pus le faire. Je pourrois encore citer plusieurs autres opérations que j'ai faites avec autant de succès, si celles que je viens d'exposer n'étoient pas plus que suffisantes pour constater la préférence de la dépression sur l'extraction du crySTALLIN dans le plus grand nombre des cataractes. Je finirai ces réflexions, ajoute M. LEMORE, par une observation de la plus grande importance: il ne suffit pas d'avoir bien opéré ; une opération bien faite n'est qu'un premier pas pour la gué-

rison. Il faut encore apporter les plus grands soins pour ne pas rendre l'opération infructueuse : ce qu'on ne peut assez recommander après l'opération, c'est de ne point se presser de faire voir le sujet opéré; souvent, faute d'avoir bien préparé l'organe à recevoir par degrés les rayons de la lumière, le malade perd entièrement la vue qu'il auroit sans contredit recouvrée, s'il avoit su modérer son impatience, qui à la vérité lui est naturelle, mais qui en même temps lui devient funeste. Combien d'exemples ne pourroit-on pas citer d'une opération bien faite, devenue infructueuse par cet empressement à recevoir la lumière, ou par l'irrégularité du traitement!

*Réponse au Mémoire précédent, par M. Chamferu,
Chirurgien.*

L'extraction du cristallin est universellement adoptée; les accidens considérables qui résultoient de l'abaissement, lui ont fait donner la préférence. La méthode de M. Daviel est assez connue: les bons effets qui s'en sont suivis, ont fait abandonner, non pas cependant sans exception, cette dernière. Il vient néanmoins de paroître un Mémoire de M. Lemoire, ancien Chirurgien-Major des Armées du Roi, qui exclut totalement la première, pour s'abandonner presque sans réserve à la seconde. Depuis long-temps les disputes auroient dû être finies à ce sujet; & il est surprenant que M. Lemoire remette de nouveau en question ce qui a été résous par

les plus grands Maîtres qui pratiquent journellement l'extraction avec succès. M. Meri est le premier qui l'a mise en usage; à son imitation, M. Daviel, voyant le peu de succès & les dangers de l'abaissement, l'a pratiquée, & s'en est bien trouvé. MM. *de la Faye*, *Poyet* & *Sharp*, célèbres Chirurgiens Anglois, &c., l'ont perfectionnée.

Néanmoins M. Lemore ne paroît point céder à ces raisons: il veut, malgré tout cela, faire revivre l'ancienne opération (c'est l'abaissement dont je veux parler); car quoiqu'on ait connu anciennement l'extraction, quoique notre Auteur cite *Dulaurans* & *Guillemeau*, je lui en citerois encore plusieurs autres, tels qu'*Avicenne* & *Rhasès*, Médecins Arabes, &c. Pourquoi rejetteroit-on cette opération? parce que, depuis ces Auteurs, on l'a négligée. N'en avons-nous pas bien d'autres qui ont éprouvé cette fatalité du sort, qui néanmoins, depuis un demi-siècle, ont été remises en vigueur, & dont les meilleurs Praticiens se sont servis avec tout le succès possible? La fistule lacrymale, par exemple, n'a-t-elle pas éprouvé le sort le plus cruel? n'avoit-il pas été question dans nos anciens Auteurs, des injections par le conduit nasal? Néanmoins elles avoient été abandonnées; M. de la Forêt les pratique cependant aujourd'hui avec le plus grand succès, comme on peut le voir dans son *Mémoire ex professo*, qui se trouve inséré dans ceux de l'Académie Royale de Chirurgie.

Néanmoins notre Auteur admet, sans presque aucune réserve, l'abaissement, & ne pra-

tique l'extraction que dans les cas les plus rares.

« Quand on fait le parallele des deux méthodes, dit M. Lamore, & lorsqu'on compare les avantages de l'une avec les inconvéniens de l'autre, on ne peut qu'être surpris que les Oculistes modernes aient repris l'extraction, & l'aient adoptée. Je ne vois point qu'on doive être surpris de ces raisons de préférence. Celles de l'Auteur sont que l'extraction n'est pas nouvelle, que les Anciens en ont parlé, & qu'elle a été abandonnée depuis : ce que j'ai dit plus haut, fait voir que ces raisons ne sont pas légitimes. Il donne pour autre cause de cet abandon, les difficultés qui s'y rencontrent ; elles sont moindres que dans l'abaissement. Dans l'extraction, tout se passe dans la chambre antérieure de l'œil ; dans l'abaissement au contraire, tout se passe dans l'intérieur de cet organe. Dans le premier cas, on voit tout le chemin que parcourent les instrumens ; dans le second, on ne commence à appercevoir l'aiguille que lorsque le crySTALLIN s'abaisse. Une partie du mal est alors faite ; la membrane vitrée peut dès-lors être déchirée : il peut se faire un épanchement de cette humeur ; perte qui ne se répare pas aisément : & cette augmentation d'humeur, dans les chambres de l'œil, peut produire plus ou moins de ravage. Par l'extraction, le crySTALLIN est sorti hors de l'œil, & ne peut plus produire aucun accident ; par l'abaissement, il faut attendre qu'il ait acquis une solidité assez considérable : le crySTALLIN logé dans la partie inférieure de l'œil, comprime

le corps vitré, distend les parties voisines, forme des compressions, & gêne le cours du sang dans les vaisseaux de la choroïde: les aiguilles tranchantes & pointues dont M. Lemoire paroît se servir, outre les accidens ci-dessus, peuvent encore piquer les vaisseaux; alors les chambres viennent à se remplir de sang, & le Chirurgien est obligé d'abandonner son ouvrage.

Le crySTALLIN peut se briser en plusieurs morceaux pendant l'opération; & tandis que l'Opérateur s'occupe à abaisser les uns avec son aiguille, les autres morceaux ne peuvent-ils pas passer dans la chambre antérieure? & par conséquent on se trouve pour lors obligé de recourir à l'extraction. La piquure des nerfs, du cercle & du ligament ciliaire, des processus, le décollement de la rétine, la substance du crySTALLIN fondue; répandue dans les chambres, le déchirement de ces capsules, les morceaux du crySTALLIN, ne peuvent-ils pas piquer & irriter toutes les parties intérieures de l'œil? La membrane du crySTALLIN ne peut-elle pas être devenue opaque & très-dure? Comment donc alors pouvoir déchatonner le crySTALLIN? Tout ceci n'a pas lieu dans l'extraction; on voit la route que les différens instrumens parcourent, & par conséquent il est aisé d'obvier à ces accidens. Si le crySTALLIN est trop gros, la pupille souffre à la vérité des violences en lui donnant passage: si cela arrive dans l'extraction, dans l'abaissement il fera encore plus grave, par la compression qu'il produira; & il pourra encore (outre les accidens dont j'ai

déjà parlé) occasionner la goutte sereine. Dans le premier cas, la dilatation ne sera que momentanée; dans le second, la compression, tant des nerfs que des vaisseaux, sera continuée.

Il y a encore un nombre infini de circonstances dans les différences des cataractes, qui nous fourniroient un chemin trop long à parcourir, & qui ne parleroient qu'en faveur de l'extraction. Par exemple, les cataractes caséeuses & laiteuses, dit notre Auteur, ne procurent la vue qu'au bout de quelques semaines par la méthode: cela vient de l'épanchement de l'humeur cataracteuse dans la chambre postérieure, qui, se mêlant à l'aqueuse, la trouble; alors la vue ne se rétablit que lorsque le corps étranger est séparé par quelque cause que ce puisse être: dans l'extraction au contraire, elle sort en entier; & quand même la matière renfermée auroit eu jour, elle sortiroit par la plaie, & l'humeur aqueuse venant à se régénérer, nettoieroit pour lors l'œil de ce qui pourroit rester. Notre Auteur dit de plus que l'extraction offre un appareil effrayant, & capable de causer les révolutions les plus fâcheuses au malade, comme l'expérience ne l'a que trop souvent démontré: je ne crois pas que cela puisse arriver dans un homme qui a les deux yeux cataractés; de plus, quand il en auroit un de bon, ne le lui couvre-t-on pas avec un bandeau, auparavant que de l'opérer? D'ailleurs, n'a-t-on pas simplifié l'extraction? M. de la Faye, dans la descrip-

tion qu'il en a faite , ne se sert que de deux instrumens ; M. *Deshayes - Gendron* , dans ses leçons , ne dit-il pas , & n'a-t-il pas démontré que les deux premières aiguilles ou lances de M. *Daviel* suffisoient pour faire l'incision de la cornée , & que le kistitome de M. de la Faye pouvoit achever le reste. On ne peut pas dire qu'il se trouve dans tout cela quelque'appareil effrayant. M. *Lemore* grossit de beaucoup les objets ; il dit de plus , pour accréditer sa façon d'opérer , que l'extraction est très - douloureuse : cela ne s'accorde pas avec l'expérience ; car MM. *de la Faye & Morand* , ayant opéré chacun six malades , les uns par l'extraction & les autres par l'abaissement , en présence de MM. *Senac , de la Martiniere , Munier , Bouquot , Foubert , Verdier , Houstet , Moreau , Vacher , Sue , &c.* , ont remarqué que parmi ces malades , qui sont les seuls en état de résoudre la question , les uns ont assuré que la piquure leur avoit fait moins de mal que l'incision ; d'autres au contraire , que l'incision leur avoit été moins douloureuse que la piquure : ce qui fait conjecturer que ces deux méthodes , par rapport à la douleur , n'ont point de supériorité l'une sur l'autre. L'extraction n'est point plus longue , comme il le prétend encore ; les raisons que j'ai rapportées plus haut , en sont des preuves ; le cristallin passé dans la chambre antérieure , remonté en sa place , ou divisé en plusieurs morceaux , dont quelques-uns peuvent passer dans la même chambre , en sont

des preuves démonstratives : enfin , on n'est point obligé dans l'extraction , ni de recommencer l'opération , ni d'avoir recours à l'autre ; & l'on a vu plusieurs fois , dans l'abaissement , que l'on a été obligé d'en revenir à l'extraction. Où sont ces douleurs que l'on abregé au malade ? où sont donc ces avantages qu'il retire d'un seul instrument , & d'une opération faite en une ou deux minutes ? L'extraction ne dure point un quart-d'heure , & le plus souvent ce n'est l'affaire que du même intervalle. Quand même elle seroit un peu plus longue , les avantages que l'on en retire , la feroient préférer. Je ne prétends point pour cela que l'on doive abandonner l'abaissement en toutes circonstances ; il est des cas où elle prévaut. Je craindrois de tomber dans le même défaut de M. Lemoire , qui a trop généralisé l'abaissement au préjudice de l'extraction. Ces cas sont , lorsque l'œil est attaqué d'ectropion , d'inflammations & de fluxions périodiques. Ce qui fait la bonté d'une méthode , dit lui-même M. Lemoire , ce sont la simplicité , la bénignité & la sûreté : or , ces trois avantages se trouvent réunis dans l'extraction ; elle est donc préférable à l'abaissement.



OBSERVATION sur une Cataracte capsulaire, compliquée d'une disparition totale de la prunelle & de l'adhérence de l'iris à la cornée; par M. Janin, Oculiste du College de Chirurgie de Paris, Associé correspondant de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon.

M. Deboucaud, Chirurgien-Major de la marine à Toulon, me proposa, au mois d'Acût 1760, de traiter Mlle Dececi. Ce célèbre Chirurgien me dit que la malade, âgée d'environ trente ans, avoit eu dans la quatrième année de son âge, un hypopion (1) à l'œil droit; que le pus de cet abcès avoit corrodé les lames de la cornée, & formé près le lymbe inférieur de cette tunique un ulcère compliqué d'un staphylome dans lequel la pupille avoit été très-intéressée: il ajouta que l'ulcère s'étant cicatrisé, le staphylome avoit disparu, & que néanmoins depuis cette époque la pupille avoit été fermée au point que la malade avoit perdu la vue de cet œil.

Après ce récit, j'examinai cet organe: il étoit d'un volume égal à celui de l'œil gauche, dont la cornée étoit devenue opaque dans sa plus grande étendue à la suite de la petite-vérole. La prunelle de l'œil droit me parut dé-

(1) On entend par hypopion un amas de pus entre l'iris & la cornée; il se place quelquefois entre les lames de cette membrane.

truite, & l'iris unie à la cornée dans l'endroit où l'ulcère s'étoit cicatrisé.

Quoiqu'il n'y eût plus de pupille apparente, la malade appercevoit l'ombre des corps opaques que je faisois passer entre cet œil & la lumière à la distance de quatre à cinq pieds. Cette circonstance me fit reconnoître que l'œil n'étoit pas perdu entièrement ; & je proposai, pour en rétablir les fonctions, d'y ouvrir une pupille artificielle. M. *Deboucaud* approuva le projet de cette opération : je me disposai à la faire en sa présence, dès que j'eus préparé la malade par des remèdes convenables.

Lorsque j'eus ouvert la cornée avec la lance de feu M. *Daviel*, j'en dirigeai la pointe vers les tuniques de l'iris pour commencer l'ouverture que j'avois méditée : mais ayant porté le tranchant de cet instrument sur la portion de l'iris qui étoit adhérente à la face postérieure de la cornée, les liens contre nature ne furent pas plutôt coupés, que l'iris s'éloigna comme d'elle-même de cette dernière membrane, & que la pupille qui avoit paru fermée pendant plus de vingt-six ans, fut rétablie dans le moment dans son état naturel, & à tel point que l'iris exécutoit ses mouvemens de dilatation & de resserrement.

Cette apparition subite d'une prunelle que je croyois détruite me causa un juste étonnement : mais il devint extrême, lorsque j'aperçus au-delà de cette ouverture une cataracte que je n'avois point soupçonnée ; j'en fis l'extraction sur-le-champ, & peu de jours après,

la malade eut le plaisir de voir cet objet de l'œil opéré.

Je fus empressé d'examiner la cataracte que je venois de faire sortir ; elle étoit ronde , très-élastique & semblable à une hydatide : j'ouvris la capsule ; il s'en échappa une humeur laiteuse , & je ne trouvai pas dans cette enveloppe le moindre vestige du crySTALLIN. Quelle peut être la cause de la fonte d'un crySTALLIN dans sa capsule ?

Cette observation , & celle que j'ai fait insérer dans le Mercure , peuvent servir à terminer les disputes qui se sont élevées au sujet de la cause des mouvemens de l'iris : en effet , une prunelle qui avoit été ressermée pendant plus de vingt - six années consécutives , ne se feroit pas rétablie dans l'état naturel aussi-tôt que j'eus détruit les adhérences qui étoient entre l'iris & la cornée , si l'iris n'avoit pas des fibres propres à produire la dilatation & la contraction de la pupille.

Quoique l'on ne puisse pas disconvenir qu'une lumière plus ou moins vive contribue à opérer ces changemens , on ne doit point attribuer les mouvemens de l'iris à l'action seule des rayons lumineux : car si cette membrane n'avoit pas des fibres rayonnées & des fibres circulaires pour exécuter ces mouvemens , jamais la lumière ne suffiroit seule pour augmenter ou diminuer le diamètre de la prunelle. D'ailleurs, l'existence de ces fibres est prouvée par les

préparations anatomiques : si l'on enleve adroitement avec un linge fin l'espece de *meconium* qui recouvre la partie postérieure de l'iris d'un œil de bœuf, on distingue très-bien les fibres rayonnées & les circulaires de cette membrane; elles y sont soutenues par une tunique particuliere, qui est naturellement transparente.

Plusieurs expériences, qui ont trouvé leur place dans mon Traité des maladies des yeux, prouveront que cette tunique est isolée, & non pas un prolongement de la seconde tunique de la choroïde, comme on l'a cru.

Mais quand l'Anatomie ne démontreroit pas que l'iris a des fibres motrices tant rayonnées que circulaires, ce qui s'observe après l'opération de la cataracte, ne suffit-il pas pour les établir ? En effet, toutes les fois que pendant cette opération une cataracte trop volumineuse, ou dure & angulaire, a divisé ou meurtri quelques fibres de l'iris, la prunelle ne change plus de diametre; au lieu que quand une cataracte molle, ou petite quoique ferme, n'a point altéré en passant l'intégrité des fibres de cette membrane, elles remplissent leurs fonctions, aussi-bien après qu'avant l'opération. Il faut donc admettre ces fibres comme les principaux organes des mouvemens de l'iris, & ne considérer la lumière que comme une cause conjointe de ces mouvemens.

*Réflexion sur le détail d'une opération de deux
Cataractes de naissance ; par M. Bonnard.*

Le Journal de Médecine du mois de Novembre 1779 m'étant repassé depuis peu sous les yeux, j'y ai relu avec attention le détail susdit, par M. Desfarges, Chirurgien en la Ville de Meymac en bas - Limosin, qui, je l'espère, ne désagrèera pas les réflexions suivantes.

Si donner la vue à un aveugle né, ou si la rendre à quelqu'un qui l'a perdue, est un acte des plus satisfaisans & des plus flatteurs pour celui qui a prêté une main secourable & efficace, il ne l'est pas moins pour celui qui, plongé depuis long-temps dans les ténèbres, a le bonheur de la recouvrer. M. Desfarges, le Religieux Bénédictin de Saint-Angel, & Suzanne Grange, n'ont donc eu tous trois qu'à s'applaudir, ces deux-ci pour avoir bien placé leur confiance, M. Desfarges pour n'en avoir point abusé : & c'est encore en cela qu'il mérite des éloges ; car souvent combien voit-on de personnes se mêler de faire ce qu'elles ne savent pas, ou ce qu'elles ne savent qu'imparfaitement !

Les yeux de Suzanne, dit M. Desfarges, avoient toutes les qualités qui peuvent faire espérer le succès de l'opération, que je me déterminai d'entreprendre, après de fortes sollicitations, & par un peu d'amour-propre. Cependant, étant sans instrumens, & n'étant pas même dans le dessein d'en faire la dépense ;

une curette , des ciseaux à disséquer , & une lancette fixée par une bandelette sur son manche , furent , continue-t-il , les instrumens dont je me servis pour opérer suivant la méthode de Garengéot , méthode néanmoins qu'il ne paroît point que M. Desfarges ait suivie , comme il le dit , & dont il ne donne , pour ainsi dire , aucune description.

Nous lisons dans le tome 5 des Mémoires in-12 de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris , que M. de Garengéot s'étoit effectivement servi d'une lancette pour faire l'opération de la cataracte sur l'œil d'un Soldat : mais loin d'y voir qu'il termina la section de la cornée transparente avec le même instrument , l'on y voit tout au contraire qu'il employa à cet effet des ciseaux à découper ; ce qui est bien différent de la conduite de M. Desfarges , qui ne les prit que pour agrandir l'incision de cette tunique , qu'un mouvement de la malade l'empêcha d'achever avec la lancette.

L'on peut donc ici se porter à croire que M. Desfarges avoit prémédité de commencer & de finir la section de la cornée avec ce seul instrument , & que dans ce cas , son dessein n'étoit pas de faire usage des ciseaux. Cela se sent d'autant mieux , qu'il ne s'en est servi que parce qu'il n'a pu faire autrement. En un mot , il y eut recours , avoue-t-il , pour agrandir l'incision de la cornée , &c.

A cela , ne pourroit-on pas demander à M. Desfarges s'il ne se seroit pas mieux exprimé , en se servant du mot *terminer* , en place de celui *agrandir* ?

Quoi qu'il en soit , il paroît toujours évident , par tout ce que nous venons de dire , que M. Desfarges a cherché , dans son opération , à commencer & finir l'ouverture de la cornée avec la lancette seule , fixée par une bandelette sur son manche ; procédé différent de celui de M. de Garengeot , & que l'on ne sauroit , je crois , approuver , par la raison que cet instrument ne doit pas être regardé comme à l'instar de ceux expressément faits pour opérer d'un seul coup la section demi-circulaire de la sclérotique. En effet , pour peu qu'on fasse attention à ce qui se passe du côté de la lancette , lorsqu'on lui fait parcourir verticalement la chambre antérieure de l'œil , on reconnoîtra facilement qu'elle ne peut se faire jour d'un bord du disque de la cornée à l'autre bord opposé , sans perdre quelque chose de son tranchant. Or , ayant fait cette perte , si légère même qu'elle puisse être , elle ne pourra donc plus si bien obéir à la main qui la dirige ; & elle le pourra d'autant moins , que la cornée devient toujours très-lâche , à cause de l'écoulement de l'humeur aqueuse , ce qui est encore une raison de plus pour sentir que cette membrane sera plutôt mâchée ou déchirée que nettement coupée. De plus , un autre inconvénient , qui n'est pas de moindre considération , c'est qu'au lieu de décrire exactement un demi-circulaire avec cet instrument , il pourroit arriver qu'on le décriroit de mauvaise forme , en dentelures & hors de place ; de-là & de tout ce que dessus , la cicatrice vicieuse qui en résulteroit sauteroit aux yeux des moins clairvoyans.

On nous objectera peut-être ici que la mauvaise opinion que nous cherchons à donner du tranchant dont est question , pour opérer d'un seul coup la section de la cornée , est d'autant moins recevable , que les Phlébotomistes s'en servirent souvent pendant long-temps pour la saignée, sans éprouver ce que nous en disons. A cela , on peut répondre que c'est à la pointe sans défaut que se trouve plus particulièrement attaché le succès qu'ils en retirent.

Mais enfin , dira M. Desfarges , on ne peut admettre du déchet au tranchant susdit , sans en admettre à tous autres qui auroient à faire la même traversée & la même section en biseau de la cornée.

Cette assertion tombe d'elle-même , par la raison qu'il n'y a personne qui ne sache qu'il y a des instrumens dont le tranchant se soutient plus parfaitement dans certaines circonstances que dans d'autres. Il résulte donc de tout ceci , que la section de la cornée transparente ne se terminera pas si bien ni aussi heureusement avec le tranchant dont nous parlons , qu'avec celui des ciseaux ou celui d'un autre instrument expressément fait pour cette opération , & que M. Desfarges d'ailleurs a visiblement cherché à s'éloigner de la méthode qu'il a annoncé avoir suivie.

Il y a au moins vingt-cinq ou vingt-six ans, qu'en conséquence des succès éclatans de M. Daviel sur l'opération de la cataracte par extraction du crySTALLIN , insérés dans les Mémoires de l'Académie, plusieurs grands Chirurgiens de différens Pays & Royaumes, pour sim-

plifier le procédé du célèbre Oculiste dont nous venons de parler, imaginerent presque à-la-fois un instrument avec lequel on pût commencer & terminer la section de la cornée transparente, sans le secours d'aucun autre; alors & depuis lors n'étant pas, comme M. Desfarges, dans le dessein d'en faire la dépense, non plus que de ceux de M. Daviel, une lancette, des ciseaux & un stilet d'argent légèrement boutonné & bien poli, furent aussi les instrumens dont je fis usage, & que j'ai continués jusqu'à présent dans tous les cas qui se sont présentés.

Cette lancette de mon étui, quant à sa longueur, ne differe pas des autres dont j'ai coutume de me servir; elles sont d'environ deux pouces & demi, y compris le talon. Pour ce qui est de la largeur, elle en differe d'une bonne ligne de moins, & n'a pas, comme la plupart des autres, des especes d'épaules ou renflemens un peu au-dessus de la pointe; elle est tout au contraire, &, pour ainsi dire, d'une extrémité à l'autre, presque tout d'une tire, forme que je lui ai fait donner, & dont je suis on ne peut plus content, ainsi que de la façon d'opérer suivante.

Opération. Le malade, placé sur une chaise haute, à dossier bas, en un lieu bien clair, je m'affieds vis-à-vis de lui, le dos tourné au grand jour; ou bien je me tiens debout, selon la stature respective plus ou moins haute. Dans cette position, je commence par lui appliquer un bandeau ou un mouchoir sur l'œil droit, si c'est le gauche qui doit être opéré, & *vice versa*. Ensuite un aide derriere le patient, lui tient la

tête un peu renversée sur la poitrine , pour qu'elle ait la fermeté nécessaire , ayant la main droite sous le menton ; & les deux doigts indicateur & *medius* de la main gauche levent la paupiere supérieure gauche , avec la précaution de ne pas comprimer en haut le globe de l'œil.

Demon côté , avec l'index de la main gauche , je fais descendre convenablement la paupiere inférieure , avec la précaution de porter , comme M. la Faye , le bout de celui du milieu de la même main dans l'angle interne du globe , afin de le contenir , & de l'empêcher de rouler autant qu'il est possible.

Je recommande au malade de regarder un peu en haut , & insensiblement droit devant lui , & ensuite de tenir l'œil aussi ferme qu'il le peut.

Alors je m'arme de la lancette ci-dessus décrite , que je tiens de la même maniere que pour la saignée , avec cette différence que la chasse en est plus ouverte. J'en pose la pointe sur la cornée transparente du côté de l'angle externe , à la distance d'une bonne demi-ligne de la circonférence de cette cornée , & à l'opposite du centre de l'uvée ; là je pousse & fais entrer l'instrument , en le dirigeant en avant entre l'iris & la cornée , jusqu'à ce que sa pointe sorte par le côté opposé à pareille distance de la même circonférence , évitant dans le trajet de blesser l'iris. Je retire ensuite doucement l'instrument , pour en sa place y introduire le stilet susdit , avec lequel je leve la cornée , devenue lâche. Par ce moyen , je fais entrer avec

facilité la branche mouffe des ciseaux avec lesquels je termine la section en biseau ou croissant, suivant la forme de la cornée : après quoi, avec le même stilet, je relève la partie coupée, & je porte tout de suite, avec circonspection, la pointe de la lancette dans la prunelle, pour y diviser la capsule crySTALLINE, ce qu'ayant exécuté, je laisse retomber la calotte de la cornée, & je presse doucement le globe de l'œil en sa partie inférieure. Par cette pression, on voit avec beaucoup de plaisir la pupille prêter, s'élargir & s'ouvrir en forme de petite bourse; & le crySTALLIN toujours sollicité présente son biseau, & sort enfin de son chaton, pour ensuite glisser sur la joue.

L'opération achevée, je fais prendre une autre situation au malade, pour lui éviter la trop grande impression du jour; après quoi je remets la cornée en sa place avec un doux pinceau, tel que les Peintres se servent, & qui, en se chargeant de l'humide qui se rencontre toujours en pareil cas, ne contribue pas peu au parfait agencement des levres de la division. Je garnis ensuite l'œil de topiques convenables, le tout soutenu par un bandeau ou un mouchoir, sans être ferré.

Dans cette opération, c'est-à-dire, dans celle faite à Suzanne Grange, & dans le cas qu'il s'y est présenté au sujet des fragmens des enveloppes crySTALLINES qu'il a fallu extraire pour débarrasser la pupille, M. Desfarges ne se seroit-il pas mieux tiré d'affaire, en se servant de petites pinces, au lieu de sa curette d'argent, dont il fut obligé d'en recoquiller

avec ses deux doigts l'extrémité pointue? Qu'eût-il fait , dans la supposition d'une plus forte adhérence de la vésicule & pellicule dont il parle? Chacun a sa façon de penser , c'est aux personnes de l'Art à décider.

Telles sont les réflexions que j'ai pris la liberté d'exposer ; qu'on me permette maintenant de décrire la petite regle de conduite qui suit , & que je crois très-à-propos de tenir après l'opération que nous venons de détailler.

D'abord , on ne tardera pas à faire mettre le malade au lit , & il s'y tiendra couché sur le dos pendant plusieurs jours , la tête ni trop haute ni trop basse : on le saignera une fois ou deux , selon sa constitution plus ou moins forte , ayant soin de lui tenir le ventre libre , comme de lui défendre de parler , de boire du vin & de prendre de la nourriture solide , de peur que les mouvemens réitérés de la mâchoire & les liqueurs spiritueuses n'accélerent la fluxion inflammatoire sur l'œil. On renouvellera souvent les topiques , qui pourroient , en se séchant , blesser l'organe par leur dureté ; & dans les momens qu'on les changera , on aura soin de faire placer la lumière derriere la tête du malade , afin d'éviter l'impression douloureuse qu'elle pourroit lui causer. Les pansemens se doivent faire sans lui remuer la tête le moins qu'il sera possible. Enfin , il gardera un grand repos ; & après les accidens passés , le jour n'entrera dans sa chambre qu'autant qu'il le pourra supporter.

Les Anciens , quoique ne pratiquant l'opé-

ration de la cataracte que par déposition ou abaissement, ne manquoient pas à cette regle de conduite, qu'ils tenoient même avec la plus scrupuleuse attention. L'immortel Boerrhaave, dans son *Traité des Maladies des Yeux*, dit que Celse, dans son *Livre*, au *Chapitre de la Sufusion*, donne de cette opération par déposition, une description si exacte, que l'on n'y peut rien ajouter aujourd'hui. Cet Auteur vivoit du temps de Claude Tibere. On doit donc voir en remontant, continue le fameux Médecin que nous venons de citer, combien il y avoit déjà de temps que cet Art étoit à son degré de perfection. Prosper Alpini, Professeur de Botanique à Padoue, né en 1563, mort en 1616, écrivit, après son voyage du grand Caire, &c., qu'il paroît vraisemblable que c'est l'Egypte qui a communiqué cet Art à toutes les autres Nations, en ce que dans ce Pays, de cent hommes il en est à peine cinquante qui parviennent à l'âge de vingt-cinq ans sans être atteints de cataracte.

Si j'avois à discourir sur cette endémie aussi singulière qu'étonnante, je serois presque tenté d'en assigner plutôt la cause à l'usage trop immodéré & trop fréquent des oignons, qu'à une origine idiopathique. Ce légume est fort abondant dans cette région du monde; la plupart des Naturels du Pays le mangent de la façon que nous mangeons ici les poires & les pommes. On nous parle toujours des Israélites, qui les regretterent beaucoup à leur départ de ce Pays.

L'Emery, dans son *Traité des alimens*, dit

que l'usage trop fréquent de ce légume enflamme la masse du sang, excite des vents, des maux de tête & des fermentations excessives dans les humeurs. Bauhin, dans son Histoire des Plantes de l'Europe, avance que l'oignon offense le cerveau, blesse la vue, & peut causer la léthargie.

Au reste, on en pensera ce qu'on voudra: mais tout ce qu'il y a de vrai, c'est que je connois une personne qui, chaque fois qu'elle s'est laissé entraîner au penchant de s'en rassasier, soit en salade ou autrement, n'a pas manqué d'en ressentir du dérangement dans la vue. Il n'y a pas encore long-temps que s'étant imprudemment satisfaite à cet égard, elle ne tarda pas de s'en repentir; car ayant le jour suivant besoin d'écrire pour une chose assez urgente, elle ne fut pas peu surprise de voir les lettres qu'elle traçoit sur le papier, sautiller les unes sur les autres, au point qu'à chaque coup de plume elle se trouvoit si embarrassée, qu'elle eut toutes les peines du monde à finir. Cette incommodité cependant s'est dissipée après quelques jours de repos.

Ne pourroit-on pas penser de l'oignon ce qu'on peut penser des autres substances, parmi lesquelles il s'en trouve qui, administrées, soit intérieurement, soit extérieurement, affectent une partie plutôt que l'autre? On fait par exemple, que les cantharides affectent particulièrement la vessie; ainsi des autres. Un Apothicaire m'assuroit, il y a quelque temps, que

chaque fois qu'il lui arrivoit de piler de l'euphorbe, il en ressentoit aussi-tôt un prurit au prépuce.

Je n'entreprendrai point ici de donner une explication de tous ces phénomènes ; j'en laisse le soin à ces vastes génies physiologistes de nos jours, qui nous enrichissent perpétuellement de leurs ingénieuses découvertes, & qui, par ce moyen, nous donnent la facilité d'expliquer à notre tour ce qui, avant nous, paroissoit absolument inexplicable.

Cataractes de naissance opérées par M. Desfarges, Chirurgien en la Ville de Meymac, en bas-Limousin. (Extrait du Journal de Médecine du mois de Novembre 1779).

Dernierement, un Religieux Bénédictin de Saint-Maur, résidant à Saint-Angel, à deux petites lieues de notre Ville, m'adressa la nommée Suzanne Grange, du Village de Bouchard, de la même Paroisse : elle a 26 ans, robuste, se portant bien d'ailleurs, aux cataractes près qu'elle avoit apportées en naissant ; de sorte qu'elle ne voyoit que le jour qu'elle distinguoit des ténèbres. Les yeux avoient toutes les qualités qui peuvent faire espérer le succès de l'opération. Je n'avois aucun instrument ; je n'étois pas même dans le dessein d'en faire la dépense, & la malade étoit une pauvre fille hors d'état de m'en donner la moindre satisfaction. Cependant, à force de sollicitations, & peut-être encore pas

un peu d'amour-propre , je me déterminai à faire l'opération , suivant la méthode de Garangeot , avec une lancette fixée par une bandette sur son manche : un cure-oreille d'argent qu'une Dame voulut bien me prêter , des ciseaux à disséquer , pour agrandir l'incision de la cornée , qu'un mouvement de la malade m'empêcha d'achever avec la lancette , furent les instrumens dont je me servis. L'incision de la cornée finie , l'ayant soulevée avec la curette , je divisai avec la pointe de la lancette la membrane crySTALLINE ; il s'écoula une humeur blanche comme du lait , & ne resta à la pupille que la vésicule qui la contenoit , & dont je fis l'extraction avec la curette , sans la moindre difficulté pour l'œil gauche. L'œil droit me présenta une petite adhérence à la partie supérieure de la pupille. Je fus obligé de recourber avec mes deux doigts l'extrémité pointue du cure-oreille , pour en former une espece de crochet , à la faveur duquel je détruisis l'adhérence , & fis sortir la pellicule ; l'iris fut un peu déchirée , ce qui me fut annoncé par quelques gouttes de sang que j'apperçus sous la cornée : mais une saignée du pied , un régime sévère , & une décoction de guimauve , animée d'un peu d'eau-de-vie , ont suffi pour prévenir les accidens. L'opération fut faite le 26 Mai dernier ; aujourd'hui 13 Juin (1779) , la malade a été entendre la Messe ; elle voit très-distinctement , & ne connoît les objets qu'après les avoir touchés : mais après les avoir vus & touchés une fois , elle les reconnoît d'abord. Elle

distingue à présent trois couleurs, le rouge, le verd & le bleu. Il y a deux jours que je lui présentois un couteau & un pied-de-Roi; elle ne connut ni l'un ni l'autre, & me dit que dans l'un des deux objets il y avoit du noir, c'étoit le manche du couteau; que le reste l'éblouissoit, c'étoit la lame; & que l'autre objet étoit bien différent, par la couleur qu'elle ne connoissoit pas. Tel est l'état où elle se trouve présentement.

*Réponse de M. Desfarges, Chirurgien à Meymac,
à la critique de M. Bonnard.*

M. Bonnard me reproche d'avoir eu intention de faire la section de la cornée avec une lancette; différence essentielle entre mon opération & celle de M. Garangeot, que j'annonçois avoir imitée. C'est bien gratuitement que M. Bonnard interprete mes intentions, puisque j'ai dit, dans mon observation, qu'une lancette, un cure-oreille & des ciseaux à disséquer, &c., furent les instrumens dont je m'étois servi. Or, je craignois donc l'insuffisance de la lancette, puisque j'avois pris des ciseaux par précaution. Mais je ne prétends pas me disculper ici, puisque, tout autant que je peux me le rappeler, ma lancette me servit très-bien, & que, sans le mouvement inconsideré de la malade, j'eusse très-bien terminé l'incision de la grandeur & figure convenables, sans le secours des ciseaux; & chaque fois qu'on pourra se passer de cette espece d'instrument pour cette opération, tout n'en

n'en ira que mieux : car M. Bonnard ne doit pas ignorer que les mêmes raisons , qui les ont fait bannir en général des opérations de Chirurgie , doivent à plus juste titre les proscrire de celle-ci , puisqu'il est presque impossible de donner aussi exactement la figure demi-circulaire à l'incision de la cornée qu'avec la lancette , & encore mieux l'instrument de M. de la Faye , qui , sans contredit , est à tous autres préférable. J'avoue pourtant , avec M. Bonnard , qu'on peut manquer , soit avec la lancette , soit avec le bistouri de M. de la Faye : mais quel instrument ne va point à gauche , quand il est mal conduit ? Pour prouver qu'une lancette ne vaut rien dans le cas dont il s'agit , mon Adversaire porte pour exemple la lancette à grain d'orge , qui est aussi impropre à faire une saignée que toute autre opération , & qui , depuis que les Chirurgiens ont été un peu instruits , est tombée dans le discrédit qu'elle mérite.

Il s'ensuit donc de ce que je viens de dire , que les opérations faites , soit par M. Garangeot , soit par M. Bonnard , & celle dont je donnai l'observation dans le Journal de Médecine , ne doivent point faire une règle générale ; qu'on ne doit employer cette manière d'opérer que dans certaines circonstances où l'on n'a pas d'autre ressource , & que la méthode de M. de la Faye , que j'ai vu constamment réussir entre les mains de nombre d'Oculistes de grande réputation , est sans contredit la plus simple & la meilleure. C'est pourquoi je me donnai bien de garde d'entrer ,

comme M. Bonnard, dans le détail du manuel de mon opération; ce que j'en aurois pu dire a été si souvent répété, qu'à peine auroit-on fini de me lire. Je dis ce qu'il y avoit de particulier, & ne crus pas devoir en dire davantage.

M. Bonnard demande si je ne me ferois pas mieux tiré d'affaire avec de petites pinces qu'avec une curette; & qu'eûs-je fait, si l'adhérence de la pellicule dont je parle eût été plus forte? Je répondrai que j'aurois eu besoin, & des pinces, & de la curette dont l'extrémité pointue me fit une espece de crochet. Cependant je pus me passer des pinces, au moyen du petit crochet; la curette me servit à extraire quelques restes de matiere laiteuse ou blanchâtre demeurée à la pupille, & le crochet saisit la petite pellicule un peu adhérente à l'iris. Je la fis sortir avec grande précaution, pour ne pas endommager, soit le bord inférieur de l'iris, soit la membrane qui forme le chaton du crySTALLIN, dont le déchirement eût pu entraîner l'épanchement de l'humeur vitrée. Quoique cet accident ne soit pas toujours malheureux, il est toujours bien à craindre, & des pinces faites exprès eussent été moins dangereuses & plus commodes.

Pour ce qui est de l'adhérence, je ne fais encore s'il seroit bien prudent, lorsqu'elle est à un certain point, de chercher à la détruire. J'ai pourtant vu feu le célèbre Frere Côme en détruire avec succès de très-considérables; mais je n'ai pas encore assez d'expérience pour pouvoir rien dire de positif là-dessus. Je pense

cependant qu'on ne doit se déterminer à ces fortes de tentatives que selon les circonstances, & que la connoissance du tempérament du sujet sur lequel on opere, doit beaucoup influencer sur la détermination à prendre en pareil cas.

Une chose importante à observer, c'est que d'après l'expérience constante, j'ai vu qu'il ne falloit pas trop insister sur les topiques relâchans, pour éviter l'inflammation qui pourroit survenir après l'opération, & que l'usage doit en être réglé sur l'intensité de la douleur. L'eau de guimauve doit être animée par quelque liqueur spiritueuse; mais l'eau-de-vie camphrée est préférable à toute autre. Quand on humecte trop l'œil opéré, la conjonctive s'engorge, & forme un bourrelet autour du globe. Les vaisseaux de cette membrane ont peu d'élasticité; cet engorgement est très-difficile à résoudre. J'ai vu plusieurs fois qu'on étoit obligé, après la guérison de l'opération, d'emporter le bourrelet avec les ciseaux, ou de le broffer avec des balles ou enveloppes d'orge arrangées en forme de brosse, ce qui faisoit une espèce de scarification, au moyen de laquelle l'humeur engorgée s'évacuoit. Mais ce moyen est long, douloureux, & n'est pas sans danger; & on doit chercher à l'éviter, en prévenant la maladie, ce qui est très-facile, en ne mouillant les compresses qu'autant qu'il est nécessaire pour éviter l'inflammation; & lorsque la roideur des linges incommode, on peut les changer sans inconvénient, autant de fois qu'on veut, en

faisant glisser ceux qu'on veut mettre sous ceux qu'on veut remplacer.

Je respecte fort le système de M. Bonnard : mais sans doute ce légume a fait comme les citrons ; il a changé de nature en changeant de climat : car il est de fait qu'il est peu de pays où l'on mange autant d'oignons qu'en Limosin , & cette maladie, je veux dire la cataracte, est moins commune dans cette Province que partout ailleurs.

Enfin M. Bonnard dit , dans son Manuel , qu'après avoir divisé , avec la pointe de sa lancette , la membrane crySTALLINE , le crySTALLIN , au moyen de petites & légères pressions , présente son biseau , & tombe sur la joue. Je le félicite d'avoir toujours trouvé dans sa pratique des sujets si bien disposés. Bien plus jeune que lui , & moins expérimenté sans doute , à l'âge de vingt-huit ans j'en ai rencontré qui m'ont présenté de plus grandes difficultés. Je relève ceci , parce qu'un jeune Chirurgien , qui , sans avoir pratiqué , après la lecture des réflexions de mon Adversaire , voudroit faire cette opération , seroit sans doute fort surpris , s'il trouvoit un crySTALLIN sans consistance , de le voir sortir à lambeaux , & très-embarrassé s'il y avoit quelque adhérence. Ainsi , je crois que quand on décrit une méthode , on doit aussi parler de tous les cas qui peuvent arriver , afin que ceux qui se conduisent sur les règles proposées , en trouvent pour parer à tous les accidens , autant qu'il est possible.

Ce qui m'intéresse le plus dans cette affaire ,

c'est que Suzanne Grange, depuis l'opération que je lui fis, continue de jouir de la vue. Il lui a fallu du temps pour apprendre à voir & distinguer tous les objets; maintenant elle voit aussi bien qu'une autre personne qui n'a jamais eu de mal aux yeux. N'ayant rien conservé de son ancien état que sa démarche, elle lève toujours les jambes en marchant: c'est un effet de l'habitude, dont elle pourroit se défaire si elle avoit un Maître à danser.

C A T H A R R E.

O B S E R V A T I O N S de M. Marquet
sur le Catharre.

O B S E R V A T I O N I^{ere}.

*Catharre suffoquant, vomica, suite imprévue de la
péricneumonie.*

LE 3 Avril 1748, le nommé l'Herminot, Chaudronnier, demeurant près le Mont-de-piété de Nancy, âgé de 67 ans, fut attaqué d'une péricneumonie dont les symptômes étoient la toux, le point-de-côté, le crachement de sang, l'oppression de poitrine & la fièvre continue.

Le malade avoit eu, quelques années auparavant, une forte attaque d'apoplexie, dont je l'avois guéri: mais pour la péricneumonie,

la saignée du bras fut réitérée jusqu'à trois fois ; il fut pour lors mis à l'usage des tisanes béchiques, des potions sudorifiques & pectorales, qu'il prit jusqu'au douzième jour, jour auquel il fut purgé avec la manne, la rhubarbe & les correctifs.

N'ayant plus ni toux, ni fièvre, ni crachement de sang, ni oppression de poitrine, en un mot, se croyant parfaitement rétabli, il fut tout-à-coup attaqué d'un râlement si violent, qu'on le crut à l'agonie ; son pouls étoit petit, concentré, convulsif & intercadent. Dans ce déplorable état, je lui fis faire deux légères saignées : il avoit l'œil droit fermé, & ne l'ouvroit que difficilement ; il avoit aussi beaucoup de peine à mouvoir le bras & la jambe du même côté : d'où je conclus qu'il étoit attaqué d'un catharre suffoquant, avec paralysie. Le râlement continua pendant plusieurs jours, pareil à celui d'un homme mourant. Dans cet état, je fis prendre au malade, soir & matin, des racines *d'énulacampa*, de pétasite ; des feuilles de sauge, du bois de sassafras : le tout en décoction avec du syrop d'éréfymum.

Ces remèdes le soulagerent, en atténuant la pituite visqueuse qui s'étoit fixée sur les bronches & dans les vésicules pulmonaires ; ensuite il prit tous les matins neuf ou dix gouttes de baume du Pérou, qui lui procura l'expectoration d'un pus jaunâtre, qu'il rendit en quantité pendant une quinzaine de jours, ce qui l'a guéri parfaitement de son *vomica* & de son catharre suffoquant.



O B S E R V A T I O N I I^e.

Cathare suffoquant, suite de la dysurie & ardeur d'urine.

Le fils du sieur Cupers, âgé de 14 ans, étoit attaqué depuis plusieurs mois d'une dysurie & ardeur d'urine, qui faisoit soupçonner quelques pierres, glaires ou graviers dans les reins ou dans la vessie, & pour laquelle on avoit prescrit au malade plusieurs remèdes, comme la saignée du bras, les lavemens émolliens, les décoctions & tisanes apéritives & rafraîchissantes, & ce, sans aucun succès. Le malade se plaignoit de grandes douleurs dans les reins & dans la région hypogastrique; douleurs qui le tourmentoient jour & nuit, avec fièvre continue, sans lui laisser aucun repos, jusqu'à ce qu'enfin il lui survint un accident imprévu, qui fut la cause de sa guérison radicale.

Comme le pere de cet enfant occupoit un appartement dans ma maison, dit M. Marquet, le 27 Mars 1752, vers le minuit, j'entendis une espede de mugissement avec râlement, comme d'une personne mourante & à l'agonie, & en même temps la sœur du malade vint me chercher pour donner du secours à son frere qui étrangloit; j'accourus en diligence dans sa chambre, où je trouvai le jeune homme dans des convulsions, dans le râlement & dans une suffocation, prêt à expirer.

Etant toujours muni de quelques prises de tartre émétique, je lui en fis d'abord avaler

trois grains délayés dans un verre d'eau tiède, en faisant continuellement agiter le malade, jusqu'à ce qu'une heure après, il commença à vomir quantité de matieres glaireuses & collantes qui se détachèrent de son estomac & de sa poitrine; enfin, ayant vomi considérablement pendant deux heures, il fut tranquille tout le reste de la nuit.

Ce remede fut donné si à-propos, que le malade se trouva parfaitement guéri, non-seulement de son catharre suffoquant, mais aussi de sa dysurie, strangurie & ardeur d'urine, dont depuis ce temps il n'a eu aucune atteinte, parce que la source & l'origine de ces deux maladies différentes étoit la même: savoir les glaires ou les matieres collantes, qui caufoient l'ardeur & la rétention d'urine, lorsqu'elles s'arrêtoient dans les reins, les uréteres ou la vessie; & lorsque ces mêmes matieres se fixoient sur les poumons, sur la trachée artere, elles caufoient le râlement, les mouvemens convulsifs & la suffocation.

Cette cure a été si complete, que depuis ce moment ce jeune homme n'a eu aucun ressentiment ni de l'une ni de l'autre de ces deux maladies compliquées. Les matieres épaisses & glaireuses s'étant détachées par les secousses & les efforts du vomissement, elles ont été guéries avec le même remede, quoique bien différentes par rapport à leur séjour.



C É L I A Q U E.

*OBSERVATION de M. Marquet sur
la Céliaque.*

LE 6 Avril 1704, le vieux la Tulippe, demeurant au Fauxbourg Saint - Pierre, s'étant trouvé fort incommodé d'un flux céliaque, m'envoya prier de le secourir. Cette maladie ne differe de la lienterie que du plus au moins. Comme elle provenoit d'un ferment de l'estomac qui n'étoit pas assez actif pour digérer les alimens, & que le malade les rendoit à demi digérés avec des foibleffes, des cardialgies, des tranchées, fièvre lente, &c. ; ma premiere indication fut de purger le malade avec cinq onces de teinture de rhubarbe, une once de manne, une demi-once d'eau de canelle, vingt grains de rhubarbe en poudre, pour une médecine à prendre le matin, & deux heures après, un bouillon. Cette médecine fit un assez bon effet, mais le flux étoit toujours le même; c'est pourquoi, pour adoucir les tranchées ou douleurs de ventre, je fis donner au malade un lavement avec une chopine de lait bouilli, dans lequel on délaya deux jaunes d'œufs, deux onces de sucre roux, & une once d'huile d'*hypericum*. Ce remede commença par appaiser les douleurs de la colique; je le fis réitérer plusieurs jours. Pendant ce temps le malade prenoit des bouillons avec le riz & la racine de grande

confonde ; & pour boisson ordinaire , de la tisane faite avec les racines de bistorte , de tormentille , deux têtes de pavot blanc , les roses rouges & la réglisse. Il fut très-bien rétabli sept ou huit jours après.

C É P H A L A L G I E.

*OBSERVATION sur la Céphalalgie ,
par M. Marquet.*

Céphalalgie , chlorosis & convulsions.

LE 23 Juillet 1752 , je fus appelé de la part de M. Proquet , Marchand à Nancy , pour procurer la guérison à la plus jeune de ses filles , attaquée depuis deux ans d'une douleur de tête très-violente , accompagnée de fièvre , avec perte d'appétit & quelquefois vomissement : on lui avoit fait prendre pendant long-temps tous les remèdes imaginables , sans aucun succès. Le mal augmentoit de plus en plus , au lieu de diminuer ; les douleurs devinrent si aiguës pendant ses redoublemens , qu'elle tomboit souvent dans des convulsions qui lui faisoient perdre connoissance. Cette maladie n'étoit pas sans danger.

Les douleurs opiniâtres qui en faisoient le principal objet , étoient causées par un chyle âcre , à demi-digéré , qui se mêloit avec le sang , rendoit les vaisseaux du cerveau vari-

queux, & produisoit les symptômes rapportés ci-dessus. Ma première indication se porta à évacuer le mauvais ferment de l'estomac, en procurant le vomissement à la malade, & lui faisant prendre deux grains & demi de sel stibié, avec une demi-once de manne que j'ajoutai au remède, tant pour en adoucir la forte action que pour servir de véhicule aux matières aigres de l'estomac; matières qui faisoient la cause prochaine & conjointe de la maladie. Elle prit le vomitif le matin dans un gobelet de thé; une demi-heure après, il fit son effet. Quand la malade eut vomi cinq ou six fois, je lui fis donner un petit gobelet de vin tiède, avec un peu de sucre, pour fortifier son estomac.

Le lendemain je commençai à lui faire prendre douze grains d'œthiops minéral incorporé avec un peu de miel; elle continua ces bols de deux jours l'un pendant six semaines, en augmentant la dose jusqu'à quinze à dix-huit grains, n'étant pour lors que dans la neuvième ou dixième année. Pendant cet intervalle, elle ressentoit ses douleurs de tête; mais les accès n'étoient pas si violens ni si fréquens. Je lui prescrivis aussi de temps à autre quatre ou cinq grains de pilules de cynoglosse, & quelquefois trois gros de sirop de diacode qu'elle prenoit le soir, tant pour lui donner du repos, que pour mitiger ses douleurs. Enfin, les six semaines étant écoulées, je fis réitérer le vomitif, à la dose de trois grains, qui firent pour lors un très-bon effet: ayant pris ensuite quelque peu d'œthiops, elle se trouva parfaitement guérie de la céphalalgie, des

convulsions , des pâles couleurs , & de tous les autres symptômes qui accompagnoient la maladie.

CHAMPIGNONS. *Especie de POISON.*

Remede spécifique contre les accidens occasionnés par les Champignons.

M. F I S G A R O L L E , Chirurgien-Juré ordinaire du Roi , résidant au Fauxbourg Saint-Severin , rue de la Grande - Taupe , à Bordeaux , propose le remede suivant comme un contre-poison assuré , dans le cas où l'on auroit mangé des champignons d'une mauvaise especie. Prenez une pierre de vitriol bleu de Chypre , de la grosseur d'un noyau de cerise , que vous mettrez dans un verre de vin blanc , & remuez-la jusqu'à ce que le vin en ait pris la couleur ; avalez cette liqueur dès que vous sentez les pesanteurs d'estomac & les envies de vomir , & buvez de l'eau chaude à mesure que ces envies viennent : on peut être assuré alors de rejeter les champignons ; on prend ensuite un peu d'eau & de sel. On donne demi-dose pour les enfans.



C H A R B O N.

*OBSERVATION sur le Charbon ,
par M. Marquet.*

LE 14 Novembre 1733, la femme du sieur Javot, Amodiateur à Saint-Charles, fut attaquée tout d'un coup d'une douleur très-vive au bras droit, avec une enflûre considérable du même bras depuis l'épaule jusqu'au bout des doigts: cette tumeur, qui fixoit son centre vers le milieu de l'avant-bras, étoit noire & de la largeur d'un demi-écu, d'un rouge vif mêlé de violet comme l'arc-en-ciel dans sa circonférence, de la largeur de la paume de la main, ayant dans son contour quantité de phlictenes ou bouteilles pleines d'une eau claire, transparente, sans qu'il ait précédé aucune cause manifeste. La malade se plaignoit de cardialgies, de nausées, de synope & de douleurs de tête avec une fièvre considérable. Cette maladie ayant fait beaucoup de progrès en peu de temps, ma première indication, dans un cas aussi pressant & dangereux, fut d'ouvrir moi-même toutes les phlictenes avec des ciseaux; la liqueur qu'elles contenoient étoit claire & figée comme de la gelée, ce qui pouvoit provenir de la piquure de quelqu'animal venimeux.

Quoi qu'il en soit, je pris deux ou trois gouffes d'ail que je pilai & mêlai avec pareille quantité de thériaque, & que j'appliquai en forme

de cataplasme sur la tumeur ; & comme la malade se plaignoit de cardialgies , de nausées , je lui fis prendre cinq grains de tartre émétique délayés dans une décoction de chiendent & de scorfonere, à laquelle je joignis deux onces de manne.

La malade vomit considérablement ; elle fut aussi purgée , & rendit par le bas un ver long de trois ou quatre aunes de Paris , que l'on appelle vulgairement le *solitaire*. Ensuite elle prit quelques cuillerées d'eau thériacale , & fut guérie dans l'espace de vingt-quatre heures.

CHARBON. (SUFFOCATION).

OBSERVATION sur un Cuisinier suffoqué par le Charbon , & guéri par l'eau froide jetée sur toute la surface de son corps.

UN Cuisinier de Nancy , fatigué , dit à un de ses garçons de porter du feu dans sa chambre pour la réchauffer : ce garçon y porta inconsidérément du charbon qui n'étoit pas assez consommé. Le Cuisinier ayant été se coucher , & ne trouvant plus que des cendres dans le brasier , se mit au lit , sans se douter de ce que son garçon avoit fait ; le lendemain matin, on le trouva étendu mort dans son lit. Un Anglois qui étoit sur les lieux , accourut , & dit au Maître que , s'il en étoit encore temps, il lui rendroit son Cuisinier. Il fit descendre

l'homme ; que l'on regardoit comme mort ; le fit étendre nud sur le pavé dans la cour, & lui fit jeter nombre de seaux d'eau froide sur le corps. Au bout d'un quart-d'heure , cet homme fit une espece de soupir : on le transporta tout de suite dans la cuisine sur le carreau , à une certaine distance du feu , & l'on continua de jeter sur lui quelques seaux d'eau , qui le firent revenir tout-à-fait. Dès ce moment , il se mit sur son séant , en demandant où il étoit & ce qui lui étoit arrivé : alors on cessa l'opération ; on l'approcha du feu , & après l'avoir mis dans son lit bassiné , on lui donna un bouillon. Le malade s'endormit ensuite , & se réveilla au bout de quelques heures , bien portant , comme à l'ordinaire. L'Anglois prétend avoir répété plusieurs fois avec succès la même expérience.

CHOLERA - MORBUS.

OBSERVATIONS sur la maladie qu'on nomme Cholera-morbus , par M. Marquet.

OBSERVATION I^{re}.

LE premier Août 1723 , le sieur Delogue, Orfevre , fut attaqué d'une évacuation par haut & par bas , accompagnée d'une colique violente dans tout le canal intestinal , depuis l'orifice de l'estomac jusqu'à l'extrémité du *rectum* ,

& d'une sueur froide par toute l'habitude du corps : ce qui me fit regarder cette maladie comme un *cholera morbus* bilieux ou humide, accident qui provient d'un séjour des alimens dans l'estomac, assez long pour qu'ils s'y aigrissent & qu'ils picotent les fibres nerveuses du ventricule & des intestins. Pour prévenir l'inflammation, je fis tirer trois palettes de sang au bras du malade ; je lui fis prendre deux ou trois onces d'huile d'amandes douces dans une écuellée d'eau, pour adoucir les efforts qu'il faisoit en vomissant, & entretenir les évacuations. Le même soir il prit un gros de diascordium qui arrêta le flux & calma les douleurs, de maniere que tous les accidens étoient cessés le lendemain de la maladie.

O B S E R V A T I O N I I^e.

Le 11 Avril 1724, la fille du nommé Vannier, Pâtissier, me fit avertir pour la soulager d'un vomissement avec flux depuis vingt-quatre heures. Les foibleses, les cardialgies, les coliques dont elle étoit cruellement tourmentée, mettoient la malade en danger. Son pouls étoit petit, fréquent, concentré & févreux ; ce qui me porta à lui faire tirer une palette & demie de sang du bras, & pour adoucir les tranchées, à lui faire donner un lavement avec le bouillon de tripes : ces deux remedes soulagerent la malade ; la saignée diminua la fièvre, & le lavement anodin appaisa les coliques du bas-ventre.

Pour fortifier la malade dans ses grandes foibleses,

foiblesſes, on lui donna quelques cuillerées de vin de tinteau, & en même temps un gros de diascordium. Le vomissement fut arrêté: mais comme le flux continuoît, j'ordonnai quatre onces de teinture de rhubarbe & une once de syrop de chicorée composé.

Après l'effet de ce minoratif, on lui donna d'heure à autre la grosseur d'une noix de conserve de cynorrhodon, remede excellent contre toute sorte de flux; ce qui termina la cure de la maladie.

O B S E R V A T I O N I I I^e.

Le 5 Octobre 1726, je fus prié de me transporter à Millery, pour secourir le Maire dudit lieu, attaqué d'un *cholera-morbus*, appelé vulgairement trouſſe-galant, maladie qui envoie le malade au tombeau dans l'espace de vingt-quatre heures.

Comme il avoit purgé par haut & par bas si copieusement, que les foiblesſes, les cardialgies, les coliques, faisoient son plus grand mal, & qu'elles mettoient le malade en danger de mort; toute mon indication se porta à fortifier l'estomac & à arrêter le flux & le vomissement par le secours des astringens & des cordiaux, & pour cet effet je lui fis prendre la potion suivante:

Prenez eau distillée de chicorée sauvage, de fleurs d'orange, de chacune trois onces; esprit de soufre, six gouttes; des deux confectious cordiales, un gros; syrop de pavots blancs, de limon, de chacun une demi-once:

mêlez , & faites un julep qui sera pris sur-le-champ.

Cette potion calma tous les accidens , & le malade dormit tranquillement toute la nuit ; j'ajoutai le riz à ses bouillons , ce qui acheva de le guérir.

O B S E R V A T I O N I V^e.

Le 21 Août 1732 , le sieur Clément , Entrepreneur d'une manufacture de drap , fut attaqué d'un flux par haut & par bas , accompagné de cardialgies & de coliques très-considérables ; il faisoit de grands efforts & vomissoit très-peu , parce que l'humidité manquant , les glaires & les biles ne pouvoient être détachées ni rejetées par les efforts du vomissement , ce qui me porta à lui faire prendre deux ou trois onces d'huile d'amandes douces délayées dans une grande écuelle d'eau chaude , tant pour détacher les glaires que pour servir de véhicule aux biles qui en manquoient.

Ce remede fit un si bon effet , que les biles s'évacuerent sans effort , & que le malade vomit beaucoup plus facilement. Le même jour je lui fis prendre un grain de *laudanum* , & le lendemain il fut rétabli en parfaite santé.

O B S E R V A T I O N V^e.

Le 10 Juin 1734 , la femme du sieur Barthelemy , Tailleur d'habits , fut attaquée d'un vomissement & d'un flux de ventre avec des douleurs de coliques très-violentes ; elle avoit

vomi jusqu'au sang & tomboit dans des faiblesses continuelles , tant l'évacuation étoit considérable. Toute mon indication , dans un cas aussi pressant , fut d'abord d'arrêter le vomissement , & le flux dont la malade étoit déjà épuisée ; c'est pourquoi je lui prescrivis la potion suivante :

Prenez eaux de chicorée , de fleurs d'orange , de chacune trois onces ; sel d'absynthe , un scrupule ; confection d'hyacinthe , poudre à vers , de chacune un demi-gros ; élixir de propriété , dix gouttes ; syrop d'absynthe , une once : mêlez , & faites une potion qui sera prise en deux fois.

Dans la crainte que la malade ne vomît cette potion , je la lui fis prendre en deux fois ; le vomissement s'arrêta suivant l'indication proposée : le même soir on lui donna un grain de laudanum. Elle dormit bien pendant la nuit , & le lendemain elle fut rétablie en parfaite santé.

O B S E R V A T I O N VI^e.

Le 26 Novembre 1736 , je fus invité de me transporter au château de Marinville , pour procurer la guérison à M. Joly , âgé d'environ trente ans , & attaqué d'un vomissement violent , pendant lequel il rendoit par haut & par bas avec douleurs , sueurs froides , efforts & coliques très-violentes , des humeurs bilieuses & pituiteuses en grande quantité.

Comme en ce cas la nature avoit déjà fait d'elle-même de grandes évacuations , & qu'il

n'étoit plus question de remédier à la cause du mal, mais aux symptômes, je fis faire d'abord une saignée du bras au malade, pour prévenir l'inflammation & la fièvre; j'ordonnai aussi un lavement anodin fait avec une chopine de bouillon de tripes, qui commença par appaiser les coliques; & afin de calmer la grande irritation qui s'étoit faite dans l'estomac par l'âcreté de la bile, je fis prendre au malade un grain de laudanum, avec un peu de conserve de roses: ces remèdes donnés à temps & à propos, tirèrent d'affaire la malade dans l'espace de vingt-quatre heures.

O B S E R V A T I O N VII^e.

Le premier jour de l'année 1737, je fus appelé pour visiter le nommé Antoine Cloutier, attaqué d'un *cholera-morbus* sec. Il souffroit de cruelles tranchées & des coliques d'estomac, & faisoit de grands efforts sans pouvoir rien rendre ni par le haut ni par le bas, parce que les biles étoient si compactes & si tenaces, qu'elles ne pouvoient se détacher faute de véhicule liquide; ce qui me fit prendre le parti, après la saignée du bras, de donner au malade une grande écuelle d'eau chaude, avec trois ou quatre onces d'huile d'amandes douces: ce remède tempéra l'âcreté des humeurs, appaisa les grandes douleurs par sa partie huileuse, & servit en même temps de véhicule pour détacher & faire couler, par le haut & par le bas, les matieres glaireuses & bilieuses qu'il rendit sans beaucoup d'effort.

Après une telle évacuation , il ne fut plus question que de fortifier le malade en appaisant ses douleurs par le secours des anodins & des cordiaux , tels que sont la confection d'hya-cinthe & le *laudanum* , dont il prit un gros du premier & un grain du second , & il fut guéri deux ou trois jours après.

O B S E R V A T I O N V I I I ^e.

Le 19 Août 1739 , la femme du nommé Boulanger , Cordonnier , demeurant au Faux-bourg de Nancy , fut attaquée d'un *cholera-mor-bus* humide , pendant lequel elle rendoit par haut & par bas des matieres bilieuses avec des efforts très-violens & des douleurs de colique des plus aiguës. Ma premiere indication , après la saignée du bras , fut d'appaiser les douleurs de colique , de fortifier l'estomac de la malade , & d'arrêter le vomissement qui se faisoit avec des violences extraordinaires , par le secours de la potion cordiale & anodine suivante :

Prenez eaux de chicorée , de fleurs d'orange , de chacune deux onces ; de cannelle , une demi-once ; confection alkermès , un gros ; sel de vipere , un scrupule ; syrop d'œillet , une once : faites une potion qui sera prise par cuillerées. Le lendemain la malade ayant repris des forces pour être plus en état de vomir , je lui fis donner vingt grains d'ipécacuanha & une once & demie de manne , délayés dans cinq onces d'infusion de rhubarbe. Elle vomit trois ou quatre fois , & fut aussi purgée par le bas sans beaucoup d'efforts ; elle passa le reste de la jour-

née assez tranquille. Le même soir je lui fis prendre un gros de *diascordium* qui acheva sa guérison.

O B S E R V A T I O N IX^e.

Le 8 Octobre 1741, le nommé Thomassin, demeurant au Fauxbourg Saint-Pierre, fut attaqué d'un *cholera-morbus* si violent, qu'il rendoit par haut & par bas des matieres bilieuses avec des efforts horribles & des coliques très-considérables. Pour appaiser l'inflammation & les tranchées, je fis saigner le malade du bras: on lui donna ensuite le lavement suivant:

Prenez graines d'anis, de coriandre, de chacune une pincée; fleurs de camomille & de mélilot, de chacune une demi-poignée; fleurs de mauve, de pariétaire, de *tapsus barbatus*, de chacune une poignée: faites bouillir dans une suffisante quantité de vin, pour qu'il en reste une livre: dissolvez dans la colature catholicon fin, une once; huile de lin, trois onces: faites un lavement qui sera donné sur-le-champ.

Ce lavement appaisa un peu les douleurs de colique; le même soir je fis prendre au malade un grain de laudanum, qui lui donna quelque peu de repos pendant la nuit: le lendemain matin il prit trois verres d'eau de casse d'heure en heure; ce remède le purgea doucement, & adoucit en même temps les humeurs âcres & bilieuses qui irritoient le ventricule & les intestins. Le même jour, après l'effet des minoratifs, le malade prit un gros de *diascordium*, & le lendemain il fut guéri.

O B S E R V A T I O N X^e.

Pendant le mois de Septembre 1743, la femme du nommé le Noir & la fille Spille-ment me firent prier de les secourir incessamment : ces deux personnes rendoient par haut & par bas des matieres bilieuses, avec des tranchées, des cardialgies, des efforts & des douleurs de colique semblables à celles que souffrent ceux qui ont pris du poison.

Pour appaiser les douleurs & prévenir l'inflammation, je commençai par faire saigner les malades du bras, & en même temps je leur fis donner à chacune un lavement avec la décoction émolliente & carminative, le catholicon, le miel mercuriel & l'huile de lin.

Après l'effet de ce remede, je leur prescrivis le julep suivant : *Prenez* eaux de laitue, de chicorée, de chacune deux onces; esprit de soufre, six gouttes; syrop de limon, une once: mêlez, & faites un julep.

Ce remede fit un effet merveilleux; en calmant les douleurs, il arrêta le flux & le vomissement. Comme ces deux malades avoient été suffisamment évacuées par haut & par bas, je ne jugeai pas à propos de les purger; & je leur fis donner simplement le second jour de la maladie, à chacune, un gros de diascordium qui acheva la guérison.



O B S E R V A T I O N X I^e.

Le 4 Avril 1744 , je fus invité de visiter & soulager Claude Grison , demeurant à Nabecor , près de Nancy , attaqué d'un flux avec une fièvre continue ; des douleurs de colique très-violentes mettoient le malade en danger de mort. La saignée du bras fut d'abord conseillée , tant pour appaiser les tranchées que pour ralentir la grande effervescence de la bile & de la fièvre ; je fis donner en même temps au malade un lavement avec le bouillon de tripes , qui commença à calmer les douleurs ; & pour arrêter le vomissement , je lui fis prendre vingt - cinq grains d'ipecacuanha , dont il fut guéri le jour suivant.

O B S E R V A T I O N X I I^e.

Le 1^{er}. Juin 1745 je fus invité de me transporter au Fauxbourg Saint-Pierre de Nancy , pour soulager & guérir le nommé Barnel , Maître d'Ecole audit lieu , attaqué de cette espece de maladie qu'on nomme *cholera-morbus*. Ce malade étoit épuisé , tant par la grande évacuation par haut & par bas , que par les efforts qu'il faisoit en vomissant , par les cardialgies , les foiblesses , les tranchées & les coliques qu'il souffroit pour lors : je me déterminai à lui prescrire une légère saignée du bras , afin de prévenir l'inflammation & la fièvre imminente ; & à l'instant je lui fis faire la potion comme il suit :

Prenez eaux de chicorée , de mélisse , de cannelle , de chacune deux onces ; électuaire diascordium , un gros ; bézoard minéral , un scrupule ; essence de cannelle , une goutte ; syrop de corail , une once : mêlez , & faites une potion à prendre par cuillerées.

Le malade prenoit de demi-heure à autre une cuillerée de cette potion , qui lui fit bien , car elle arrêta son vomissement : mais comme il s'agissoit aussi d'appaiser les douleurs du bas - ventre , je lui fis donner le lavement suivant :

Prenez lait de vaches , une livre : dissolvez après l'ébullition jaunes d'œufs n^o. 2 ; sucre roux , deux onces ; huile de noix , trois onces : mêlez , & faites un lavement qui fera pris sur-le-champ.

Ce malade fut un peu plus tranquille après avoir pris le lavement , & dès le lendemain il fut en état de vaquer à ses affaires.

Le 16 Août de la même année , le nommé l'Escuyer , Jardinier au même Fauxbourg , fut guéri de la même maladie avec de pareils remèdes.

*OBSERVATION sur le cholera-morbus ,
par M. Buc'hoz.*

Je fus appelé en 1767 pour traiter la femme du nommé * * * * , demeurant à Nancy , grande rue Ville-vieille : elle étoit attaquée d'un cholera-morbus ; elle rendoit par

haut & par bas des matieres âcres & noirâtres; elle ressentoit des anxiétés & des picotemens dans le ventre; elle avoit de la fièvre, & souvent des foibleesses & des convulsions.

La premiere indication à remplir par un Médecin dans cette maladie, est d'adoucir les matieres âcres, d'en procurer l'évacuation par des remedes convenables; & la seconde indication est de calmer le mouvement des nerfs & de donner aux fibres le ton qui leur est nécessaire. Pour satisfaire à ces indications, je lui fis prendre des lavemens émolliens & huileux, & je lui prescrivis une potion huileuse avec deux onces d'huile d'amandes douces & une once de syrop de diacode, que je lui fis prendre en deux doses à deux heures de distance: on lui réitéra les lavemens, ce qui appaisa les tranchées; le lendemain je la purgeai avec une médecine ordinaire, & elle se trouva en peu de temps soulagée.



C O L I Q U E.

*OBSERVATIONS sur la Colique ,
par M. Marquet.*

O B S E R V A T I O N 1^{ere}.

*Colique d'estomac , goutte remontée &
jaunisse.*

LE 17 Janvier 1753 , je fus mandé de la part de M. Hugo , Chanoine , afin de partir en diligence pour Saint-Diez , pour le guérir d'une jaunisse universelle & d'une colique très-dangereuse qui le tourmentoit depuis environ trois semaines , quoique plusieurs habiles Médecins eussent mis tout en œuvre pour lui procurer du soulagement : enfin le jour de mon arrivée , M. Doron , Médecin ordinaire du malade , & fort entendu dans la Pratique , me fit le détail de la maladie ; & la lecture de plusieurs lettres en forme de consultations très-savantes , envoyées par M. Kast , Médecin de la feuë Reine de Pologne , & en même temps une longue liste de tous les médicamens qu'on avoit mis en usage.

En examinant l'état du malade , je remarquai la couleur jaune de tout le corps , particulièrement du visage & des yeux ; le pouls plein , fiévreux ; la tension des hypocondres ,

notamment de l'épigastre qui étoit la partie souffrante , avec les urines rouges & fort enflammées sans aucun dépôt : mais sachant que le malade étoit sujet à la goutte , tantôt aux mains , tantôt aux pieds , successivement , il ne me fut pas difficile à deviner que cette colique étoit causée par une goutte remontée , dont la matiere se fixoit sur l'estomac , & dont l'ictéritie étoit la suite. Cette matiere gouteuse se développoit périodiquement deux ou trois heures après le repas , dans le temps de la digestion , & causoit au malade des cardialgies , des langueurs , des inquiétudes & des coliques d'estomac très-violentes ; elles étoient périodiques , parce qu'elles ne faisoient leurs impressions que dans le temps que les sucs gastriques & pancréatiques se mettoient en mouvement.

Les indications qui se présentoient à remplir étoient de diviser & d'atténuer l'humeur gouteuse attachée & fixée sur les membranes de l'estomac , de l'évacuer tant par la voie des felles que par la transpiration. Pour cet effet , la poudre cornachine me parut très-propre à remplir ces indications ; elle est composée de scammonée , d'antimoine diaphorétique , & de crème de tartre. Ce dernier est atténuant , & propre à diviser & faire détacher les matieres épaisses & collantes fixées sur le velouté de l'estomac.

L'antimoine diaphorétique pousse par la transpiration & par les sueurs , & la scammonée fait évacuer par la voie des felles & des urines.

Le malade prit de quatre jours l'un , deux

scrupules de cette poudre délayée dans du thé ou du bouillon ; il en fut très-bien purgé, & la couleur jaune disparut totalement dès la seconde prise : mais afin de fortifier l'estomac du malade, de lui donner de la gaieté, je lui conseillai de prendre tous les matins douze ou quinze gouttes d'élixir de propriété délayé dans un demi-verre de vin ; il se trouva très-bien de l'usage de ces remèdes, & il fut guéri.

O B S E R V A T I O N I I^e.

Rechûte d'une Colique d'estomac, de jaunisse & de goutte remontée.

M. le Chanoine Hugo, dont je viens de parler, fut derechef attaqué de sa goutte remontée, de sa jaunisse & de sa colique d'estomac, le 30 Mars de la même année. Un reste de matiere gouteuse & collante qui s'étoit fixée depuis long-temps sur le velouté de l'estomac du malade, & qui n'avoit pas pu être évacuée totalement par les purgatifs, se développoit de temps en temps pendant la digestion, & caufoit au malade des cardialgies, des langueurs, des inquiétudes & des coliques très-violentes, accompagnées d'une couleur safranée sur la surface de la peau.

Les cardialgies, les langueurs, se manifestent, lorsque cette matiere se détache, qu'elle se mêle avec le suc gastrique pendant la digestion : c'est alors qu'elle cause des coliques

d'estomac par l'irritation des fibres nerveuses de l'orifice supérieur de ce viscere.

La couleur jaune provient de la partie bilieuse & soporeuse de cette matiere qui se mêle avec le sang.

C'est pourquoi , pour remplir les indications qui se présentent, il est très-nécessaire de purger l'estomac qui est la partie souffrante , par le secours du stibié , dont le malade prendra cinq grains délayés dans une écuelle de bouillon , en y ajoutant un demi-gros de crème de tartre & une once de manne , afin d'adoucir la forte action du vomitif : environ une demi-heure après, le malade vomira ; & dans chaque intervalle que laissera le vomissement , on lui donnera une tasse de thé. Sur la fin de l'opération du remede , il prendra un gobelet de vin chaud avec du sucre : voilà le moyen le plus convenable & le plus expéditif de le tirer d'affaire. Comme la source du mal est dans l'estomac , un seul vomitif fera plus d'effet , & lui donnera plus de soulagement , que ne pourroient faire dix médecines qu'il prendroit consécutivement dix jours de suite. Cependant, si après l'effet de ce remede , il ressentoit encore quelque reste de colique , il pourroit se mettre à l'usage des eaux savonneuses de Plombieres pendant une quinzaine de jours, suivant la méthode usitée ; ensuite, dans la saison convenable , à l'usage de celles de Bussang : ce que le malade exécutera ponctuellement avec beaucoup de succès.

Je lui conseillai de faire treve avec toutes

les odeurs dont il avoit coutume de faire usage; odeurs qui peuvent beaucoup contribuer aux coliques vaporeuses, comme l'expérience journaliere nous apprend qu'elles procurent des vapeurs à quantité de femmes.

COLIQUE NÉPHRÉTIQUE.

OBSERVATIONS de M. Marquet sur la Colique néphrétique.

OBSERVATION I^{re}.

Le 29 Août 1752, je fus appelé pour procurer la guérison à la femme du sieur Collin, Distillateur, âgée de 67 ans, & attaquée d'une colique néphrétique, pendant laquelle elle souffroit des douleurs très-vives dans les deux reins, accompagnées de vomissemens urineux, de foiblesses, de maux de tête, & dont le pouls étoit si ralenti, que l'on pouvoit compter dix temps entre chaque pulsation.

1°. La rétention d'urine vient des pierres, des glaires & des graviers qui sont retenus dans le rein, dans le bassin & dans les uréteres, & qui, par leur séjour, empêchent l'écoulement des urines.

2°. Le vomissement urineux est produit par la partie séreuse du sang, qui ne peut se filtrer dans les glandes rénales à cause des glaires, pierres ou graviers qui les compriment; de sorte que cette sérosité est obligée de retourner dans la circulation, & de se déposer sur

l'estomac , en produisant le vomissement & les cardialgies. Le pouls étoit très-lent à cause des sérosités ou matieres urineuses qui étoient retenues dans la circulation , & qui en ralentoient le mouvement.

Cette maladie ne seroit pas sans danger si elle continuoit long-temps, à cause de l'inflammation qui pourroit survenir dans les reins : ainsi , pour la prévenir, je fis tirer une palette & demie de sang , & en même temps je lui fis donner un lavement émollient , composé avec les feuilles de mauve , de séneçon , de branche-urfine & de pariétaire , de chacune une demi-poignée ; de l'anis verd , une pincée , que l'on fit bouillir pendant un quart-d'heure dans une chopine d'eau de fontaine ; après quoi je fis dissoudre dans la colature une once de catholicon fin , & deux onces d'huile de lin.

Je fis prendre à la malade , après qu'elle eut rendu ce lavement , la potion suivante : *Prenez* des eaux distillées de laitue & de pariétaire , de chacune deux onces ; syrop de diacode & huile d'amandes douces , de chacun une once ; eau de cannelle , une demi-once.

Quelque temps après avoir pris cette potion, elle rendit une pierre de la grosseur d'un pois , & ensuite le vomissement & la rétention d'urine cessèrent tout-à-coup. Cependant , pour évacuer le superflu de l'urine qui auroit pu être retenue dans la circulation , je conseillai à la malade de se purger avec cinq onces d'eau de casse & quinze grains de scammonée en poudre ; ce qui ayant opéré très-bien , elle fut guérie.

OBSERVATION II^e.

O B S E R V A T I O N II^e.

Le 2 Mars 1737, dit le Docteur Marquet, la veuve Plantet, Tailleuse d'habits à Nancy, se trouva incommodée de douleurs très-vives dans les reins, avec suppression d'urine presque totale, symptôme qui caractérise la véritable colique néphrétique : ce qui me confirmoit encore plus dans cette opinion, c'est que la malade avoit des envies de vomir, & qu'elle m'avoua qu'elle appercevoit souvent du gravier & de petites pierres au fond de son urine.

La maladie connue, pour parvenir à une prompte guérison, je fis d'abord donner un lavement émollient & rafraîchissant à la malade, avec deux onces de pulpe de casse délayée dans une demi-livre d'eau de pariétaire; & en même temps je lui fis faire une saignée légère du bras, pour appaiser l'inflammation qui survient ordinairement dans les reins & les uréteres, lorsque les pierres ou graviers y séjournent, ce qui cause le gonflement & la tension de ces viscères, & conséquemment la fièvre. Je lui prescrivis pour boisson ordinaire la tisane faite avec la grande mousse des Vosges, que l'on nomme *muscus terrestris clavatus*, le polypode & la réglisse.

Cette tisane commença à ouvrir les conduits urinaux : mais rien n'a mieux réussi pour pousser les urines, & en même temps les graviers, que les cosses ou filiques seches des haricots, dont je faisois prendre une demi-poi-

gnée à la malade en infusion , en guise de thé : c'est un très-bon apéritif , qui fit son effet promptement, en faisant évacuer avec les urines les petites pierres & graviers qui en arrêtoient le cours , d'où s'ensuivit la guérison de la malade.

O B S E R V A T I O N I I I^e.

Le 27 Août 1752, dit M. Marquet , je fus appelé pour procurer la guérison à l'épouse du sieur Collin , Distillateur , âgée de 67 ans , & attaquée d'une colique néphrétique , pendant laquelle elle souffroit des douleurs très-vives dans les deux reins , accompagnées de vomissemens urineux , de foiblesses , de maux de cœur ; son pouls étoit si ralenti , qu'on pouvoit compter , suivant ma méthode de connoître le pouls par la musique , dix temps entre chaque pulsation.

Dans cette maladie , la rétention d'urine provenoit des pierres , des glaires ou du gravier qui séjournoient dans les reins , la vessie ou les uréteres , & qui par leur présence empêchoient l'écoulement des urines. Le vomissement urineux étoit occasionné par la partie séreuse du sang , qui ne pouvoit se filtrer dans les glandes rénales à cause des glaires , pierres ou graviers qui les comprimoient ; de sorte que cette sérosité , qui étoit obligée de rétrograder dans le sang , se déposoit pour lors sur l'estomac , & y produisoit le vomissement & les cardialgies. Le pouls étoit très-lent à cause des sérosités ou des matieres urineuses , qui ,

étant retenues dans la masse du sang , ralentoient le mouvement de sa circulation. Cette maladie ne seroit pas sans danger , si elle continuoît long-temps , par rapport à l'inflammation qui pourroit survenir dans les reins ; ainsi , pour la prévenir , je fis tirer une palette & demie de sang à la malade , & en même temps je lui fis donner un lavement émollient composé avec les feuilles de mauve , de sénéçon , de branche urfine & de pariétaire , de chacune une demi-poignée ; de l'anis verd , une pincée , que l'on fit bouillir pendant un quart-d'heure dans une chopine d'eau de fontaine , après quoi je fis dissoudre dans la colature une once de *catholicon* fin & deux onces d'huile de lin ; je fis prendre à la malade , après qu'elle eut rendu le lavement , la potion suivante :

Prenez des eaux distillées de laitue & de pariétaire , de chacune deux onces ; syrop de diacode & huile d'amandes douces , de chacun une once ; eau de cannelle , une demi-once. Quelque temps après cette potion , la malade rendit une pierre de la grosseur d'un pois ; le vomissement & la rétention d'urine cessèrent à l'instant. Je conseillai ensuite à la malade de se purger avec cinq onces d'eau de casse & quinze grains de scammonée en poudre , après quoi elle fut bien rétablie.

Dans la colique néphrétique , les lavemens émolliens auxquels on associe de la térébenthine , font très-bien.



Efficacité des Pepins de Sappotille , contre les Coliques néphrétiques.

M. Ranson , Médecin du Roi à Saint-Jean d'Angely (en France) , a employé très-heureusement les *pepins de sappotille* contre les coliques néphrétiques les plus opiniâtres. Il faut piler depuis un gros jusqu'à deux de ces pepins mondés , dans un mortier de marbre , ou autre , pour les délayer dans six ou huit cuillerées d'eau commune pour chaque dose , qu'on donne de quatre en quatre ou de six en six heures , selon que le mal presse & que l'estomac du malade soutient ce remède , qui ne fournit point de suc lacteux , comme les matières dont on se sert pour les émulsions ordinaires : mais quand son amertume rebute , deux ou trois gros de suc candi , ou l'équivalent du commun , en favorisant la trituration de ces noyaux , en rend le goût plus supportable , sans en altérer la vertu , non plus que l'addition d'une cuillerée de *syrop de Charpentier* ou de *calabasse* , qu'on tire de l'Amérique , comme celui des cinq racines apéritives , & même celui de capillaire , &c. Outre cela , l'addition des véhicules diurétiques , tels que l'eau distillée de fleurs de fèves , de camomille , de chardon-bénit , celle de pariétaire ou son suc , concourent utilement au bon succès ; & quand il s'annonce , il est bon de ne continuer ce remède que de huit en huit ou de douze en douze heures discontinuant de le donner , quand l'urine soutient son cours , qu'elle prend une bonne

qualité , & sur - tout lorsqu'elle charrie des glaires ou des graviers , n'insistant point au-delà de quatre ou cinq jours consécutifs , & même moins , sur ce remède. Si , au lieu de favoriser le cours des urines , l'issue des glaires & des graviers , l'inflammation continuelle des reins , le mal s'aigrit , on pourra bien y revenir , en saisissant quelques autres momens plus favorables , s'il s'en présente ; car cette maladie n'est pas toujours susceptible de guérison , comme l'ouverture de ceux qui en périssent le démontre , par le délabrement que souffrent les reins , & les engorgemens dans les uréteres : mais si ce remède , servi en liquide , est constamment rejeté par l'estomac sans produire de délivrance , il faut le donner en substance bien pilée avec un peu de sucre candi ou ordinaire , un peu de syrop approprié , à la dose d'un gros seulement , & même moins , par des intervalles assortis à la foiblesse de l'estomac , l'incorporant avec la confection d'hyacinthe , du syrop de kermès , & des gouttes anodines de Sydenham , afin qu'y séjournant davantage , il y produise l'effet désiré , s'accommodant par le véhicule propre à la facilité qu'on trouvera de le faire passer. Lorsque les malades ont une aversion soutenue pour les bouillons , on doit les supprimer , & essayer le chocolat vanillé à l'eau , ou mêlé d'un peu de lait : on doit insister sur l'usage de cette préparation , variée à proportion de l'avantage qu'on en retirera , sans se rebuter pour avoir été vomie dès le commencement , mais même après en avoir digéré quelques prises , puisqu'une seule , qui

occasionne le déplacement des graviers amoncelés, ou des glaires recuites dans le bassin du rein ou dans les uréteres, fait cesser les nausées & le vomissement. L'arbre d'où vient ce fruit est nommé en Amérique, où il est produit, *sapotillier*, & par Linnæus, *achras Plumieri*.

COMA SOMNOLENTUM ou CATAPHORA.

DISSERTATION sur le Coma-somnolentum, par M. Buc'hoz.

LE *coma-somnolentum*, ou le *cataphora*, est un sommeil profond, dont le malade étant tiré, quoique difficilement, ouvre des yeux étincelans, & aussi-tôt après il se rendort très-profondément.

Pour connoître la cause de cette maladie, il faut savoir ce qui occasionne le sommeil naturel. La Physiologie nous apprend que tout ce qui peut empêcher la vibration libre des nerfs qui servent aux vibrations & aux mouvemens volontaires, doit être regardé comme la cause du sommeil, tels que la compression du cerveau, le relâchement de ses fibres & de ses membranes. La compression du cerveau se fait, ou par l'augmentation de la quantité des humeurs qui se trouvent dans la substance, ou par l'augmentation de leurs volumes, la quantité demeurant toujours la même. Ainsi, toutes

les fois que la pléthore , soit réelle ou apparente , ou la cacochymie , existera dans le cerveau , autant de fois il se trouvera comprimé , & par conséquent la liberté de la vibration de ses nerfs sera empêchée & le mouvement des esprits animaux dans les nerfs sera gêné. Les vibrations & les mouvemens volontaires manqueront donc tout-à-fait , ou du moins diminueront de beaucoup , & pour lors le sommeil naturel s'ensuit ; d'où il arrive que ceux qui ont beaucoup de sang , qui sont cacochymes , sont enclins au sommeil : c'est par cette raison, que la trop grande quantité de boisson occasionne aussi le sommeil. La compression du cerveau peut pareillement occasionner la bouffissure & la grosseur des vaisseaux de ce viscere: cette tuméfaction est toujours une suite , ou de l'augmentation du volume des liquides qui se trouvent contenus dans les mêmes vaisseaux , ou de leur raréfaction. Tout ce qui pourra augmenter le mouvement intestin du sang produira nécessairement la raréfaction des liquides du cerveau , tels que les fièvres , les liqueurs spiritueuses , les alimens venteux , les remedes volatils. Nous voyons aussi toujours que le sommeil vient dans la fièvre , après avoir bu des liqueurs spiritueuses & du vin , après avoir mangé des alimens venteux & avoir pris des remedes salins , sulfureux , volatils & aromatiques.

Le relâchement du cerveau est occasionné par l'abondance de l'humeur pituiteuse dans ce viscere , soit que cette humeur se trouve répandue dans la propre substance du cerveau , soit

qu'elle soit contenue dans ses vaisseaux lymphatiques. Ce *relâchement* peut aussi être causé par des mouvemens violens, longs & procédans des fibres ; d'où il arrive que le sommeil survient ordinairement après de longs & violens exercices du corps. Si toutes ces causes ne prévalent que de peu sur l'état naturel, soit des solides, soit des liquides, en sorte que l'effort qu'emploient les liquides contre les solides puisse être surpassé pendant quelque espace de temps par la réaction des solides, pour lors le sommeil sera léger & naturel : mais si la résistance des liquides est augmentée, de même que leur compression, par leur trop grande abondance dans le cerveau & par leur raréfaction ; ou, si au contraire le relâchement des solides est si grand, qu'il donne lieu à un amas d'humeurs trop abondant dans le cerveau, en sorte que les solides ne puissent pas se contracter assez fortement pour agir sur elles, dans ce cas, le sommeil deviendra plus profond & très-difficile à surmonter.

Les causes éloignées du *coma-somnolentum* seront donc tout ce qui peut augmenter ou raréfier le sang dans le cerveau, telles que les obstructions & les compressions de ses vaisseaux ; car les vaisseaux étant comprimés & obstrués, il faut nécessairement que le sang y croupisse, s'y amasse & y abonde.

Les vaisseaux sanguins du cerveau peuvent être comprimés par les tumeurs voisines, si, par exemple, les vaisseaux lymphatiques ou les glandes du cerveau, des oreilles, des narines, sont remplies d'une pituite ou d'une

lymphe trop épaisse ; car les glandes des narines étant plus que pleines , il faut qu'elles gonflent : elles ne peuvent gonfler qu'elles ne compriment les vaisseaux voisins , & qu'elles n'empêchent par-là le retour du sang qui vient du cerveau , d'où naissent souvent une pesanteur de tête & une envie de dormir. Cette compression provient encore quelquefois des contractions polypeuses des artères carotides & vertébrales ; car les tumeurs polypeuses ne peuvent augmenter par intervalles, sans occasionner une plus grande compression sur les vaisseaux du cerveau , d'où proviennent pareillement la pesanteur & le penchant au sommeil.

Enfin, toute tumeur généralement quelconque , formée , soit au-dedans , soit au-dehors du crâne , fera toujours une compression sur les vaisseaux du cerveau , lorsqu'elle comprimera les veines qui rapportent le sang du cerveau ; telles sont les tumeurs des glandes de la bouche , qui compriment les veines jugulaires.

La raréfaction du sang dans le cerveau sera toujours causée par tout ce qui peut augmenter son mouvement intestin dans toutes les parties, ou même seulement dans la tête ; ainsi , les aromatiques & les odoriférans approchés du nez peuvent occasionner quelquefois des douleurs de tête avec des envies de vomir.

Le diagnostic du coma-somnolentum est très-facile : on le reconnoît par le sommeil même qui est surnaturel , profond & de longue durée, sans fièvre. Les comateux , réveillés subitement, prononcent quelques paroles qui approchent

du délire , mais non pas si constamment que dans le coma-vigil : abandonnés aussi-tôt à eux-mêmes , ils retombent de nouveau dans leur premier sommeil ; quand on les réveille , ils ouvrent des yeux tout étincelans.

Le coma se distingue de l'apoplexie , en ce que les apoplectiques ne sentent rien , quoiqu'on les pince , qu'ils demeurent immobiles , & qu'ils ronflent beaucoup ; tandis que les comateux s'apperçoivent lorsqu'on les pique , qu'ils remuent , qu'ils répondent lorsqu'on leur parle , & ne ronflent point.

On distingue le coma , de la syncope , par le pouls qui est languissant & petit dans la syncope , tandis qu'il est quelquefois plein dans le coma ; d'ailleurs , ceux qui sont dans la syncope ont le visage semblable à des morts , ce qui n'arrive pas aux comateux.

Le coma se reconnoît encore de la passion hystérique , en ce que les femmes hystériques sentent bien lorsqu'on les touche , mais elles ne peuvent parler.

Le coma differe du carus , en ce que dans le carus toute présence d'esprit est absolument perdue , tandis que dans le coma elle est seulement affoiblie ; le sommeil est plus profond dans le carus , & on ne peut pas tirer une parole de ceux qui sont affectés de cette maladie.

Enfin , le coma differe de la léthargie , en ce que dans la léthargie la fièvre & le délire accompagnent le sommeil profond , ce qui n'arrive pas dans le coma.

Le diagnostic des causes du coma peut faci-

lement se reconnoître par les suites. Un tempérament pituiteux , la vieillesse ou la jeunesse , le climat & la saison froids & humides , la suppression totale de l'excrétion pituiteuse par la bouche & par les narines , une pesanteur & le froid de tête précédent , tout cela annonce que le coma provient des humeurs pituiteuses qui croupissent dans le cerveau : une disposition pléthorique , une rougeur du visage , des battemens précédens dans la tête avec douleur gravative , indiquent que l'affection soporeuse provient du sang.

Les tumeurs du cerveau ne peuvent presque se connoître par aucun indice , mais seulement par l'ouverture du crâne après la mort. Cependant vous pouvez présumer s'il y a tumeur & si elles sont polypeuses ou fongueuses , lorsqu'il y a une plus grande pesanteur de tête dans certains temps de l'année , sur-tout dans les temps pluvieux & humides , & lorsque cette douleur est accompagnée d'un battement violent , sans aucune autre cause précédente & apparente.

Dans le coma , l'empêchement de la parole quoique le malade entende , un bruit dans le gosier , une difficulté d'avaler , une pituite légère distillante des narines , une rétention des urines & des matieres fécales , un renversement subit parderriere , dénotent qu'il y a du danger dans le malade.

Si le coma est occasionné par la défaillance des forces , il est plus dangereux.

Les affections comateuses sont ordinairement mortelles dans les vieillards.

L'écoulement goutte à goutte de sang des narines , au commencement de la maladie, les flux de ventre, le refroidissement, la convulsion & l'abattement sont pernicioeux aux comateux.

Si l'affection comateuse reparoît de nouveau dans les redoublemens de fièvre, elle est mortelle.

L'affection comateuse qui survient dans les maladies très-aiguës, est fort dangereuse ; car quelquefois les comateux deviennent frénétiques, de même que les frénétiques deviennent à leur tour comateux. Si les grandes douleurs de tête & le délire précèdent le *coma*, il n'est pas moins dangereux ; si la frénésie survient au *coma* qui provient de cause froide, c'est un bien.

Lorsque le *coma* est occasionné par une pléthore réelle ou apparente, les saignées du bras, du pied, des jugulaires, seront très-bonnes ; les lavemens laxatifs feront aussi bien ; les légères purgations de casse, de catholicon, de manne, conviendront : on évitera les médicaments échauffans, de peur qu'en agitant le sang trop abondant, ou en augmentant sa raréfaction, ils n'excitent une plus grande compression sur le cerveau.

Si le *coma* provient d'une pituite visqueuse, qui englue le cerveau, on emploiera sagement les remèdes qui évacuent par haut & par bas : la résine de jalap, poussée même jusqu'à un scrupule, fera très-bien ; les clysteres âcres conviendront aussi : on appliquera sur la tête des épispastiques ; on donnera des sternutatoires,

& on fera prendre intérieurement des décoctions aromatiques & les différentes eaux anti-apoplectiques. Si le coma doit sa naissance aux tumeurs du cerveau, comme les tumeurs empêchent la circulation libre du sang, il faut faire révulsion par la saignée du pied ; & si le sang est déjà accumulé dans le cerveau, on fera la saignée à la jugulaire.

Si les narcotiques ont donné lieu à cette maladie, on prescrira les émétiques, les castoréum & les alexipharmques. On emploiera par intervalle les frictions, les sternutatoires & les vésicatoires.

Si l'affection soporeuse est occasionnée par la fumée du charbon, on ordonnera les vomitifs ; on y ajoutera ensuite les alexipharmques & les diaphorétiques mêlés avec les acides, & on prescrira même quelquefois la saignée.

C O M A - V I G I L.

D I S S E R T A T I O N sur le Coma-vigil
par M. Buc'hoz.

Le coma-vigil est un penchant insurmontable au sommeil, avec un réveil perpétuel & opiniâtre.

Il y a deux choses à examiner dans le coma-vigil : 1° d'où provient ce penchant insurmontable au sommeil ; 2° pourquoi le malade, qui a tant d'envie de dormir, veille continuellement.

Quant à ce qui regarde le penchant insur-

montable au sommeil , il provient de la même cause que le *coma-somnolentum* , c'est-à-dire , de quelque compression sur le cerveau. A l'égard de la veille continuelle malgré le penchant au sommeil , elle est assez facile à expliquer. Tout le monde fait que le sommeil n'est empêché que parce que les fibres nerveuses sont mues plus souvent & plus fortement. Il faut donc que l'humeur qui comprime un peu les fibres nerveuses du cerveau, les frappe aussi plus fortement & plus souvent : mais cette humeur ne peut leur donner des vibrations plus fortes , à moins qu'elle n'ait elle-même un mouvement plus fort , ou qu'elle ne soit plus acrimonieuse. On ne peut pas dire que l'humeur qui comprime ait un mouvement plus fort , puisque le pouls n'est fréquent , ni grand ni fort dans cette maladie ; il s'ensuit donc que pour que cette humeur frappe les fibres nerveuses plus vivement & plus fréquemment , il faut qu'elle soit plus acrimonieuse : d'où l'on peut conclure que la cause du *coma-vigil* est une humeur séreuse imprégnée de sels âcres , répandue & accumulée dans le cerveau. Tandis que cette humeur relâche les fibres d'un côté , & les comprime à cause de sa quantité , d'où provient le penchant au sommeil , elle les picote d'un autre côté à cause de son acrimonie , ce qui rend leurs vibrations plus fortes & plus fréquentes , & par conséquent interrompt le sommeil. Cette opinion est d'autant plus vraie , qu'elle est appuyée même par les vedemes érétypélateux , dont les comateux sont

ordinairement affectés. Personne n'ignore que l'œdeme érétypélateux provient de l'effusion d'une sérosité âcre & bilieuse ; la cause du *coma-vigil* est donc un œdeme érétypélateux du cerveau. On fait d'ailleurs que les comateux deviennent quelquefois frénétiques par l'augmentation & la communication de l'inflammation.

Le diagnostic de cette maladie est très-facile : les malades ont un penchant continuel au sommeil, sans pouvoir dormir ; leurs paupières sont abattues, leurs yeux fermés, & cependant ils ont des insomnies, ils s'agitent ; quelquefois même ils parlent & ils crient.

Si le *coma-vigil* est une suite de grandes douleurs de tête ou de délire, il est toujours dangereux ; si une sueur froide survient au malade, il n'y a plus d'espérance ; des convulsions dans le *coma-vigil* menacent de grands délires. La cure du coma est la même que celle de la léthargie.

*OBSERVATIONS sur le Coma, par
M. Marquet.*

OBSERVATION I^{ère}.

Le 13 Août 1729, l'on m'envoya chercher pour avoir soin du rétablissement de la nommée Noirel, rue des Artisans à Nancy, tombée dans cette espèce d'affection soporeuse, que l'on appelle *coma-somnolentum* : c'est un profond sommeil sans fièvre, pendant lequel le malade étant excité, ouvre les yeux, ré-

pond , & d'abord après retombe dans son assoupissement. Cette maladie ne differe que du plus au moins de l'apoplexie , dont elle approche beaucoup : c'est pourquoi je traitai cette femme de la même manière , en lui faisant faire une saignée du bras ; ensuite je lui fis prendre cinq grains de tartre émétique , dont elle fut purgée par haut & par bas ; après quoi elle revint de son sommeil ; & pour prévenir la rechûte , je conseillai à la malade de prendre tous les matins douze ou quinze gouttes d'élixir de propriété , avec une once de syrop de stoechas délayé dans un verre d'eau de bétoine , qu'elle continua pendant quinzaine.

O B S E R V A T I O N I I^e.

Le 8 Septembre 1729 , je fus appelé pour secourir le nommé Vaudret , demeurant à Bon-secours , Fauxbourg de Nancy. Il étoit tombé dans un sommeil profond , approchant de l'apoplexie : étant excité , il se réveillait & répondoit ; mais il retomboit d'abord après dans son assoupissement. Cette maladie est occasionnée par la compression de la substance corticale ou médullaire du cerveau , d'où vient le ralentissement des esprits animaux dans leurs mouvemens ; ce qui produit le sommeil. Comme cette maladie pouvoit dégénérer en apoplexie , dont elle est un diminutif , il étoit absolument nécessaire d'en prévenir les suites fâcheuses : ainsi , pour ranimer le sang ,

dont la circulation étoit ralentie : & pour donner plus de ressort aux fibres nerveuses & tendineuses , je prescrivis au malade quatre grains de verre d'antimoine , qu'il avala dans une cuillerée de bouillon : mais comme ce remede ne suffisoit pas pour l'éveiller , je me vis obligé de lui faire prendre des lavemens avec une livre de décoction carminative & émolliente , dans laquelle je fis délayer une demi-once d'*hiera-picra Galeni* & une once de miel mercuriel.

Nonobstant l'effet de ce remede, le malade restoit toujours dans son sommeil ; ce qui me détermina à lui prescrire une saignée du pied , & à lui faire appliquer en même temps un grand emplâtre vésicatoire sur la nuque du col , & deux jours après de lui faire prendre le soir , une demi-heure avant souper , un gros de pilules de Francfort , dont il fut parfaitement bien purgé & guéri.

CONSERVATION HUMAINE.

Moyen de conserver l'Espece humaine.

LA chaleur à laquelle les travaux de la campagne exposent les Moissonneurs & autres pendant l'été , leur nuit principalement par les sueurs excessives dont ils sont couverts ; c'est à l'épuisement qui en est la suite , à l'altération putride des humeurs que

cet épuisement & l'ardeur du soleil produisent, qu'on doit attribuer les maladies dont ils sont souvent les victimes. A la suite de leurs travaux, l'eau à laquelle ils ont recours pour étancher leur soif, ne suffit pas pour les préserver de ces malheurs : mais ils peuvent, par un moyen très-simple & très-peu dispendieux, rendre cette boisson salutaire ; qu'ils aient soin d'avoir du vinaigre mêlé en une demi-verrée sur chaque bouteille d'eau, ils pourront alors se désaltérer sans inquiétude. Chaque Soldat Romain portoit avec lui une bouteille de vinaigre, & c'est par le secours de son mélange dans l'eau dont il s'abreuvoit, qu'il essuyoit les plus grandes fatigues sans être incommodé.

CONSOMPTION.

Spécifique contre la Consomption des enfans.

M. MARC, Médecin Hanovrien, a publié le remède suivant, comme un spécifique assuré contre l'atrophie, ou consomption, sur-tout celle des enfans : Faites avaler, dit-il, chaque jour au malade, dans du lait, deux lots de gland dépouillé de son écorce, rôti, moulu comme le café, & mêlé avec un ou deux gros de café de la Martinique, ou bien un quart de gland rôti avec un huitieme

de cacao. Cette boisson , ajoute l'Auteur , continuée plus ou moins long-temps suivant le mal , ramene peu-à-peu les forces , l'embonpoint & la santé.

C O N S T I P A T I O N.

OBSERVATION sur une Constipation opiniâtre chez un Paralytique , guérie par l'usage du sel de-Soude ; par M. Desaiyre , Apothicaire à Liege.

LE malade qui fait le sujet de cette observation , accablé depuis trois ans d'une hémiplégie , ne pouvoit avoir de selle , sans le secours de quelque remède. Ceux qui sont les plus recommandés pour aiguillonner le ventre , n'avoient d'effet chez notre malade qu'aux plus fortes doses. Les Gens de l'Art , rebutés du peu de succès des eccoprotiques & des drastiques violens qu'ils avoient mis en usage , se rendirent à l'autorité du grand Boërrhaave , qui fait dans sa Chymie l'éloge de la vertu des sels alkalis dans l'inertie des viscères du bas-ventre. On opina donc pour ce genre de remède , & ce fut au sel de soude qu'on donna la préférence , comme étant l'alkali dans lequel on soupçonne le moins d'âcreté & de causticité. Le malade prit pendant

six semaines vingt grains de sel de soude dissous dans un verre d'eau de fontaine, le matin à jeun. Pendant les dix premiers jours, ce remède n'opéra que par la voie des urines; il fallut encore y joindre quelques doses de pilules catartiques de Ruffius, pour faciliter la liberté du ventre. Au seizième jour, on eut la satisfaction de voir le ventre se desserrer de lui-même, & se soutenir ensuite dans ses fonctions naturelles. Au bout des six semaines, on a cessé l'usage du sel de soude, & le malade n'a plus eu besoin de tous les purgatifs qu'il avoit pris jusqu'alors.

CONVULSIONS.

OBSERVATIONS de M. Marquet sur les Convulsions.

OBSERVATION I^{re}.

Mouvements convulsifs.

LE 8 Janvier 1731 je fus invité de procurer la guérison de la fille du nommé la Roche, Garde-du-Corps du feu Duc Léopold; cette fille étoit âgée d'environ 8 ans, & tomboit souvent dans des mouvements convulsifs; maladie que je ne pouvois attribuer qu'à une mauvaise digestion & à des matieres âcres vermineuses:

c'est pourquoi ma premiere indication fut , après la saignée du bras , de lui prescrire le bol purgatif suivant :

Prenez jalap en poudre, agaric en trochisques , poudre à vers, de chacune un scrupule, avec une suffisante quantité de syrop de fleurs de pêcher : faites un bol à prendre le matin , & deux heures après , un bouillon.

Ce remede la purgea cinq fois par le bas & lui fit jetter quelques vers ; après quoi je lui fis prendre tous les matins , pendant quinze jours , des poudres de guttete & contre-vers , de chacune un scrupule , délayé dans un petit verre de vin. Elle fut parfaitement guérie en peu de temps , sans aucune rechûte.

O B S E R V A T I O N II^e.

Le 10 Avril 1740 je fus appelé pour visiter la fille du nommé Collin , âgée de dix à douze ans , & attaquée de temps à autre de mouvemens convulsifs qui lui faisoient perdre la parole & la connoissance , & la jettoient dans une stupidité si grande , qu'elle perdoit la mémoire de ce qui s'étoit passé avant ses accès. J'attribuai la cause de ce mal à des matieres vermineuses, qui , s'étant mêlées avec le sang & les esprits animaux, leur caufoient un mouvement déréglé.

Toute mon indication se porta donc à purger la malade & à évacuer les matieres qui faisoient la cause prochaine de sa maladie; en conséquence, je lui fis prendre la potion vermifuge suivante:

Prenez eaux de pourpier, de chicorée, de chacune deux onces; dissolvez-y manne choisie, une once : délayez dans la colature poudre à vers, un demi-gros; tartre stibié, quatre grains : mêlez, & faites une potion qui sera prise le matin.

La malade prit cette potion, & dans chaque intervalle que laissa le vomissement, on lui donna sept ou huit cuillerées d'eau tiède : ce remède lui fit jetter par la bouche quantité de bile & de matières aigres, avec sept à huit gros vers; moyennant quoi elle fut guérie de ses convulsions.

Nonobstant sa guérison, pour prévenir la récurrence, je lui fis prendre tous les matins le vin vermifuge suivant :

Prenez racines de fougère, de gentiane, de chacune une demi-once; feuilles d'aurone, d'absynthe, de tanaïse, de chacune une poignée : faites infuser à froid, pendant vingt-quatre heures, dans trois livres de vin vieux. La malade en prendra tous les matins un verre en s'éveillant.

O B S E R V A T I O N III^e.

Convulsions périodiques.

Le 19 Février 1749, je fus invité de la part de Madame la Marquise de Baleslein de traiter un enfant âgé de 4 ans, attaqué de convulsions très-violentes, causées, selon toute apparence, par les matières vermineuses; c'est pourquoi je lui fis prendre la potion suivante :

Prenez poudres à vers , de guttete , de chacune un scrupule ; eau de fleurs de tilleul , deux onces ; syrop violat , une once : mêlez , & faites une potion qui sera prise par cuillerées.

Lorsque les convulsions furent passées , je lui fis prendre deux grains de tartre stibié délayés dans un petit gobelet de thé ; il vomit cinq ou six fois de la bile ; il prit ensuite tous les matins , pendant quinze jours , dix grains de la poudre de guttete.

Il ressentit encore quelques accès de ses convulsions , qui cessèrent entièrement trois semaines après.

O B S E R V A T I O N I V^e.

Convulsions continuelles.

Il n'est pas rare de voir des enfans attaqués de mouvemens convulsifs ; mais il est peu commun d'en trouver , dont les convulsions soient continuelles.

Le 2 Janvier 1753 je fus invité , conjointement avec M. François , Médecin de Nancy , pour consulter sur la maladie de l'enfant de M. Rouot , Capitaine au Régiment des Gardes - Lorraines ; il étoit âgé de 13 mois , & depuis quelques jours incommodé de convulsions continuelles , avec redoublement & fièvre. Comme les convulsions des enfans proviennent ordinairement , ou de la petite vérole , ou de la dentition difficile , ou des vers , il s'agissoit d'examiner & de savoir laquelle de

ces maladies produisoit les convulsions continues ; la premiere ne pouvoit avoir lieu , parce que sept à huit jours s'étoient déjà écoulés depuis l'invasion de la maladie , sans qu'il y parût aucune éruption ni pustule. Nous ne pûmes soupçonner les vers , parce que cet enfant étoit trop gros & en embonpoint avant cet accident , & qu'il n'avoit aucun signe de vers ; par conséquent nous conclûmes que la difficile dentition étoit la cause prochaine & immédiate des tremblemens , des spasmes & des mouvemens convulsifs , dont le petit malade étoit tourmenté continuellement & sans relâche.

Nous prîmes donc le parti de lui prescrire la poudre suivante :

Prenez poudre antispasmodique de Stalh , trente grains ; kermès minéral , mercure doux , de chacun trois grains : mêlez le tout pour six prises égales , qui furent données au petit malade de quatre en quatre heures dans la pulpe d'une pomme cuite.

Ce remède n'ayant pas fait beaucoup d'effet , nous convînmes de lui donner tous les matins de la poudre de guttete & de l'œthiops minéral , de chacun dix grains , incorporées avec un peu de miel ; de lui faire prendre quelques lavemens avec le lait & la poudre à vers , & de frotter souvent les gencives avec le miel , afin de les ramollir & de procurer plus facilement l'éruption des dents : ces derniers remèdes firent un très-bon effet , car plusieurs dents ayant paru à-la-fois , les convulsions cessèrent en même temps ; après quoi il fut purgé avec un demi-verre de dissolution de casse.

*OBSERVATIONS sur les Convulsions ,
par M. Buc'hoz.*

OBSERVATION I^{re}.

En 1765 , M. *** , Avocat à la Cour Souveraine de Lorraine & de Barrois , prit , pour se purger , une prise de poudre d'Alhiaud : une heure après il fut attaqué de mouvemens convulsifs si considérables , qu'on auroit dit qu'il étoit dans un état désespéré ; il avoit en outre le ventre tendu. On me vint chercher à l'instant pour lui procurer du secours. M'ayant fait rendre compte du sujet de la maladie , j'ordonnai une potion huileuse & des lavemens émolliens & adoucissans. Ces remèdes produisirent l'effet que j'en attendois ; ils soulagerent en peu de temps le malade.

OBSERVATION II^e.

Dans la même année , la nommée *** , demeurante rue de la Source , Ville-vieille à Nancy , deux jours après sa couche , prit des pilules purgatives que lui donna un Charlatan : deux heures après , elle eut de violentes tranchées dans le ventre ; une grande fièvre survint , les mouvemens convulsifs se mirent de la partie , les lochies se supprimerent. On demanda pour lors mon ministère ; je lui prescrivis une potion huileuse & des lavemens aussi huileux & émolliens , ce qui calma les douleurs & les mouvemens convulsifs. Le len-

demain je lui fis prendre une potion anti-hystérique & emménagogue , qui rappella entièrement les lochies , & la malade en fut très-soulagée.

OBSERVATION sur l'efficacité de la Musique contre les Convulsions , par M. Paret , Médecin à Saint-Etienne-en-Forez.

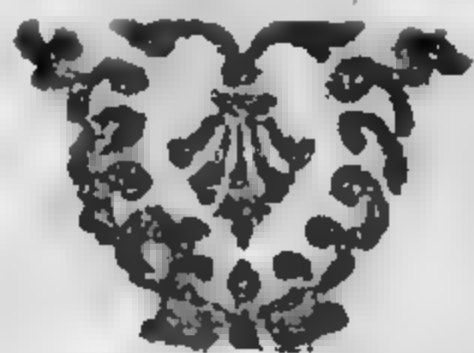
Une jeune fille , âgée d'environ onze ans , fort prématurée relativement aux facultés intellectuelles , ayant le genre nerveux très-sensible & très-irritable , fut attaquée , il y a environ deux ans , de douleurs violentes dans tout le corps , avec insomnie , tension excessive & fort douloureuse des muscles de l'abdomen. Ces accidens étoient accompagnés d'une petite fièvre , qui dura près de deux mois ; pendant lesquels on prit des remèdes de toutes les mains. La maladie fut regardée comme une fièvre entretenue par des obstructions , jugée comme incurable , & traitée en conséquence durant environ six semaines , sans succès. Ce fut à cette époque qu'on m'appella. Je crus n'entrevoir dans cet état qu'une affection spasmodique du genre nerveux , suivie de crampes & de tension , occasionnées par une humeur rhumatismale. Le traitement fut dirigé selon mes vues ; les adoucissans , les calmans , les bains commencerent la cure , que terminerent les laxatifs & les diaphorétiques. Le ventre , qui avoit été météorisé & ballonné pendant

toute la maladie , s'affaissa subitement dans une matinée ; toutes les fonctions furent rétablies , & la maladie disparut jusqu'à une nouvelle scene , qui fut deux ans à se préparer. Dans cet espace de temps , la jeune personne grandit beaucoup ; l'expansion qu'avoient soufferte les fibres en tout sens les rendant plus mobiles , la maladie se déclara de nouveau , avec à-peu - près les mêmes symptômes. J'employai les mêmes remèdes que la première fois ; & malgré leur usage , ayant apperçu de légers mouvemens convulsifs en différentes parties , je proposai les bains froids. Mon sentiment trouva des contradicteurs de plus d'une espece , attendu que la saison étoit encore peu avancée ; je ne pus pas même obtenir qu'on versât de l'eau froide sur la tête de la malade. On donna les bains , mais plutôt chauds que tièdes : les convulsions se déclarerent avec une violence qui surpassa tout ce que je craignois ; les bonds & les élans furent pendant quatre ou cinq jours & autant de nuits si forts , qu'il falloit deux hommes pour retenir dans le lit la jeune personne , d'ailleurs foible & délicate. Le Peuple cria d'abord au maléfice ; mais l'opposition à faire employer les bains généraux ou particuliers d'eau froide , m'engagea à proposer les eaux de veau ou de poulet (altérées avec des plantes nitreuses) , & la musique. On fit en conséquence entrer deux Ménestriers , disposés à donner leur premier coup d'archet. A l'instant de leur apparition , les convulsions

cesserent d'abord , & reprirent peu de temps après : on changea d'air , & les convulsions cessèrent encore , pour reparoître ; enfin , au troisieme air , qui sans doute se trouva plus au goût de la malade , elle demanda un violon qu'on lui donna ; & quoiqu'elle n'eût jamais fait d'autre essai , son œil fixé sur les Joueurs , son attention fut si grande & ses mouvemens si rapides , qu'elle suivoit ceux des Ménétriers , sans causer aucune discordance. Les connoisseurs ne pouvoient s'empêcher de convenir de la justesse & de la précision qu'elle observoit ; son oreille étoit même si délicate , qu'elle faisoit des reproches aux Ménétriers , qui , obligés de jouer une grande partie de la nuit , se trouvoient eux-mêmes sur la fin dans le cas de manquer de mesure. La petite malade ne discontinua point de jouer plus de trente heures de suite , sans autre interruption que celle qu'il falloit pour prendre ses bouillons ; & dans ce court intervalle , on voyoit les soubresauts des tendons se renouveler , quoique moins forts. Comme les Musiciens n'auroient pas pu soutenir leur jeu pendant une si longue séance , elle se contenta de la voix , qu'elle accompagna avec son instrument. Au bout de ce terme , un sommeil de six à sept heures , qui vint très-naturellement , produisit une augmentation de calme. Au réveil , on varia les exercices ; le tambour de basque , les jeux de cartes & les violons terminèrent successivement cette scène , qui avoit duré quarante-huit heures , après lesquelles les convulsions cessèrent totalement. Le troisieme

jour , la malade fut abandonnée à elle-même , n'ayant qu'au bout de quelques heures de légers treffaillemens , qui disparurent sans retour trois mois après que la maladie se fut manifestée.

Cette scene , qui , aux yeux du Peuple , a présenté quelque chose d'extraordinaire , a rassemblé jusqu'à deux ou trois cents spectateurs. Des expériences journalieres nous familiarisent avec de pareils phénomènes. On sait que le frottement d'une lime sur la lame d'une scie , ou sur un morceau de tôle , ou autre fer aigu & vacillant , occasionne à ceux qui n'y sont pas accoutumés un grincement de dents , qui , pour être passager comme sa cause , n'en est pas moins un mouvement convulsif , produit par l'impression trop vive & l'irritation qui résultent d'un son trop aigu sur le nerf auditif ; accident qui seroit porté plus loin chez des personnes douées d'une plus grande sensibilité de cet organe. Si la convulsion reconnoît de pareilles causes , l'harmonie & la mélodie ne peuvent-elles point , par la raison contraire , calmer l'ébranlement communiqué au genre nerveux , qui subsiste souvent long temps après la cessation de la cause qui l'a produit ?



C O Q U E L U C H E.

OBSERVATION sur les temps convenables de donner le Quinquina dans la Coqueluche ; par M. Murray , Professeur en Médecine à Gottingue.

LES Auteurs ne sont rien moins que d'accord sur le temps précis où il convient d'employer l'écorce du Pérou , pour combattre la toux convulsive ; il paroît même qu'il y a des Médecins célèbres qui n'ont pas cru que son usage fût d'une grande ressource dans cette maladie. On peut conjecturer du silence de Werlhoff à cet égard , qu'il étoit de ce sentiment. Cependant Huxham l'a recommandé en 1732 , comme très-efficace , & Burton en a retiré de grands avantages pendant l'épidémie de 1738 : il employa le quinquina comme fortifiant. Brendel fit en 1747 , à Gottingue , des expériences qui constatent les effets salutaires de ce simple ; Strandberg , Médecin à Stockholm , confirma quelques années après ce que Brendel avoit observé. Un très-grand nombre de Médecins , sur-tout en Angleterre , ont prouvé depuis que cette écorce produisoit de bons effets dans la coqueluche ; mais aucun n'a déterminé en quel temps on doit l'administrer. Ils sont tous d'accord qu'il faut donner des fondans & des purgatifs avant le quinquina ; que quelquefois on doit même faire précéder la

Saignée. Strandberg ne le prescrit que lorsque les quintes de toux n'occasionnent plus de vomissement ; mais Whyt craint qu'un aussi grand retard ne puisse donner lieu à quelque obstruction aux poumons, que l'usage du quinquina auroit prévenue. Bisset croit que ce fébrifuge est un bon remède auxiliaire ; mais qu'à beaucoup près il n'a pas, contre la coqueluche, la même vertu spécifique dont il est doué contre les fièvres. Il assure que, donné dans le temps que cette maladie est à son plus grand degré, il a augmenté les accidens. Rosenstin & Millard ne l'emploient non plus que comme fortifiant, pour rétablir les forces épuisées : il réunit cependant d'autres propriétés à ces dernières. M. Murray le joignant aux vomitifs & aux évacuans, l'a vu produire les plus heureux effets dans l'épidémie qui a commencé à régner à Gottingue en 1772, tandis que les autres remèdes vantés par les modernes n'ont eu aucun succès. Il est arrivé quelquefois que les glaires étoient si tenaces, que les vomitifs n'agissoient que lorsqu'on avoit eu recours aux atténuans, tels que l'oxymel scillitique, la terre foliée de tartre, &c., pour en venir ensuite au quinquina, qu'il alloit même quelquefois donner avant que les vomissemens spontanés eussent cessé. L'affoiblissement, la trop longue durée de la maladie, des accidens irréguliers, &c., exigeoient ce moyen curatif ; & dans ces cas, M. Murray a prescrit le quinquina en décoction, en y ajoutant les remèdes fondans mentionnés, ou même le castoreum, si la toux étoit trop violente.



*Remede contre la Coqueluche , par M. Sumeire ,
Médecin à Marignane.*

On donne avec utilité des purgatifs faits avec la rhubarbe en poudre & les absorbans , mêlés avec du miel blanc ou de Narbonne , & délayés avec un peu d'eau. Ces purgatifs sont ordinairement avantageux , parce qu'ils occasionnent quelques vomissemens , qui servent à détacher la muscosité des poumons , & de la trachée-artère à laquelle adhère l'air morbifique.

M. Joannis, célèbre Praticien d'Aix , employa un lavage de manne qui lui réussit très-bien.

On donne avec succès un remede qui réunit deux effets bien indiqués dans cette maladie, d'adoucir & de détacher ; c'est du miel mêlé dans une infusion ou teinture légère d'ipécacuanha : on la réitere plus ou moins dans la journée.

Un autre remede qu'on emploie à Marseille dans une espece d'épidémie de coqueluche , & qui a très-bien réussi à M. Sumeire , est de la fleur de soufre unie avec du miel de Narbonne ou autre bien blanc.

Enfin , l'usage des sudorifiques délayans est si bien indiqué par l'analogie des bons effets qu'ils ont dans la grippe , que la coqueluche seroit plus promptement combattue par cette méthode que par toute autre , si on pouvoit l'exécuter complètement chez les enfans.



CORPS ÉTRANGER.

*OBSERVATION sur la guérison d'une
Personne qui avoit un gland de Chêne engagé
dans la trachée-artère.*

UNE jeune personne ayant été effrayée tout-à-coup , avala , dans une forte inspiration , un gland de chêne qu'elle tenoit à la bouche. Ce gland , au lieu de prendre la route de l'œsophage , descendit dans les voies de la respiration , & s'engagea dans la trachée-artère. Il survint aussi-tôt une toux des plus violentes , avec de grands efforts pour vomir. Lorsque le gland étoit porté aux parties supérieures , c'est-à-dire , vers les cartilages du larynx , il survenoit une toux des plus violentes & convulsive ; quand le corps étranger descendoit , dans le temps de l'inspiration , dans les bronches , il y avoit danger de suffocation. Cette personne fut pendant près de neuf jours dans cet état. Enfin , il fut décidé qu'on lui feroit , quoique tard , l'opération de la bronchotomie , ou plutôt de la trachéotomie. On y procéda , en disséquant d'abord le tissu adipeux , & en écartant les muscles sterno-hyoïdiens & thyroïdiens ; ce qui fit naître une hémorrhagie considérable , mais qui fut arrêtée avec l'eau vulnéraire

de Theden (1). Cette circonstance , jointe à la toux , rendit l'opération un peu longue. Le corps étranger fut retiré , & le seizieme jour de l'opération , la plaie fut entièrement cicatrisée & la malade guérie.

Cette cure est d'autant plus remarquable & importante à noter , qu'on vient d'observer à Paris un cas semblable , mais dont le sujet a été la victime. Il a été étouffé par une fève qui s'étoit engagée dans la trachée-artère , & il paroît que la suffocation a été si prompte , qu'on n'a pas eu le temps de l'opérer.

COUP A LA TÊTE.

OBSERVATION de M. Marquet sur un coup mortel à la tête.

LE 11 Avril 1756 , le jeune Liebault , Recouvreur , tomba à la renverse sur des pierres de taille , & reçut un coup au sommet de la tête , dont il fut à l'instant assommé , sans mouvement & sans connoissance , semblable à ceux qui sont attaqués d'apoplexie; peu de temps après, il lui survint un vomisse-

(1) Cette eau est composée d'eau d'oseille & d'esprit-de-vin rectifié , de chaque trois livres ; d'une livre de sucre blanc très-fin , & de dix onces d'esprit de vitriol.

ment qui étoit le signe du dépôt fait sur le cerveau : je fus alors appelé pour le secourir. Ma première indication fut la saignée du bras ; en même temps je lui donnai cinq grains de tartre émétique dans un bouillon , tant pour aider la nature que pour dégager le dépôt de sang qui s'étoit formé sur le cerveau , & pour faire résorber dans la circulation ce qui étoit extravasé & qui comprimoit le viscere. Le malade ayant vomi copieusement, commença insensiblement à prononcer quelques paroles mal articulées. Il étoit si furieusement tourmenté de vertiges, qu'il ne pouvoit se soutenir, ce qui me porta à faire réitérer la saignée du bras ; le lendemain , le malade ne se ressouvenoit pas de ce qui s'étoit passé la veille : c'est pourquoi je lui prescrivis une saignée du pied & une diete des plus exactes, qu'il continua pendant quarante jours, & même sans boire de vin. Il fut purgé dans cette intervalle quatre fois avec la poudre pentagogue délayée dans l'eau de casse ; il prit aussi tous les matins un gobelet de décoction de sauge, en guise de thé.

Ces accidens se sont passés sans fièvre. Je traitai cette maladie de même qu'une attaque d'apoplexie : c'est la meilleure méthode pour guérir les coups de sang , que l'on devroit toujours indiquer en pareil cas ; trois saignées copieuses, un vomitif & quelques médecines ont été suffisans pour le rétablissement du malade.



CROUTE DE LAIT.

*Maniere de faire usage de la Pensée contre les
Croûtes de lait ou Achores.*

ON prend une pincée de feuilles de cette plante, séparées des racines, tiges & fleurs; on les fait bouillir dans du lait, pour en donner une potion pareille soir & matin: ou bien l'on prend un demi-gros de poudre de ces feuilles, séchées à l'ombre; on le fait infuser pendant une demi-heure, puis bouillir dans du lait, & l'on en donne la colature soir & matin. Lorsqu'on a employé ce simple pendant huit jours, l'éruption augmente régulièrement; l'urine acquiert l'odeur de celle des chats, & peu de temps après, les croûtes commencent à se sécher. M. Strack assure que ce moyen curatif ne manque jamais son effet, à moins que des causes nécessaires ne s'opposent à son efficacité, telles que des impuretés d'une autre espèce qu'il faut évacuer, ou le vice héréditaire de la nourrice; & alors il est essentiel d'en choisir un autre. Quoique la guérison s'opere ordinairement dans l'espace de quinze jours, il est prudent de continuer l'usage de ce remède pendant un certain temps, & de ne l'abandonner que lorsque l'urine n'exhale plus cette puanteur, qui est le signe diagnostique de la disposition à cette maladie, quoiqu'elle ne paroisse rien à l'extérieur.

CURE CHIRURGICALE.

OBSERVATION sur une Cure Chirurgicale très-remarquable.

LE nommé Artaud, Habitant du Domaine d'Allex, Election de Valence en Dauphiné, occupé à tailler du bois, ayant à ses côtés sa fille, âgée d'un an & demi, qui jouoit, lui donna sur la main un coup de hache, lequel porta au travers des quatre os *métacarpiens*, ce qui forma une amputation exacte de cette partie de la main; de sorte qu'elle ne tenoit plus au reste du métacarpe que par une petite laniere de peau. M. Carriere, Chirurgien à Boiron en Dauphiné, essaya de réunir au poignet cette partie de la main, en la plaçant convenablement, sauf à l'en séparer tout-à-fait si la réunion ne pouvoit avoir lieu. Au bout de quelques jours, il apperçut un commencement de circulation dans les doigts; la pression y faisoit un changement; elle diminuoit le ton des chairs, lequel reparoissoit un moment après. Au bout de trente-huit jours, malgré la rougeole que cet enfant essuya, la réunion & la cicatrisation furent parfaites. La sensibilité, la circulation dans cette partie, son accroissement proportionnel à celui du reste du corps, prouvent le succès de cette tentative: il n'existe à la vérité aucun mouvement dans les quatre doigts; mais cette main ne laisse

pas d'être fort utile à l'enfant. Comme le pouce jouit de tous les mouvemens , cette petite fille peut saisir les corps qu'elle veut prendre , en les tenant entre le pouce & les autres doigts.

D A R T R E S.

Recette contre les Dartres.

IL faut prendre douze grosses écrevisses , ou quinze quand elles sont petites ; les piler vivantes & les mettre dans un pot de terre , qu'on placera dans un autre plus grand , & rempli d'eau , afin de pouvoir les faire cuire au bain-marie pendant cinq heures consécutives , en y ajoutant un demi-setier d'eau , mesure de Paris ; on passera & on pressera les écrevisses pour en avoir le bouillon , qu'on aura soin de faire la veille du jour qu'on voudra le prendre. On commencera de bon matin par délayer un gros de poudre de vipere dans une cuillerée de ce bouillon. Après avoir avalé cette drogue, on boira le bouillon très-chaud , & l'on restera trois heures dans le lit ; car le remede proposé excite la transpiration & la sueur : on le continuera pendant quinze jours. Avant de l'employer, on se fera saigner & purger. Ce remede , dont on annonce l'efficacité, n'astreint à aucun régime particulier , sinon qu'il faut s'abstenir des alimens de trop haut goût , & de toute espece de crudité.

D É P Ô T.

OBSERVATION de M. Marquet sur
un Dépôt de poitrine.

LE 20 Mars 1742, je fus invité d'avoir soin de la guérison de la femme du sieur Barthelemi, Entrepreneur d'une Manufacture de drap, âgée d'environ 29 ans, attaquée de toux sèche, d'oppression de poitrine, de fièvre lente; symptômes qui étoient d'une pleurésie négligée; & qui marquoient un dépôt de matieres purulentes sur la poitrine.

Cette maladie se distingue de l'hydropisie de poitrine, en ce que dans celle-ci la fièvre est très-légère & presque imperceptible; & dans le dépôt, soit vomica, soit empyème, la fièvre est beaucoup plus forte & augmente trois ou quatre heures après le repas dans le temps de la digestion. Ainsi, étant assuré du dépôt par les signes ci-dessus, j'ordonnai à la malade l'opiat suivant :

Prenez sang de bouquetin, blanc de baleine, baume de leucatel, poudre *diatraganthi frigidi*, de chacun trois gros; baume du Pérou, antimoine diaphorétique, de chacun un demi-gros; tartre vitriolé, vingt grains : faites avec une suffisante quantité de syrop de coquelicot, un opiat, dont la dose fera d'un gros soir & matin.

Pendant l'usage de cet opiat, l'on fit deux ou trois saignées à la malade, afin d'empêcher le progrès du dépôt, & de faire résorber la matiere déposée dans la circulation ; & à la fin elle prit deux onces & demie de manne délayée dans un bouillon de veau , & se mit au lait coupé avec la décoction de feuilles de scabieuse , & elle fut parfaitement guérie par la résolution.

DESCENTE ou HERNIE.

*OBSERVATION de M. Marquet
sur une descente avec étranglement.*

LE 10 Juin 1737, je fus invité de secourir le sieur Claude Vosgien de Flavigny, incommodé d'une hernie intestinale avec étranglement, pendant laquelle le malade, qui étoit fort vieux, vomissoit tous les alimens qu'on lui faisoit prendre, & même les matieres fécales, parce que l'intestin qui étoit tombé dans le scrotum se trouvant gonflé, & en même temps comprimé par les anneaux des muscles de l'abdomen, ne pouvoit rentrer dans le bas-ventre, & par conséquent le cours des matieres étoit nécessairement intercepté : c'est pourquoi, pour appaiser l'inflammation & les grandes douleurs de colique qu'il souffroit sans relâche, je lui conseillai la saignée du bras à la quantité de deux petites palettes de sang ;

& en même temps je lui prescrivis un lavement comme il suit :

Prenez des feuilles de mauve , de violette , de sénéçon , de pariétaire , de chacune une poignée ; fleurs de camomille & de mélilot , de chacune une demi-poignée ; anis verd , une pincée : faites bouillir pendant une demi-heure dans une chopine d'eau de fontaine , après quoi je fis délayer dans la colature trois onces d'huile de lin & une once de miel mercuriel , pour un lavement à prendre à l'instant : après quoi je fis appliquer par forme de cataplasme sur la partie malade , le marc du lavement , tant pour ramollir les matieres endurcies , que pour dilater les anneaux , afin de faire rentrer l'intestin dans l'abdomen. Cette méthode a réussi à merveille ; car l'intestin rentra , & le malade fut guéri de ses douleurs.

DESCENTE DE L'ANUS.

Remede contre la Descente de l'anus.

M. Schaarschmidt, Docteur en Médecine à Berlin , prétend que la poudre ou la farine de millet fait rentrer l'anus lorsqu'on l'en saupoudre.



*Description d'une machine inventée par M. Ju-
velle, Expert Herniaire, reçu au College Royal
de Chirurgie de Paris, pour servir de réservoir
à un Anus contre nature au pli de l'Aîne.*

Cette machine est composée de quatre pieces principales; savoir d'une embouchure d'ivoire, d'un canal de cuir bouilli, d'une cuvette d'argent, & d'un fer à bandage inguinal, élastique, doux & liant. En tout cette machine est simple, & a la figure d'un bandage inguinal, à l'exception du réservoir, qui s'étend perpendiculairement dessous la pelotte, d'environ trois ou quatre pouces, le long de la partie supérieure & interne de la cuisse, dont la saillie ne peut paroître ni gêner le malade.

La premiere piece de cette machine est un quarré d'ivoire, plus large que long, qui a trois angles arrondis, & d'une largeur à couvrir la capacité elliptique de l'aîne, & à y faire l'office de pelotte. Elle a deux faces, l'une interne & l'autre externe. La premiere est presqu'entièrement évidée dans son milieu, percée de part en part perpendiculairement, & plate sur les bords, si l'on en excepte une arête saillante d'une ligne, en forme de croissant, qui borde la partie inférieure de la cavité.

Il y a à la face externe de cette piece un tuyau saillant d'environ un pouce, dont l'ouverture a huit lignes de diametre, un cadre tout autour, percé d'un grand nombre de petits trous.

Au bout de ce tuyau , on trouve une soupape d'ivoire , qui est fixée à la partie supérieure au moyen d'une charnière d'or , & qui a à sa partie inférieure un bec de plomb , qui par son propre poids la tient ouverte ou fermée , selon le besoin.

La seconde piece est un canal de cuir bouilli intermédiaire , & qui fait communiquer la premiere piece à la troisieme : ce canal est de cuir de vache battu , vernissé , & à l'épreuve des liquides ; il a environ deux pouces de diametre & deux & demi de long. Il est fixé par sa partie supérieure au cadre qui entoure le tuyau de la premiere piece dont il a été parlé plus haut ; & sa partie inférieure est mastiquée dans la gouttiere d'un cercle d'argent , qui fait partie de la troisieme piece , qui est une cuvette d'argent , faisant l'office de réservoir , d'une forme ronde , aplatie , de la figure du fond d'une poire à poudre , ayant deux petits crochets pour la fixer au cercle , quand il est insinué. On sent aisément que ce cercle est de la même forme que la cuvette ; qu'il y a une gouttiere à sa partie supérieure , & qu'il est simple à sa partie inférieure , puisqu'il s'emboîte exactement dans la cuvette. Cette troisieme piece peut être faite & se fermer à vis.

Il résulte de ce qui vient d'être dit , que ces trois pieces se réunissent de maniere à ne faire qu'un seul corps , ou un canal qui reçoit par une de ces extrémités , & se vuide par l'autre.

La quatrieme piece est un fer de bandage

inguinal , élastique , couvert de peau de chamois , fixé à plat sur la partie supérieure externe de la première pièce , par deux vis , sous une gouttière , & au-dessus du crochet qui sert à fixer le circulaire.

On voit clairement que cette machine s'applique de la même manière & avec la même facilité qu'un bandage inguinal ; elle s'adapte très-exactement tout autour de la fistule , sans gêner les bords ni les comprimer , excepté le bord inférieur , qui est légèrement comprimé par l'arête en forme de croissant dont il a été question plus haut : mais cette compression , qui ne peut gêner le malade , a paru d'autant plus avantageuse , qu'elle provoque l'évocation des matières fécales , & contribue à la guérison radicale de la fistule , si elle en est susceptible , en rapprochant la levre inférieure de la supérieure.

Les moindres avantages de cette machine sont tels , que le malade qui en fait usage peut se livrer à toute sorte d'exercices , vaquer à ses affaires , se présenter en compagnie sans craindre d'y porter d'exhalaison , & sans s'infecter lui-même : il peut vider & remplacer souvent le réservoir avec la plus grande facilité.

Deux points capitaux ont dirigé la construction de cette machine ; l'un a été de garantir la fistule de l'influence de l'air , & l'autre d'empêcher les matières fécales d'y séjourner. Ces deux inconvéniens ont paru aussi préjudiciables à la santé du sujet , qu'ils sont contraires à sa guérison. On a obvié au premier point par

l'adaptation invariable de l'embouchure , & au second par la soupape , qui permet aux matieres fécales de tomber directement dans le réservoir , & qui s'oppose à ce qu'elles puissent refluer sur la fistule. Ni l'un ni l'autre de ces inconvéniens ne peut avoir lieu , même pendant l'instant qu'il faut au malade pour vider la cuvette ; il souleve le canal de cuir avec le doigt : ce seul mouvement ferme le tuyau de l'embouchure , & empêche l'air d'y pénétrer , sans que pour cela les matieres fécales qui s'évacuent pendant cet instant , puissent être arrêtées au bord de la fistule. Cette machine fort simple , & fort solide quoique légère , n'est point gênante. Elle a été présentée à l'Académie Royale de Chirurgie de Paris. M. Sabatier , Chirurgien-Major de l'Hôtel Royal des Invalides , & Membre de l'Académie des Sciences , a été nommé Commissaire pour l'examiner. L'application en a été faite en sa présence sur un sujet de l'Hôtel , qui est attaqué de cette incommodité. Après en avoir suivi les effets quatre mois , ce Chirurgien en a fait le rapport le plus favorable à l'Académie.

DESCENTE DE MATRICE.

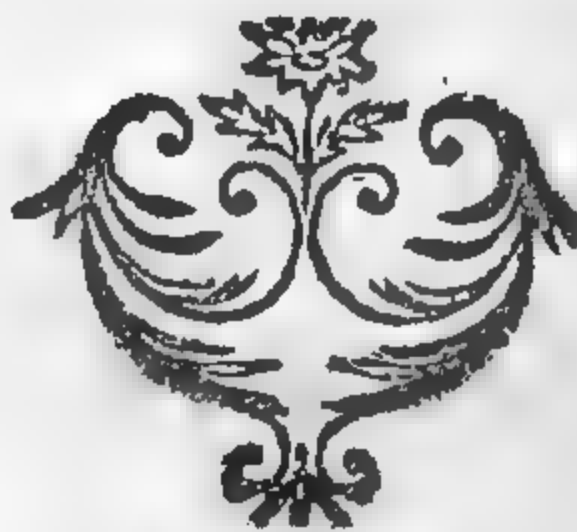
Remede contre la Descente de matrice.

Un des anciens Abonnés à notre Journal nous a communiqué le remede suivant pour les descentes de matrice : *Prenez l'intérieur de quatre noix :*

faites infuser pendant douze heures dans de l'eau-de-vie; prenez ensuite une muscade en poudre: pilez le tout & mettez-le dans un vase sur un fourneau. On en dirigera la fumée dans la matrice, & on enveloppera la malade bien chaudement avec une couverture. *Nous ne garantissons pas l'effet de ce remède.*

*OBSERVATION sur une descente de matrice,
par M. Buc'hoz.*

Une femme âgée d'environ quarante ans, avoit une descente considérable à la matrice. Elle avoit d'abord consulté un Chirurgien, qui lui conseilla l'usage d'un *peffaire*; ce *peffaire* la gênoit considérablement & l'affectoit beaucoup. Elle consulta ensuite M. Buc'hoz, qui l'engagea de faire usage des fumigations de plantes aromatiques, qu'elle dirigerait vers la matrice. La malade s'en servit pendant une quinzaine de jours, & elle s'en trouva parfaitement soulagée; en sorte que le *peffaire* lui devint totalement inutile.



D I A B É T E S.

OBSERVATIONS de M. Marquet,
sur le Diabètes.

OBSERVATION I^{re}.

LE 2 Novembre 1731, je fus appelé pour visiter l'enfant de Claude André, âgé de sept ans, rue Sainte Anne, attaqué d'un flux d'urine, qu'on appelle *diabètes*. Les symptômes qui accompagnoient cette maladie étoient la soif, la maigreur, l'exténuation de tout le corps, la sécheresse de bouche & le flux d'urine qui surpassoit de beaucoup la quantité de boisson que le malade prenoit journellement. Cette maladie est causée par une fonte & par des sels âcres qui désunissent les parties du sang: c'est pourquoi toute mon indication fut de lui donner plus de consistance; & afin d'affermir les vaisseaux relâchés, je prescrivis au malade le remède suivant:

Prenez racines de bistorte, de grande consoude, de guimauve, de chacune une once; écorces & fleurs de sumach, une demi-once; feuilles de queue de cheval, de plantain, de renouée, de tabouret, de chacuné une poignée; roses rouges, balauſte, de chacune une pincée; graine de plantain, deux gros; réglisse, une once; une tête de pavot blanc: faites bouillir dans cinq livres d'eau de fontaine, jusqu'à la consommation d'un tiers, pour une tisane. Je pur-

geai le malade avec trois onces d'infusion de rhubarbe & de tamarin ; ensuite je le mis à l'usage du lait , & insensiblement il recouvra la santé.

O B S E R V A T I O N I I^e.

Le 30 Janvier 1753 , je fus invité d'avoir soin du rétablissement de la santé du sieur Thierry , Orfevre à Nancy , affligé depuis long-temps d'un flux immodéré d'urine , avec soif , fièvre lente , maigreur & colique d'estomac ; maladie d'autant plus difficile à guérir , qu'elle est rare. Galien assure lui-même qu'il ne l'a observée que deux fois pendant toute sa vie , qui a été très-longue ; Hippocrate n'en fait aucune mention dans ses Ouvrages.

Le diabète est causé par une fonte de toutes les humeurs du corps & par des sels urineux qui participent de la nature du sel marin , & qui fait dégager la sérosité des autres principes. Cette sérosité étant trop atténuée & trop liquide , se sépare en grande quantité , laisse le sang à sec ; d'où résulte la sécheresse de la bouche , accompagnée d'une soif inextinguible. Comme les liquides que l'on a coutume de boire pendant cette maladie passent facilement & promptement du ventricule dans les intestins , des intestins dans les veines lactées , des veines lactées dans le sang , & du sang dans les urines , en y entraînant la matière chyleuse & le suc nourricier , les parties du corps se trouvant frustrées de leur nourriture , maigriront ; de-là la

la fièvre lente du malade , avec foibleſſes , cardialgie , colique d'estomac.

Ainsi , pour adoucir & corriger la trop grande salure du sang, mon indication se porta d'abord à purger le malade avec un remède doux & onctueux , tel que la pulpe de casse , dont je lui fis prendre deux onces après l'avoir délayée dans six onces d'eau de laitue , ce qui le purgea doucement par le bas ; ensuite je mis le malade au lait de vache , dont il prenoit tous les matins une grande écuelle , après y avoir délayé un jaune d'œuf & la grosseur d'une noix de sucre candi. Il en fit usage pendant quinze jours , & fut purgé à la fin de même qu'au commencement. Pour boisson ordinaire , je lui faisois prendre la tisane faite avec les racines de bistorte , de tormentille , d'althéa , de grande consoude & de réglisse , de chacune une demi-once ; les feuilles de pied de lion & de polypode , de chacune une poignée ; les roses rouges & les fleurs de coquelicot , de chacune une pincée , que l'on fit bouillir pendant une demi-heure dans trois chopines d'eau de fontaine pour une tisane à prendre à la soif. L'usage du lait , des purgatifs , & de cette tisane , le rétablirent en parfaite santé.



DIFFICULTÉ D'URINER.

Composition du Remede contre les difficultés d'uriner ; par M. Daran , Ecuyer , Conseiller Chirurgien ordinaire du Roi , &c.

A PRÈS cinquante ans d'expérience & de succès , M. Daran vient de donner au Public la composition du véritable & unique remede pour guérir les difficultés d'uriner ; remede qui avoit fait si long-temps avant lui l'objet des recherches de tous les Maîtres de l'Art , & que personne jusqu'à lui n'avoit pu découvrir. La réputation que lui acquit bientôt dans toute l'Europe une invention si précieuse à l'humanité, produisit l'effet ordinaire des découvertes utiles ou glorieuses : il y eut des personnes assez peu délicates en France , en Angleterre , en Italie & en Allemagne, pour chercher à persuader imprudemment au Public crédule que M. Daran n'étoit pas le seul possesseur du remede dont il faisoit usage , que d'autres le possédoient ainsi que lui ; & l'on alla jusqu'à publier des compositions imaginaires , qu'on donna pour le spécifique véritable nouvellement découvert. C'est sur-tout ce que n'a pas craint de se permettre un Auteur célèbre pour les Maladies Vénériennes, dans un *Traité des Tumeurs* , tome 2 , page

387, publié en 1759. Sa célébrité en Médecine, en avoit tellement imposé, que d'après lui, M. Vandermonde, Médecin, & Auteur du Journal de Médecine, l'annonça avec aussi peu de vérité dans ses Cahiers, pages 556, 557 & 558, qui furent depuis copiés dans plusieurs Ouvrages de Maladies Vénériennes. Aujourd'hui que le véritable Auteur de la découverte en donne lui-même gratuitement la composition au Public, il est bien aisé de se convaincre de la fausseté de ces allégations; il ne faut pour cela que comparer les recettes imaginaires, témérairement imprimées dans tous les Ouvrages, avec la vraie composition du remède, telle qu'elle se trouve dans le Livre que vient de publier M. Daran, & qui a pour titre : *Composition du Remède de M. Daran, Ecuyer, Conseiller-Chirurgien du Roi, & Maître en Chirurgie de Paris*; remède qu'il a pratiqué avec succès depuis cinquante ans, pour la guérison des difficultés d'uriner & des causes qui les produisent; publié par lui-même, précédé d'une Préface où l'on expose les raisons qui ont fait différer jusqu'à présent cette publication, & les motifs qui engagent aujourd'hui à la rendre publique, suivie d'un Discours sur la Théorie des Maladies de l'urethre, des preuves qui constatent l'efficacité du remède qui les guérit, & des moyens de faire connoître le mal même aux personnes qui en sont attaquées.

Nous allons actuellement donner la composition des bougies, telles que l'Auteur lui-

même la publie, & dont on ne peut assez lui marquer de reconnoissance pour un présent aussi précieux à l'humanité, que celui que ce célèbre Auteur fait actuellement.

Il y a de trois sortes de bougies de M. Daran, les grosses, les moyennes & les petites; les premières se préparent ainsi: *Prenez* feuilles de ciguë, de nicotiane, de lotier odorant ou trefle musqué, feuilles & fleurs de millepertuis, de chacune une grosse poignée, coupée & hachée menu; huile de noix, dix livres; fiente de brebis sèche, une livre: faites bouillir le tout à un feu modéré, dans un chaudron, jusqu'à ce que les plantes soient comme rissolées; passez à travers un linge, avec forte expression; remettez l'huile ainsi passée dans le chaudron bien nettoyé; ajoutez-y saindoux & suif de mouton, de chaque trois livres, qu'on mettra sur le feu; & lorsque le tout sera bien fondu & bien chaud, ajoutez-y peu-à-peu, & en remuant avec une spatule de bois, huit livres de litharge en poudre, qu'on fera bouillir à petit feu pendant une heure; après quoi ajoutez encore deux livres de cire jaune, que vous laisserez sur le feu, jusqu'à ce que la matière ait la consistance convenable. (*Il est essentiel qu'elle ne soit ni trop ferme ni trop molle: dans le premier cas, la bougie casse & peut blesser le malade; dans le second, la bougie se replie sur elle-même, & entre avec difficulté*). Alors vous y tremperez de la toile fine à demi-usée, de huit pouces de

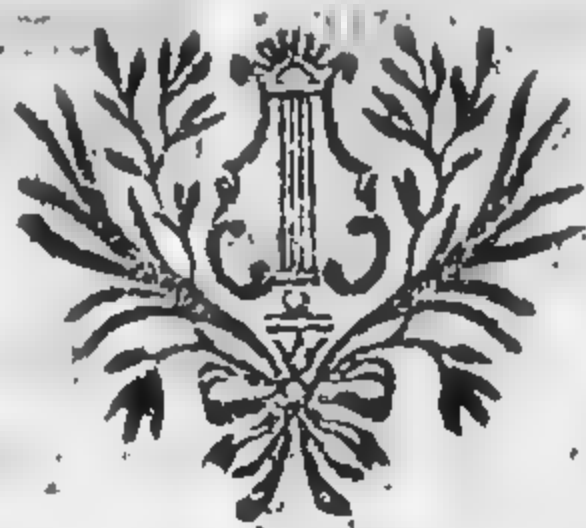
large sur trente-six de long , pour en former de petites bandes de sept pouces de long plus ou moins larges , suivant la grosseur des bougies ; une ligne de largeur donne les plus fines , & ainsi de suite de ligne en ligne , jusqu'à quatre , qui donnent les plus grosses , ayant toujours égard à l'épaisseur de la toile : lissez & roulez sur une table , pour en former des bougies de forme un peu conique.

Les moyennes bougies se préparent ainsi : Prenez une partie de la composition précédente , & deux de cire jaune ; faites - les fondre sur le feu , en remuant toujours ; quand le tout est bouillant , trempez - y de la toile , pour en former des bougies moyennes : quant aux petites , prenez une partie de la première composition , & quatre de cire jaune ; faites fondre , & préparez des bougies comme ci-dessus.

On oint les bougies de la première espèce avec l'onguent suivant : Prenez baume de copahu , quatre onces ; emplâtre de diapalme fondu au feu dans ce baume , deux onces : ajoutez fiente de brebis , une once en poudre fine ; mêlez & remuez jusqu'à ce que la matière soit refroidie. Quant aux autres bougies , il suffit de les frotter avec de l'huile , sans quoi elles n'entreroient que difficilement.

On devine aisément l'usage de ces bougies. Dans les embarras de l'urethre , on commence à se servir de ces dernières pour

ouvrir les voies , & on parvient graduellement à l'usage des premières. M. Daran, lorsqu'il a mis les carnosités ou les callosités de l'urèthre en fonte & en suppuration au moyen de ces bougies , est dans l'habitude de joindre à ce secours celui des pilules mercurielles faites avec le mercure doux , le jalap en poudre , la scammonée & la gomme de gayac à parties égales ; & incorporés avec le fyrop de roses solutif , dont on forme des pilules de cinq grains , & dont on fait prendre deux ou trois au malade le soir en se couchant , ou le matin ; il donne en même temps des tisanes adoucissantes , mucilagineuses , légèrement apéritives & nitrées : on termine le traitement par l'usage des eaux minérales ferrugineuses.



DURETÉS SKIRREUSES.

Efficacité de la Digitale Purpurine dans les Duretés skirreuses, par M. Meyer, Conseiller-Aulique à Prague.

U N E pauvre femme mariée, âgée de 34 ans, portoit depuis deux ans diverses grosseurs skirreuses, non-seulement au sein, mais encore au cou; la parotide sur-tout étoit grossie & endurcie au point qu'elle gênoit considérablement la mastication. La malade avoit essayé infructueusement divers remèdes, tels que la ciguë, la belladonna, l'eau de chaux, le sucre, les mercuriaux. Le mal augmentoit tous les jours; il se forma même des obstructions internes; l'amaigrissement devint extrême, les regles se supprimèrent; il survint à l'œsophage des nodosités qui rendoient la déglutition pénible: il parut des taches brunes à la peau.

Dans cet état des choses, j'ordonnai à la malade une cuillerée de jus exprimé de toute la plante de la digitale pourprée, délayée dans une pinte d'eau, qu'elle boiroit à différentes fois dans le courant de la matinée. La malade n'avoit pas encore avalé la moitié de la dose, que les nausées & les vomissemens commencerent: dès qu'elle eut pris la totalité, elle vomit quatre fois très-copieusement, & souffrit des douleurs de crampes auxquelles elle étoit assez sujette: elle avoit vomi beaucoup de glaires & un peu d'alimens.

R 4

Une lypothymie qui survint , fut suivie d'une diarrhée violente , qui dura jusqu'au lendemain. La malade rendit par les selles une très-grande quantité de matieres grisâtres, lesquelles avoient la consistance d'une bouillie , & beaucoup de conformité avec les excréments des malades attaqués de jaunisse.

Je diminuai pour lors la dose , & ne fis prendre qu'un quart de cuillerée du même jus. Par ce moyen, la malade eut tous les jours jusqu'à dix selles, sans vomir au-delà d'une fois.

Au bout de dix-huit jours de l'usage de ce médicament , les excréments devinrent naturels , les grosseurs & les duretés skirreuses disparurent à vue d'œil ; la déglutition & la mastication recouvrèrent la liberté de leur jeu ; la malade alla habiter la campagne, & depuis quelque temps , elle a fait dire qu'elle étoit parfaitement guérie.

J'ai essayé le même remède contre des jaunisses opiniâtres. Je mêle une once de jus de digitale avec six onces d'eau distillée de la *pulsatilla nigricans* , & un peu de syrop. On prend de ce mélange deux cuillerées toutes les deux heures. Les premiers effets sont pour l'ordinaire un vomissement léger, qui bientôt est suivi d'évacuations abondantes par en-bas , & d'une diminution marquée dans la maladie.



D Y S S E N T E R I E.

Lettre de M. Marquet, adressée au premier Médecin de Son Altesse Royale le Duc de Lorraine, contenant la description d'une dyssenterie épidémique, du 23 Septembre 1734.

EN exécution des ordres de Son Altesse Royale, j'ai examiné avec attention la maladie qui regne au Village de Viterne : elle est véritablement épidémique & contagieuse ; elle commence par des barborismes, des coliques d'estomac & de bas-ventre, qui causent aux malades des douleurs aiguës : ensuite la fièvre survient, de même que la diarrhée, qui est bientôt suivie d'une dyssenterie copieuse, accompagnée de ténésme, d'une soif inextinguible, & d'une telle inflammation depuis le pharynx jusqu'à l'anus, que les malades se sentent brûler intérieurement. Ils n'ont rendu aucun vers ; leur langue est belle dans sa circonférence, & vers son milieu ou sa racine elle est noire ou enflammée : cependant elle n'est chargée d'aucune matière dans sa totalité. Si ces malades viennent à vomir dans cet état, ils meurent peu après ; en un mot, l'inflammation des viscères est si considérable, que plusieurs se sont relevés pour aller boire de l'eau fraîche à la fontaine, dans l'espérance de trouver du

soulagement contre leur maladie & contre la chaleur qui les brûle intérieurement.

Quinze personnes mortes dans ce Village pendant l'espace de dix jours, font assez connoître le danger évident où sont plongés ces pauvres malheureux : on en a vu qui se promenoient dans la rue à quatre heures après midi, & qui avoient subi le dernier sort à dix heures du soir. Non compris les quinze malades qui sont morts depuis le 12 du mois de Septembre jusqu'à ce jourd'hui 23 du même mois, j'en ai encore trouvé trente-neuf, presque tous atteints de dysenterie avec ténésme, & dont plusieurs sont dégénérés en lienterie.

Je n'ai pas jugé à propos, Monsieur, de faire saigner ceux qui ont le pouls concentré & intermittent ; je me suis restreint au *diacordium* : ce remède leur a été d'un grand secours. Aujourd'hui matin je fais prendre à chaque malade cinq ou six onces de teinture de rhubarbe, qui les a purgés doucement, à la réserve de sept ou huit des plus robustes, auxquels j'ai donné l'*ipecacuanha* ; ensuite je leur ai fait faire une douzaine de pots de tisane, composée avec les racines de bistorte, de tormentille, d'althéa, de grande consoude, les fruits & semences de sumach, de cynorrhodon, la réglisse & l'orge.



*Dissertation sur une nouvelle méthode de traiter la Dyssenterie , par l'usage de la feuille du raisin muscat ; par M. ***.*

Ce n'est point dans les grandes compositions galéniques ni, chymiques , mais dans les remèdes les plus simples , que la Médecine trouve souvent les moyens les plus prompts & les plus efficaces pour remédier à presque toutes nos maladies. Pour en être persuadés , ne jetons seulement les yeux que sur l'ipecacuanha , le séné, la rhubarbe , la casse , le quinquina , le mercure & l'opium ; que d'effets merveilleux ne tire-t-on point de ces remèdes , lorsqu'il s'agit d'exciter un doux vomissement , de purger nos humeurs , d'enlever les fièvres , de détruire le virus vénérien , & de porter dans le sang cette tranquillité que les douleurs nous arrachent !

Des trois regnes , le végétal est celui qui nous est le plus cher. Parmi ces riches & innombrables productions , nous y devons ranger la vigne qui produit le vin muscat , puisque par son fruit nous goûtons une liqueur des plus agréables , & que nous trouvons dans ses feuilles le vrai antidote pour la dyssenterie : cette maladie , comme l'on sait , est des plus communes , souvent épidémique , & attaque particulièrement les payfans & les soldats ; bien souvent elle est des plus meurtrières , & enleve une grande quantité de bons citoyens , chers à leur famille & utiles à l'Etat. Cette circonstance est trop intéressante pour l'humanité , pour ne me

pas hâter de faire part au Public des observations particulieres que j'ai eu occasion de faire sur les effets admirables de la feuille de raisin muscat pour cette cruelle maladie. Le Régiment étoit pour lors en garnison dans l'isle d'Oleron ; la maladie s'y déclara au commencement de l'été : elle fit d'abord peu de ravages ; mais peu de temps après , elle en fit de si considérables , que l'alarme se répandit dans toute l'isle : nos soldats particulièrement gaignoient en foule l'Hôpital : très-peu , à la vérité , succomberent aux cruels accidens de la maladie ; mais malgré les remedes les plus usités & les mieux reconnus des meilleurs Praticiens , la plus grande partie des malades avoit une peine infinie à guérir. Ce fut dans le fort de l'épidémie que je me rendis au Régiment : je venois de Paris , où j'avois eu occasion d'entendre parler avec éloge de ce remede ; ce qui m'engagea , aussi-tôt mon arrivée à la Garnison , de ramasser une grande quantité de ces feuilles , de les réduire en poudre , & d'en parler à M. Boulanger , Médecin de l'Hôpital Militaire. M. Boulanger , qui jouit à tous égards d'une réputation solidement établie , m'avoua tout naturellement qu'il ne croyoit point ce végétal plus souverain que les remedes généraux , & particulièrement l'ipécacuanha , les pilules d'Helvétius , & un bon régime astringent qu'il administroit à ses malades ; cependant , malgré son peu de confiance , il le fit aussi-tôt donner à quinze personnes. Quelle fut sa surprise , quand le lendemain , d'une voix unanime , ces pauvres

malades s'écrierent avec transport : *Je suis soulagé !* Le remede fut continué , & en peu de jours ils furent guéris ; tous les autres malades en prirent , & ne tarderent point à être délivrés de leurs infirmités. De mon côté, j'en fis faire un grand usage dans la Citadelle à plusieurs de nos soldats ; j'eus la satisfaction également de les voir , dans peu , guéris : cependant j'avouerai avec franchise que ce remede , tout merveilleux qu'il est , avoit besoin d'être souvent aidé ; c'est ce que je vais détailler en peu de mots , en exposant la méthode que j'ai employée.

Si la dysenterie est simple , c'est-à-dire , sans beaucoup de fièvre & avec peu de tranchées , après une saignée le malade prendra simplement un demi-gros de la poudre de feuilles de raisin muscat dans un verre d'eau tiède le matin en se levant , & autant le soir avant de se coucher ; & en quatre jours de temps il pourra se flatter d'être sur pied.

Mais si la fièvre est considérable , si les tranchées sont vives , & le flux de sang abondant & accompagné de ténésme & de pesanteur au fondement , on conçoit très-aisément qu'il est nécessaire avant toute chose de combattre l'inflammation par plusieurs saignées , par des lavemens émolliens & anodins faits ou de lait ou de tripes de veau , par quelques cuillerées d'huile d'amandes douces , & par les juleps narcotiques. Tous ces remedes promptement administrés , en quatre ou cinq jours , détruisent ordinairement l'inflammation. Aussi

tôt qu'elle est calmée , on se met à l'usage de la poudre , & en peu de temps les accidens & la maladie disparoissent entièrement. Si le malade se plaint de son estomac , s'il a des nausées , la bouche amère & pâteuse , il seroit à propos de faire précéder la poudre par un demi-gros d'ipecacuanha pris dans deux onces de manne. Les premières voies étant bien évacuées par ce doux vomitif , on passera aussitôt à l'usage de la feuille de muscat , remarquant cependant de faire prendre le soir du vomitif , un gros de diascordium dans la tisane qui sera uniquement composée de racine de guimauve & de consoude. Il y a une observation essentielle à faire sur ces douleurs d'estomac : c'est qu'elles ne sont pas toujours causées par de mauvais levains , ni par un dérangement de sucs gastriques ; mais seulement par la tension & l'irritation des tuniques nerveuses du canal intestinal & du ventricule. C'est ce que l'on reconnoitra aisément par l'augmentation de la fièvre , & la diminution des urines qui seront fort âcres & fort enflammées : le malade sera aussi violemment tourmenté par les tranchées , & par une pesanteur inexprimable au fondement. Dans ce cas , il seroit imprudent de faire agir l'ipecacuanha ; il faut au contraire réitérer les saignées , les lavemens & tous les remèdes adoucissans décrits ci-dessus , jusqu'à la diminution des accidens : après quoi l'on prend la poudre , qui termine promptement la cure.

Par cette douce méthode , j'ai joui du plaisir sans égal de voir plus de deux cents malades

guéris très promptement. La façon de préparer la poudre est toute simple : vers la fin de Septembre & le commencement d'Octobre on ramassera la quantité que l'on voudra des feuilles de railin muscat (le gris est préférable à tout autre) ; on les exposera dans un endroit fort sec , & à l'abri du soleil & du feu : quand elles seront bien seches , on les pulvérisera , & on les passera plusieurs fois par le tamis ; réduites en une poudre très - impalpable , on les gardera pour l'usage dans une bouteille hermétiquement bouchée. La dose est , comme il est dit ci-dessus , d'un demi-gros que l'on prendra deux fois le jour , soit dans un verre d'eau tiede , ou dans un bouillon , ou bien en bol , incorporé avec le syrop de racine de consoude. J'ignore entièrement à qui l'on doit la découverte d'un remede aussi merveilleux ; je fais seulement qu'il date de loin. Plusieurs Auteurs en ont parlé , à la vérité très-foiblement. Lemery particulièrement , dans sa Pharmacopée , dit que ce remede convient pour la dyssenterie & la diarrhée ; mais il n'entre dans aucun détail. Dans les dernieres campagnes d'Italie , ce remede a eu beaucoup de vogue , & a fait des prodiges : mais je ne fais par quelle bizarrerie particuliere on s'écarte toujours de ce qui approche de la simplicité ; car ce remede , loin d'avoir été préconisé par les gens de l'Art , a resté dans l'oubli : heureusement on s'en est ressouvenu il y a quelques années , & j'ai appris avec plaisir qu'il avoit été couronné d'un succès constant dans plusieurs Provinces de la France , particulièrement dans la

Guienne & le Cahors. Tant de succès si bien soutenus doivent donner beaucoup de confiance au Public ; on ne sauroit donc trop recommander à ceux qui sont dans le cas d'avoir de la vigne de muscat, d'en ramasser précieusement les feuilles. La simplicité de ce remède, joint à tant d'autres de la même nature, nous démontre, d'une façon bien claire, les vertus infinies qu'ont les plantes. On ne sauroit donc trop les connoître & en étudier les propriétés. Quelle satisfaction pour les gens de l'Art, quand ils se rendent recommandables à l'humanité par de si riches découvertes ! Quelle douceur aussi pour ces pauvres citoyens, de trouver à leur portée & à peu de frais des secours simples, mais puissans, pour secouer le joug de tant d'infirmités dont ils ne sont que trop accablés !

Remède contre la Dyssenterie.

La cure consiste à détendre les solides, diminuer leur sensibilité, corriger l'âcreté des humeurs, les évacuer & réparer les intestins. Il faut pour cela prescrire du repos au malade, lui faciliter du sommeil, lui conseiller de s'abstenir de toute nourriture solide, le faire saigner proportionnellement à ses forces, & renouveler la saignée dans tout le cours de la maladie, si les douleurs, la fièvre & l'état du malade semblent l'exiger. On fera prendre des lavemens incrassans, composés de bouillon de tripes ; ou bien avec de bonnes décoctions de son de froment, de feuilles de guimauve, de graines de lin ou de coings. On purgera
avec

avec demi-once de casse dissoute dans de l'eau de plantain ; quelques jours après , on fera prendre autant de catholicon double , composé de rhubarbe , soit en bol , soit délayé dans de l'eau de plantain ou de l'eau de rose. Après la purgation , on peut donner un gros de rhubarbe à demi-brûlée sur une pelle , avec dix grains de quinquina dans un demi-verre d'eau de plantain. Dans les cas les plus désespérés , l'usage de la composition du remède que nous donnons ici a produit les plus heureux effets. *Prenez* bouillon blanc , plantain , renouée , une poignée de chaque ; roses rouges , une demi-poignée ; miel rosat , une once ; un jaune d'œuf , une tête de mouton , quatre pieds de mouton ; orge , deux poignées ; eau commune , six pintes : faites bien cuire la tête de mouton , les quatre pieds & l'orge dans l'eau ; passez la décoction ; mettez-y le reste des drogues , excepté le miel & le jaune d'œuf : faites bouillir encore , & passez cette décoction : prenez-en environ une chopine ; délayez-y le jaune d'œuf & le miel , pour en donner un lavement , & continuez l'espace de cinq à six jours.

Remède domestique contre la Dyssenterie.

Prenez une livre de bois de liege neuf réduit en cendres , infusé dans une pinte de vin vieux l'espace de vingt-quatre heures sur les cendres chaudes , le tout passé par un linge ; en prendre le matin un verre un peu chaud ,

autant à midi & autant le soir en se couchant. Il ne faut faire aucun usage de bouillon gras, ni de viande, excepté le mouton. Le nommé Denis Michel, Jardinier de la Paroisse Saint-Marceau, attaqué de cette maladie, s'est guéri avec le remède ci-dessus. *Il est néanmoins très-à-propos de faire précéder les remèdes généraux, pour éviter tout danger.*

*Réflexions sur les causes de la Dyssenterie épidémique qui régnoit en 1779, & sur les moyens de s'en préserver ; par M. * * *.*

La température de cette année me paroît propre à avoir produit cette maladie. Le temps froid & humide en Mai, jusques vers le milieu du mois, devint tout-à-coup sec & trop chaud. Celui de Juin a été en général froid & humide. Dans le mois de Juillet, qui a été très-variable, il y a eu des chaleurs fortes, précédées & suivies de froid. Ne peut-on pas soupçonner que la transpiration sollicitée alternativement & fortement arrêtée par ces successions de chaleur & de froid, se fera répercutée au-dedans du corps, y aura subi des altérations qui auront donné naissance aux évacuations dyssentériques, qui ont ravagé les environs d'Orléans ? A cette cause, très-vraisemblable, ajouterons nous l'usage des fruits, qui, très-abondans cette année, semblent aux yeux de bien des gens, même de l'Art, avoir contribué pour beaucoup à la propagation de cette maladie ? C'est, il faut l'a-

vouer, une opinion assez générale qu'ils sont nuisibles & disposent à la dyssenterie. En est-elle mieux fondée? L'expérience & le raisonnement semblent la démentir. Les épidémies les plus meurtrières en ce genre ont souvent précédé les fruits; & les Praticiens les plus instruits comme les plus heureux, emploient avec succès les acides dans le traitement de la maladie qui nous occupe. Nous croyons concourir aux vues du Gouvernement, en indiquant les moyens préservatifs qui peuvent en garantir. On s'attachera sur-tout à prendre garde de s'échauffer considérablement durant le jour; à ne point s'exposer à la fraîcheur du soir & de la nuit, ou du moins à se vêtir chaudement alors. On évitera soigneusement de respirer l'haleine des malades; elle est vraiment contagieuse, & non l'odeur qui s'exhale de leur corps: celle que rendent les selles exposent au plus grand danger, si on la respire quelque temps. On tiendra une croisée de l'appartement ouverte, & on fera passer de temps en temps un courant d'air dans la chambre: on y fera brûler du vinaigre sur une pelle rougie au feu. Les pots de commodité seront exactement couverts & tenus à l'écart. On évitera d'aller à la garde-robe sur les mêmes sièges que les dyssentériques, encore plus de partager avec eux le même lit. Il faut enlever promptement les cadavres de ceux qui seront morts de cette maladie, ou du moins les garder dans un endroit frais & isolé. Les fruits & le raisin bien mûrs, mangés à volonté, sont

un excellent préservatif , ainsi que le bon vin , pris avec modération. Quelques prises de crème de tartre peuvent être avantageuses. Enfin , on se garantira , s'il est possible , de la crainte , qui dans ce cas , comme dans beaucoup d'autres , est plus nuisible que la constitution la plus mauvaise de l'air.

OBSERVATIONS sur la Dyssenterie épidémique , par M. Bouquié , Maître en Chirurgie à Sainte-Hermine.

Comme la dyssenterie est commune dans ce moment en plusieurs contrées , & que j'ai eu quelque succès en traitant cette maladie , je crois utile de publier les Observations suivantes , pour le soulagement de l'humanité & l'instruction des Praticiens. Voici en général l'état où étoient les malades que j'ai eu occasion de traiter : le ventre tendu & douloureux , lorsqu'on appuyoit la main dessus ; des tranchées , des tenesmes effroyables , des déjections glaireuses , sanguinolentes & très-fréquentes , quelquefois rendant le sang très-clair avec des épreintes très-violentes ; la vessie tendue , des stranguries , une fièvre ardente , une soif considérable , la peau sèche & aride , le pouls dur & ferré. Dans cet état , je saignois les malades au bras une ou deux fois ; je les mettois à l'usage d'une tisane de riz , dans laquelle je faisois dissoudre du mucilage de gomme adragant , à la dose d'une once & demie par bouteille. Le jour suivant , quoique tous les symptômes

ci-dessus détaillés subsistassent dans toute leur force, je leur faisois prendre quatre grains de tartre stibié, dissous dans trois livres d'eau d'orge, avec une once & demie de gomme adragant. Ce composé évacuoit ordinairement par le bas; quelquefois il excitoit le vomissement: mais toujours les symptômes disparoissoient, ou étoient extrêmement affoiblis dans le même jour; le troisieme, les malades buvoient amplement de la tisane de riz, avec le mucilage; le quatrieme, l'émétique comme ci-dessus; le cinquieme, la tisane; enfin l'émétique toujours dans le même ordre. Par cette méthode, j'ai constamment terminé la maladie dans dix ou douze jours, quelquefois plutôt, rarement plus tard. Je n'ai jamais observé de fâcheux effets de l'émétique donné de cette manière; il agit aussi doucement que la manne même. Si, à la seconde évacuation, les tranchées n'étoient pas aussi calmées que je le desirois, je donnois un grain ou deux d'opium, qui produisoit l'effet que j'en attendois: mais je n'ai pas été obligé d'y revenir souvent; mon mucilage émétisé remplit ordinairement toutes les indications. Je ne me suis déterminé à poursuivre les dysenteries par ce remède, que parce que j'avois eu peu de succès de ceux que l'on vante contre cette maladie. Ils sont bons, mais ils ne sont pas aussi sûrs, & ils n'agissent pas aussi promptement que l'émétique. J'ai donné l'ipécacuanha à grande & petite dose, le verre d'antimoine, la teinture de Roffensius; j'ai suivi la méthode de certains Praticiens, qui saignent & insistent long-temps sur

les relâchans & les adoucissans, qui ordonnent beaucoup de lavemens & de potions huileuses, &c. Mais encore une fois, rien ne m'a paru comparable à l'émétique que j'ai donné à plus de cent cinquante personnes, avec un égal succès, en 1759 & 1775. Une pratique si heureuse fit bruit, & m'attira la confiance publique. J'observerai que cette méthode ne conviendrait pas à ceux chez qui cette maladie seroit invétérée, qui ont languï dans les Hôpitaux, qui sont épuisés, qui ont pris beaucoup de remèdes. Je n'ai pas osé la tenter sur de tels malades : j'ai employé d'autres moyens, lesquels ont souvent été inutiles ; & les malades périssent, quelque soin qu'on en eût, parce que la putréfaction s'étoit déjà emparée des intestins, ainsi qu'il étoit aisé de s'en appercevoir par la pâleur du visage, la petitesse du pouls, la qualité des matieres qui étoient fluides, noires, fétides, & qui sortoient involontairement ; enfin, par l'exfoliation du velouté qui partoît par lambeaux. On détruit assez facilement les symptômes dysentériques ; mais il arrive souvent qu'il reste aux malades un dévoiement qui les exténue, que rien ne peut arrêter. J'ai vu de très-habiles gens ne pouvoir en venir à bout, & les malades périr, après avoir tombé & languï dans un marasme affreux. J'ai eu souvent de ces sortes de malades à traiter ; je n'ai rien trouvé de si difficile à dompter que ces dévoiemens opiniâtres. Je me suis servi avec succès d'une décoction de simarouba ; j'en donnois au malade un grand

verre , de trois heures en trois heures. Ce remede m'a réussi de maniere que , dans huit jours , j'ai eu la satisfaction de voir guérir tous ces dévoiemens , & les malades reprendre leur force & leur embonpoint ordinaire. Depuis ce temps , j'ai presque toujours eu le même succès.

Remede domestique contre la Dyssenterie.

Prenez de la croûte de dessus du pain de pur froment , dont vous ôterez toute la mie ; mettez votre croûte des deux côtés sur un gril , & à petit feu , pour qu'elle ne noircisse pas trop ; retirez-la , & la graissez avec la barbe d'une plume de bonne huile d'olive des deux côtés : retirez cela trois fois ; & à la dernière , pilez-la bien le plus fin possible dans un mortier ; faites-en six paquets de la pesanteur d'un louis d'or chacun , & d'un demi-louis pour les enfans. Il faut mettre infuser le soir un de ces paquets dans un verre de bon vin rouge vieux , que l'on prendra le lendemain matin à jeun ; & on mettra infuser un autre paquet , pour le prendre cinq heures après avoir mangé des choses saines , & s'abstenir de toutes crudités & laitage. On prend les six paquets en trois jours , à deux par jour. Quelquefois on est guéri dès le second , mais il faut prendre la totalité , pour éviter toute rechûte. Il faut bien remuer la liqueur , avant de l'avaler , parce que cette poudre va toujours à fond , & qu'il est essentiel pour l'effet de prendre le tout

bien mêlé ensemble avec le vin. On observera de ne pas arrêter cette maladie avant dix ou douze jours. *Nous ne garantissons pas ce remede.*

Autre Remede domestique.

Ce remede consiste à faire fondre sur un feu modéré du beurre très-frais, où il n'entre point de sel, & à le dépouiller avec soin de son écume, pour en prendre plein une cuiller à bouche le matin à jeun pendant huit jours, en faisant d'ailleurs usage de lavemens rafraîchissans deux fois dans la journée. Ce remede a opéré dans la Guyenne la guérison radicale de tous ceux qui étoient affligés de la dyssenterie. *Nous ne le garantissons pas plus que le précédent.*

Traitement de la Dyssenterie, par M. Gilles de la Tourette.

M. Gilles de la Tourette, Maître en Chirurgie de Loudun, qui, de ma connoissance, donne à son état tout le zele & l'application qu'il doit, a trouvé, à force de réflexions & de combinaisons, un remede bien simple, mais en même temps bien efficace, selon les épreuves multipliées qu'il en a faites, pour arrêter le flux de sang ou dyssenterie qui regne aujourd'hui. Il consiste, 1°. à faire usage de la boisson suivante : faire bouillir dans une pinte de bonne eau trois onces de mie de pain, que l'on passera à travers un

linge , à laquelle , après qu'elle fera un peu refroidie , on ajoutera environ deux onces & demie de bon vinaigre. Cette boisson , dont le malade usera dans le courant de la journée , comme on use de la tisane , se prendra un peu tiède. 2°. Il prendra chaque jour trois ou quatre lavemens préparés comme la boisson ci-dessus , à l'exception qu'on n'y emploiera que deux onces de mie de pain , & une once & demie , ou tout au plus deux onces de vinaigre. 3° Frotter matin & soir le corps , les bras , les cuisses , les jambes du malade , avec un mélange d'eau & de vinaigre , moitié l'un & moitié l'autre , mais sans mie de pain. 4° Tremper dans le même mélange des linges que l'on appliquera sur le bas-ventre. 5° Continuer tous les jours ces remedes , qui ne sont ni difficiles , ni dispendieux , jusqu'à ce que le flux de sang ait entièrement cessé : après quoi , se purger avec deux gros de sel d'epsom , un quarteron de casse bouillie dans deux verres d'eau , où on fera fondre deux onces de manne. Passer le tout dans un linge , & prendre la potion quand elle est froide. Après l'avoir prise , avaler un bouillon fait de choux & d'oseille , dans lequel on fera fondre un peu de beurre frais. Continuer de prendre ce bouillon de demi-heure en demi-heure , pendant quatre heures. Il arrive quelquefois qu'après l'effet de la médecine , le flux de sang reprend un peu. On ne doit pas s'en inquiéter ; en recommençant le traitement indiqué , le flux de sang passera aussi-tôt. 6° Ce traitement doit se faire au commencement de la maladie ; car si on tarde , & que la fièvre

furviennne , & sur-tout si elle est violente , il n'est plus temps de le faire. 7° Durant le traitement , le malade ne prendra pour toute nourriture que des œufs mollets , & encore bien sobrement , uniquement pour se soutenir. La trop grande quantité l'échaufferoit immanquablement , ce qu'il faut éviter. Il s'abstiendra de toute sorte de viande , de soupe & de bouillon , qui ne feroit qu'augmenter la dyssenterie.

Notre Chirurgien attribue la cause de cette espece d'épidémie qui emporte tant de gens , à deux causes : 1° à la corruption de l'air , qui est mêlé de corpuscules septiques , que nous avalons par la respiration , & qui , pénétrant dans nos corps , occasionnent une espece d'éréthisme dans les fibres , & mettent les humeurs dans une étrange agitation ; 2° aux fruits infectés du venin que les chenilles y ont laissé en passant dessus. Ce venin , qu'on avale avec le fruit , qu'on n'a pas même quelquefois la précaution de parer , ronge la tunique interne ou veloutée des intestins , ce qui fait ouvrir quelques vaisseaux sanguins , qui laissent échapper le sang. Le vinaigre , qui fait la base des remèdes qu'on emploie , mêlé avec une certaine quantité d'eau , qu'on nomme , à cause de cela , *oxicrat* , est un vrai antiseptique , qui , appliqué intérieurement & extérieurement , détruit les substances septiques , fronce , crispe l'ouverture des vaisseaux , resserre leur diamètre , calme la trop grande agitation des humeurs & l'éréthisme des fibres. En conséquence , il conseille comme préservatif de la dyssenterie , tant

que durera cette fâcheuse maladie , de faire quelque usage de l'oxicrat , & de mêler , si on peut le souffrir , quelque peu de vinaigre dans les alimens.

Précautions générales dans le Traitement de la Dyssenterie qui a régné , indiquées pour la Campagne & les Cantonnemens des Troupes , par M. Daignan , premier Médecin de l'Armée de M. le Comte de Vaux , pour la division de Saint-Malo , le 28 Septembre 1779.

Les coliques qui précèdent la dyssenterie , les tranchées & les épreintes qui l'accompagnent , avec des selles sanguinolentes , écumeuses ou glaireuses , & un pouls dur & serré , sans fièvre ou avec une fièvre très-légère , sont des signes qui indiquent assez clairement une irritation dans les intestins , qu'il faut attribuer à l'acrimonie de la bile , bien plus qu'à leur corruption. Cet état caractérise la dyssenterie humorale & bilieuse. Si quelquefois elle paroît inflammatoire , vermineuse ou putride , cela dépend de la constitution & de l'état particulier des sujets ou des accidens qui surviennent dans le cours de la maladie , puisque ceux qui rendent des vers ne sont pas plus malades dans les premiers temps que les autres , & que les déjections , même des mourans , ne sont que très-peu ou point fétides.

Dans tous les cas , il faut se tenir en garde contre la saignée ; elle ne convient qu'aux sujets

jeunes, robustes & fort sanguins, lorsque la fièvre est vive & bien développée seulement; hors cette circonstance, le traitement doit en général être dirigé dans l'ordre qui suit.

Le premier jour, il faut donner abondamment, pour boisson & pour toute nourriture, l'eau de veau (1), & deux lavemens émolliens (2), un le matin, l'autre le soir, interdisant absolument le bouillon, jusqu'à ce que les accidens aient disparu.

Le second jour, il faut faire vomir avec l'ipécacuanha (3); après l'opération de ce remède, donner un lavement de bouillon de tripes (4), le soir un julep anodin (5); l'eau de veau toujours

(1) L'eau de veau se fait en faisant bouillir à gros bouillons environ une livre de maigre de veau sur un pot d'eau, dans un vaisseau de terre.

(2) Les lavemens émolliens se font avec la décoction de feuilles de mauve, guimauve, séneçon, poirée, & la graine de lin enfermée dans un nouet.

(3) La dose de l'ipécacuanha est de 15 à 20 grains qu'on partage en deux ou trois doses, & qu'on délaie dans une tasse d'eau tiède : on fait boire aussi de l'eau tiède, pour aider à vomir.

(4) Le bouillon de tripes est l'eau dans laquelle on a fait cuire les intestins des animaux : on peut employer à leur place la tête d'un mouton avec sa peau.

(5) Le julep anodin se fait avec trois onces d'eau de pavot rouge, de laitue ou de pourpier, & deux gros de diacode.

pour boisson & pour nourriture, ou tout au plus un bouillon à la Reine (1).

Le troisieme jour, il faut purger avec deux onces de manne, fondue dans quatre onces d'infusion de rhubarbe (2); le soir, donner un lavement de bouillon de tripes; toujours même boisson & même nourriture, à moins que les tranchées ne soient calmées, & qu'il ne paroisse plus de sang.

Dans ce cas, on peut donner indifféremment pour boisson l'eau de riz, l'eau de gruau, la décoction blanche, & les bouillons à la Reine pour nourriture.

Le quatrieme jour, on laissera reposer le malade; s'il ne souffre plus, & si les selles ne sont plus sanguinolentes, on lui donnera seulement un demi-gros de diascordium le soir: on le nourrira avec un peu de soupe ou de la panade (3), & on le purgera le cinquieme jour avec deux onces de manne & une once de catholicon double dans quatre onces d'infusion de rhubarbe, le regardant alors comme guéri; en conséquence, on augmentera insensiblement sa

(1) Le bouillon à la Reine se fait en délayant un jaune d'œuf dans une écuelle d'eau chaude, avec un peu de sucre.

(2) L'infusion de rhubarbe se fait en jettant un gros de rhubarbe concassé sur un gobelet d'eau chaude.

(3) La panade se fait, en faisant bouillir & mitonner dans de l'eau de la mie de pain avec un peu de beurre frais.

nourriture , en commençant d'abord par la crème de riz (1) , des œufs mollets , & un peu de vin bien trempé.

Si au contraire il souffre , & si les selles sont encore sanguinolentes , on lui donnera , le quatrième jour , six grains d'ipécacuanha , enveloppés dans demi-gros de thériaque ; le soir un lavement de bouillon de tripes , dans lequel on délaiera un jaune d'œuf.

Le cinquième jour , on répétera les six grains d'ipécacuanha avec le demi-gros de thériaque , le lavement de bouillon de tripes avec le jaune d'œuf sur le soir ; & quelques heures après , on donnera un demi-gros de diascordium.

Le sixième jour , si le mal est au même point , on purgera de nouveau avec deux onces de manne dans quatre onces d'infusion de rhubarbe : le soir , on donnera un lavement de bouillon de tripes avec le jaune d'œuf ; & dans la nuit , demi-gros de diascordium , qu'on continuera de six en six heures , jusqu'à trois ou quatre fois , observant de nourrir le malade alternativement avec la décoction blanche (2),

(1) La crème de riz se fait , en réduisant en pulpe très-légère le riz parfaitement cuit : on mêle cette crème en petite quantité avec le bouillon.

(2) La décoction blanche se fait avec demi-once de corne de cerf calcinée , deux onces de mie de pain , qu'on fait bouillir dans six pintes d'eau , jusqu'à ce que le pain soit bien délayé : on y ajoute deux onces de su-

l'eau de gruau , l'eau de riz dans laquelle on délaiera un gros de gomme arabique sur une bouteille , & on y ajoutera une ou deux onces de syrop de guimauve , en la faisant plus légère , pour servir de boisson. A cette époque , en commencera à donner , si les forces l'exigent , quelques cuillerées de cordial domestique (1).

Dans le courant du septieme jour , pour peu que l'état du malade soit inquiétant , il ne faut rien faire sans le secours des gens de l'Art ; mais en attendant que ce secours arrive , si les selles sont trop fréquentes , & accompagnées de tranchées , de difficultés d'aller à la selle , ou d'une grande douleur au fondement , on donnera , de six heures en six heures , un lavement avec l'infusion de camomille romaine , dans laquelle on délaiera deux jaunes d'œufs & deux onces de suif de mouton , ou une chandelle , & même dix grains de camphre , si le malade a les extrémités froides. Il faut observer qu'à cette époque , les lavemens gras sont trop relâchans ; si on s'en sert , il faut les couper avec la décoction de camomille romaine ,

cre , & deux gros d'eau de fleur d'orange ou de cannelle orgée.

(1) Le cordial domestique se fait en faisant bouillir un petit bâton de cannelle fine & du sucre dans un gobelet d'eau , auquel on ajoute un quart , un tiers ou moitié de vin rouge ou blanc , selon qu'on veut faire le cordial fort.

ou de petite absynthe, & n'en donner que la moitié de la seringue.

Les accidens ne paroissent gueres que vers le cinquieme jour ; si alors on apperçoit quelque signe de putridité, il faut donner le petit-lait fait avec le vinaigre pour boisson & en lavement, au lieu d'eau de veau & de bouillon de tripes. On peut donner aussi pour boisson & pour nourriture l'eau de riz, l'eau de gruau, ou la décoction blanche : mais il faut les aciduler avec de très-bon vinaigre de vin ; & au lieu de se servir de l'infusion de rhubarbe pour faire la base des purgatifs, on emploiera la décoction de tamarin. Enfin, si la foiblesse exige quelque cordial, on donnera de préférence celui que nous appellons domestique, désigné dans la page précédente, ou bien on ajoutera de l'eau de cannelle orgée à la boisson ordinaire : deux cuillers à bouche sur deux livres de boisson, suffisent dans les cas ordinaires.

Si au contraire les malades rendent beaucoup de vers, il faut ajouter aux purgatifs la coraline & le semen-contrà, & même quelques grains de mercure doux dans le commencement ; & au lieu d'eau commune, se servir de l'infusion de coraline, de semen-contrà, de camomille romaine & de petite absynthe, pour faire les boissons. Il faut aussi ajouter ces deux dernieres plantes aux lavemens : mais tout cela doit être dirigé par les conseils de quelqu'un de l'Art.

Comme le vomissement & le hoquet sont des accidens graves de cette maladie, qui souvent ont lieu dès le commencement, on peut y employer

ployer en tout temps la potion indiquée par la note (12) : on peut aussi employer en tout temps , & avec la même sûreté , celle indiquée par la note (13), lorsqu'il y a des vers ou qu'on les soupçonne. Ces potions se prennent de temps en temps par cuillerées.

Il faut remarquer que les doses des remèdes qu'on indique sont pour des adultes ; qu'il faut les diminuer en proportion pour les enfans & les personnes délicates , quoiqu'ils soient tous fort doux , & qu'ils conviennent pour combattre le cours de ventre comme la dyssenterie.

(12) Sel d'absynthe , demi-gros ; mêlez-y du suc de citron , jusqu'à ce que le sel ne fermente plus ; ajoutez-y alors quatre onces d'eau de menthe , vingt gouttes de liqueur minérale d'Hoffman , six ou huit gouttes de laudanum liquide de Sydenham , & une once de syrop d'œillet ou de limon.

(13) Eau de pourpier & infusion de racines de fougère , de chaque trois onces ; syrop de chicorée composé , huile d'olive fine , de chaque une once ; semen-contra , coralline en poudre , thériaque , de chaque un gros ; suc de citron , quelques gouttes.

Cette potion convient sur-tout pour les enfans , qu'il faut faire vomir , en leur donnant par cuillerées de l'infusion d'un demi - gros d'ipécacuanha sur huit onces d'eau , & les purger ensuite avec le syrop de fleurs de pêcher ou de chicorée composé , en y ajoutant quelques grains d'ipécacuanha en poudre ; & sur la fin , avec le syrop magistral.

OBSERVATIONS sur la Dyssenterie épidémique de 1779, par M. de l'Humeau, Maître en Chirurgie à Durtal en Poitou.

Cette dyssenterie s'annonce par un dévoiement de matieres séreuses , jaunes ; la fièvre , dès le lendemain , se développe avec dureté dans le pouls , la peau brûlante , la langue sèche , avec beaucoup d'altération , le dégoût , les envies de vomir ; les tranchées deviennent vives & fréquentes ; les déjections sont fort douloureuses & les efforts souvent infructueux ; les matieres , dont l'expulsion n'est jamais abondante , sont teintées d'un sang en partie dissous & coagulé ; les urines coulent avec douleur , & il y a fort souvent rétention ; les malades vomissent tout ce qu'ils prennent ; les vomissemens & les selles sont mêlés de vers morts ou vivans ; le ventre se contracte , le pouls devient languissant ; les malades sont tourmentés par de cruelles envies d'aller à la selle ; ils poussent au-dehors une partie du rectum qui est déjà livide. Cet état dure trois à quatre jours , à raison de la force & du tempérament ; le froid s'empare des extrémités ; les vomissemens , les tranchées cessent ; le saut des tendons , la foiblesse du pouls , les yeux vitrés , la vue obscurcie , une voix faible & chancelante annoncent la fin du malade , dont les intestins sont tombés en gangrene.

Par cet état , on voit que dès le développe-

ment de la maladie , l'estomac & les intestins sont dans un état de phlogose ou disposition inflammatoire; que la présence de la matiere putride & l'engorgement des vaisseaux augmentent par degrés d'inflammation , accélèrent le progrès des accidens , déterminent la mortification gangréneuse.

Comme ils'agit actuellement de ne pas perdre de vue les trois indications qui se présentent à remplir , on me permettra de faire une petite remarque sur une observation de M. Bouquié, où il remplit la seconde indication pour évacuer les humeurs putrides , en se servant de quatre grains d'émétique dissous dans une pinte & demie d'eau d'orge , & une once & demie de gomme adragant ; & ainsi de suite dans un ordre égal , de deux jours en deux jours , l'émétique. Quoi qu'en dise l'Auteur , il ne nous persuadera pas que son émétique , tant mitigé qu'il voudra , puisse , dans la dyssenterie , produire des effets aussi doux que la manne même : j'en demande raison aux gens de l'Art éclairés. Et quelle preuve d'autant plus convaincante que ce remede est pernicieux , que l'aphorisme d'un savant Médecin , un des premiers Maîtres , qui , d'après une pratique suivie , a vus des exemples sans nombré des effets de l'ipecacuanha dans la dyssenterie , vomitif cependant des plus doux , mais qui n'étant pas administré à propos , je veux dire trop tard , produit des effets dangereux ? L'ipecacuanha , dit-il , est une épée dans la main d'un fou , & sa fermentation aura détruit le velouté des intestins , produit des acci-

dens funestes; que ne devons-nous pas craindre de l'émétique? En effet, l'estomac & les intestins dénués de leur velouté, présentent à découvert leur membrane nerveuse déjà enflammée, susceptible de la plus grande irritation. L'éjection des matieres sanguinolentes ne nous prouve-t-elle pas que les vaisseaux capillaires de cette membrane ont été détruits, & ouverts par l'irritation de cette humeur caustique? Or, en chassant par un purgatif irritant cette humeur putride, n'est-ce pas évacuer la cause, en augmentant un effet beaucoup plus dangereux?

Je supplie le Lecteur de ne pas m'envisager comme un critique & satyrique censeur. Je ne puis passer sous silence le remede domestique contre la dyssenterie; remede cependant dont M. de C * * *. a vu des effets prompts, multipliés & merveilleux, épithetes ordinaires pour leur donner tout le prix qu'on se propose.

Prenez, dit l'Auteur, une croûte de dessus du pain de pur froment, dont vous ôterez toute la mie; mettez votre croûte des deux côtés sur un gril; retirez-la, & la graissez avec la barbe d'une plume, d'huile d'olive, des deux côtés; répétez ceci trois fois; & à la dernière, pilez-la bien, le plus fin possible, dans un mortier; faites-en six paquets de la pesanteur d'un louis d'or chacun, & un demi-louis pour les enfans. Il faut mettre infuser le soir un de ces paquets dans un verre de bon vin vieux rouge, que l'on prendra le lende-

main matin à jeun ; & on mettra un autre paquet infuser , pour le prendre cinq heures après avoir mangé des choses saines , & s'abstenir de toutes crudités & laitage. On prend les six paquets en trois jours, à deux par jour. Quelquefois on est guéri dès le second : mais il faut prendre la totalité , pour éviter toute rechûte. En vérité , je vous demande si un homme sensé peut conseiller un remede qui n'a pas le sens commun ? Des deux remedes que je combats , l'un veut évacuer trop violemment , & l'autre antagoniste ne veut point évacuer du tout ; au contraire , par un astringent , renfermer le loup dans la bergerie , c'est-à-dire , l'humeur morbifique. Ce que je trouve de plus plaisant , c'est que l'Auteur dit : On observera de ne point arrêter cette maladie avant dix à douze jours. Il paroît qu'il n'a pas eu occasion de voir beaucoup de dyssentériques ; car dans l'espace de ce temps , ils sont parvenus à la convalescence , ou ils ont succombé tout-à-fait. Ne dira-t-on pas : Hippocrate veut oui , & Galien non ? car de ces deux observations , l'un veut évacuer la cause , en augmentant un effet beaucoup plus dangereux ; l'autre au contraire veut diminuer l'effet , sans évacuer la cause.

Il y a cependant un juste milieu dans les trois indications à remplir.

1.^o De vûider les vaisseaux par la saignée , lorsque les forces , le tempérament & le climat le permettent ; 2.^o d'évacuer sans irriter ; 3.^o d'apaiser les douleurs. Les malades que j'ai traités

de la dyssenterie n'ont point été saignés, le climat n'étant pas propice.

Lorsque j'étois appelé le premier ou le second jour, & que le malade se plaignoit d'un estomac embarrassé, qu'il avoit des nausées, je lui donnai l'ipécacuanha, la dose à raison de l'âge, de la force & du tempérament; je lui prescrivois ensuite une tisane de riz & d'une croûte de pain rôtie dedans, dont le malade faisoit sa boisson principale, le bouillon léger; un lavement le soir, & l'autre la nuit, fait avec la bourrache, la buglosse, la pariétaire, la molesme, la guimauve, la chicorée sauvage; un topique de pariétaire sur le bas-ventre.

Dès le lendemain, je lui prescrivois deux onces de manne dans une infusion de petite ortie, & d'un demi-gros de rhubarbe, la tisane de riz & de bouillon pour le courant de la journée, deux lavemens pour le jour & la nuit. La potion pour le soir étoit composée de deux onces de syrop de diacode, trois onces de syrop d'œillet, & vingt-cinq gouttes anodines, dont le malade en prenoit une cuillerée d'heure en heure; cette potion ordinairement, en provoquant au sommeil, calmoit les douleurs. Le troisieme jour, la médecine ordinaire. Je réitérois la potion, lorsqu'elle ne produisoit pas tout l'effet que j'en attendois, ou lorsque le purgatif réveillait les douleurs; le quatrieme, je donnois cinq à six grains de la poudre de corail anodine, & douze grains de rhubarbe en poudre; le cinquieme, mon minoratif doux & onctueux; le fixieme, je laissois mon malade à la

tifane, aux lavemens & au bouillon ; & le septieme. je réitérois la manne dans l'infusion de petite ortie. J'avois soin de faire tenir chaudement mes malades.

Lorsque j'étois appelé trop tard pour commencer le traitement ci-dessus, je me servois de la manne & de l'huile d'amandes douces, d'un bol fait avec dix grains de rhubarbe, deux grains de poudre de corail anodine, la thériaque le soir, & vingt-cinq grains de diascordium. Lorsque le dévoiement se modéroit, je purgeois avec quatre gros de catholicon double, & deux onces de manne ; je n'oubliois point les lavemens soir & matin.

Je consultai M. Latour, Médecin à la Fleche, pour une malade en qui je n'espérois plus. Voici sa consultation, qui je crois est nécessaire à publier, vu les bons effets qu'elle produit.

La personne pour qui je le consultois avoit un pouls très-lent, les forces abattues, un vomissement, un hoquet, des déjections fréquentes, noires & très-fétides ; il m'envoya son ordonnance en ces termes : La malade prendra ce soir un lavement d'un gros & demi d'empois blanc fondu en six onces d'eau de riviere, & deux gros de thériaque. Le lavement fut réitéré le lendemain matin.

Ensuite la malade fut purgée tel qu'il l'avoit ordonné, avec une once de manne & trois gros de catholicon double délayé & une cuillerée d'eau thériacale ; le soir une potion, composée d'eau de plantain, de vingt gouttes ano-

dines , d'un grain de camphre dissous dans une goutte ou deux de jaune d'œuf , d'une cuillerée de syrop d'œillet : le tout composa une tasse ordinaire , que la malade prit à l'heure de son sommeil. Ce remède produisit des effets merveilleux , & la malade fut mieux dès le lendemain.

Je me suis bien trouvé aussi dans cet état de foiblesse & d'accablement où la gangrene des intestins est proche , d'une infusion d'une once de quinquina , d'ortie-grièche , & d'un gros de thériaque , des lavemens aussi de quinquina.

Comme la dyssenterie est plus ou moins maligne , & qu'elle est fort souvent compliquée avec d'autres maladies putrides, c'est à la sagacité du Médecin ou Chirurgien de choisir les remèdes qui conviennent le mieux à son caractère.

Extrait du Mémoire sur les causes & le traitement des Dyssenteries épidémiques , lu par M. Réad , dans la Séance ordinaire de l'Académie de Metz.

M. Réad divise son Ouvrage en deux parties ; la première contient les causes de la maladie , la seconde en indique le traitement.

De toutes les maladies épidémiques , dit M. Réad , la dyssenterie est celle qui paroît tenir plus essentiellement aux vices des alimens & des boissons. Ce n'est point qu'elle n'ait d'autres

causes communes à toutes les épidémies ; mais ces causes ne peuvent être regardées que comme dispositives , & elles ont besoin du concours des causes déterminantes , pour développer toute leur énergie. Ces causes déterminantes sont l'agacement, l'irritation des fibres & des glandes intestinales , par l'impression continuelle d'une masse alimentaire , chargée de molécules nuisibles.

Les grains nouveaux & encore humides, les viandes & le poisson corrompus , les fruits verts & de mauvaise qualité , peuvent bien donner naissance aux symptômes dyssentériques ; mais c'est principalement aux eaux potables qu'il faut attribuer cette cruelle maladie.

M. Réad confirme cette proposition par l'observation d'une dyssenterie , qui régnoit , en 1770 , dans la Garnison de Metz.

« Je remarquai avec étonnement , dit ce Médecin , que le Regiment de Béarn avoit quatre-vingt-onze malades , tandis que celui de Champagne , qui occupoit le même corps de Casernes , n'en avoit que neuf.

Je ne pouvois chercher les raisons de cette différence dans le régime ou les exercices , qui sont en général les mêmes pour tous les Corps qui composent cette Garnison. Quelque peu de vraisemblance qu'il y eût qu'il existât des différences essentielles entre les eaux dont se servoient ces deux Régimens , & qui étoient fournies par quatre puits situés dans une même ligne parallele aux Casernes , je n'aban-

donnai pas l'idée dans laquelle j'étois que l'analyse de ces eaux me fourniroit la raison suffisante d'une différence aussi frappante.

Le quartier des Casernes de Chambiere , occupé alors par ces deux Régimens , est formé de deux aîles. La partie voisine de la porte de la Ville étoit habitée par celui de Béarn ; celle qui étoit près de la promenade de Poitou , logeoit le Régiment de Champagne. Chacun de ces deux Régimens se servoit de l'eau des puits voisins de la partie qu'il occupoit.

L'eau de ceux qui étoient vis-à-vis du logement du Régiment de Béarn , me présenta , par l'analyse , une grande quantité de sélénites , des parties excrémentielles alkales. Je ne trouvai dans les deux autres puits , quoique placés dans la même ligne , qu'une dose foible de sélénite , & aucun des principes alkalis & putrides que j'avois découverts dans ceux qui avoisinent la porte de la Ville. Celui des deux puits à l'usage du Régiment de Champagne , qui étoit près de ceux du Régiment de Béarn , fournissoit une eau d'une qualité supérieure à celle de la plupart des fontaines de la Ville.

Je fis part de mon travail & de mes observations à M. le Maréchal d'Armantieres. Il fit fermer ces puits , & cinq jours après , les deux Régimens furent de niveau pour les dyssentériques qui arrivoient à notre Hôpital.

Je ne pus douter que les deux puits voisins des fortifications , & ouverts dans un terrain

inculte & formé de terres rapportées, ne s'infectassent plus aisément que les autres par le voisinage du fossé de la Ville, & par la filtration des latrines, inconvenient dont les puits du Régiment de Champagne étoient à l'abri, par la compacité du terrain & l'éloignement des causes d'infection »,

C'est à des causes semblables que M. Réad attribue le dyssenterie de Saint-Malo & de Saint-Brieux.

A Saint-Malo, l'eau des citernes est la seule dont les Habitans font usage; ces citernes, souvent formées d'un bâtisse mal assemblée, & situées à peu de distance des lieux destinés à contenir les fumiers, ou même les immondices de toute espece, reçoivent aisément les parties putrides filtrées au milieu de ces matieres. Les eaux ainsi infectées deviennent encore plus dangereuses dans le temps des dyssenteries, & alors, dit M. Réad, la maladie se nourrit essentiellement de sa propre substance.

A Saint-Brieux, les mêmes causes existent; & de plus, la mal-propreté de cet endroit fait dans la Ville basse une espece d'égoût putride & mal-sain, qui infecte les eaux de ce quartier.

Dans les environs & dans les campagnes qui sont entre Saint-Malo & Saint-Brieux, une autre cause est l'accumulation des fumiers auprès des habitations; & sur-tout le rouissage des lins & des chanvres, dont les rouoirs sont souvent posés dans des mares au milieu du Village

même, & qui sont transportés, après le rouissage, auprès des maisons, afin d'y sécher : les parties putrides pénètrent la terre, s'y filtrent, & vont infecter les réservoirs communs : aussi les Villages de Plendiben & de Plerin, remplis de ces mares, ont-ils été les plus dévastés par la dyssenterie. Ce dernier a perdu, dans l'espace de deux mois, cent soixante Habitans.

Deux autres causes, en se joignant à celles dont nous avons parlé, en entretiennent l'activité, & les rendent plus funestes. Ce sont, 1^o l'usage dangereux de dormir dans des especes d'armoires closes, & dans lesquelles l'air s'infecte en peu de temps, & devient encore plus pernicieux, s'il est chargé de miasmes qui s'exhalent du corps des malheureux attaqués de l'épidémie.

2^o L'humidité produite par le voisinage de la mer, qui retient la transpiration, & empêche la dissipation des parties putrides introduites dans le corps.

L'influence long-temps continuée de toutes les causes qui ne cessent d'agir, augmentée par celles qui tiennent à la nature des saisons, produit dans les Habitans une disposition habituelle, qui n'existe pas dans les Soldats, qui n'y sont exposés qu'en passant ; & cette différence suffit pour expliquer pourquoi la dyssenterie a fait cette année très-peu de ravages dans les Casernes, tandis qu'elle a été très-meurtrière pour les Naturels du Pays.

Le vrai moyen de détruire l'action de ces

causes , seroit de faire construire , d'une maniere plus solide , les citernes & les fosses , & de recevoir les fumiers dans des caisses de maçonnerie , qui , en empêchant les parties putrides de se filtrer avec l'humidité , conserveroient encore au fumier même les principes qui le rendent si utile à la végétation. Ce moyen a été présenté en 1775 à l'Académie de Metz, par M. de Corny , Commissaire Provincial des Guerres , Membre de cette Société, lequel l'avoit vu pratiquer avec succès par un Laboureur de la Franche-Comté.

Il faudroit encore maintenir , par la police la plus exacte , la propreté des rues ; empêcher que les linges des malades ne fussent lavés aux fontaines dans l'intérieur de la Ville ; éloigner des habitations les réservoirs des eaux que ce voisinage infecte ; reléguer les rouissages & l'apprêt des lins & des chanvres à des distances raisonnables des Villages ; enfin , énerver l'activité des principes putrides contenus dans les eaux , en faisant bouillir celles destinées à la boisson. Par cette préparation , les insectes , dont foisonnent les eaux de citernes , ne pourroient nuire ; le principe volatil excrémental se dissiperoit , & la filtration ou la décantation acheveroit de rendre à ces eaux la salubrité qui leur est si nécessaire.

Telles sont les précautions principales que M. Réad propose , & au moyen desquelles on conserveroit tous les ans un nombre considérable de Citoyens précieux. L'inexécution de ces sages réglemens , ajoute l'Auteur , fait gémir le Souverain pere de ses Peuples ; le Magistrat

qui dicte ses Loix , & le Philosophe ami de l'humanité.

La seconde partie de ce Mémoire renferme le traitement, tel que M. Réad l'a pratiqué avec succès. L'Auteur distingue d'abord le traitement des dyssenteries bénignes & simples , de celui qu'il faut employer dans celles qui, par la nature de leurs accidens , méritent le nom de malignes.

Les premières s'annoncent par de légères tranchées. Les malades évacuent d'abord les matières très-liées , recouvertes de glaires jaunâtres , mêlées de stries sanguinolentes. Vers le troisième jour , les évacuations deviennent plus fréquentes , & ne sont bientôt après que de sang pur. Vers le cinq ou sixième jour , les douleurs dominant ; des aphthes dans l'intérieur de la bouche , des érysipeles au visage , quelquefois des tumeurs très-douloureuses aux genoux , terminent ordinairement cette maladie.

Les vomitifs & les purgatifs en arrêtent presque toujours les progrès , dès le lendemain qu'on en a fait usage.

M. Réad préfère le tartre stibié à l'ipécacuanha ; la manne , le catholicon , le syrop de diacode , le laudanum , la décoction blanche de Sydenham , le petit-lait , des lavemens huileux & mucilagineux , sont les remèdes qu'il a employés avec succès.

Les dyssenteries malignes ont des symptômes plus effrayans. Leur caractère distinctif est un affaissement affreux , qui paroît souvent dès le

premier jour ; elles s'annoncent par des frissons , auxquels succèdent bientôt une chaleur & des bouffées vaporeuses à la tête ; ensuite les signes d'ardeur & de sécheresse se joignent à de vives tranchées ; les excrétions sanguines sont suivies de selles noirâtres & vermineuses , accompagnées de douleurs constrictives particulières à cette espèce de maladie.

Le neuvième jour , les douleurs s'appaisent : mais si le pouls ne se relevoit pas en même temps , ce calme perfide étoit bientôt suivi de la froideur des extrémités , d'un hoquet fatigant ; & enfin , vers le onzième ou le douzième jour , d'une mort tranquille & exempte des horreurs de l'agonie.

Nous ne suivrons point M. Réad dans le traitement scrupuleux & très-détaillé qu'il indique. Ceux qui seront curieux de le connaître , peuvent consulter le Mémoire de M. Daignan , premier Médecin de l'Armée de Saint-Malo , que nous avons rapporté ci-dessus , page 283 : on y verra , à de très-petites différences près , la même méthode , le même régime & les mêmes remèdes. L'accord de ces deux Médecins aussi éclairés formera , aux yeux des plus incrédules , la démonstration complète de la bonté de leur système.

N'oublions pas de dire que M. Réad recommande , comme une précaution essentielle , de nettoyer les pieds & les mains des malades , de les tenir en général dans la plus grande propreté , & d'employer dans leurs chambres , quatre fois par jour , des fumigations de colophane en poudre.

Nous ne prononcerons point sur le mérite de l'Ouvrage de M. Réad; nous laisserons parler MM. Lorry & Hallé, Commissaires nommés par la Société Royale de Médecine pour examiner ce Mémoire. Ils attestent que « la » marche de M. Réad est celle d'un Médecin » éclairé & prudent, & qu'on voit dans son traitement toute la sagesse & le discernement nécessaires à la conduite d'une maladie où tous les secours demandent une prudence consommée ».

D Y S U R I E.

*OBSERVATION de M. Marquet sur la
Dysurie.*

UN jeune garçon, âgé d'environ vingt-cinq ans, ayant gagné une gonorrhée des plus violentes, se confia d'abord à un Charlatan pour se faire guérir; & ensuite il se négligea totalement: mais il lui survint un ulcère dans les prostates, avec écoulement de matières purulentes mêlées de sang, ce qui lui causoit la dysurie, la strangurie, l'ardeur d'urine & des douleurs très-vives, qui continuerent pendant plusieurs années sans avoir pu trouver de guérison par des remèdes ordinaires; il urinoit de temps en temps du sang pur en grande quantité; enfin, étant au désespoir d'une si longue maladie, il me vint prier sur la fin du mois de Septembre 1755 de le secourir. Pour parvenir

parvenir à une prompte guérison , ma première indication se porta d'abord à la saignée du bras , pour diminuer l'inflammation ; le lendemain on réitéra la saignée. En même temps je fis prendre au malade , pour boisson ordinaire , de la tisane faite avec les racines d'oseille , de chicorée , de fraiser , de nénuphar & la réglisse , de chacune une once , pour faire bouillir pendant une demi-heure dans un pot d'eau de fontaine , afin de rafraîchir & d'appaiser l'inflammation & les irritations qui se faisoient dans les prostrates & dans l'uréter. Cependant il prenoit tous les matins quatre ou cinq cuillerées de suc ou de décoction d'illécébra , corrigé avec un peu de miel , dont il augmentoit insensiblement la dose jusqu'à la quantité d'un verre , & tous les soirs une demi-once de mon électuaire anti-vénérien (Voyez la Dissertation de M. Marquet sur cet électuaire) , en se purgeant de huitaine à autre , avec quinze grains de scammonée d'Alep , délayée dans un verre de tisane. Ayant continué pendant cinq ou six semaines l'usage de ces remèdes , il fut totalement guéri de cette maladie , qui le faisoit souffrir depuis trois ans , dont il n'auroit jamais pu guérir , selon toute apparence , avec les remèdes ordinaires.



ÉCARTS DE LA NATURE.

Enfans monstrueux.

IL naquit le 8 Août 1767, dans la Paroisse de Calvire, frontiere de Bresse, deux filles jumelles, dont le pere s'appelloit Pierre Champ, natif de Vogneray en Lyonnois, & la mere Michelle Vire. Ces deux enfans, qui avoient chacun une tête, deux bras & deux jambes bien conformés, paroissoient extérieurement unis par les tégumens, depuis le lieu de l'ombilic qui étoit unique pour les deux sujets. Ils furent transportés morts à l'Ecole Royale Vétérinaire de Lyon; & malgré le degré de putréfaction auquel ils étoient parvenus, on observa en eux, après l'ouverture qu'on en fit, 1^o deux abdomens séparés par une simple cloison formant supérieurement un sac pour loger le foie, qui occupoit dans l'un & dans l'autre la partie supérieure de ces cavités.

2^o Chaque abdomen étoit pourvu d'un estomac, d'un canal intestinal, de deux reins, & des parties de la génération pour chacun des sujets.

3^o La poitrine ne formoit qu'une seule cavité, & les côtes se réunissoient en un seul *sternum* placé au milieu des deux sujets.

4^o Cette même cavité ne contenoit qu'un seul cœur, situé directement au-dessous du *sternum*, & deux poumons, dont la poitrine

n'offroit rien d'extraordinaire , un pour chacun des enfans. Toutes les autres parties étoient exactement conformées ; chaque sujet avoit le volume d'un enfant à terme , bien portant , & qui vient de naître ; l'un d'eux avoit un bec de lievre : un polype sortoit du nez de l'autre.

OBSERVATION sur un Enfant sans anus.

Le Jeudi 24 Septembre 1771 , Françoise Noblet-Mouton , au village de Beauvoir , Paroisse de Marmagne , à trois lieues de Bourges , âgée d'environ 48 ans , accoucha d'un enfant mâle sans anus , ni la moindre apparence d'ouverture au derriere , d'ailleurs assez bien conformé. Elle l'allaita pendant cinquante-deux jours , sans qu'il ait rendu aucun autre excrément que de l'urine un peu plus qu'à l'ordinaire. Un Chirurgien du voisinage lui avoit fait en vain une incision & introduit une sonde ; il n'en sortit que quelques gouttes de sang. Il mourut d'une maigreur extrême , le 15 Décembre.

M. Duperin , Professeur de Médecine à Bourges , alla en faire l'ouverture avec le sieur Lemonier , son Confrere. Ils remarquerent entr'autres particularités , que les intestins grêles étoient gros , & trois fois plus enflés & tendus qu'à l'ordinaire ; pleins d'air , très minces & transparens comme s'ils eussent été lavés & raclés. L'iléon se présenta le premier , & remontoit jusqu'au sternum qu'il soulevoit en dehors. Ce boyau , long de vingt

pieds au moins dans l'homme , & qui dans cet enfant , grand d'un pied neuf pouces , auroit dû avoir environ huit pieds , n'avoit que huit pouces ; & le total des intestins que trois pieds cinq pouces. Les gros boyaux étoient faciles à distinguer par les matieres noirâtres qu'ils contenoient. Ils n'avoient tous ensemble que quatorze à quinze pouces de longueur ; leur diamètre étoit quatre fois plus grand qu'il ne devoit être. Le rectum étoit encore un peu plus gros & plus plein : il finissoit au milieu de l'os sacrum , dans sa cavité , où il étoit très-adhérent par le moyen de plusieurs fibres charnues , destinées sans doute à former l'anüs & les muscles. Après les avoir disséquées avec peine , ce boyau parut absolument fermé & faire poche ou cul-de-sac.

L'estomac (chose étonnante , mais vraie), que l'on auroit cru plein , enflé & tendu , étoit très-plat , totalement vuide & si petit , que l'on eut peine à le trouver ; il n'y avoit exactement qu'un pouce d'intervalle entre ses deux orifices. L'œsophage avoit à peine la grosseur d'une plume de Hollande. Le foie étoit renversé au haut de la poitrine & collé au diaphragme. La tympanite des intestins grêles l'avoit repoussé jusques dans le thorax , dont il occupoit une grande partie , de sorte que le cœur & les poumons soulevoient les clavicles.



Enfant de sept à huit ans , qui parle sans langue.

Deux Médecins de la Ville de Grenade , Don Joseph Guillen & Don Joseph Cayetano del Castillo , viennent d'attester publiquement qu'un enfant de sept à huit ans , qu'ils ont traité d'une petite vérole très-maligne , à la suite de laquelle sa langue s'est gangrénée , au point qu'il a entièrement perdu cet organe , ne laisse pas malgré cela de se faire très-bien entendre , & de parler fort distinctement. Ces Médecins ajoutent qu'il articule même les syllabes les plus difficiles à prononcer , & pour lesquelles l'usage de la langue semble le plus nécessaire.

Enfant pétrifié dans le ventre de la mere.

Il est mort à l'Hôpital de Berlin une pauvre femme âgée de 60 ans , qui avoit depuis longtemps le ventre d'une grosseur extraordinaire , sans avoir aucun symptôme d'hydropisie ; à l'ouverture du cadavre , on a vu , avec surprise , qu'elle portoit un enfant entièrement pétrifié , & dont tous les membres étoient parfaitement bien formés. Après les perquisitions les plus exactes , on a découvert que cette femme étoit devenue enceinte dans sa quarantieme année. Ce fait est constaté par l'enfant qui existe , & par les attestations des Professeurs d'Anatomie de cette Ville ; au reste , nous avons été témoins d'un pareil fait , huit ans auparavant , à Nancy.

Enfant monstrueux.

M. Crommelin , de l'Académie de Dijon , a donné la description d'un enfant monstrueux , né le 27 Novembre 1776 à Marcheseuil , près d'Autun. Ce monstre , dit-il , vit encore ; sa santé a été jusqu'à présent très-languissante : mais le lait de sa mere , qui d'abord n'avoit pu le nourrir , à cause d'un mal au sein , commence à le rétablir ; il a l'air vieux , & ses gencives offrent un relief extraordinaire ; à l'épaule droite est un petit moignon , mais on sent la pointe de l'omoplate , & un petit os qui glisse sous les tégumens. Les douze côtes sont bien placées , & ne présentent rien d'extraordinaire dans cette partie , qu'une éminence osseuse au sternum. A l'endroit où devoit être la cuisse droite , on voit un petit pied dirigé de bas en haut ; on le baisse avec la main , il se relève comme s'il agissoit par un ressort. Ce pied a seize lignes de longueur , y compris une petite portion de tibia , il présente deux orteils mal faits , avec des phalanges , & l'on y remarque les parties du métatarse qui y répondent : de l'autre côté sont une cuisse , une jambe & un pied , lesquels ensemble ont deux pouces deux lignes de long ; la rotule , située à contre-sens , touche le talon ; le pied n'a que trois orteils très-difformes , avec des phalanges & des ongles ; l'épine du dos n'a pas toute sa longueur , à moins que le coccx ne rentre extraordinairement ; l'os sacrum , à son extrémité inférieure , est fort saillant , & il paroît,

par la rougeur qui l'environne , que le frottement incommode le petit monstre. Il y a quinze lignes de périnée , & point de fesses ; le dos se termine comme celui d'un cochon de lait très-maigre : les parties de la génération , sur-tout le scrotum , sont beaucoup plus marquées que dans les enfans ordinaires. Ambroise Paré fait mention d'un enfant , qui , du côté des jambes , a beaucoup de rapport à celui-ci.

Enfant monstrueux par la tête.

On voit à Hesse-Darmestadt un jeune garçon , qui a tous les membres bien proportionnés , & dont la tête est d'une difformité singulière : toutes les parties de son corps n'ont pris jusqu'ici que leur accroissement naturel ; mais la tête s'est si prodigieusement accrue , que le corps se trouve trop foible pour porter cette lourde masse : de sorte que ce jeune homme ne peut plus ni marcher , ni se tenir debout , ni être assis ; il est toujours couché sur le dos. Quoique ses sens soient très-foibles , & qu'il ne puisse point parler , il temoigne de la sensibilité pour tous les soins que ses parens se donnent en le servant ; il leur sourit quand ils le caressent ou qu'ils le consolent. Un des Aventuriers , qui tuent d'ordinaire les gens en leur promettant la santé , entreprit , il y a quelque temps , de traiter ce jeune homme , & promit de le guérir : mais les remèdes qu'il lui administra , ont changé son état de langueur dans une maladie terrible ; cinq à six

fois par jour , il tombe en apoplexie : heureusement les attaques durent peu , & le jeune homme reprend bientôt ses esprits ; il continue cependant à boire & à manger plus ou moins , selon que son corps est plus ou moins affecté.

É C R O U E L L E S.

OBSERVATION sur la guérison de deux Malades attaqués de Scrophules , par M. de Caubotte.

OBSERVATION I^{re}.

LA maladie qu'on appelle *humeurs froides* a été regardée long-temps comme incurable. C'est en effet une de celles qui résistent le plus aux remèdes les mieux administrés , & l'on ne peut point se flatter d'avoir un plan de traitement qui réussisse toujours. La ciguë , qui a été employée avec une apparence de succès à Vienne , n'en a produit aucun en France , quoique des Médecins les plus renommés & les plus capables d'en varier les effets l'aient prescrite sous différentes formes.

Je suis bien éloigné de croire avoir été assez heureux pour trouver un remède si désiré ; je vais seulement rendre compte de deux cures que j'ai obtenues par le mélange & le concours de différens moyens , qui , employés séparé-

ment, ne réussissent presque jamais. Je m'empresse à rendre public ce traitement, afin de mettre les gens de l'Art à même d'en faire de nouvelles expériences, & d'y ajouter ou diminuer ce que leurs lumières leur fourniront.

Une fille du nommé le Sueur, Cocher de M. le Noir, Lieutenant-Général de Police, étoit âgée de 14 ans, lorsque je fus consulté pour elle; & à cette époque, elle n'avoit jamais marché que tout au plus quelques pas dans sa chambre, soutenue par deux béquilles. Cette pauvre fille avoit, depuis l'âge de deux ans, un ulcère considérable au bas des reins, avec carie de l'os sacrum: elle étoit d'ailleurs délicate & très-petite pour son âge. Une quantité de remèdes avoient été employés sans succès; & tous les gens de l'Art qui avoient été consultés, reconnurent la maladie pour être des humeurs froides, & la disoient incurable.

La guérison me parut aussi très-incertaine, sur-tout à cause de la carie de l'os sacrum, cet os étant d'une substance poreuse & très-difficile à rétablir. Mais le desir de lui donner mes soins, encouragé par quelques succès que j'avois déjà obtenus dans ces mêmes maladies, me détermina. Je commençai par lui faire prendre deux médecines, & aussi-tôt je lui fis faire usage de la solution de sublimé dans une forte décoction de bois sudorifiques, dans chaque pinte de laquelle il entroit un quart de grain de sublimé & deux grains de sel ammoniac. Quinze jours de l'usage de ce remède

produisirent un changement sensible ; la suppuration , d'ichoreuse & de mauvaise qu'elle étoit, commençoit à devenir meilleure, blanche ; les bords de l'ulcere n'étoient plus si rouges ni si durs , mais la carie étoit de même : point d'exfoliation. Je purgeai de nouveau la malade avec les pilules de Belloste , & je fis bassiner l'ulcere avec la décoction de feuilles de ciguë, dans laquelle je faisois dissoudre deux grains de gomme arabique , cinq grains de sublimé par pinte , & étendre un peu de camphre.

Ces fomentations attirèrent une suppuration très-abondante & par flocons ; il se détacha quelques esquisses d'os , & un des trous fistuleux se trouva cicatrilé.

Le dixieme jour de cette fomentation , la malade reprenoit des forces , son teint étoit meilleur. L'exfoliation ne se faisoit cependant point ; du reste , tout alloit mieux , & au point que la malade marchoit avec une seule béquille.

Les quinze jours suivans , tout étoit au même point ; je purgeai la malade. Je fus obligé de suspendre la tisane sudorifique , qui pesoit sur l'estomac & la fatiguoit : je la remplaçai par l'infusion de fleurs de pêcher , de pas-d'âne ; la colle de poisson , & une douzaine de feuilles de ciguë fraîches que j'avois fait infuser pendant vingt-quatre heures dans de l'eau-de-vie camphrée , y ajoutant toujours la solution de sublimé , que j'augmentai d'un huitieme de grain. Je touchois en même temps trois fois par jour la carie avec un petit pinceau trempé

dans la solution de sublimé plus forte, c'est-à-dire, de vingt-quatre grains dans un quart de pinte d'esprit-de-vin ou d'eau-de-vie qui avoit servi à l'infusion des feuilles de ciguë.

Ces changemens dans les moyens produisirent le meilleur effet; l'exfoliation de l'os carié se fit; la suppuration diminua & devint louable: tous les trous de l'ulcere se cicatrisoient; il ne restoit que le plus considérable, qui étoit au centre, sur lequel il s'éleva à différentes reprises des champignons de chairs molles & baveuses, que je détruisis en les touchant avec la même solution, & en persistant constamment dans l'usage des remèdes intérieurs, jusqu'à ce qu'il ne restât plus rien, & que la cicatrice me parût ferme & solide.

Il paroîtroit que les remèdes qui ont été employés pour obtenir cette cure, auroient été trop forts, eu égard au tempérament foible & délicat de cette malade: mais comme ils ne furent donnés que par degrés & avec précaution, la malade n'en fut nullement fatiguée; sa santé au contraire augmentoit; ses forces furent au point qu'elle marchoit au bout de trois mois sans béquilles, faisant même de longues courses sur le pavé de Paris, & montant & descendant plusieurs fois d'un quatrième étage, ce qui étonna tous ceux qui la connoissoient. La cure entière ne fut que trois mois & demi à se faire; & depuis près de deux ans que tout remède a cessé, elle n'a pas éprouvé la moindre incommodité, ni récidive.



O B S E R V A T I O N I I^e.

Le fils d'un Marchand Tapissier , âgé de 20 ans étoit attaqué dès son enfance de nombre d'ulceres scrophuleux, qui occupoient toutes les glandes du col des deux côtés , avec un gonflement très-douloureux & très-enflammé sur l'articulation du pied gauche , ce qui l'empêchoit de marcher. Les élancemens qu'il y sentoit faisoient craindre la suppuration & la carie des os du tarse.

Ses parens, justement alarmés de l'état de cet enfant , n'avoient rien négligé pour sa guérison. Plusieurs personnes de l'Art avoient été consultées , & lui avoient donné leurs soins pendant bien des années. L'opiniâtreté & la résistance que le mal avoit opposées aux remèdes même les mieux administrés , me faisoient craindre d'entreprendre cette cure. Le pere du malade espéroit que si on lui faisoit subir le traitement des maladies vénériennes il pourroit guérir , & vouloit encore tenter ce dernier moyen.

Ce malade entra chez moi pour ce sujet le 3 Juin 1778. Après avoir été saigné , purgé , baigné , il commença les frictions , qu'il prit au nombre de vingt , de deux gros chaque. Il ne saliva qu'à la dix-huitieme (c'étoit la cinquieme semaine du traitement). Jusqu'alors on ne voyoit aucun changement ; les ulceres étoient au même point , ainsi que le pied. J'avois néanmoins ajouté aux frictions l'usage de la solution du sublimé corrosif , qu'il prenoit

depuis douze jours. Je fus obligé de suspendre les frictions , à cause de la salivation. Je purgeai le malade au bout de huit jours. Je lui fis faire usage de la solution & des pilules de ciguë , que je portois jusqu'à dix grains par jour. Mais je voyois à regret que nous n'avancions point. Le malade étoit foible ; la salivation & le régime l'avoient beaucoup maigri : je fis augmenter les alimens , & suspendis tout remède pendant dix jours. Cet intervalle anima les forces du malade ; il demanda lui-même à continuer les remèdes : l'envie de guérir lui donnoit un courage incroyable ; il vouloit guérir ou mourir , & préféroit la mort à son état.

La résistance obstinée des symptômes que les remèdes n'avoient point changés , me faisoit craindre que tout ne fût inutile.

J'avois observé au commencement que ce malade avoit les gencives molles, pâles & sanguinolentes. Je soupçonnois dès-lors une disposition scorbutique , jointe au vice scrophuleux ; mais comme ce malade venoit de faire un long usage de pilules fondantes , dans lesquelles vraisemblablement il entroit du mercure doux , qui pouvoit bien être la cause de l'état des gencives , je ne lui avois pas fait prendre les antiscorbutiques. Cette fois-ci , je commençai par ces remèdes , & j'employai un autre traitement.

J'étois incertain si je donnerois encore des frictions ou de la solution de sublimé ; le peu de succès que j'en avois obtenu , me faisoit croire leur effet impuissant. Je crus qu'il n'y

avoit que des remedes plus actifs & plus stimulans, capables de produire l'effet que je desirois. En conséquence, je me déterminai à lui donner le sublimé en pilules, mêlé avec l'oethiops minéral, les gommes de gayac & ammoniac, & l'extrait de ciguë.

L'usage de ces pilules ne fut pas long-temps sans produire un changement étonnant. Presque tous les ulceres étoient cicatrisés le vingt-unieme jour, sans autre application extérieure que celle de l'emplâtre de Nuremberg, & d'une compresse imbibée d'eau de Goulard par dessus l'emplâtre. Il s'éleva sur l'ulcere le plus considérable, situé sous l'oreille gauche, différens champignons de chairs molles, qui ne cédoient point à l'usage de la même solution que j'avois employée pour la malade de l'observation premiere. Je fus obligé de les toucher à différentes reprises avec le beurre d'antimoine, & même avec la pierre infernale.

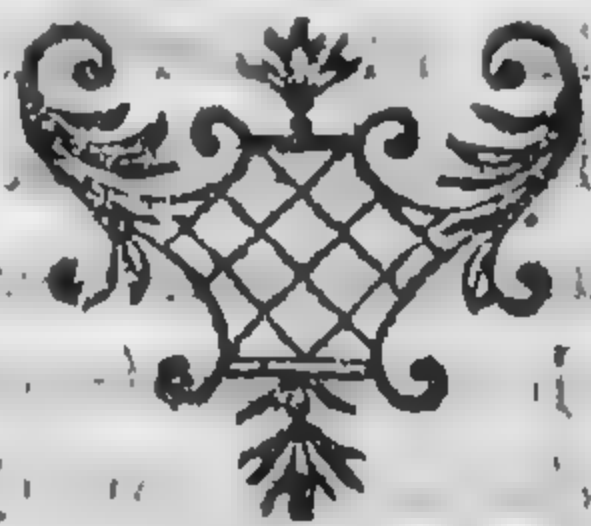
Le malade continua les antiscorbutiques & les pilules, jusqu'à ce qu'il ne parût plus rien, que les cicatrices fussent faites & le pied parfaitement guéri. Je n'avois fait usage pour ce dernier que de fomentations d'eau de sureau, dans une pinte de laquelle je mettois une cuillerée d'eau de Saturne.

Ce malade sortit parfaitement guéri avant le quatrieme mois de son traitement; la guérison se soutient toujours, son tempérament est fortifié, & il a de l'embonpoint. Un érysipele que ce malade vient d'éprouver, assure encore sa guérison. La tête & le col ont été si gonflés, & la peau du crâne si distendue, que les che-

veux ont tombé en huit jours. Quelques saignées du pied, des pédiluves & l'application de l'eau de sureau sur la tête, ont suffi pour la guérison. On auroit dû s'attendre (& je le craignois) que quelqu'une des cicatrices ne se rouvrit, par la grande distension qu'elles ont éprouvée. Cela n'étant pas arrivé, il y a tout lieu de croire que cela n'arrivera jamais.

La guérison de ce malade ne doit-elle pas encourager les gens de l'Art à traiter ces maladies avec plus de confiance, & à ne point se laisser entraîner par le préjugé où l'on est de les croire toutes incurables?

Les deux cures que je viens de rapporter ne sont pas les seules que j'aie obtenus par les remèdes anti-vénériens combinés avec d'autres. J'en pourrois citer un certain nombre, dont les sujets existent. Je dois ajouter, au sujet des deux malades dont je viens de parler, que rien chez eux, ni chez leurs peres & meres, ne pouvoit faire naître le moindre soupçon de vice vénérien.



EMPOISONNEMENT.

OBSERVATION sur un Empoisonnement occasionné par des Marrons bouillis , & refroidis dans le cuivre ; & Réflexions à ce sujet , par M. Missa , Docteur-Médecin de Paris.

LE 28 Octobre 1775 , le Cocher de M. le Comte de * * * , mangea trois ou quatre heures après son dîner des marrons bouillis dans une chaudière de cuivre. Il avoit acheté ces marrons dans un des marchés de Paris ; une heure après les avoir mangés , il éprouva subitement des coliques très-violentes d'estomac & d'entrailles. Il vomit d'abord les marrons , ensuite son dîner , puis une quantité de bile épaisse & œrugineuse , avec des efforts & des angoisses extrêmes. Les muscles du bas-ventre en contraction , déprimoiént cette région , surtout vers l'ombilic ; il survint des mouvemens convulsifs dans les membres , principalement aux extrémités supérieures & inférieures , & le malade y éprouvoit en même temps des douleurs très-aiguës : le malade se plaignoit aussi de bourdonnemens dans les oreilles , de mal de tête violent , &c. Il éprouvoit des anxiétés , des défaillances , auxquelles succédoient des hoquets fréquens ; les mouvemens convulsifs des levres imitoient ceux du rire sardonique , &c. &c.

On

On lui fit boire avant mon arrivée un gobelet d'huile d'olives , quelques verres de thé léger & du lait : il évacua abondamment par haut & par bas , avec des tiraillemens d'estomac ; les vomissemens étoient bilieux , épais & verts , les selles crues , féreuses , sans odeur , & aussi dissoutes que dans les superpurgations & dans les dévoiemens colliquatifs.

Les accidens qu'éprouva le malade , étoient à leur plus haut période , lorsque j'arrivai deux heures après pour le secourir, accompagné de M. Navier fils mon confrere. Je prescrivis le syrôp d'orgeat étendu dans l'eau froide, à prendre de demi-heure en demi-heure, un verre à chaque fois ; en même temps de l'huile d'olives de deux en deux heures, à la dose de deux cuillerées , & des lavemens préparés avec la décoction de graine de lin.

Tous les symptômes ayant cédé successivement & par degrés à ce traitement dans l'espace de huit ou dix heures de temps, je n'eus pas besoin d'autre secours ; une tisane adoucissante & deux purgations douces administrées quelques jours après , ont achevé la guérison.

Son fils , âgé de douze ans , qui avoit aussi mangé quelques marrons , éprouva à-peu-près les mêmes symptômes , mais moins violens , & fut guéri par la même méthode.

Un semblable accident étoit arrivé quelques années auparavant à huit ou dix personnes , chez un Marchand dont j'étois le Médecin. Le

Maître & la Maitresse voulant se régaler, eux & toutes les personnes qui composoient leur maison, firent un goûter, dans lequel ils mangèrent des marrons bouillis & refroidis dans un chaudron. Les accidens furent à-peu près les mêmes. N'ayant pas sous la main les secours que l'on a coutume d'administrer, l'analogie m'en fit imaginer un, dont le succès répondit à mon attente. Je fis battre des blancs d'œufs avec du sucre en poudre: on les délaya en les battant de nouveau dans une infusion de thé verd, qu'on fit prendre aux malades: on leur donna des lavemens émolliens & mucilagineux, ajoutant à quelques-uns un peu de savon, & peu de jours après ils furent rétablis.

Les mêmes remedes m'ont réussi dans d'autres empoisonnement récents, occasionnés par des haricots, des étuvées, du poisson au bleu, des compotes de fruits, &c. cuits, assaisonnés & refroidis dans des vaisseaux de cuivre.

On conçoit facilement qu'un mucilage tel que celui du blanc d'œuf bien divisé par l'intermede du sucre, & étendu dans une infusion de thé, peut être d'un grand secours, lorsque les molécules du verd-de-gris agacent les tuniques nerveuses des entrailles. Ce mucilage animal paroît même plus efficace que les autres; mais il faut avoir toujours attention de donner cette boisson & toutes les autres à très-petit volume à-la-fois.

Ce traitement méthodique n'est point opposé à l'usage des nouveaux contre-poisons indi-

qués par M. Navier dans son Ouvrage ; il peut même servir à leur procurer un succès plus complet.

Les observations précédentes donnent lieu à quelques remarques.

Les femmes qui vendent en détail des marrons & des châtaignes au Peuple dans les rues, les carrefours & les marchés de la Capitale, en font cuire la plus grande partie à l'eau, dans de grands chaudrons de cuivre ; elles y ajoutent, pour relever la saveur de ce fruit, ou du sel de cuisine, ou des cendres, ou du salpêtre. Quand les marrons sont cuits, elles ralentissent le feu. Si le débit s'en fait promptement, il n'arrive point d'accident, parce que ni les marrons ni la décoction n'ont eu le temps de se refroidir ; mais dans la supposition contraire, ils se refroidissent au moins sur la fin, & contractent alors du verd-de-gris qui se forme très-promptement à la faveur de la matière saline que contient la décoction.

De toutes les personnes qui mangent des marrons bouillis dans des vaisseaux de cuivre, celles qui ont le malheur d'être empoisonnées, ne forment pas à la vérité le plus grand nombre ; mais il est du devoir d'un Médecin de mettre le Public en garde contre un abus, dont beaucoup de particuliers peuvent être les victimes. Au surplus, il est aisé de suppléer aux vaisseaux de cuivre, en leur substituant des vaisseaux de terre ou des chaudières de fonte de fer, telles que celles dont on se sert pour une infinité d'autres usages, & dont

se servent même quelques femmes pour l'usage auquel nous les attribuons.

Si le cuivre se convertit aussi facilement en verd-de-gris , par l'action seule de l'eau refroidie , légèrement aiguillée de sel , quelquefois même non salée , on ne sera pas surpris que le vin nouveau & en fermentation qui a séjourné dans des vaisseaux de ce métal , pendant même un temps assez court , empoisonne les personnes qui en boivent. Cet abus des vaisseaux de cuivre produit dans beaucoup de pays de vignobles , & particulièrement en Champagne , une espèce d'empoisonnement épidémique parmi les enfans , dont voici des exemples.

Lorsqu'on a foulé le raisin dans les cuves , on l'abandonne avec son jus exprimé , à la fermentation vineuse ; quand elle se développe , elle fait augmenter considérablement le volume du liquide : les raisins foulés s'élèvent en même temps , & se répandroient par-dessus les bords avec le vin nouveau , si l'on n'avoit pas la précaution de retirer des cuves une certaine quantité de liquide en fermentation. On se sert à cet effet de chaudrons , & on y laisse refroidir & séjourner cette portion de vin nouveau , jusqu'à ce que la fermentation soit finie , pour le faire passer ensuite sous le pressoir avec les raisins foulés.

Les enfans abusant de la liberté qui leur est accordée dans les temps de vendanges , vont boire à l'insu de leurs parens de ce vin nouveau contenu dans les chaudrons : ils éprouvent

peu de temps après des nausées, des angoisses, des vomissemens, qui les jettent même dans des convulsions, & leur font jeter des cris effrayans; leur ventre se gonfle, se tend, & reste opiniâtrément constipé les premiers jours; un dévoiement dyssentérique succede assez souvent à ces premières symptômes. Voici de quelle maniere on y remédie.

On les fait coucher dans des lits bien bassinés; on leur applique sur le bas-ventre des linges chauds; on leur prépare un bouillon aux herbes fait avec la poirée, la laitue, le cerfeuil, le beurre frais. Lorsqu'on l'a passé, on y délaie un œuf frais entier, le blanc & le jaune, & on le leur donne un peu chaud. On leur fait prendre aussi par cuillerées de l'huile d'olives, divisée par l'intermede du sucre en poudre. Les lavemens émolliens ne sont en usage que parmi les personnes aisées. On a soin de priver le malade de tout aliment solide, jusqu'à la cessation totale des symptômes.

Ce traitement, qui est conforme aux indications, réussit ordinairement. Les enfans guérissent pour la plupart, les uns plutôt, les autres plus tard; & malheureusement la même faute se commet les années suivantes.

Les enfans, industrieux à se nuire, s'empoisonnent souvent encore en buvant à la dérobée le vin qui distille goutte à goutte des robinets des tonneaux, & qui tombe dans des chaudrons ou dans des écuelles d'étain. Il faut observer que ces écuelles se trouvent à la longue tellement attaquées par le vin, que le fond s'en

sépare quelquefois de lui-même , & se brise comme du verre.

Ces abus , dont on n'a pas encore fait mention , ne sont-ils pas aussi dans la classe de ceux qui méritent l'attention du Gouvernement , & qui sollicitent par eux-mêmes leur suppression ?

EMPIEME.

Détail d'un Empieme de pus , guéri après l'exfoliation d'une portion de vraies côtes , par M. Caestrych , Chirurgien. Aide-Major des Hôpitaux Militaires , & Chirurgien à Thionville.

LE nommé Pierre Debonaire , dit la Feuillade , âgé de 28 ans , Soldat au Bataillon de Milice de Provins , Compagnie de Grand-Pon , natif de Laval , vint à l'Hôpital Militaire de Thionville le 5 Juillet 1756 , attaqué d'une pleurésie. Quelques jours après , malgré tous les remèdes que M. de Soubercaze lui ordonna avec toute la prudence & la sagacité possible , ce malade cracha du pus mêlé d'un peu de sang ; il lui étoit même impossible de se coucher du côté opposé. Ces accidens nous déterminèrent à examiner l'endroit dont le malade se plaignoit ; c'étoit vers la mamelle

droite: nous y reconnûmes en effet une tumeur emphisémateuse assez considérable, avec fluctuation bien sensible; nous remarquâmes même à la partie moyenne du sternum plusieurs cicatrices anciennes, qui nous obligèrent de demander au malade d'où elles provenoient, & quelles étoient les maladies qu'il avoit eues précédemment? Il nous dit qu'en 1751, vers Pâques, il avoit eu une pareille maladie; qu'après avoir été saigné quatre fois, il avoit paru une tumeur, & qu'un Payfan en avoit fait l'ouverture avec un rasoir, dans l'endroit des susdites cicatrices, dont il étoit sorti beaucoup de pus; que la plaie avoit suppuré pendant long-temps; qu'il y avoit appliqué de l'onguent qu'on lui avoit donné, & que l'année suivante, à-peu-près dans le même temps, il avoit eu une semblable oppression avec fièvre, &c.; qu'il s'étoit formé à l'endroit de ces cicatrices deux ou trois ouvertures, qui avoient aussi suppuré long-temps, & que depuis ce temps, jusqu'au jour où il étoit entré dans cet Hôpital, il s'étoit assez bien porté, & avoit vaqué à ses occupations ordinaires.

Comme le malade périltoit & demandoit un prompt secours, on se détermina à lui faire l'opération de l'empyeme dans cet endroit indiqué par la nature. Conséquemment M. Milleret, Chirurgien-Major en survivance, ayant fait une incision longitudinale aux tégumens, le pus sortit en abondance, ainsi que l'air, avec sifflement, preuve que le poumon étoit ouvert, que l'abcès intéressoit sa substance :

cependant le pus étoit épais & de bonne qualité. L'ouverture des muscles intercostaux fut trouvée toute faite par le pus qui les avoit rongés. M. Milleret la jugea suffisante , & pansa la plaie selon l'Art. On fit des injections détersives & vulnéraires ; on réitéra les pansemens deux fois par jour , & à chaque pansement on facilitoit l'écoulement du pus , en faisant pencher la tête & la poitrine du malade hors du lit ; par cette situation on favorisoit la sortie du pus avant & après les injections. La fièvre étoit violente ; aussi le malade fut-il saigné deux fois le jour de l'opération , autant le lendemain , & une fois chacun des deux jours suivans ; il fut assez prudent , & observa strictement le régime qu'on lui prescrivit. Les remèdes internes étoient une tisane béchique & vulnéraire , & un looch pectoral.

Quelques jours après l'opération , il survint au malade , du même côté , un oedème aux tégumens de l'abdomen ; & cet oedème fit un tel progrès , qu'en peu de jours il gagna , non-seulement toute l'étendue du ventre & de la poitrine , mais encore le visage & les extrémités tant supérieures qu'inférieures. En conséquence de la leucophlegmatie , on prit le parti de rendre sa tisane apéritive , & de le purger tous les deux ou trois jours avec de la manne & du sel de glauber.

Le 10 Août au soir , comme je pansois le malade , j'aperçus un corps étranger qui se présentoit à l'ouverture ; je pris mes pinces

à anneaux pour m'en saisir , mais il m'échappa. Je fis changer au malade de situation , pour voir si dans les différens mouvemens qu'il feroit , ce corps étranger ne reparoitroit pas : mais ces précautions furent inutiles. Je me servis donc , pour le rapprocher de la plaie , d'une sonde pour la poitrine , ce qui me réussit ; car à l'aide de mes pinces , je saisis ce corps étranger par une de ses extrémités , & je le tirai hors de la poitrine. Après l'avoir examiné , je trouvai que c'étoit une portion osseuse ; qui provenoit de l'exfoliation de la quatrième ou cinquième des vraies côtes : elle étoit de la longueur de deux pouces ; son extrémité la plus large avoit quatre lignes , la plus étroite deux lignes sur une ligne d'épaisseur. Depuis l'extraction de ce corps étranger , le malade fut toujours de mieux en mieux ; il continua un régime très-rigoureux , il fit usage de doux purgatifs souvent répétés : en un mot , tous les accidens disparurent en peu de temps ; la suppuration ayant aussi diminué par degrés , mit bientôt le malade en état de faire usage du lait de vache , qu'il a continué jusqu'au jour qu'il sortit de l'Hôpital , c'est-à-dire , le 30 Octobre dernier : l'on craignoit que la plaie ne restât fistuleuse , mais elle s'est parfaitement cicatrisée à la fin de Septembre.

Le malade , avant sa sortie de l'Hôpital , respiroit aisément , ne touffoit plus , se couchoit sur l'un ou l'autre côté ; en un mot , étoit dans son embonpoint & ses forces ordinaires.

On ne devroit pas , à strictement parler , donner le nom d'empieme à la maladie que je viens de détailler , quoique les Auteurs aient appelé empieme tout séjour contre nature de quelque liquide enfermé dans la poitrine. Cependant , comme ce liquide peut être ou épanché sur le diaphragme , ou bien contenu dans une espece de kiste , de façon qu'il ne pese pas sur le diaphragme , je suis du sentiment de quelques modernes , qui croient qu'il est plus à propos de réserver le mot d'empieme pour le cas où il y a épanchement sur le diaphragme.

Le malade dont il vient d'être question nous a dit n'avoir jamais reçu de coups à la poitrine , ni fait de chûtes sur cette partie : d'où il est aisé de conclure que le dépôt & la carie furent la suite d'une inflammation à la poitrine , qui s'est terminée par la suppuration.



E M P H Y S È M E.

OBSERVATION sur l'Emphysème,
par M. Bouillet.

DANS une espece de Préface, M. Bouillet rend compte de ce qui l'a déterminé à travailler sur l'emphysème.

Je n'eus pas plutôt donné, dit M. Bouillet, mes observations sur l'anasarque, que je me crus obligé de travailler sur l'emphysème, pour empêcher que dans la pratique on confondît ces deux maladies; car, outre que l'emphysème a le même siege que l'anasarque, il lui ressemble si fort par sa forme extérieure, qu'il étoit à craindre que leur extrême ressemblance n'en imposât à ceux qui ne jugeroient du caractère de ces maladies que par la seule inspection. En effet, dans l'emphysème, qui occupe presque toute l'habitude du corps, & qu'on peut en quelque façon appeller une *tympanite universelle*, comme dans l'anasarque, qui est qualifiée avec fondement du nom d'*hydropisie universelle*, on ne voit qu'une enflure extérieure & générale, sans qu'on apperçoive presque aucune différence dans la couleur de la peau; mais comme cette enflure dépend de deux causes distinctes, que dans l'anasarque elle est produite par une sérosité infiltrée dans les cellules de la membrane adipeuse, & que c'est

l'air enfermé dans ces cellules qui en est la cause dans l'*emphysème*, il ne faut donc pas, pour distinguer ces deux maladies, s'en rapporter uniquement à nos yeux; il faut consulter le tact, & avoir recours à quelques autres signes que nous indiquerons.

Ce que nous venons de dire doit aussi s'entendre des *emphysèmes* particuliers ou qui n'occupent qu'une partie, & qu'on appelle *tumeurs emphysémateuses*. Ce n'est que par le moyen du tact qu'on peut les distinguer d'avec les *œdèmes* ou les *tumeurs œdémateuses*. Il étoit donc à propos que quelqu'un se chargeât du soin de prévenir l'erreur où pourroient tomber les jeunes Médecins qui auroient à combattre ces sortes de maladies; & je me suis d'autant plus volontiers imposé cette tâche, qu'il m'a paru que non-seulement les anciens n'avoient pas bien expliqué la nature de l'*emphysème*, mais encore que ceux qui en avoient parlé depuis peu, s'étoient mépris dans quelques points de théorie relatifs à la pratique, & que d'ailleurs il s'en falloit beaucoup qu'ils eussent épuisé ce sujet.

Il auroit été à souhaiter que M. Combälufier, qui a si bien développé tout ce qui concerne les vents qui s'engendrent dans les premières voies, & qui a parlé non-seulement de la tympanite intestinale, l'un des principaux objets de son Ouvrage, mais qui a traité encore par occasion des autres espèces de cette maladie qui ont leur siège dans la capacité du bas-ventre; il auroit été, dis-je, à souhaiter que cet Auteur eût exécuté le dessein qu'il avoit formé de nous instruire à fond sur les causes

& le traitement de l'emphysème, comme il l'avoit annoncé lui-même vers la fin de sa Pneumatopathologie ; il n'auroit pas manqué sûrement de recueillir les principales observations qui ont été faites sur cette maladie, & peut-être m'auroit-il épargné la peine que j'ai prise pour en développer la nature & en tracer le traitement, ou du moins il m'auroit fourni bien des secours dont j'aurois profité.

Mais quoique M. Combalusier ait vécu plus de douze ans après la publication de son Ouvrage, je ne sache pas qu'il ait tenu la parole qu'il avoit donnée, & c'est ce qui m'a confirmé dans la résolution que j'avois prise de traiter ce sujet.

Un autre motif m'y a encore engagé. Les anciens, comme je l'ai dit, ne nous ont pas donné une idée juste de l'emphysème ; & les modernes, qui ont fondé l'explication de cette maladie sur les notions que la physique expérimentale & l'anatomie nous ont fournies, ne se sont guere occupés que de l'emphysème qui survient aux plaies, des accidens qui l'accompagnent & de la cure qui lui convient, & ils ont cru que ce mal n'arrivoit jamais par une cause interne, que dans des cas presque désespérés, à la suite du sphacele ou de la gangrene : c'est pourquoi ils n'ont pas pris la peine d'approfondir ce qui le concerne.

Prévenus d'ailleurs en faveur de Boërhaave, & se confiant aux lumières des savans Commentateurs de cet illustre Médecin, ils ont regardé comme avéré, 1^o que dans l'état na-

turel le sang ne contient aucune particule d'air élastique , & qu'il n'en peut même contenir sans un danger imminent de mort ; 2^o que dans l'homme vivant la chaleur du sang ne peut pas assez augmenter pour faire développer l'air qui est incorporé & fixé dans les parties de cette liqueur , & que la chaleur ordinaire de nos humeurs est encore moins capable de produire cet effet : d'où l'on a conclu que la cause interne de l'emphysème ne pouvoit être qu'un mouvement de putréfaction capable de faire dégager l'air fixé dans nos humeurs, & de lui faire reprendre sa forme & ses propriétés ordinaires.

Suivant cette théorie , à laquelle on pourroit même opposer les expériences de M. Macbride, il n'y auroit presque jamais eu d'emphysème un peu considérable produit par une cause interne qui n'eût été mortel , n'étant guere possible qu'un homme puisse résister à un mouvement de putréfaction dans ses humeurs , capable d'en faire sortir assez d'air pour produire cette maladie. J'en produirai néanmoins plusieurs exemples, dont l'événement n'a pas été funeste. D'ailleurs j'espère faire voir qu'on n'est pas fondé à nier la présence d'un air élastique dans l'état naturel de nos humeurs , encore moins à contester que le degré de chaleur auquel le sang est souvent porté dans des maladies même susceptibles de guérison , ne puisse faire dégager une certaine quantité de l'air fixe incorporé dans ses parties.

Il y a plus ; il s'amasse quelquefois de l'air

dans certains endroits du corps, sans qu'on puisse soupçonner qu'aucun mouvement de putréfaction dans le sang ait précédé, & sans que cela ait été suivi de la mort du malade. M. Combalusier raconte avoir ouï dire à M. Sydrobre, que M. Barbeyrac son oncle fit faire la ponction à la poitrine d'un homme qu'il croyoit empysematique, & qu'au lieu de pus, dont il ne sortit pas une seule goutte, il s'échappa de l'air qui fit un grand bruit, & dont la sortie procura une prompte guérison. Or, puisqu'il ne sortit point de pus, il n'y avoit pas eu de suppuration, par conséquent de putréfaction; il peut même se former des bulles d'air dans le sang sans que la mort s'ensuive, si ce que l'Auteur rapporte est vrai. Il faut donc que quelqu'autre cause puisse remettre en son premier état l'air fixe enfermé dans nos humeurs, & le rendre capable de produire des emphysemes même considérables, qu'on voit se terminer heureusement, & sans qu'on ait employé de remèdes propres à combattre la gangrene, suite ordinaire de la putréfaction des humeurs. C'est cette cause que nous nous proposons d'indiquer; car nous insisterons peu sur les emphysemes qui surviennent à la suite de quelques plaies, lesquels n'ont guere besoin d'un plus ample éclaircissement, & nous tournerons principalement nos vues vers ceux qui dépendent d'une cause interne.

Nous rapporterons d'abord ce qui a été observé à ce sujet par ceux qui nous ont précédés, & ce que nous avons observé nous-mêmes

pendant plus de cinquante-cinq ans de pratique : de-là nous déduirons les différentes especes de cette maladie ; nous tâcherons ensuite de rendre raison de tous les faits que nous aurons rapportés, & aux réflexions que nous ont laissées les Auteurs qui ont écrit sur cette matiere, nous ajouterons celles que de nouvelles expériences & nos propres observations nous auront donné occasion de faire nous-mêmes.

Nous ne parlerons pas néanmoins des humeurs flattueuses, qui reconnoissent pour cause un air enfermé dans quelque cavité & hors du tissu cellulaire, parce qu'on doit les regarder plutôt comme des especes de tympanites que comme des emphysèmes.

Enfin je donnerai la méthode la plus sûre pour remédier à toutes les especes d'emphysèmes qui proviennent de cause interne, & je ferai voir que, loin d'avoir recours à des antiseptiques actifs, à des stimulans énergiques, pour remédier à ces sortes d'emphysèmes, comme l'ont cru ceux qui n'en reconnoissent d'autre cause que la putréfaction des humeurs, il ne faut pour l'ordinaire employer que des délayans, des humectans, des calmans & tout au plus de légers incisifs ; qu'il faut même souvent recourir à la saignée, & que ce n'est que dans des cas extraordinaires, lorsque la gangrene ou le sphacele sont à craindre, que les remedes échauffans, les violens cordiaux, les spiritueux extrêmement forts peuvent avoir lieu.

Au reste, j'éviterai le défaut qu'on a justement

ment reproché à quelques Auteurs; je n'entasserai point formules sur formules; je me bornerai uniquement à indiquer les remèdes les plus simples & les plus propres à remplir les indications que les différens cas pourront présenter ».

De ces réflexions préliminaires, M. Bouillet passe ensuite à ses observations sur l'emphysème; il en fait soixante-quatre articles.

ART. I. Par emphysème, que quelques-uns appellent en François *boursouffure*, & d'autres, quoiqu'improprement, *bouffissure*, nous entendons une tumeur formée par un air enfermé sous presque toute l'habitude du corps, ou dans quelqu'une des parties inférieures. Emphysème est un mot grec dérivé de φύση, qui signifie un vent. On le trouve dans les écrits d'Hippocrate. Qu'il ait entendu par-là toutes sortes de tumeurs ou d'enflûres, comme quelques-uns se le sont imaginé, cela ne paroît pas vraisemblable; ce n'est pas du moins dans un sens aussi vague qu'il a pris *εμφυσημακακόν* à la fin du troisieme livre des maladies épidémiques, dans l'histoire qu'il rapporte du troisieme malade; car après avoir fait remarquer que ce malade avoit le ventre fort gonflé, *Ἦν καὶ μεγαλοσπλαννος*, qu'il étoit tourmenté de vents *φυσῶδης*, que sa fièvre s'étoit rallumée, qu'il ne rendoit presque rien par les selles, & que ses urines étoient ténues & en petite quantité, il ajoute qu'il survint un emphysème funeste, ce qui ne se peut entendre que d'une enflûre flatueuse répandue sur presque tout le corps, à moins qu'on ne prétende qu'Hippocrate

a voulu dire que le ventre de ce malade s'enfla prodigieusement, ce qu'on ne seroit pas fondé à supposer, puisque pour désigner l'enflûre de l'hypocondre droit, il se sert ici du mot *ἥπαρμα*, qu'en d'autres endroits il emploie le terme de *μελέωρα*, pour marquer l'enflûre du bas-ventre, il nomme *οἰδημα* toute humeur extérieure; enfin, on n'aura nulle peine à croire qu'Hippocrate ait voulu parler en cet endroit d'un véritable emphysème occasionné par une fièvre maligne qui enleva le malade, lorsqu'on aura lu ce qui a été observé en de semblables cas par quelques Auteurs, & ce que j'ai observé moi-même plus d'une fois.

II. « A la rougeole & à la petite vérole, dit M. Chirac, à l'occasion des maladies qui régnoient en 1694 à Rochefort, où il étoit allé par ordre de la Cour, succédoient des fièvres subintrantes, dont les redoublemens commençoient par une douleur de tête effroyable, qui étoit suivie d'une nausée & d'une douleur d'estomac inexprimable; à ces accidens se joignoit une démangeaison universelle si insupportable, qu'elle obligeoit les malades à se gratter excessivement, jusqu'à se mettre la peau toute en sang, & cette démangeaison importune étoit accompagnée d'une enflûre générale de toutes les parties du corps: enflûre purement flatueuse, & qui se dissipoit à la chute des redoublemens par une légère moiteur. J'eus même, ajoute-t-il, le malheur d'en être attaqué ».

III. Dans le cours des fièvres pourprées qui régnerent à Crémone depuis le printemps de

l'an 1734 jusqu'à l'automne de la même année, le D. Valcarengi remarqua que dans le fort du mal, *in summo morbi conflictu*, les cuisses & les bras s'enflaient ordinairement, & surtout le visage qui devenoit extrêmement rouge; & il ajoute que de semblables enflûres survenoient aussi, tant vers le déclin qu'après la cessation de la fièvre, particulièrement à ceux qui avoient été saignés copieusement, ou qui avoient essuyé des hémorrhagies, des diarrhées ou des dyssenteries, & sur-tout après de violens purgatifs. Il est vrai que ce Médecin donne aux unes & aux autres de ces enflûres le nom de *tumeurs œdémateuses*: mais outre qu'elles pouvoient être toutes emphysémateuses, quelquefois les emphysèmes ne survenant pas moins à la fin d'une maladie que durant son cours, il est certain qu'il a désigné d'abord des emphysèmes phlegmoneux, puisqu'ils étoient accompagnés d'une rougeur éclatante qu'on ne remarque point dans les douleurs œdémateuses. D'ailleurs, ce qui me confirme dans cette pensée, c'est la disposition flatueuse de ces malades, jointe à l'enflûre de la région épigastrique & à la tumeur presque tympanitique de tout le bas-ventre dont cet Auteur fait mention. Quant aux enflûres qu'il observa dans la convalescence, *eliminatâ hâc feбри*, elles étoient peut-être ou simplement œdémateuses, ou compliquées d'emphysème & d'œdème.

IV. N'étoient-ce pas aussi des emphysèmes qui survenoient avant la mort aux malades attaqués à Modene de la fièvre maligne pour-

prée, dont parle Ramazzini dans sa dissertation sur les constitutions des années 1692, 1693 & 1694, n. xvii? Ces malades, dit-il, ressembloient à des statues, tant ils étoient affoiblis & abattus, sans que dans leur embonpoint il parût aucune diminution; & ce qu'il y avoit d'extraordinaire, c'est que tous ceux qui succomboient à la violence de cette fièvre, mouraient enflés & étoient livrés aux Officiers funéraires comme des victimes qu'on auroit engraisées: *Quotquot hujus febris violentiæ succumbant, pleni ac succulenti veluti pingues mortis victimæ Libitinariis tradebantur*; c'étoit comme si on les avoit soufflés.

V. Veut-on un emphysème constaté par l'ouverture du cadavre, un emphysème qui ait été le produit d'une fièvre aiguë? On le trouvera dans le dernier Ouvrage de Morgagni. Une femme, dit cet Auteur, âgée d'environ trente ans, après avoir long-temps souffert des douleurs aux articulations, contracta une gale abondante & humide; par le conseil d'un Empirique, elle usa d'un onguent qui la fit bientôt sécher: mais il lui survint une fièvre aiguë, accompagnée d'une grande chaleur, de beaucoup de soif & de vives douleurs de tête; à cela se joignirent bientôt le délire, les anxiétés, la difficulté de respirer, & une légère enflure de tout le corps; enfin la mort survint le sixième jour après l'invasion de la fièvre.

A l'ouverture du cadavre, l'Auteur reconnut que ce n'étoit pas une hydropisie universelle, puisqu'il ne coula point de sérosité, &

que les pieds comprimés ne conservoient point l'impression que le doigt y avoit faite ; de forte , ajoute-t-il , que dans cette maladie aiguë l'air paroissoit s'être dilaté dans les vaisseaux qui sont sous la peau , & avoir produit ce léger emphysème.

Combien d'autres exemples d'emphysèmes n'aurions-nous pas à alléguer, si les Médecins avoient été exacts à rapporter tout ce qu'ils avoient observé ! car dans bien des maladies cet accident se manifeste plus souvent qu'on ne l'a cru jusqu'ici.

D'ailleurs , une preuve évidente qu'Hippocrate a pris le mot d'*emphysème* dans le sens que nous lui avons donné , se tire des écrits de Galien. Ce savant Médecin ne s'est servi de ce terme que pour exprimer une enflûre flatueuse , qu'il a fort bien différenciée de l'œdème. Maintenant , dit-il , il est à propos de parler des emphysèmes qui demandent un traitement différent de celui des œdèmes ; car ceux-ci , comme il a été déjà dit , proviennent d'une humeur pituiteuse , & cedent à la pression des doigts qu'on y enfonce : au lieu que les emphysèmes sont produits par une vapeur flatueuse , ramassée tantôt sous la peau , tantôt sous les membranes qui couvrent les os ou qui revêtent les muscles ou quelqu'un des viscères ; ils diffèrent même de l'œdème , en ce qu'ils ne conservent pas l'impression du doigt qu'on y a enfoncé , & résonnent comme un tambour. D'où l'on voit aussi que Galien avoit reconnu que l'emphysème pouvoit s'étendre jusqu'aux parties intérieures , jusqu'aux viscères ;

ce qui doit être commun , tant aux emphysèmes qui dépendent d'une cause interne , qu'à ceux qui paroissent après quelque coup ou quelque plaie ; car Galien en avoit reconnu de cette espèce.

A l'autorité de Galien je pourrois joindre celle de Paul d'Egine , qui ne s'est servi du mot *emphysème* que pour désigner une tumeur flatueuse ; mais cela ne paroît pas avoir besoin d'un plus grand nombre de preuves. Voyons maintenant ce qu'ont observé les Auteurs qui ont succédé aux Médecins Grecs.

VII. *Albucaſis* , Médecin Arabe , au rapport de *Zacutus Luſitanus* , donne la description d'un emphysème ſingulier. Cet Auteur raconte qu'une femme qui travailloit aux champs , avoit eu d'abord une petite enflûre à la veine du bras ; qu'une heure après , cette enflûre s'étoit promenée en rampant comme un ver , & qu'elle étoit montée fort vite vers la partie ſupérieure de l'humérus , ſe remuant comme du viſ-argent qui court d'un endroit à un autre. La douleur qui accompagnoit cette enflûre , ayant quitté ſa première place , ſe fixa ſur la partie ſupérieure de l'humérus ; elle roula enfuite par tout le corps , ſelon le rapport que lui fit cette femme , & comme il put ſ'en appercevoir lui-même. Ce qui le ſurprit le plus , ce fut la vîteſſe avec laquelle rouloit cette enflûre douloureuse , n'ayant jamais vu auparavant qu'une douleur changeât de place avec tant de vîteſſe. La manière dont il enſeigne de traiter cette enflûre , ne permet pas de douter qu'il ne recon-

nût qu'elle étoit causée par de l'air , puisqu'il veut qu'on fasse une incision sur la partie enflée , après avoir fait une ligature au dessus & au-dessous , & que par ce moyen on donne issue à l'air qui y étoit enfermé. Quant à la cause éloignée, il l'attribue avec assez peu de vraisemblance aux rayons du soleil , qui frappoient à nud le bras de cette femme pendant qu'elle travailloit.

On a observé en Allemagne un semblable cas , comme nous le dirons ci-après.

VIII. Gui de Chauliac & quelques Auteurs des siècles précédens , tels que *Fabrice d'Aquapendente* , *Barbette* , *Sennert* , *Perdulcis* , *Munnicks* , &c. , ont parlé de cette maladie sous les noms d'*apostema ventorum* , *inflatio* , *tumor flatulentus* , sans en citer aucun exemple ; & outre que la plupart d'entr'eux n'ont considéré l'emphysème que comme dépendant d'une cause interne ; il ne paroît pas que ceux qui ont fait mention de celui qui survient quelquefois aux plaies , aient tous pensé qu'il fût occasionné par l'introduction de l'air intérieur. Ce n'est que dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris , que j'ai trouvé des exemples d'emphysèmes attribués décidivement à l'air de l'atmosphère qui s'étoit introduit sous l'habitude du corps par les bords de la plaie.

IX. Le *D. Michaelis* assure avoir observé un emphysème semblable à celui dont nous avons parlé d'après *Albucasis*. Il lui donne les noms d'*ambulo* , de *flatus furiosus* ; & il ajoute que cet emphysème avoit des retours irréguliers,

& que la douleur qui l'accompagnoit, se faisoit sentir tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre.

X. M. A. *Severinus* parle aussi d'un emphyseme qui causoit de si vives douleurs, & qui tourmentoit si fort le malade nuit & jour, qu'il s'en falloit peu qu'il ne tombât en syncope.

Il y a apparence que ces deux Auteurs, que je n'ai cités que d'après M. Imbert, n'ont entendu parler que des emphysèmes produits par une cause interne.

Mais indépendamment des cas dont nous venons de parler, si on faisoit attention à ce qui arrive dans quelques maladies des adultes, & dans beaucoup de maladies des enfans, on verroit, comme nous l'avons déjà observé, que les emphysèmes qui dépendent d'une cause interne, ne sont que trop fréquens, & qu'on a pris souvent pour *leucophlegmatie* ou *bouffissure* des enflûres flatueuses, des emphysèmes simples ou compliqués, je veux dire, accompagnés d'inflammation ou d'œdeme. Les observations suivantes en fourniront la preuve.

XI. Dès les premières années de ma pratique, je fus appelé pour une jeune femme qui, depuis quelques jours, étoit accouchée fort heureusement; mais qui, après une perte de sang considérable, étoit devenue enflée depuis les pieds jusqu'aux aînes. Croyant d'abord que c'étoit une enflûre œdémateuse, parce que la peau n'avoit pas changé de couleur, je fis appliquer sur les parties tuméfiées du son torréfié avec des serviettes bien chaudes par dessus;

& après quelques lavemens , j'ordonnai un léger purgatif qui fit très-bien son effet : mais l'enflûre , loin de diminuer , augmenta considérablement & devint douloureuse. Alors j'examinai de plus près les parties tuméfiées , & voyant qu'elles ne conservoient point la fosse que mon doigt y faisoit , & qu'au contraire elles se relevoient promptement , je compris que c'étoit un emphysème , que la chaleur du son & des linges avoit rendu douloureux , en faisant raréfier l'air enfermé sous la peau. Je me tournai d'abord du côté des relâchans & des adoucissans ; on oignit les parties enflées avec du beurre frais ; on y appliqua des linges trempés dans une décoction d'herbes émollientes & d'un peu de graine de lin ; je fis saigner du bras la malade qui avoit le soir un peu de fièvre : bientôt toutes les enflûres se dissipèrent , & par le moyen de quelques bouillons délayans & d'un minoratif , j'eus la satisfaction de voir la malade se rétablir parfaitement.

Si on consulte les Auteurs qui ont écrit sur la passion hystérique , on verra que l'emphysème est un symptôme assez ordinaire de cette maladie , & il y a lieu d'être surpris que M. Astruc n'en ait pas fait mention ; il n'a pas du moins échappé aux regards de Sydenham & de MM. Hunauld , Raulin & Pomme.

XII La passion hystérique , dit le Docteur Anglois , affecte non-seulement toutes les parties intérieures ; mais elle s'en prend encore quelquefois aux parties extérieures , & occupe

l'une ou l'autre mâchoire, les bras, les mains, les jambes, tantôt avec douleur, tantôt avec enflûre, principalement aux jambes; car, ajoute-t-il, au lieu que dans les enflûres des hydropiques on observe qu'elles augmentent vers le soir, & que semblables à de la pâte elles retiennent l'impression que le doigt y a faite, dans celles-ci au contraire on remarque qu'elles sont plus considérables le matin, qu'elles résistent à la pression du doigt & n'en conservent aucun vestige. Quelquefois il n'y a qu'une des jambes enflée; & cette enflûre, dit-il en finissant, soit qu'on en considère la grandeur, soit qu'on en envisage l'extérieur, ressemble si fort aux tumeurs des hydropiques, qu'on a bien de la peine à dissuader les malades de l'opinion qu'ils en avoient conçue. A ces traits, peut-on méconnoître l'emphysème.

XIII. M. Pomme s'explique à-peu-près de même. « Mademoiselle . . . , dit-il, âgée de trente ans, mélancolique & sujette aux vapeurs, fut attaquée, dans les plus grandes chaleurs de l'été, d'une fièvre continue qui céda aux remèdes ordinaires, après avoir cruellement fatigué la malade pendant vingt jours. L'enflûre des mains & des pieds succéda à cette première maladie; elle fit de si grands progrès, qu'elle occupa dans peu toute l'habitude du corps: les cuisses & les jambes étoient prodigieusement enflées; le visage étoit monstrueux, & l'impression du doigt n'y étoit pas sensible. Les purgatifs les plus puissans n'avoient opéré aucun changement à son état;

ils furent interdits par le conseil de MM. Pomme pere & fils : le petit-lait qu'on leur substitua , remplit parfaitement leurs vues ; le lait d'ânesse perfectionna la cure ; & tout , dit-il en finissant , fut rétabli dans son premier état ».

Long-temps auparavant M. Hecquet avoit remarqué *qu'en pareil cas le régime , le suc d'herbes , les calmans , &c. , dissipent la crainte de l'hydropisie , au lieu que les purgatifs l'attirent.*

Un autre emphysème , selon le rapport de M. Pomme , fut guéri par le seul exercice dans un jeune homme hypocondriaque.

MM. Hunauld & Raulin parlent aussi des emphysèmes qui surviennent à des attaques de vapeurs , l'un sous le nom de *bouffissure* , & l'autre sous celui de *gonflement hystérique*.

XIV. « Les enfans , continue M. Bouillet , sont beaucoup plus sujets aux enflûres emphysémateuses que les adultes. Ils n'essuient guere de maladies un peu graves , qu'il ne leur survienne des emphysèmes universels ou particuliers , soit durant le cours du mal , soit sur son déclin. Je serois trop long , si je voulois rapporter tous les cas que j'ai eu occasion d'observer ; je me bornerai aux suivans , après que j'aurai raconté ce que j'ai vu arriver à un homme âgé d'environ quarante ans : car les adultes sont aussi sujets , quoique moins souvent que les enfans , à ces sortes d'enflûres , mais les hommes encore moins que les femmes ,

XV. M. V. , après plusieurs veilles & quel-

ques autres exercices qui avoient fort échauffé son sang , fut obligé , il y a douze à quinze ans , d'aller à la campagne dans la saison la plus rude de l'année & par un vent des plus froids & des plus violens. A son retour , il fut saisi d'une fièvre aiguë , accompagnée d'une inflammation si considérable aux muscles de la poitrine & du dos , qu'il étoit roide comme un bâton , & qu'il ne pouvoit se fléchir en aucun sens. Pendant le cours de la fièvre , qui dura plus de trois semaines , il fut saigné plusieurs fois ; il usa de beaucoup d'eau de poulet & d'autres tisanes adoucissantes , prit des émulsions , des juleps anodins , de l'huile d'amandes douces , & fut purgé , selon le besoin , avec de doux minoratifs. Malgré tous ces secours & le régime le plus exact , la fièvre aiguë fut suivie d'une fièvre lente qui dura fort longtemps , avec des enflûres emphysemateuses vers les parties inférieures du corps , sur-tout au-dessus des genoux & à l'extrémité des lombes ; enflûres accompagnées d'un peu de douleur & d'un petit bruit ; lorsqu'on comprimoit la peau & qu'on obligeoit l'air qui étoit dessous à passer d'un endroit dans un autre. Le malade prit des bouillons de poulet avec des herbes légèrement incisives pendant une douzaine de jours , & pendant autant de temps des bouillons avec un peu de veau & quelques cuisses de grenouilles ; il usa pendant fort long-temps du lait d'ânesse , après lequel il prit celui de femme , & par ces moyens , il se rétablit enfin de façon qu'il jouit encore d'une assez bonne santé.

XVI. Quelques années auparavant, on m'avoit fait voir le fils d'un Orfevre de cette Ville, âgé de trois ou quatre ans, lequel à l'occasion d'une fièvre continue avec des redoublemens, avoit été saigné & purgé deux ou trois fois. Il avoit une grande soif, & son ventre étoit fort météorisé; tout son corps s'étoit enflé sans changer de couleur, & sans que l'impression du doigt restât sur la partie qu'on comprimoit. J'ordonnai sur-le-champ une ample boisson de tisane émulsionnée, dans laquelle on délaya du syrop de violette avec un peu de syrop de nénuphar & quelques grains de nitre purifié. C'étoit vers les huit heures du soir qu'il commença d'user de cette tisane : on continua de lui en faire boire toute la nuit; il se vuida copieusement, & se trouva fort foulagé le lendemain. J'ordonnai qu'on le tint aux bouillons, & qu'on lui donnât encore de la tisane; les urines coulerent abondamment, & en moins de deux fois vingt-quatre heures ses enflûres disparurent, de même que la fièvre.

XVII. Le fils de M. V...., âgé aussi de trois à quatre ans, pour lequel je fus appelé en consultation, ne fut pas aussi heureux que l'enfant dont je viens de parler. Il est vrai que sa maladie avoit duré beaucoup plus de temps, qu'il étoit dans un degré fort avancé de la fièvre lente, & qu'on lui avoit fait peut-être trop de remedes, sur-tout de purgatifs. Il avoit depuis quelques jours un emphysème universel, & malgré tout le secours de la Médecine, malgré même quelques scarifica-

tions qu'on lui fit au col, en vue de donner issue à l'air enfermé dans la membrane celluleuse, il mourut peu de jours après avoir été consulté, conformément au pronostic que nous en avions porté.

XVIII. Un pareil cas avoit été observé par M. *Duverney* le jeune. Il rapporte qu'une jeune Demoiselle qui n'avoit qu'environ quatre à cinq ans, étoit tombée depuis quelque temps dans une langueur causée par une fièvre lente qui la minoit peu à-peu; il ajoute que les trois derniers jours de sa maladie, il lui survint une boursouffure qui commença à la joue droite; qu'elle se répandit ensuite peu-à-peu tout autour du corps, & descendit jusqu'aux aînes. On voyoit, continue-t-il, augmenter cette boursouffure par ondes; & dans les endroits où on la pressoit, on sentoit sous les doigts comme de l'air s'échapper & faire une espece de crépitation. Cette Demoiselle étant morte, M. *Duverney* en fit l'ouverture; il n'eut pas plutôt appliqué le scalpel à la peau du ventre, que toute cette boursouffure disparut, exhalant une odeur cadavéreuse.

A ces exemples, qu'il me soit permis d'en joindre deux autres que j'ai observés depuis peu dans des enfans, & dont l'événement n'a pas été si malheureux.

XIX. Le fils de M. de R...., âgé de trois ans, ayant été purgé deux ou trois fois pour une fièvre putride vermineuse, & ayant ensuite pris quelques demi-bains pour une difficulté d'urine qui lui étoit survenue, devint enflé de tout son corps, & principalement du ventre

qui étoit extrêmement distendu par des vents. La peau , pressée par le doigt , ne cédoit qu'avec peine & se relevoit aussi tôt ; son visage étoit pâle , son pouls petit & un peu fréquent. Comme il avoit un grand appétit & qu'il mangeoit beaucoup , il avoit la nuit un peu plus de fièvre ; après qu'il eut pris le matin , pendant trois jours , un bouillon de poulet avec le chiendent , la chicorée , le creffon de fontaine & quelques cloportes , & qu'on lui eût appliqué une fomentation émolliente sur le ventre , il saigna assez copieusement du nez , & presque tout de suite son ventre se désenfla de même que toute l'habitude de son corps.

XX. La fille d'un Fournier , âgée de quatre à cinq ans , eut vers le déclin d'une fièvre maligne une enflûre emphysémateuse à la partie inférieure du dos , qui montoit vers la partie supérieure lorsqu'on pressoit la partie enflée , & qui revenoit bientôt d'elle-même à sa place. Cette fille avoit été purgée plusieurs fois ; mais comme elle avoit encore un peu de fièvre , & que sa langue étoit chargée d'un limon épais , elle fut repurgée , & je lui fis prendre , pendant quelques jours , deux prises d'un apozème composé avec les racines de chiendent & de chicorée , les feuilles de laitue , de buglosse , de pariétaire & de scolopendre , à quoi on ajoutoit une once de syrop de chicorée composé , quelques grains de nitre purifié & six cloportes lavés en vie & écrasés , au moyen de quoi elle fut parfaitement guérie.

XXI. Nous ne rapporterons pas un plus

grand nombre d'observations , pour prouver qu'il arrive souvent des emphysèmes qui dépendent d'une cause interne. Nous ne parlerons pas non plus des tumeurs flatueuses qui se forment quelquefois aux genoux , comme nous l'avons observé nous-mêmes après beaucoup d'autres Praticiens , ni de celles qui , selon quelques Auteurs , attaquent le scrotum , le nombril , &c. , mais dont ils ne citent point d'exemples , & qui , par cette raison , sont révoquées en doute par MM. Heister & Sauvages. Nous regarderons ces tumeurs , ainsi qu'il a été déjà dit plus haut , comme des tympanites semblables à celles du bas-ventre , de la matrice , &c. , comme des especes d'emphysèmes ; mais nous ne devons pas dissimuler qu'il arrive aussi quelquefois des emphysèmes , indépendamment de toute maladie qui ait précédé , & de toute plaie même qui ait pu donner entrée à l'air de l'atmosphère. Tels sont , outre ceux qui ont été rapportés , les emphysèmes causés , s'il en faut croire quelques Auteurs , par l'usage de certains alimens , par la piquure de quelques insectes , &c.

Nous ne devons pas même oublier que les emphysèmes n'épargnent pas les parties intérieures ; que le foie , la rate , en sont quelquefois atteints , & que l'ouverture des cadavres en a fait voir aux poumons , aux intestins , &c. Personne n'ignore aussi que les paupieres deviennent quelquefois emphysémateuses.

Enfin , on voit des humeurs emphysémateuses qui accompagnent des douleurs rhumatismales,

tismales , ou qui en imposent par de semblables douleurs. L'exemple que j'en vais donner , regarde une Dame encore jeune & qui a de l'embonpoint , quoiqu'elle ait eu plusieurs enfans.

XXII. Cette Dame m'a raconté que tous les hivers elle souffroit chaque nuit des douleurs avec des enflûres , tantôt à un doigt , tantôt à un autre , quelquefois au dos de la main d'où la douleur s'étendoit jusqu'au col , & causoit ensuite des élancemens douloureux par tout le corps qui l'empêchoient de dormir ; qu'elle ne pouvoit pas le matin s'habiller sans se faire aider , mais que peu de temps après qu'elle étoit levée , les douleurs & les enflûres disparoissoient pour ne revenir que la nuit suivante. Elle ajouta que pendant l'automne de l'année dernière , ayant pris , par le conseil de mon fils , une douzaine de bouillons de poulet & le lait d'ânesse pendant une quinzaine de jours , elle n'avoit eu , l'hiver dernier , aucun retour de son mal , & qu'elle avoit dessein , cet automne , de réitérer les mêmes remèdes , ce que je ne manquai pas d'approuver.

XXIII. Il est vrai aussi que l'emphysème est quelquefois une suite des plaies faites à différentes parties du corps. Nous indiquerons les Auteurs qui en ont donné des exemples , après avoir raconté qu'à la honte de l'humanité on a vu des gens qui avoient été soufflés , c'est-à-dire , auxquels on avoit malicieusement procuré des emphysèmes artificiels , comme les Maquignons en procurent quelquefois aux

bêtes qu'ils veulent vendre pour les faire paroître plus grasses , & comme les Bouchers soufflent les agneaux & les bœufs qu'ils ont égorgés & qu'ils veulent écorcher.

XXIV. On vit à Paris , en 1593 , un enfant de quinze à dix-huit mois , dont la tête étoit d'une grosseur énorme. Ses parens le portoient de Ville en Ville pour le faire voir & gagner de l'argent par cet indigne moyen. Ce spectacle attira beaucoup de monde , & fit soupçonner quelque artifice. On arrête ces gens-là , & on les applique à la question ; ils avouent leur crime , & déclarent qu'ils avoient fait une petite incision à la tête de leur fils , & qu'en soufflant par ce petit trou avec une canulle , ils avoient peu-à-peu , dans l'espace de quelques mois , fait étendre la peau jusqu'à une hauteur monstrueuse. Sur leur aveu ils furent punis de mort. Fabrice de Hilden , qui rapporte ce fait , dit le tenir de M. Wallier , qui assuroit avoir vu cet enfant à Paris.

XXV. Il n'y a pas long-temps qu'à Montpellier un Soldat fit voir un emphysème artificiel bien plus considérable. Il avoit été soufflé pendant qu'il étoit ivre ; & lorsqu'il se reconnut , il se fit avec des ciseaux une incision à la partie antérieure du col , pour donner issue à l'air que la chaleur du corps avoit fait raréfier , au point de lui faire craindre la suffocation.

XXVI. C'est principalement , continue M. Bouillet , à l'occasion des plaies faites à la poitrine , & de la fracture des côtes même sans aucune solution extérieure de continuité ,

qu'il arrive des emphysèmes, comme l'ont observé MM. Littre & Mery. On en a aussi remarqué à l'occasion des plaies reçues en d'autres parties.

Le Baron *Van-Swieten* parle d'un emphysème survenu à une plaie de tête qui pénétrait jusqu'à la membrane adipeuse ; il en cite, d'après *Bartholin*, *Fabrice de Hilden* & *Ambroise Paré*, quelques autres survenus à des plaies de la poitrine & de la trachée-artère.

Boerhaave en a vu un à la suite de la rupture de l'œsophage.

Le D. *Morgagni* dit qu'il survint un commencement d'emphysème au bas-ventre d'un garçon Meunier, après une plaie qui avoit blessé les muscles oblique & transvers, & par l'ouverture de laquelle l'air s'étoit insinué.

Vogelius, au rapport d'*Heister*, parle d'un emphysème survenu à une plaie du scrotum.

XXVII. A l'égard des différences de cette maladie, il est aisé, d'après ce qui a été observé, d'en appercevoir deux principales ; car ou elle est produite par un air intérieur qui s'est développé au-dedans du corps, & nous l'appellerons alors un *emphysème vrai*, ou par un air extérieur qui s'y est introduit à la faveur de quelque plaie, & ce sera un *emphysème faux*. Nous nous servirons de ces termes pour éviter les circonlocutions, & nous diviserons l'*emphysème vrai* en *idiopathique* & en *symptomatique*, selon qu'il se manifeste indépendam-

ment de toute maladie interne ou qu'il en est une suite.

XXVIII. L'emphysème général est celui qui occupe presque toute l'habitude du corps. Le particulier est celui qui est borné à une seule partie, & on l'appelle plus ordinairement *tumeur emphysémateuse*, qu'on distingue en extérieure & en intérieure, selon la situation de la partie affectée qui lui donne son nom. Ainsi l'on dit *tumeur emphysémateuse* des paupières, si les paupières sont enflées; & si c'est les poumons ou le foie, &c., qui soient affectés, on l'appelle la *tumeur emphysémateuse* des poumons, du foie, &c.

XXIX. Au reste, nous ne regarderons comme emphysémateuses que les tumeurs qui sont formées par un air enfermé dans le tissu cellulaire des parties extérieures ou intérieures; & nous appellerons *flatueuses* ou *tympanites particulières* les tumeurs produites par un air amassé dans quelque cavité & hors des cellules de la membrane adipeuse; ainsi, nous ne regarderons point comme emphysémateuse la tumeur flatueuse du genou, ni celle du col, non plus que le pneumatocèle ni le pneumatomphale, si réellement ces tumeurs ont été observées, ce qui ne nous paroît pas impossible, comme nous pourrons le faire voir dans un autre Ouvrage. En attendant on n'a qu'à consulter les Œuvres de *Fabrice d'Aquapendente*, de *Mennicks*, & principalement la *Pneumatopathologie* de M. *Combalusier*.

XXX. Sur l'idée que nous avons donnée de l'emphysème faux, il est aisé de voir qu'il

est toujours symptôme de quelque plaie : mais l'emphysème vrai peut être quelquefois idiopathique, quoique le plus souvent il soit la suite de quelque maladie.

XXXI. Quelquefois il se mêle une humeur avec l'air qui distend la membrane vésiculaire, & il se forme un emphysème compliqué qui sera phlegmoneux, s'il y a rougeur & douleur ; ou œdémateux, si la partie est pâle & résiste moins à la pression que celle qui n'est enflée que par l'air seul, dont l'emphysème sera appelé *simple*.

XXXII. On appellera *fixe* l'emphysème qui ne change pas de place, & *roulant* celui qui passe d'un endroit à un autre.

XXXIII. On connoîtra aisément l'emphysème général, & on le distinguera de l'anasarque ou de l'hydropisie universelle, par les signes que nous avons rapportés dans notre écrit sur cette dernière maladie, principalement par le tact & par le plus ou moins de pesanteur du corps. Dans l'emphysème la peau résiste plus à la pression du doigt, & se relève plus promptement que dans l'anasarque, & le corps est moins pesant. On connoîtra aussi si l'emphysème est vrai ou faux, si on fait attention à ce qui a précédé le mal, & si on se rappelle ce qui a été dit plus haut.

XXXIV. Les mêmes signes serviront à distinguer les tumeurs emphysémateuses, des tumeurs œdémateuses. D'ailleurs on ne sent point de douleur dans l'œdème, & l'on en ressent quelquefois dans l'emphysème. Enfin, on ne confondra point l'emphysème avec les infiltrations

laiteuses , si on se rappelle que dans ce dernier cas la peau est dure & opaque , au lieu que dans l'emphysème elle est blanchâtre & transparente , & se laisse enfoncer , quoique moins aisément que dans l'œdème.

A l'égard des tumeurs flatueuses des genoux & de celles qui peuvent arriver au scrotum , au nombril , &c. , on donnera les signes dans un autre Ouvrage.

XXXV. Au reste , quoique Galien ait fait mention des emphysèmes qui surviennent aux plaies , il ne paroît pas que cet Auteur , ni aucun de ceux qui sont venus après lui jusqu'au commencement de ce siècle , les aient distingués de ceux dont les plaies ne sont pas les causes occasionnelles.

MM. Littre & Mery ont été des premiers que je sache qui se soient apperçus que ces emphysèmes étoient causés par l'air extérieur qui s'introduit dans la membrane vésiculaire par l'ouverture de la plaie. Auparavant on n'attribuoit la cause de tous les emphysèmes qu'à un esprit flatueux , qui s'élevoit d'une puitte grossière , laquelle ; pour me servir des termes du Traducteur des Œuvres chirurgicales de *Fabrice d'Aquapendente* , ne reconnoît autres causes de sa production que celles que nous appelons externes , telles que l'air froid & humide , les viandes grossières , le trop manger & le trop boire , la vie sédentaire , le trop dormir , la suppression des hémorrhoides , la constipation du ventre & quelque coup ou contusion , desquelles deux dernières causes il n'y a point de doute que ladite tumeur ne puisse provenir , encore qu'il n'y ait que

la seule partie frappée ou contuse qui produise cette pituite. Quelquefois aussi la cause de cette pituite est interne & procede tantôt de la tête , tantôt de l'intempérie froide & humide de l'estomac ; enfin les causes de l'abondance de cette pituite grossiere , sont l'une une chaleur diminuée , & l'autre la densité de la partie où elle est accumulée , qui fait qu'elle n'en peut sortir.

XXXVI. Voilà quelle étoit la façon dont on raisonnoit avant le commencement de ce siècle ; & comme on croyoit que la cause matérielle de tous les emphysèmes ou de cet esprit flatueux qui les produit , n'étoit autre chose qu'une pituite grossiere , gluante & tenace , quelle que fût leur cause occasionnelle , on n'en propoisoit pas aussi une cure différente. De-là il n'est pas surprenant que les anciens ne parlassent des emphysèmes qu'en général , & que du temps d'Ambroise Paré , on regardât comme hasardée une guérison opérée par des scarifications.

XXXVII. Aujourd'hui , continue M. Bouillet , on pense d'une manière bien différente ; & l'on reconnoît unanimement que la cause des emphysèmes , occasionnés par quelque solution de continuité , n'est autre que l'air extérieur qui s'est insinué par les bords de la plaie dans les interstices que laissent entr'eux les feuillets membraneux du pannicule graisseux , interstices qui communiquent entr'eux dans toutes les parties du corps. On n'a même rien laissé à désirer sur la manière dont se forment ces emphysèmes , ni sur le traitement qui leur convient.

XXXVIII. Il sera beaucoup plus difficile de rendre raison des emphysèmes qui proviennent de cause interne. La matiere qui les forme est élastique ; c'est un air , mais qui n'a pas été fourni immédiatement par l'atmosphère qui nous environne. On fait bien qu'il entre continuellement de l'air dans nos humeurs avec le chyle qui résulte des alimens , soit solides, soit liquides, que nous prenons, & même avec les vapeurs aqueuses qui sont répandues dans l'air que nous respirons , & dans celui qui touche immédiatement la surface de notre corps , lesquelles s'insinuent à travers les vésicules des poulmons & la surface de la peau par les vaisseaux absorbans de ces parties ; car ces vapeurs contiennent un air dissous , intimément mêlé & incorporé avec elles^o, lequel contribue à réparer celui qui s'échappe continuellement par tous les canaux excrétoires de notre corps avec les matieres qui en sortent , telles que l'insensible transpiration , la sueur , l'urine , &c. : mais comme cet air qui s'insinue dans notre sang par toutes les voies dont on vient de parler , & celui qui étoit auparavant incorporé avec nos humeurs, ne retiennent aucune des propriétés connues de l'air commun , & que celui qui forme l'emphysème est un air naturel & élastique, on ne voit pas d'abord quelle est la source qui le fournit dans cet état d'élasticité.

XXXIX. On prétend d'un côté que dans son état naturel le sang ne donne aucune marque qu'il contienne un air élastique ; d'autre part on va plus loin , & on soutient que l'air dis-

persé dans nos humeurs ne peut point naturellement s'en dégager : de telle sorte que roulant dans nos vaisseaux, il y forme des bulles, & que si cela est arrivé quelquefois, la mort s'en est promptement ensuivie. On croit aussi que dans l'homme vivant il ne se trouve jamais une chaleur suffisante pour faire dégager l'air dissous dans nos humeurs, en faire rejoindre les élémens désunis, & reproduire un air élastique. Enfin, on ajoute que le poids de l'atmosphère ne diminue jamais assez pour opérer cet effet.

XL. D'où viendra donc l'air qui forme les emphysèmes vrais, les emphysèmes qui n'ont été précédés d'aucune solution de continuité qui ait pu donner entrée à l'air extérieur? On a recours à un mouvement de putréfaction, qui agite violemment les parties de nos humeurs, & en fait séparer les molécules d'air qu'elles tenoient emprisonnées & étroitement liées, lesquelles, en se réunissant, reprennent leur élasticité & leur dilatabilité. Les Auteurs de ce sentiment se fondent sur ce qu'on voit arriver aux cadavres des noyés; leurs parties solides & fluides se putréfient, & l'air qui s'en sépare rend ces cadavres emphysémateux ou tympanitiques, & plus légers qu'un égal volume d'eau: de-là vient qu'ils surnagent, dès que la corruption les a gagnés.

XLI. Peut-être cette cause a-t-elle lieu, du moins en partie, dans les emphysèmes qui surviennent à la fièvre lente dans son dernier degré, & à la suite de certaines fièvres malignes ou de toute autre maladie, où il aura paru

des signes de sphacele ou de gangrene, quoique, selon les nouvelles expériences de M. Macbride, la putréfaction soit une suite de la surte de l'air fixe contenu dans les parties des animaux & des végétaux, & non la surte de cet air une suite de la putréfaction. Quoi qu'il en soit, car nous ne discuterons pas ici ce point de théorie, vouloir faire de la putréfaction la cause efficiente de tous les emphysèmes vrais, ce seroit en quelque façon prétendre que ces emphysèmes sont tous mortels; ce qui seroit contraire à bien des observations que nous avons rapportées. En effet, soit dans les enfans, soit dans les adultes, & particulièrement dans les femmes sujettes aux vapeurs, on observe souvent des emphysèmes passagers, & qui n'ont aucune suite funeste. Voyons donc de quelle façon se forment ces sortes de maladies.

XLII. Nous prétendons d'abord avec Borelli & avec bien d'autres Auteurs, que même en fanté il y a toujours dans le sang des enfans & des adultes, non de grosses bulles d'air, non des bulles sensibles, mais des particules imperceptibles d'air élastique qui roulent avec cette liqueur, qui en entretiennent la fluidité, & qui sont même nécessaires pour contrebalancer le poids de l'air qui nous environne; & que ces particules se trouvent en plus grand nombre dans certaines personnes que dans d'autres: de là vient l'épithete de *flatueux*, qu'on donne ordinairement à leur sang. La présence de ces particules élastiques se manifeste évidemment, & par la mousse ou l'écume qui se forme au-dessus du sang récemment tiré, & par les vapeurs

qui s'en exhalent, & qui quelquefois frappent sensiblement l'odorat. Nous pourrions encore apporter d'autres preuves de la présence de cet air élastique dans le sang, que nous supprimons pour être moins longs.

Il est vrai que les expériences qu'on a faites sur le sang, ont fait voir qu'on n'en pouvoit tirer de l'air que par des moyens qui n'ont pas naturellement lieu dans l'homme vivant : mais c'est parce qu'on ne peut opérer que sur un sang qui ne roule plus dans les vaisseaux, sur un sang refroidi & dont les parties, en se rapprochant, ont chassé tout l'air élastique qui y étoit contenu, de sorte qu'il n'y reste plus que de l'air fixe qui ne peut pas s'en dégager aussi aisément qu'il se dégage d'un sang fluide qui circule dans un homme vivant. Mais, dira-t-on, cet air ne peut pas suffire pour produire certains emphysèmes, ceux qui, par exemple, occupent presque toute l'habitude du corps : nous en conviendrons volontiers, en ajoutant que l'air fixe qui est contenu dans le sang & dans le reste des humeurs, y contribue alors, après avoir repris, comme nous allons le faire voir, son état naturel, sans qu'aucune putréfaction mortelle en ait fait rapprocher les molécules, & l'ait réduit en air élastique.

Au reste, par putréfaction mortelle, j'entends une putréfaction portée à son dernier degré ; car je ne nie point que dans l'homme vivant, & dans des affections, même non mortelles, les humeurs ne puissent entrer dans un commencement de putréfaction, ou, ce qui revient au même, ne puissent contracter un

certain degré de putridité, capable d'en faire séparer quelques particules d'air fixe, supposé que ce soit un des moyens par lequel elles peuvent se dégager, & que la putridité des humeurs ne soit pas une suite de la perte de leur air fixe.

XLIII. Après de grandes hémorrhagies, de même qu'après des saignées trop copieuses, les vaisseaux sanguins se remplissent d'air, sans qu'il ait précédé aucune plaie par l'ouverture de laquelle l'air extérieur ait pu entrer dans le corps : or, ni le chyle, ni les vapeurs qui entrent par les vaisseaux absorbans, n'ont pas pu fournir une si grande quantité d'air ; il faut donc que l'air fixe qui étoit contenu dans le reste du sang & des humeurs s'en soit dégagé, & qu'il ait repris sa forme ordinaire ; & cela ne sera pas, ce semble, difficile à comprendre, si on fait attention que les vaisseaux étant moins pleins, les parties du sang, moins comprimées, doivent se séparer & s'écarter les unes des autres, & que l'air qui y étoit dissous étant moins gêné, les élémens doivent se réunir & se réduire en air élastique. Or, si de grandes évacuations de sang peuvent fournir une grande quantité d'air, telle que celle qui fut observée par MM. Littre & Chirac, & qui fut suivie de la mort, de moindres évacuations en fourniront moins à proportion, mais cependant assez pour qu'avec l'air élastique naturellement contenu dans nos humeurs, il puisse remplir jusqu'à un certain point beaucoup de cellules du corps graisseux, & produire un emphysème vrai sans que la mort s'ensuive.

XLIV. Une grande chaleur extérieure , de violentes passions d'ame , une fièvre un peu vive , pourront encore faire développer l'air fixe contenu dans les humeurs de certaines personnes , sur-tout si elles ont souffert quelques évacuations un peu considérables. Il arrivera alors ce que nous avons dit (*Article XLII*) arriver après de grandes hémorrhagies ou des saignées trop copieuses. On a vu (*Article VI*) que la chaleur brûlante du soleil avoit causé un emphysème roulant & douloureux à une femme de la campagne. On ne peut pas douter aussi que les passions d'ame n'agissent quelquefois sur le sang, assez efficacement pour en faire sortir l'air fixé dans ses parties. L'exemple des femmes hystériques qui furnagent dans le bain , quoiqu'elles ne remuent aucun de leurs membres , le prouve suffisamment.

Et afin que ce fait , attesté d'ailleurs par M. Pomme , ne soit pas révoqué en doute , qu'il me soit permis de rapporter ici que , dans le temps qu'on croyoit à la magie & aux sortilèges , il falloit bien qu'on eût vu des personnes qui n'enfonçoient point dans l'eau , quoiqu'elles n'y pussent faire aucun mouvement , puisqu'avant la fin du quinzième siècle le Médecin *Heurnius* fut consulté par le Président & les Assesseurs du Tribunal souverain des Provinces-Unies , sur la validité ou l'insuffisance de l'épreuve qu'on faisoit sur des personnes accusées de magie ou de sortilèges , en les plongeant dans l'eau , après leur avoir lié en croix les pieds avec les mains. Ce savant Médecin répondit fort judicieusement , que les personnes accusées de pareil

crime, étant ordinairement des gens mélancoliques ou hypocondriaques, ou des femmes hystériques, dont le corps étoit en quelque façon une urne pleine de vent, il n'étoit pas surprenant que la plupart d'entr'elles ne se précipitassent pas au fond de l'eau, & qu'ainsi on ne pouvoit rien conclure de cette épreuve. Il ne dit pas toutefois que ces personnes fussent tympanitiques; il n'est pas même naturel de le penser, puisqu'on ne les auroit pas exposées à cette épreuve, si on les avoit reconnu atteintes de cette espece de maladie: il falloit donc qu'outre les vents contenus dans les premières voies, elles eussent encore une assez grande quantité d'air élastique répandu dans leur membrane vésiculaire, pour rendre leur corps plus léger qu'un égal volume d'eau; & cela sans que cet air eût été produit par aucune putréfaction.

On demandera peut-être d'où vient que les cadavres s'élèvent & se tiennent au-dessus de la surface de l'eau peu de jours après qu'ils y auront été jettés, & qu'au contraire les personnes vaporeuses qui furnagent, s'y enfoncent bientôt; si elles continuent l'usage du bain? A cela il est aisé de répondre, qu'il y a une grande différence entre un cadavre & un corps animé; que dans le premier, l'air une fois développé & accumulé, ne reperd point son ressort, & ne peut être résorbé, ce qui rend la pesanteur du cadavre constamment moindre qu'un égal volume d'eau; au lieu que dans le corps d'une personne en vie, l'air qui y étoit raréfié, & qui se tenoit suspendu dans

le bain, se condense par la fraîcheur de l'eau, se charge de quelques particules qui le mouillent, redevient fixe, & se remêlant avec les humeurs qui l'entraînent dans le courant de la circulation, il ne diminue plus le poids respectif du corps, & le laisse tomber au fond de l'eau.

XLV. L'air fixe contenu dans les humeurs des enfans, & même de quelques adultes de l'un & de l'autre sexe, se dégagera quelquefois & redeviendra élastique par le moyen de la fièvre, sur-tout si elle est portée à un certain degré; car alors le sang doit en quelque façon bouillonner, se raréfier & donner lieu à l'air fixe qu'il contient, & qui se trouve moins pressé, de reprendre sa première forme & ses propriétés ordinaires, comme on peut l'inférer des expériences de M. Macbride: & cela arrivera d'autant plus aisément, que la quantité du sang se trouvera diminuée par les évacuations qu'on aura pratiquées, & que par-là ses parties seront plus écartées les unes des autres.

XLVI. Pour expliquer la formation des emphysèmes causés par la piquure des abeilles & de quelques autres insectes, il faudroit connoître la nature du virus qui s'insinue par leur piquure. Au défaut de cette connoissance, supposons qu'il fait raréfier les humeurs qui circulent dans le tissu cellulaire des parties qui ont été piquées, & nous comprendrons que l'air fixe qu'elles contiennent, doit s'en dégager & faire enfler ces parties.

XLVII. Maintenant il sera aisé de compren-

dre que l'air fixe du sang, remis en son premier état, se joindra à l'air élastique qui y est naturellement contenu, se portera avec le sang qui circule & les humeurs qui s'en séparent dans toutes les parties du corps ; qu'il se dilatera dans les endroits où il trouvera moins de résistance ; qu'il s'accumulera en plus ou moins grande quantité dans les intestins qu'il trouvera ouverts, & y produira les différentes especes d'emphysèmes dont nous avons rapporté des exemples. Or, par la structure, le tissu cellulaire, tant par l'habitude du corps que des parties intérieures & des viscères, laissant entre les feuillets membraneux dont il est composé, des interstices qui communiquent tous ensemble, & étant le moins capable de résister à l'effort de l'air qui y aborde ou qui s'y développe, on ne doit pas être surpris qu'il s'y amasse, & qu'il y forme cette maladie. Il y a plus ; comme ce tissu se trouve plus foible dans les enfans & dans les femmes délicates, il n'est pas étonnant qu'il leur arrive plus souvent des emphysèmes qu'aux hommes & aux femmes robustes.

XLVIII. Des principes que nous venons d'établir, on déduira aisément l'explication des phénomènes qui ont été remarqués dans les différentes especes de la maladie dont nous traitons ; & premièrement on n'aura pas de peine à rendre raison des circonstances qui furent observées dans les enflûres emphysémateuses dont parlent MM. Chirac, Valcarenggi, Ramazzini & Morgagni.

1^o Dans les fièvres subintrantes, il survenoit dans

dans les redoublemens , dit M. Chirac , une démangeaison universelle accompagnée d'une enflûre flatueuse de toutes les parties du corps qui se dissipoit à la chute des redoublemens par une légère moiteur. L'air qui se dégageoit des parties du sang par la violence de la fièvre, étoit entraîné dans les cellules de la membrane adipeuse par une sérosité âcre qui causoit la démangeaison ; & lors de la diminution de la fièvre , il sortoit par la transpiration avec cette sérosité : ainsi l'enflûre disparoissoit avec la moiteur qui terminoit les redoublemens.

2° Dans les fièvres pourprées qui régnoient à Crémone, il entroit quelques globules rouges dans les vaisseaux lymphatiques de la peau, en même temps qu'il s'insinuoit des particules d'air dans le tissu cellulaire de cette membrane; de-là venoit la rougeur éclatante qui accompagnait les enflûres observées par le D. Valcarengi dans le fort du mal : c'étoit des emphysemes phlegmoneux. Peut-être ceux qui survenoient après la cessation de la fièvre , étoient-ils oedémateux.

3° L'embonpoint apparent remarqué par Ramazzini, à la veille de la mort de ses malades, étoit sans doute un emphysème simple , uniquement produit par l'air que la fièvre avoit fait développer , & par celui que le sang contient naturellement ; un emphysème semblable aux emphysemes artificiels dont nous avons parlé plus haut.

L'emphysème observé par M. Morgagni
Tome I. A a

n'offrant rien de particulier , on ne s'arrêtera pas à en donner l'explication.

XLIX. Il sera un peu plus difficile d'expliquer la vîtesse avec laquelle change quelquefois de place l'air qui produit un emphysème vrai ; on fait bien que les cellules des corps graisseux communiquent toutes entr'elles, & que l'air peut facilement passer d'une cellule à l'autre , si quelque cause l'y détermine : mais à moins que de supposer que la femme dont parle *Albucaſis* remua son bras , & qu'alors l'enflûre monta fort vite & se fixa à la partie supérieure de l'humérus , ou que la douleur dont elle étoit accompagnée causa quelque contraction spasmodique des cellules qu'elle occupoit d'abord , on ne voit pas bien ce qui auroit pu occasionner ce prompt changement de place ; toutefois ces deux causes une fois admises , on ne sera pas ensuite surpris que la douleur produite par la distension des filets tendineux dont la membrane vésiculaire est composée , ait pu rouler par tout le corps. Ce qu'on vient de dire doit s'appliquer à l'emphysème observé par le *D. J. Michaelis*.

L. Ordinairement la douleur ne se fait point sentir , lorsque l'air qui cause l'emphysème n'est renfermé que dans les interstices de la membrane vésiculaire , qui est couchée sous l'habitude extérieure du corps , à moins qu'il n'y soit accumulé en si grande quantité , qu'il distende outre mesure les feuillets dont cette membrane est composée : mais si l'air s'est insinué dans le tissu cellulaire de quelque

muscle ou de quelque viscère, ou dans celui de la membrane qui revêt les os ou les côtes, il cause alors une douleur plus ou moins vive à raison de la quantité ou de la raréfaction, ces membranes & ces viscères ayant un tissu cellulaire plus ferré, & qui ne peut être distendu ou tirailé sans qu'on y sente de la douleur.

LI. Cette douleur est tantôt vague, tantôt fixe, selon que l'air qui la cause, peut, étant raréfié par la chaleur du corps, ou ne peut point passer d'un endroit dans un autre: car si dans les cellules voisines de celles où il est enfermé, il trouve une résistance qu'il ne peut pas vaincre, alors la douleur est fixe; ou si pressé par le mouvement spontané ou spasmodique des parties au-dessous desquelles il est placé, il surmonte cette résistance & passe d'un endroit dans un autre, la douleur qu'il cause est alors vague.

LII. Les douleurs qui accompagnent les emphysèmes vrais sont quelquefois continuelles, & ne tourmentent pas moins le jour que la nuit. D'autres fois elles ne se font sentir que par intervalles, selon que ces emphysèmes dépendent d'une cause externe plus ou moins violente, ou qu'ils sont symptômes d'une fièvre aiguë & continue, ou d'une fièvre qui a des retours réguliers ou irréguliers, ou qu'ils sont compliqués avec un rhumatisme, ou avec une affection hystérique ou hypocondriaque, &c.

LIII. On comprend aussi que ces douleurs doivent pour l'ordinaire se faire sentir plus

vivement pendant la nuit que pendant le jour, à cause de la chaleur du lit qui fait raréfier davantage l'air enfermé dans les membranes vésiculaires, & qui en augmente considérablement le ressort. De-là vient encore que les enflûres emphysémateuses sont beaucoup plus considérables le matin que le soir; au lieu que les enflûres œdémateuses sont beaucoup moindres le matin, parce que la chaleur du lit, jointe à la situation horizontale du corps, fait rentrer dans les vaisseaux une grande partie de la sérosité qui s'en étoit échappée.

Enfin, on comprend qu'à raison du violent mouvement des humeurs qui est suivi de la gangrene d'une partie, il doit s'y former des cloches ou phlictenes, qui, étant ouvertes, laissent échapper une vapeur élastique & cadavéreuse.

LIV. On trouvera dans les Mémoires de MM. Littre & Mery l'explication des symptômes qu'on remarque dans les emphysèmes faux. On y verra pourquoi l'enflûre s'étend quelquefois par tout le corps à l'exception de la tête, de la paume des mains & de la plante des pieds; pourquoi la partie enflée résonne quelquefois lorsqu'on la presse, & fait même un certain bruit, une espèce de craquement; pourquoi on y sent de la douleur; pourquoi enfin l'emphysème, quelque grand qu'il soit, ne rend pas le corps plus pesant.

LV. Il est rare que les emphysèmes faux soient dangereux, à moins que les plaies qui

les occasionnent ne soient mortelles de leur nature , ou extrêmement dangereuses , comme celles qui intéressent les poumons , la trachée-artère , l'œsophage , ou quelque autre partie intérieure.

A l'égard des emphysèmes vrais , leur danger est plus ou moins grand , selon leur étendue & les endroits qu'ils occupent , selon les causes qui les produisent , & les accidens qui les accompagnent. Ceux qui surviennent dans le dernier degré de fièvre lente , sont mortels , de même que ceux qui accompagnent le sphacele ou la gangrene qui vient de cause interne.

Comment guérir l'emphysème des poumons , du méfentère , des boyaux , &c. , si on n'a pas de signes certains pour les connoître ? Quant aux enflûres emphysémateuses du foie , de la rate , comme elles peuvent se manifester par les symptômes qui les accompagnent , on pourroit y remédier , s'il étoit possible de détruire la cause qui les produit. Ceux qui dépendent d'une cause externe , ne sont suivis ordinairement d'aucun danger. Les emphysèmes qui surviennent aux enfans , après des maladies qui n'ont pas entièrement corrompu la masse de leur sang , peuvent se guérir assez aisément ; ils sont plus rebelles , & résistent plus long-temps aux remèdes dans les adultes , principalement dans les personnes de l'un & de l'autre sexe sujettes aux vapeurs hystériques ou hypocondriaques.

LVI. Avant que d'entreprendre le traitement d'un emphysème , il faut examiner d'abord

s'il doit sa naissance à quelque plaie ou à une maladie interne ; ou s'il n'a été occasionné que par la piquure d'un ou de plusieurs insectes , ou par quelque autre cause externe. Il faut encore examiner s'il est répandu sur presque toute l'habitude du corps , ou s'il est borné à une seule partie ; s'il n'a attaqué que la membrane adipeuse qui est couchée sous la peau , ou s'il s'est étendu jusqu'à la membrane vésiculaire de quelque viscere ou de quelque autre partie interne ; s'il est sans douleur , ou avec douleur ; s'il est simple ou compliqué , c'est-à-dire , s'il participe du phlegmon , ou de l'œdeme : car à raison de toutes ces variétés , on doit varier un peu la curation.

LVII. Dans l'emphysème faux , si l'ouverture de la plaie par où l'air extérieur s'est introduit dans la membrane adipeuse de la partie blessée , est petite & étroite , on l'agrandira , & on en comprimera doucement les bords ; on continuera ensuite de comprimer la partie tuméfiée , en poussant toujours l'air vers l'ouverture de la plaie pour en exprimer & chasser au-dehors autant qu'on en pourra faire sortir , & d'abord après on aura soin de boucher l'ouverture de la plaie , afin que l'air ne s'y infinue pas de nouveau.

2° Si le blessé n'a pas été saigné , ou ne l'a pas été suffisamment , on lui tirera plus ou moins de sang , selon que son état le demandera , & cela en vue de diminuer la chaleur du corps , & d'affoiblir par ce moyen le ressort de l'air enfermé dans les cellules de la graisse , lequel ne manqueroit pas de se dilater & de

causer de vives douleurs en distendant les feuillets membraneux de ces cellules.

3° Si malgré ces secours , l'enflûre ne diminue point , & qu'elle gêne la respiration du malade , ou qu'elle soit accompagnée d'une vive douleur ou de quelque autre symptôme dangereux , on en viendra à des scarifications qu'on poussera jusqu'au tissu cellulaire pour donner issue à l'air qui y est enfermé.

4° En même temps on prescrira au malade un régime convenable , & on aura recours aux remèdes intérieurs & extérieurs qui paroîtront indiqués. Quelquefois la saignée & le régime font disparoître de pareils emphysèmes , sans qu'il soit besoin d'avoir recours à des scarifications ni à des topiques , les vapeurs animales absorbant le peu d'air qui se trouve dans les cellules graisseuses.

5° Mais si l'ouverture de la plaie étoit fermée , & qu'on ne pût pas chasser l'air du tissu cellulaire , ou que l'emphysème fût survenu après quelque coup violent suivi d'une ecchymose considérable , on pourroit , avant d'en venir à des ventouses ou à des scarifications , essayer le remède proposé par Galien , & adopté par Gui de Chauliac , par Fabrice d'Aquapendente , par Verduc , & en dernier lieu par Turner. Galien se servoit du limon qui s'amassoit au fond des bains publics , & de la chaux vive ; il faisoit bouillir ce limon dans une suffisante quantité d'eau ; il ajoutoit à la colature ce qu'il falloit de chaux vive réduite en poudre , & il faisoit cuire le tout jusqu'à ce qu'il eût la consistance de la boue. On pourroit , je pense ,

employer plus utilement les boues des eaux thermales , en y ajoutant de l'eau de chaux , qui , selon les expériences de M. Macbride , absorbe très-avidement l'air des corps qu'on y plonge , & qui , par conséquent , pourroit se charger de l'air qui cause l'emphysème , ou en détruire entièrement le ressort.

LVIII. On saignera dans le cas d'emphysème causé par la chaleur brûlante des rayons du soleil , & on fomentera la partie enflée avec la décoction seulement tiède de quelques plantes émollientes : mais si c'étoit la piquure de quelques insectes , tels que les abeilles ou les guêpes , qui lui eût donné naissance , comme dans l'exemple rapporté par Riviere , on aura d'abord recours à l'eau froide , dont on baignera la partie emphysémateuse , jusqu'à ce que la douleur se soit un peu apaisée ; après quoi on y appliquera de la thériaque délayée dans du vin. Les Bramez se servent de la chaux vive réduite en poudre , observant d'en garantir les yeux ; puis ils lavent la partie affectée avec de l'eau froide. Il y a bien de l'apparence que si Riviere eût pensé à l'eau froide , il n'auroit pas été si fort embarrassé auprès du malade sur le col & le visage duquel étoit tombé un essaim d'abeille , & il n'auroit pas sans succès changé si souvent de topiques pour calmer les douleurs inexprimables que ce malade souffroit à l'occasion des piquures qu'il avoit reçues , & de l'enflûre emphysémateuse qu'elles avoient causée ; car si à la fin ces douleurs s'apaisèrent , ce fut plutôt par le secours de la nature que par celui des remèdes qu'on y appliqua.

Pour les enflûres occasionnées par la piquure ou la morsure de quelqu'animal venimeux, on se servira promptement des remèdes usités en pareil cas, & on ne manquera pas de scarifier la partie enflée, si on le juge nécessaire.

LIX. Les vues générales qu'on doit avoir dans le traitement de tout emphysème vrai, sont 1^o d'arrêter le plutôt qu'il est possible la dilatation de l'air enfermé dans le tissu cellulaire, d'en affoiblir l'élasticité & d'en disposer les particules à s'unir avec les vapeurs animales que le sang verse dans les cellules de ce tissu, & à enfler avec ces vapeurs les orifices des vaisseaux absorbans pour être portées au-dehors avec l'insensible transpiration, ou être ramenées dans le courant de la circulation, & être évacuées par quelque autre voie; 2^o d'empêcher l'air fixe, contenu dans nos humeurs, de s'insinuer dans les cellules qui viennent de se vider; d'empêcher, dis-je, cet air fixe de s'y développer & de reprendre son élasticité.

On remplira la première de ces vues en diminuant par la saignée la raréfaction & la chaleur du sang qui aborde aux parties tuméfiées, & en fomentant ces mêmes parties avec la décoction de quelques plantes émollientes. On satisfera à la seconde en corrigeant d'un côté les mauvaises digestions qui ont fourni au sang des sucs mal affinés, en empêchant, par un bon régime, qu'il ne lui en soit fourni de nouveaux, & en évacuant par les voies convenables, tant les mauvais sucs qui sont encore dans l'estomac ou dans les intestins, que

ceux qui ont déjà passé dans le sang; en un mot, en traitant, selon les regles, les maladies dont dépendent les emphysèmes, & de l'autre en soutenant par des bandages & en fortifiant par des remedes toniques & astringens les parties qui ont été affectées, afin qu'elles puissent résister à l'effort que feroit de nouvel air pour s'introduire dans leur membrane vésiculaire, & en distendre les cellules.

LX. Si l'emphysème ne disparoît point avec la maladie aiguë qui l'a fait éclore, & s'il persiste pendant la convalescence, ou s'il se manifeste après que la maladie aiguë est terminée, & s'il se joint à une fièvre lente, on ne négligera rien de ce qui pourra affoiblir le ressort de l'air qui s'y infinue dans la membrane adipeuse, qui pourra en faire résorber les molécules, & empêcher qu'il ne s'en introduise de nouveau dans les cellules de cette membrane; c'est pourquoi on aura recours aux différens moyens que nous avons rapportés (*Art. XXXVI*), observant de les adapter à l'état du malade. Si le mal ne cede point aux délayans, aux légers incisifs, aux adoucissans, &c., & si le malade ne se trouve pas un peu rétabli au moyen de la nourriture qu'il a prise, on n'hésitera point à le saigner dans la convalescence; on saignera même les enfans, s'il est nécessaire, malgré la pâleur de leur visage. L'hémorrhagie qui survint au fils de M. de R. (*Art. XIX*), & qui fit disparoître ses enflûres, prouve assez l'utilité de la saignée en pareil cas.

On remédiera aux enflûres emphyémateuses qui paroissent après une maladie aiguë , & qui sont accompagnées d'une fièvre lente , en se conduisant selon les indications que présentera cette fièvre ; & outre les remèdes qui lui conviennent , on pourra , si l'état du malade le permet , employer quelquefois la saignée pour faciliter la résorption de l'air qui entretient ces enflûres.

LXI. A l'égard des emphysèmes qui surviennent à des parties attaquées ou menacées de gangrene , & qui reconnoissent pour cause une putréfaction réelle des humeurs , après avoir ouvert les phlyctènes , on fomentera les parties affectées avec des liqueurs spiritueuses , vulnéraires & anti-septiques , sans négliger les remèdes intérieures nécessaires ; on en viendra même , si on le juge à propos , à des scarifications assez profondes , observant de panser les parties scarifiées selon les regles de l'Art.

LXII. Si la tumeur emphyémateuse ne suppose aucune maladie apparente comme l'enflûre qui attaque le matin les paupieres , & qui se dissipe d'elle-même pendant le jour , ou en les fomentant avec un peu d'eau-de-vie ; on s'attachera seulement à corriger la constitution flatueuse du sang par un bon régime , par un exercice convenable , & par quelques remèdes délayans & légèrement incisifs.

Mais si , sans aucune maladie précédente , on est tourmenté pendant la nuit par des douleurs vagues accompagnées d'enflûres emphyémateuses , on calmera ces douleurs par le moyen de quelques juleps anodins & par l'application

de l'extrait de saturne un peu tiède ; & pour en prévenir le retour , on aura recours à la saignée & aux remèdes propres à corriger l'acrimonie des humeurs , tels que des bouillons de poulet avec des grenouilles , des tisanes avec la racine de guimauve , ou la graine de lin & le nitre purifié , le petit-lait , le lait d'ânesse , &c. Du reste , ces enflûres se dissipent aisément pendant le jour , par la vapeur même des parties affectées qui détruit l'élasticité de l'air enfermé dans leur tissu cellulaire.

LXIII. On ne peut remédier aux emphysemes qui affectent les parties intérieures , à moins qu'ils ne se manifestent par quelques symptômes. On saignera dans une attaque d'asthme qu'on jugera occasionnée par l'enflûre emphysemateuse des poumons , & on aura recours aux autres remèdes propres à corriger la constitution flatueuse du sang.

S'il paroît à la région du foie une enflûre , telle que l'observa , dans une femme âgée de quarante ans , le D. P. M. Gabrielli : cette enflûre étoit accompagnée par intervalles d'un violent battement dans cette partie , & d'un tremblement dans tout le corps ; ce battement revenoit tous les mois vers le temps des règles , & durant huit ou dix jours , il se faisoit sentir chaque jour pendant une heure & quelquefois pendant deux ou trois heures ; il devint ensuite si fréquent , qu'il se faisoit sentir tous les jours , & abattoit si fort la malade , qu'elle fut obligée de rester au lit , comme le dit le D. Gabrielli ; si , dis-je , cela arrive , quel parti prendre ? Après la saignée du bras

& celle du pied , & quelques légers purgatifs , aura-t-on recours à des remedes composés avec l'antimoine diaphorétique , l'huile de jay & l'assa-fœtida , comme fit le D. Gabrielli ? je ne le trouverai guere à propos ; j'aimerois bien mieux employer les humectans intérieurs & extérieurs , les demi-bains , les bouillons délayans & légèrement incisifs , les anodins , &c. , en vue d'affoiblir & de détruire l'élasticité de l'air enfermé , soit dans la cavité du duodenum , soit dans le tissu cellulaire du foie , & d'enlever de cette maniere la cause du mal : car je ne pense pas que ce soit à la faveur des remedes composés avec l'antimoine diaphorétique , &c. , qu'après vingt-cinq jours la malade se trouva soulagée , & que le battement étant devenu moindre , lui permit de reprendre ses fonctions domestiques ; mais que ce fut plutôt à la faveur des saignées , des doux minoratifs & du régime qu'on lui fit sans doute observer dans l'hôpital où elle fut traitée.

LXIV. Il seroit inutile de parler du traitement des emphysèmes qui surviennent à des malades attaqués de fievres subintrantes ou de fievres malignes & pourprées. On voit assez que leur guérison dépend de la guérison des fievres dont ils sont des symptômes. Par la même raison , nous ne dirons rien de la cure des enflûres emphysemateuses qui peuvent être une suite de la goutte ou de quelqu'autre maladie.

Addition. Chr. Fr. Paulini dit avoir vu un Hollandois dont tout le visage & les mains s'enfloient à n'y voir qu'à peine & à ne pouvoir rien prendre avec les mains , toutes les

fois qu'il mangeoit des poissons salés ou frais ; & que cette enflûre se dissipoit une ou deux heures après le repas ; mais qu'il se garantissoit de cet accident , en assaisonnant les poissons avec de la sauge & du poivre. *Fides sit penes Autorem.*

Nous dirons la même chose des enflûres emphysémateuses survenues à un Chirurgien après une longue fièvre quarte, & guéries par l'électrification , selon M. de Sauvages. Nous ne condamnons pas néanmoins ce moyen ; mais nous croyons qu'en bien des cas il pourroit être plus nuisible qu'utile.

Emphysème observé par M. Pech de Narbonne. Il étoit joint à une ophthalmie , & occupoit toute la partie extérieure de l'œil.

Emphysème universel d'un poulet depuis presque la naissance jusqu'à l'âge de quatre ans. On étoit obligé de faire de temps en temps de petites incisions à la peau , pour donner issue à l'air qui étoit renfermé dessous. Il étoit formé par une partie de l'air de la respiration qui étoit chassé dans le pannicule graisseux. *Hist de l' Acad. 1753. Obs. Anat. 3, par M. Hérissant, pag. 131.*



ENFANT RAPPELÉ A LA VIE.

O B S E R V A T I O N I^{re}.

U N des Membres de l'Ecole des Accouchemens de Manheim , ayant été appelé le Vendredi-Saint 1773 , à Campertheim , auprès d'une femme qui étoit dans les douleurs de l'enfantement , la trouva dans un état de foiblesse extraordinaire , occasionné par un flux-de-sang de quinze jours. Il parvint à délivrer la femme , & reçut un garçon qui étoit bien conformé, mais qui ne donna aucun signe de vie , malgré tous les secours qu'on a coutume d'employer en pareil cas.

Cependant l'Accoucheur se rappella qu'en coupant le cordon ombilical , l'artere qui s'y trouve avoit encore été remplie de sang; d'où il conclut que le flux-de-sang de la mere ne devoit pas avoir été la cause de la mort de l'enfant , puisque dans le cas où il l'occasionne effectivement , l'artere ombilical se trouve ordinairement vuide & retrécie: cette réflexion l'engagea à faire la tentative suivante. Il appliqua sa bouche fermement sur celle de l'enfant, dont tout le corps étoit baigné dans du vin tiède ; il introduisit son haleine dans la bouche de cet enfant , lui bouchant le nez de la main droite pour forcer l'air d'entrer dans la trachée-artere , pendant que de la main gauche il lui frottoit continuellement le bas-

ventre ; & il produisit de cette maniere une forte de respiration artificielle dans l'enfant : il continua cette opération l'espace d'une demi-heure entiere , sans remarquer aucun effet , sinon que le corps de l'enfant se couvroit d'une couleur un peu animée. Cette légère apparence de succès le fit persister dans son entreprise : après dix minutes de plus , l'enfant rendit tout-à-coup un souffle en quelque sorte convulsif , accompagné d'un cri plaintif , mais auquel il n'en succéda pas d'autre. En même temps on observa un léger battement de pouls au cordon ombilical , sans mouvement sensible de la poitrine. Encouragé par ces symptômes de vie , on ne cessa point de souffler dans la bouche de l'enfant , qui ne tarda point à pousser des sanglots répétés ; & peu de temps après un succès complet fut la récompense d'un travail opiniâtre de trois quarts-d'heure.

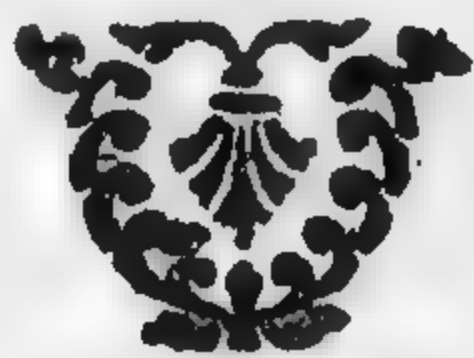
O B S E R V A T I O N I I^e.

*Enfant paroissant mort , rappelé à la vie ; par
Madame Sornet.*

J'ai accouché , le 13 du mois dernier , de son dixieme enfant , la femme de M. Arme-
nault Foucheur , Marchand Boucher à Châ-
teau-Regnault. Cet accouchement , quoique
naturel , ne s'est enfin terminé qu'après qua-
tre jours & demi de travail , qu'elle mit au-
monde un garçon avec toutes les apparences
d'un

d'un mort. Mon mari , que la longueur du travail fit appeller , y étoit présent , & le crut si bien lui même , qu'il l'ondoya sous condition de vie. La cause d'un événement de cette nature ne paroîtra pas surprenante aux personnes de l'Art , quand je dirai que ce même enfant étoit recouvert de l'épaisseur d'un écu de 6 livres au moins d'une pommade tenace , & en tout semblable à de la cire qui auroit été mêlée ou fondue avec partie égale de suif. Cette pommade bouchoit exactement toutes les ouvertures naturelles du visage ; comme les yeux , qui l'étoient de telle sorte , que je ne croyois pas qu'il en eût ; la bouche , les narines & les oreilles étoient également bouchées ; l'enfant paroissoit sans vie , & avoit toutes les apparences d'un mort : les linges ne pouvoient ôter même cette pommade. J'avois dans ma poche un cure-oreille , qui me servit à dégager & à découvrir tous ces mêmes organes. Je commençai par la bouche & le nez , afin de faciliter la respiration. Je soufflai de l'air chaud dans la bouche de mon petit moribond , m'étant mise un peu d'eau de-vie dans la bouche , afin de donner un peu d'activité aux organes destinés à la respiration. Je commençai dès ce moment à m'appercevoir du succès de ma tentative ; les côtes , ou , pour parler plus clairement , la poitrine commençoit à s'élever. Dès ce moment , je dis au pere & à la mère : Consolez-vous ; votre enfant est vivant. Je lui soufflai encore de l'air chaud dans la poitrine.

Le succès augmenta mes espérances; un demi-quart-d'heure après, il cria. Toute la tristesse se changea en joie; il fut porté à l'Eglise. J'oubliois de dire qu'avec le secours de lui souffler de l'air chaud, je lui fis flairer un peu de jus d'oignon, lui en mis sur les levres & aux mains; & après plusieurs récidives, l'enfant donna des signes certains de vie. Comme je le voyois encore très-foible, je me fis apporter de l'eau-de-vie, que je mêlai avec égale partie d'eau. Je mis deux compresses en quatre doubles & trempées dans ce mélange, une sur la fontanelle & l'autre sur la poitrine, en qualité de fortifiant & de tonique. Pendant que je donnois mes soins à l'enfant, mon mari avoit soin de la mere, qu'il délivra, & observa que le cordon étoit entièrement recouvert de la même pommade que l'enfant. La mere, qui est une femme fort replette, a été valétudinaire pendant toute sa grossesse, & est âgée de 42 ans. La mere & l'enfant se portent bien présentement.



E N G E L U R E S.

Remede pour dissiper les Engelures.

ON a fait les plus heureuses épreuves que, pour dissiper les engelures, avant qu'elles soient ouvertes, il faut, aux premières démangeaisons que l'on sent, verser dans la main trois ou quatre gouttes de teinture de benjoin, avec laquelle se fait le lait virginal qu'on trouve chez tous les Parfumeurs, & en frotter la partie tuméfiée. On fait pendant sept ou huit jours la même friction, & l'engelure disparaît. Le lait virginal sèche sur-le-champ, & ne fait aucune saleté.

Autre Remède.

On prend un morceau de savon, qu'on met en très-petites pieces; on y joint du beurre frais de la grosseur d'un œuf de poule: on y verse ensuite la quantité de lait fraîchement tiré, suffisante pour bien délayer le beurre; on répand après cela sur ce mélange, autant de sel qu'on peut en prendre avec les cinq doigts; on fait chauffer le tout sur du charbon, jusqu'à ce qu'il se forme une espece de bouillie. Voici la maniere de se servir du remede. On en fait

des emplâtres , qu'on applique très - chaude-
ment sur les membres gelés ; quand ils com-
mencent à se refroidir , on les retire pour
en mettre d'aussi chauds : on continue ainsi
quelquefois pendant une journée entière ,
selon que le membre est plus ou moins gelé.
Lorsqu'en levant l'emplâtre , on s'apperçoit
que le progrès du mal est arrêté , la gué-
rison est assurée.

Autre Remede.

Prenez des navets gâtés ; faites-les bouillir
dans de l'urine , jusqu'à ce que le tout
soit réduit en marmelade ; ajoutez-y deux
jaunes d'œufs , & deux gros de baume de
soufre térébenthiné. Remuez bien le tout
pour en faire une espece de cataplasme ,
qu'on applique chaudement , en réitérant
autant que besoin sera.



É P I A N.

O B S E R V A T I O N sur l'Epian.

1°. L'ÉPIAN est une maladie connue, mais les descriptions que nous en avons sont peu exactes : elle a une affinité avec la maladie vénérienne, & celle-ci lui doit vraisemblablement son origine ; l'épian étant changé en cette dernière, selon ce que disent les Voyageurs (v. du Tertre, Hist. des Antilles, &c.) ; & l'on voit même que les Médecins (Sydenham, epist. 2, &c., Pison, Hist. nat. & méd. du Brésil) ne l'ont distinguée qu'en substituant un nom Latin au nom Hollandois. Aujourd'hui en Amérique & dans les Indes, chaque Nation lui donne un nom particulier. Les François l'appellent Epian ; les Anglois, Yuws ; en Amérique, les Hollandois l'appellent Indische Pokken.

Cette maladie est endémique chez les Habitans de l'Amérique équinoxiale & les Negres de l'Afrique, tant dans leur patrie que dans les Pays où ils ont été transportés, aussi-bien que chez les Indiens (voyez Bontius, Meth. Med. in Ind. Orient. qui l'appelle *sues Ambonensis*, &c. ; Clever, epist. ad Menzelium in Eph. Germ.). Ce mal est aussi héréditaire ; & quoiqu'il ait été guéri, il laisse après lui un germe qui, se transmettant par la génération dans les enfans, tôt ou tard se développe

& produit une maladie semblable à celle des parens.

Presque tous les Negres en sont atteints une fois en la vie , le plus ordinairement dans l'enfance ; & les Colons Européens assurent que ceux qui ont eue une fois cette maladie , en sont exempts par la suite : c'est pourquoi , dans la vente des Esclaves qu'on transporte d'Afrique , on met un plus grand prix , choses d'ailleurs égales , à ceux qui l'ont déjà eue ; il est rare que les Européens la gagnent , & cela ne leur arrive gueres que par un commerce impur : mais elle attaque souvent ceux qui sont nés en Amérique de parens Européens.

Cette maladie , dans le commencement , se manifeste par de grandes douleurs , principalement chez les adultes ; cependant elles ne sont jamais si vives que dans la maladie vénérienne : elle s'annonce en différens endroits par des pustules ou tubercules , qui , venant à s'ulcérer , rendent une fanie qui , en s'épaississant , forme des grumeaux ou des croûtes jaunes ou verdâtres ; il survient divers ulceres , qui fort souvent , sans être profonds , s'étendent beaucoup en surface : dans cet état , dont la durée est quelquefois de plusieurs années , & varie beaucoup dans les différens individus , les malades ne sentent presque pas de douleur ; pendant ce temps il leur survient des pustules de différentes especes en plusieurs endroits , d'autant plus nombreuses qu'elles sont plus petites , & *vice versa* : quelquefois enfin il paroît de nouveaux ulceres ; entre lesquels on en dis-

tingue un malin à l'un des pieds, auprès des malléoles ; ce dernier précède souvent l'éruption des pustules , ce qui l'a fait nommer la mere de l'épian. C'est de cette sorte que le virus se dissipe d'ordinaire dans les jeunes gens ; les pustules disparoissent après une espece de suppuration ; les croûtes se dessechent & tombent ; les ulceres se cicatrisent , excepté celui du pied , qui souvent demeure rebelle pendant long-temps. Cependant , après une guérison apparente , il reste quelquefois , dans les plantes des pieds & dans les interstices de leurs doigts , des tubercules accompagnés de douleur & de démangeaison , lesquels , venant à s'ulcérer , ne rendent presque point de pus ou de sanie : mais il s'en élève une substance fongueuse & douloureuse , qui , disparoissant par une espece de suppuration imparfaite , reparoît bientôt après jusqu'à ce que la matiere dont elle provient soit tout-à-fait consommée , ou par des suppurations réitérées , ou par l'application fréquente des corrosifs. Enfin, cette maladie est suivie de symptômes presque incurables , de cicatrices profondes, de contractures & de distorsions des membres , & de différentes difformités en raison de la lésion des muscles, des tendons ou des ligamens, particulièrement aux mains & aux pieds. Quelquefois, quoique rarement, on voit des caries aux os ou des excroissances ; mais très-souvent les os des jambes se courbent en devant , de façon que l'épian laisse à beaucoup de Negres la même difformité que celle qui est la suite du rachitis dans quelques Européens.

Cette maladie est souvent si longue dans les adultes , qu'on est obligé d'employer les secours de l'Art pour en hâter la guérison & prévenir les accidens : on a pour lors recours au mercure , qui réussit très-bien quand il est administré sagement ; autrement son usage produit les effets les plus fâcheux ; car la méthode de ceux qui sont les Médecins , étoit communément dans l'Amérique Hollandoise d'enfermer plusieurs malades dans une petite chambre bien fermée & échauffée au moyen du feu , & de les faire saliver par les frictions mercurielles , ce qui faisoit qu'ils périssoient par la suffocation & l'épuisement. Quelques-uns ont été guéris avec l'œthiops minéral dans une décoction de racines de bardane , de squine , de fausse-pareille & de bois de gayac. Ce remède qu'on vantoit autrefois comme spécifique à Surinam est tombé en discrédit , parce que l'on a vu reparoître le mal dans des malades qui en avoient fait usage après avoir paru guéris. La manière d'administrer le sublimé corrosif de M. Van-Swieten n'étoit point encore connue en Amérique dans le temps que j'y étois ; mais d'après mon conseil , il a été employé avec succès dans un vaisseau qui transportoit des esclaves de l'Afrique. Les naturels du pays , autant que je puis savoir , abandonnent ce mal à la Nature , si ce n'est qu'ils frottent de temps en temps les croûtes & les fungosités avec une liqueur corrosive.

2°. La maladie vénérienne , que l'on a distinguée au commencement , comme on le fait aujourd'hui , de l'épian , ne sauroit être regardée

comme naturelle en Amérique ; car elle ne vient jamais que par contagion , & elle n'est pas plus fréquente chez les naturels du pays que chez les autres Nations ; & même les premiers y sont moins sujets que certaines Nations de l'Europe. La maladie vénérienne differe de l'épian , non-seulement en ce que la première ne se gagne jamais que par contagion & le plus souvent par le coït ; elle se distingue encore par des marques particulières qu'on observe dans les parties de la génération , & dans celles qui en sont voisines ; par ses progrès rapides & terribles , lorsqu'étant confirmée , on l'abandonne à elle-même ; par des douleurs nocturnes , par la carie des os , plus commune au nez & au palais : ajoutez à cela qu'elle ne guérit point d'elle-même , mais que les secours de l'Art en procurent une guérison prompte , parfaite & certaine , sans qu'il reste aucun germe.

Il ne paroît pas vraisemblable que la maladie vénérienne , telle que nous la voyons aujourd'hui , ait été naturelle dans les Isles Caribées , & qu'elle vienne par contagion , puisque cela n'a point lieu dans la Guiane , où il s'est fait une transmigration de la Nation des Caribéens. Cependant il est presque démontré qu'elle n'est venue en Europe que de ces Isles , & particulièrement d'Hispaniola (v. M. Astruc , de morb. ven.) : ce qui me porte à croire que la maladie vénérienne n'est que l'épian qui a dégénéré & s'est dénaturé chez les Européens , & qu'en continuant de se communiquer par contagion , elle a toujours con-

servé le caractère qu'elle a une fois pris, & que cette dernière Nation l'a répandue chez toutes les autres avec toutes les augmentations, & sans excepter même, ainsi qu'il est aisé de voir, les Américains dont elle tiroit son origine, & auxquels on peut dire que le mal a été rendu avec usuré.

Il est certain que dès que la maladie vénérienne eut commencé à se répandre en Europe, ses progrès furent différens, s'annonçant par divers symptômes dont il n'est point fait mention dans la description de l'ancienne vérole des Indes. Il paroît que les symptômes locaux de la vérole Européenne, telle qu'elle est aujourd'hui, sont venus en différens temps, & qu'ils n'ont été fréquens que long-temps après l'introduction de la maladie, de manière que l'écoulement virulent même, aujourd'hui si ordinaire, prit naissance fort tard : l'on voit par-là que cette maladie a été d'autant plus semblable à l'épian, qu'elle a été moins éloignée de son origine ; & que ce n'est que par sa transplantation, & avec le temps, qu'elle est devenue tout-à-fait différente.

M. Astruc a donc eu raison de penser que le levain morbifique de la vérole pouvoit augmenter en Europe, & même que cela étoit arrivé ; & il est vraisemblable que ce sont les femmes Américaines qui ont communiqué l'épian aux compagnons de Christophe Colomb ; cette dernière maladie ayant des progrès lents comme à son ordinaire, ne se manifestoit pas d'abord à la partie par où elle avoit été contractée ; mais elle devenoit universelle, en infectant four-

dement tout le corps: les mauvais alimens dont on usa pendant une longue navigation, l'ignorance du remede, la différente façon de vivre, le changement d'air, ont pu rendre le mal plus terrible; son degré de virulence ayant augmenté, la contagion s'est communiquée plus promptement; ensuite le mal s'est manifesté à la partie par où il avoit été contracté, produisant des vices locaux & tous les symptômes par lesquels cette maladie differe de la vérole des Indes: le cours en étant plus rapide, la maladie en est devenue moins cruelle & plus susceptible de guérison. Ce vice local, occasionné par l'acrimonie du miasme virulent, se propage avec la maladie; & celle-ci ayant été transportée en Amérique, elle y persiste avec elle; en sorte que le mal vénérien est toujours par-là distinct de l'épian. On peut le comparer à un arbre cultivé, placé auprès d'un arbre sauvage, lequel, quoique provenu de la même souche, est capable de conserver la variété qui lui a été imprimée jusqu'à la postérité la plus reculée. Enfin, on observe encore dans la maladie vénérienne une autre qualité qu'elle a acquise en faisant des progrès; c'est de pouvoir infecter une personne toutes les fois qu'elle s'expose à la contagion, tandis que dans d'autres certaines contagions, comme par exemple dans la petite vérole, la disposition que l'on y avoit se détruit pendant la maladie même: tout ce qui console dans la maladie vénérienne, & qui n'a point lieu dans l'épian, c'est qu'étant bien guérie, elle ne laisse aucun germe héréditaires

delà il suit qu'il pourra se faire que n'étant point enracinée par une suite de générations (si elle jouit encore entièrement de ce privilege), elle fera guérissable.

3°. Maintenant, on demandera quelle a été l'origine de l'épian en Amérique, en Afrique, ou dans les Indes ? Cette origine n'est pas plus aisée à trouver que celle de la petite-vérole en Arabie. M. Astruc croit que le flux menstruel devenu âcre par les grandes chaleurs & par de mauvais alimens, venant à se mêler avec l'*aura seminalis* de différens hommes, pouvoit se convertir en virus vénérien. C'est une opinion commune en Amérique, que le sang menstruel contient un virus, & des Auteurs d'un grand poids ont dit qu'il en étoit ainsi dans les pays fort chauds. (Pline, Hist. Nat. & Tavernier, *Voyage aux Indes*). Mais en Europe on croit communément avec Hippocrate, que le sang menstruel est très-pur dans une femme saine. Tout cela considéré, il est permis de croire que dans une femme mal saine, & sur-tout pendant les grandes chaleurs, il peut s'échapper un virus avec le sang menstruel, puisqu'il consiste par un grand nombre d'exemples que les mauvaises humeurs se portent aux endroits par où elles trouvent une issue, & même à ceux par lesquels évacuent les bonnes humeurs qui ont coutume de sortir d'un corps sain : d'ailleurs, pendant les grandes chaleurs, des molécules croupissantes même de bon sang dans le vagin, se putréfiant promptement, acquièrent peut-être quelque virus subtil, puisqu'une petite particule de sang putréfié a causé

une maladie grave par son odeur virulente. (*Voyez* M. Pringle, *Maladie des Armées*) ; & ce qu'on dit vulgairement qu'une femme qui a ses regles, corrompt les chairs mortes, n'est point si absurde, si les vivantes sont infectées par une faute à-peu-près semblable. J'ai vu, dans l'Amérique équinoxiale, un porc qui avoit été égorgé le matin, & que l'on destinoit pour le dîner, être tombé en corruption avant midi, & répandre une puanteur horrible, pour avoir été touché par une Esclave qui avoit le flux menstruel.

É P I D É M I E.

OBSERVATION sur les Pleuro-pneumonies Epidémiques, qui ont régné aux environs de Beziers en 1748 & 1757, par M. Bouillet fils.

« **L**ES maladies dont je vais parler, dit M. Bouillet, firent beaucoup de ravage à Servian & à Lieuran, dans les mois de Mars & d'Avril de 1748; & elles ne manquent guere, chaque année, d'attaquer dans cette ville & dans les villages voisins quelques personnes qu'on a la douleur de voir mourir brusquement, si elles ne sont secourues dès l'invasion du mal d'une manière prompte, & quelquefois même périssent-elles encore malgré les secours les plus prompts & les plus convenables. Mon pere

s'étoit proposé d'écrire sur cette matiere , qui demande un Médecin , non moins versé dans la théorie , que consommé dans la pratique : il avoit même amassé quelques matériaux , ayant eu occasion d'examiner lui-même ces maladies à Servian & à Lieuran , où il se transporta , à la priere de M. Lenain , alors Intendant de cette Province , & de M. Bauffet de Roquefort , Evêque ; mais d'autres occupations ne lui ont pas permis d'exécuter en entier son dessein : tout ce qu'il a pu faire , a été de tracer , dès les premiers jours de cette année , la méthode de traiter ces sortes de maladies en faveur de la Communauté de Capestan , qui en étoit affligée depuis deux ou trois mois , & qui avoit réclamé son secours par l'organe des sieurs Romieu & Henric ses Chirurgiens , lesquels , dans leurs lettres , lui firent chacun un détail très-circonstancié de tout ce qu'ils avoient remarqué dans les personnes qui en avoient été atteintes , & dans le cadavre qu'ils avoient eux-mêmes ouvert. Mais comme dans l'écrit que mon pere a envoyé à Messieurs les Maire & Consuls de Capestan , il s'est borné à indiquer les remedes qu'il falloit promptement employer contre des maladies si meurtrieres , & qu'il n'a pas eu le temps d'exposer les raisons qui obligeoient à recourir à ces remedes , & encore moins de remonter aux causes , soit prochaines , soit éloignées , de ces maladies , j'ai cru que le Public seroit bien-aîsé d'avoir là - dessus un Mémoire un peu plus étendu. Pour cet effet , j'ai rédigé les matériaux que mon pere avoit amassés , & qu'il a eu la

complaissance de me remettre; j'ai aussi fait usage des réflexions qu'une longue pratique lui a donné occasion de faire, & dont il m'a fait part de vive voix. Je me suis déterminé d'autant plus volontiers à traiter cette matière, que j'avois acquis moi-même des connoissances particulieres sur ces maladies, ayant assisté à l'ouverture du cadavre que mon pere fit faire à Lieuran, & ayant eu depuis que je pratique, occasion de traiter quelquefois en mon particulier ces sortes de maladies, soit à la campagne, soit parmi les pauvres de la Charité, ou parmi ceux de l'Hôpital de cette ville.

Ces maladies, qui régnerent à Servian & à Lieuran au commencement de 1748, & qui ont fait beaucoup de ravage à Capestan à la fin de 1757, étoient de véritables fièvres malignes qui portoient d'abord à la poitrine, puis à la tête & au bas-ventre, & qui quelquefois exerçoient brusquement & en même temps leur fureur sur ces trois principales capacités; mais quoiqu'au fond les mêmes, elles ne se présenterent pas par-tout sous des dehors tout-à-fait uniformes.

A Servan & à Lieuran le mal commençoit par un frisson plus ou moins violent, suivi quelquefois de tremblemens; un point de côté ne tarroit pas à se faire sentir plus vivement dans les uns & moins vivement dans les autres; il survenoit une fièvre aiguë, une violente oppression de poitrine, une toux ordinairement sèche, & quelquefois suivie de crachats rouges ou de couleur de rouille. Le plus grand nombre avoit le ventre tendu & douloureux; quelques-uns

avoient la tête prise; & malgré tous les secours qu'on pût leur donner, le nombre des morts égala à Lieuran le nombre de ceux qui en réchapperent, & à Servian il en mourut plus qu'il n'en réchappa.

Dans ces deux villages, la plupart moururent en deux ou trois jours, quelques-uns en vingt-quatre heures, d'autres en sept ou huit jours, & il y en eut très-peu qui allerent jusqu'au quinzième. Les uns pouffoient de grands cris à l'approche de la mort, à cause de la violence de la douleur qu'ils ressentoient au côté de la poitrine; les autres mouroient avec des mouvemens convulsifs ou un délire phrénétique; très-peu avec un assoupissement léthargique; quelques-uns en rejetant des vers par le haut & par le bas, & presque tous avec une tension au bas-ventre.

Parmi ceux qui en réchapperent, il ne s'en trouva point qui n'eût quelques-uns des symptômes que nous avons rapportés; mais ces symptômes ayant été un peu moins violens en ces sujets, & les malades étant d'ailleurs, ou mieux constitués, ou mieux secourus, leur mal céda aux remèdes qui furent employés.

A Capestan, ces maladies commençoient par un froid d'environ deux heures, par une pesanteur de tête accompagnée de délire, de nausées & de vomissemens, d'un pouls très-petit, fréquent & concentré, & d'un grand abattement de forces. Après le froid, il survenoit une douleur pungitive au côté gauche de la poitrine, accompagnée de toux & de

de crachats sanglans , épais & visqueux , sans que le pouls s'élevât gueres davantage , quoique les malades se plaignissent d'une ardeur intérieure & d'une soif presque inextinguible ; leur langue devenoit sèche & raboteuse ; tous ces accidens augmentoient jusqu'au troisieme jour , qui étoit le dernier de la maladie , & on ne put guérir aucun de ceux qui en étoient atteints.

L'ouverture du cadavre à laquelle j'assistai à Lieuran , nous présenta des inflammations gangreneuses à la poitrine & à la tête , mais aucune au bas-ventre , quoique dans ceux qui eurent le ventre tendu & douloureux , vraisemblablement cette capacité n'étoit pas exempte de gangrene. A Capestan on en trouva des vestiges dans toutes les trois capacités.

Sur les symptômes qui ont été rapportés , on a jugé avec fondement que ces maladies étoient de véritables fièvres malignes : mais comme à ces fièvres il se joignoit bientôt une douleur de côté pungitive , qu'on fait appartenir à la pleurésie , une toux suivie de crachats sanglans qui annonce une péri-pneumonie , comme plusieurs personnes dans les mêmes lieux en furent saisies en même temps & périrent brusquement , ce qui indique une constitution épidémique d'un mauvais caractère , nous avons cru pouvoir qualifier ces maladies de *pleuro-pneumonie-épidémiques* , en faisant remarquer qu'elles étoient compliquées avec une fièvre maligne qui tenoit un peu de la pestilentielle. D'autres Auteurs les ont nommées

des *pleurésies* ou des *péri-pneumonies pestilentielles* ; c'est sur quoi nous n'avons garde de disputer, l'une & l'autre dénomination revenant au même.

Les mauvais alimens dont usent dans les Villages la plupart des Habitans , le travail auquel ils se livrent chaque jour, le froid auquel ils sont exposés, sont les causes extérieures & évidentes de ces maladies.

Des succs dépravés que les mauvais alimens fournissent, & des humeurs que le froid empêche de s'exhaler de toute l'habitude du corps, & principalement de la surface interne des poumons, il doit résulter de certains mélanges, des assemblages particuliers ; ou, ce qui revient au même, il doit se former de certaines molécules dont on ne sauroit définir la nature, mais qui sont capables de vicier les humeurs & de déranger les parties solides au point qu'on le remarque dans ces sortes de maladies ; à quoi si l'on ajoute qu'à raison de certaines altérations survenues dans un certain endroit de la terre, ou de quelques exhalaisons apportées par les vents dans un lieu plutôt que dans un autre, l'air s'y trouve en même temps imprégné de corpuscules ou miasmes malins dont la nature nous est aussi inconnue, on n'aura nulle peine à comprendre que ces maladies y deviennent communes, & que plus les causes qui les produisent sont actives & malignes, plus ces maladies sont brusques & meurtrières.

On comprendra aussi que, quoique l'air froid & les miasmes qui peuvent y être ré-

pandus agissent également sur tous ceux qui habitent un même lieu , leur action doit être différemment modifiée dans différens sujets , selon leurs différentes constitutions , leurs divers exercices , leur différent régime , c'est-à-dire , qu'elle doit être , ou éteinte , ou amortie , ou aiguisée , de maniere que les uns ne seront en aucune façon atteints de la maladie populaire , que quelques-uns en guériront , & que d'autres y succomberont plus ou moins brusquement. Le détail là-dessus me meneroit trop loin , & pourroit ennuyer mes Lecteurs ; il suffira de rendre raison en deux mots de la complication de ces maladies , ou pourquoi à la fièvre maligne succede si promptement une péri-pneumonie qui dégénere aisément en gangrene , & qui d'ordinaire est accompagnée d'inflammations de même nature au cerveau , & quelquefois aux visceres du bas-ventre.

Si aux causes ordinaires des fièvres malignes inflammatoires se joint l'action d'un air capable de congeler , pour ainsi dire , ou d'épaissir considérablement la lymphe & le sang qui circule dans les vaisseaux de la pleure & dans ceux qui rampent sur la surface des cellules pulmonaires , & de resserrer ces mêmes vaisseaux ; après le froid qui précède ces fièvres , il surviendra un point-de-côté , la toux & le crachement de sang ; & c'est ce que doit produire un temps extrêmement froid sur des sujets qui portent en eux des germes de fièvres malignes , & qui , par des travaux pénibles , ont agité leur sang , & l'ont jetté dans une grande effervescence : aussi ne voit-on guere

de ces maladies que pendant l'hiver , ou au commencement du printemps , & ce n'est ordinairement que des gens mal nourris , & qui s'excedent de travail , qui en sont attaqués. Les mêmes causes produisent des inflammations au cerveau & quelquefois dans les intestins ; mais comme elles ne se donnent pas si aisément à connoître que celles qui attaquent la pleure & les poumons , c'est par cette raison qu'on regarde ces maladies comme des pleurésies & des péri-pneumonies.

D'où vient que ces inflammations internes , peut - on demander , enlèvent les malades si brusquement , malgré les secours les plus appropriés , & que , pour l'ordinaire , elles dégénèrent promptement en gangrene ? Je réponds qu'il est quelquefois des inflammations si considérables , des engorgemens si subits & si grands , qu'ils éludent l'activité de tous les remèdes , & qu'après de mauvaises nourritures , des chagrins , des excès de travail , des transpirations supprimées par un grand froid , les humeurs sont quelquefois si acrimonieuses & si caustiques , qu'elles causent des gangrenes promptes & irrémédiables : c'est ce qui n'arrive guère qu'aux inflammations œdémateuses ou éréthipélateuses ; & c'étoit de pareilles inflammations qui accompagnoient ces maladies , comme il seroit aisé de le prouver par leurs symptômes & par la saison où elles régnoient. Je dis donc que les malades dans lesquels l'engorgement des vaisseaux fut d'abord porté au plus haut point , & principalement ceux dont les humeurs trop séreuses ou trop bilieuses , mais salées &

corrosives , se trouverent propres à gangréner promptement les parties intérieures , furent ceux qui périrent le plus brusquement ; au lieu que ceux dont l'engorgement phlegmoneux & œdémateux , ou phlegmoneux & érésipélateux , fut d'un moindre degré , & dont les humeurs séreuses ou bilieuses furent moins âcres & moins caustiques ou moins disposées à la putréfaction , porterent les uns leur mal plus long-temps , & les autres en réchapperent avec les secours qu'on leur donna ; de sorte qu'on peut avancer que le mal des premiers surpasseoit les forces de la Nature , secourue même à propos par la Médecine , & que dans les autres il y avoit plus ou moins d'espérance de guérison , selon la qualité plus ou moins acrimonieuse de leurs humeurs , & selon le degré plus ou moins grand de l'inflammation.

De ce que je viens de dire , on doit inférer que pour se mettre à l'abri des atteintes de ces sortes de maladies , il faudroit , sur-tout avant & pendant l'hiver , & au commencement du printemps , ne pas user de mauvais alimens , se garantir soigneusement des impressions du froid , être exempt de chagrin , ne pas s'excéder de travail , & encore moins s'exposer à l'air froid après s'être échauffé à quelque exercice que ce soit ; & c'est ce qu'il sera toujours bien difficile aux pauvres gens de la campagne de pratiquer exactement. Il est bon cependant qu'ils soient instruits des précautions qu'il y auroit à prendre , afin qu'ils prennent du moins celles qu'ils pourront observer ; que s'ils ne se rendent que par-là invulnérables , ils donnent

moins prise à l'ennemi , & qu'ils puissent , avec le secours de la Médecine , le surmonter plus aisément , lorsqu'ils ont le malheur d'en être attaqués.

Mais s'il faut toujours garder un régime exact , autant qu'il dépend de nous , il faut que ce régime soit encore plus exact lorsqu'on voit régner de ces sortes de maladies ; & si , malgré tous les soins qu'on peut prendre , quelqu'un se sent saisi du froid par lequel ces maux ont coutume de préluder , on noiera sur-le-champ cinq ou six grains de tartre stibié dans environ une pinte d'eau commune : on préparera aussi cinq ou six tasses d'infusion de vulnéraire de Suisse ou de thé , & de demi-quart d'heure en demi-quart d'heure , on fera avaler au malade , alternativement , un gobelet de vulnéraire de Suisse ou de thé aussi chaud qu'il pourra le supporter , & un gobelet d'eau vomitive tiède qu'on réitérera selon l'âge , les forces & le tempérament du malade.

On donnera à ceux qui par répugnance pour le tartre émétique , ou en raison de la délicatesse de leur poitrine , ne voudroient ou ne pourroient pas user de ce remède , pour les faire vomir , quatre ou cinq grains de kermès minéral incorporé dans un peu de conserve de violette ou d'énula-campana , ou délayé dans du vin ou de l'eau , ou mêlé avec l'huile d'amandes douces récente , ou avec l'huile d'olives nouvelle & douce , observant de leur faire avaler en même temps beaucoup d'eau tiède ou d'infusion de vulnéraire de Suisse ou

de thé ; à quoi on ajoutera , après que le malade aura vomé , quelques gouttes d'eau vulnéraire , communément dite d'*Arquebusade* , ou d'eau de cannelle , ou d'eau thériacale camphrée , si l'état du malade requiert ces confortatifs.

Le vomissement fini , si le malade ne sent pas une chaleur brûlante , on le purgera vite avec un minoratif en lavage ; mais si le malade se plaint d'un feu dévorant , & qu'il crache déjà du sang , on lui fera auparavant une ou deux saignées presque de suite , & immédiatement après on le purgera en lavage , comme nous venons de le dire.

Après le minoratif , ou vers la fin de son opération , on reviendra , s'il est besoin , à la saignée , qu'on pratiquera au pied ou à la jugulaire , selon que le cas paroîtra l'exiger , & bientôt après , ou même sans saignée , en cas qu'on n'ait pu la pratiquer , on appliquera au gras de chaque jambe un emplâtre vésicatoire , & en même temps on fera boire abondamment au malade une tisane faite avec le *pied de chat* , ou le *tussilage* , ou le *capillaire* , ou les *vulnéraires de Suisse* , ou enfin avec les feuilles de *bourrache* , ajoutant quelques *jujubes* , ou les fleurs de *coquelicot* , ou une pincée de graine de lin & un peu de nitre purifié , & entremêlant quelques verrées d'eau de poulet ou de tisane émulsionnée.

Comme la maladie est très-aiguë , on tâchera de placer ces remèdes dans les premières vingt-quatre heures après l'invasion , & le lendemain on aura recours à un loock fait avec

la pulpe de casse, la manne, l'huile d'amandes douces, le syrop de roses solutif, à quoi on ajoutera, s'il est nécessaire, deux ou trois gros de vin stibié, réitérant la saignée en cas de besoin, observant cependant de ne faire dans ces cas que le moins de saignées possible.

Le troisième jour, à moins que le malade ne soit à la dernière agonie, on lui réitérera son minoratif en deux ou trois verres: on lui donnera des vermifuges, s'il en est besoin; & en cas que la maladie ne diminue pas, on reviendra, s'il y a indication, aux saignées du bras ou de la jugulaire: on réitérera les doux purgatifs & les vermifuges; on pansera les vésicatoires, & on ne négligera aucun des petits secours usités en pareils cas, tels que les bouillons qu'on aura soin de faire fort légers, & qu'on ne donnera que de loin en loin, les lavemens, le jus de bourrache, le kermès minéral à petites doses & marié avec le blanc de baleine, le camphre dissous dans l'huile d'amandes douces, les loocks faits avec le blanc de baleine, le sang de bouquetin, l'huile d'amandes douces, le syrop de violettes ou de nénuphar, le sucre-candi, &c. Et le soir, à la place d'un bouillon, on donnera le diacode mêlé avec le blanc de baleine dissous dans l'huile d'amandes douces & délayé dans de l'eau de bourrache chaude.

Tel est le traitement qui convient à ceux qui demandent du secours dès le premier moment de leur attaque; & la raison de cette pratique se tire de la nature de la maladie qui se manifeste d'abord par un grand froid, par

des nausées ou des vomissemens , par un pouls petit & concentré , symptômes qui supposent dans les premières voies un amas de matières indigestes , de suc corrompus , d'aigres fort massifs , qu'il faut promptement évacuer par en haut & par en bas , afin qu'ils n'infectent pas davantage le sang déjà épaissi , soit par le froid extérieur , soit par le chyle qui y est passé , & qu'ils ne rendent pas le mal irremédiable : on doit employer en même temps à propos les saignées & les autres secours dont il a été fait mention pour prévenir les engorgemens gangréneux qui enlèvent brusquement les malades ; ce qu'il ne faut pas même espérer de voir toujours réussir , par la raison que nous avons rapportée plus haut , quoique ces secours soient très-bien indiqués , & qu'ils aient été appliqués très-à-propos.

Si le Médecin n'est appelé qu'après que le froid sera passé & que les crachats sanglans se seront manifestés avec soif & ardeur , alors , quoique le pouls ne soit pas bien fort , il doit faire saigner promptement une ou deux fois son malade ; & à l'instant , s'il ne s'est pas passé plus de vingt-quatre heures depuis l'invasion du mal , il doit avoir recours à un vomitif ou à un minoratif , en grande dose , & bien aiguë par le moyen du tartre émétique ou du vin stibié , & ne négliger ensuite aucune des précautions ni aucun des secours dont nous avons déjà parlé.

On sera peut-être étonné que , dans le temps que le malade crache du sang , & qu'on ne peut plus douter de la complication de la péri-

pneumonie avec la fièvre maligne , nous ordonnions un émétique qu'on fait ne pas convenir dans les cas des inflammations à la poitrine & au bas-ventre ; & l'on ne fera pas mal fondé à demander si l'on doit , ou non , employer ce remède indistinctement pour tous ceux qui crachent déjà du sang , qui sont ceux à qui on doit l'administrer , & ceux à qui il faut se contenter de donner un minoratif aiguillonné.

Je réponds d'abord que ceux qui , peu d'instans après l'invasion du mal , crachent du sang , n'ont pas encore leur poumon tout-à-fait enflammé , & qu'ils peuvent , sans aucun inconvénient , user d'un vomitif dans les vingt-quatre heures , & après avoir fait précéder la saignée , pourvu que leur poitrine ne soit pas originaiement foible , qu'ils n'aient pas le ventre douloureux , & que leurs humeurs ne soient pas enflammées par l'usage excessif du vin ou des autres liqueurs spiritueuses : car dès les premiers instans que le malade crache du sang , l'inflammation ne peut pas être formée ; les molécules des liqueurs engorgées n'ont pu encore acquérir assez de masse , de dureté ou de viscosité , pour résister aux secousses des vaisseaux que procure l'action d'un vomitif : ces liqueurs n'ayant pas perdu leurs parties les plus subtiles , ont encore assez de fluidité pour être expulsées des tuyaux engorgés , & pour donner lieu par-là à une prompte résolution , sur-tout si on a eu soin de désemplir suffisamment les vaisseaux , avant d'en venir au vomitif. Si l'on veut donc , dans le traitement des

pleuro-pneumonies - épidémiques, retirer du vomitif tout l'avantage qu'on est en droit d'en attendre, il faut, si on n'a pu le placer avant l'apparition des crachats sanguinolens, se hâter de le donner au plutôt, & avant que l'inflammation soit consommée : je veux dire, avant que les vaisseaux soient tout-à-fait engorgés, & que les liqueurs arrêtées aient perdu leur fluidité, ou qu'elles se soient échauffées & putréfiées; car, si l'inflammation est consommée, il faut se contenter d'un minoratif.

Je dis, en second lieu, qu'après qu'il s'est passé vingt-quatre heures depuis l'invasion du mal, quoiqu'on n'ait pas omis la saignée lorsque le crachement du sang s'est manifesté, il ne faut pas même alors se borner uniquement à des minoratifs, comme pour ceux dont la poitrine, originairement délicate, ne seroit pas en état de supporter un vomitif, ou qui ont le ventre tendu & enflammé; il faut encore, avant que d'en venir à ce remède, examiner plus particulièrement le caractère de la maladie que l'on a à traiter, & tâcher de découvrir si, comme disoient les anciens, elle est plus pituiteuse que bilieuse, ou ce qui revient au même, si les humeurs abondent plus en parties aqueuses ou séreuses qu'en parties âcres ou bilieuses, & si l'inflammation des poumons participe plus de l'œdème que de l'érésipele. Dans le premier cas, les vomitifs ne sont pas à craindre, leur action se trouvant affoiblie par les sérosités qui assiegent les premières voies; ils paroissent au contraire

préférables à tout autre évacuant , comme plus propres à procurer alors une prompte résolution. Dans le second cas , non-seulement ils sont à craindre ; mais ils doivent même être soigneusement évités, comme très-nuisibles, & plus propres à augmenter l'engorgement des poumons qu'à le diminuer.

Or , comme ces maladies se développent d'ordinaire dans une saison froide & humide , on présumera qu'elles tiennent plus de l'œdème que de l'érysipele , si le sujet qui en est atteint est d'un tempérament pituiteux , s'il a usé d'un régime humectant & s'il s'est abstenu du vin ; si les crachats s'étendent sur le linge & sont entourés de sérosités ; s'il a mal à la tête ; s'il est tourmenté de nausées ou de vomissement ; enfin , si (comme l'a remarqué un Auteur moderne dans une thèse soutenue à Paris en 1738 , *An raro peri-pneumonia vomitorium ?*) le sang qu'on lui tire fournit un coagulum de peu de consistance & qui occupe toute la palette , s'il est glutineux & adhèrent aux bords du vase, tremblant comme de la gelée lorsqu'on le remue , & d'une couleur bleuâtre. Dans de pareils sujets, où l'on doit supposer qu'une lymphe crue & indigeste inonde les poumons & les premières voies , les vomitifs seront bien appliqués , quoiqu'il ait paru du sang dans les crachats depuis plus de vingt-quatre heures. Mais si la saison est froide & sèche , si le malade est d'un tempérament bilieux ; s'il a usé d'un régime échauffant, ou s'il a fait des excès de vin ou d'autres liqueurs spiritueuses , si les crachats ne sont entourés

d'aucune sérosité, s'il est tourmenté de la soif & d'une grande chaleur d'entrailles; si la langue est raboteuse, & si, selon la remarque de l'Auteur déjà cité, le sang qu'on lui tire furnage la sérosité & n'adhère point aux bords du vase; si le coagulum ressemble à un champignon renversé, & s'il est couvert d'une croûte d'un blanc jaunâtre & presque aussi dure que du cuir, on est alors fondé à croire que la maladie est plus bilieuse que séreuse, qu'elle participe plus de l'éréthipele que de l'œdème, & que les vomitifs, au lieu d'y remédier, ne feroient que l'aigrir, à moins qu'ils ne soient administrés avant les vingt-quatre heures, ou, encore mieux, avant l'apparition des crachats sanguinolens.

On trouvera peut-être mauvais que je conseille même alors des émétiques, & on auroit raison, s'il n'y avoit pas une fièvre maligne compliquée; ce qu'on reconnoîtra d'abord par la petitesse & la concentration du pouls, par la sécheresse de la langue, par la prostration des forces, par le délire, &c. Or, de quelque nature que soit la péri-pneumonie qui se joint à la fièvre maligne, si on n'évacue promptement, par un vomitif, les mauvais suc des premières voies, on ne peut s'attendre qu'à une mort assurée; ce qu'on a beaucoup moins à craindre dans toutes les autres espèces de péri-pneumonies qui ne sont pas compliquées.

Il est sans doute inutile de faire remarquer ici que la péri-pneumonie dure moins que la

fièvre maligne , à moins qu'elle ne dégénere en empyeme; & que , lorsque les malades ont le bonheur de ne pas succomber dans les huit ou neuf premiers jours de leur maladie , on doit les traiter selon l'état où ils se trouvent : ce que nous laisserons à la prudence des Médecins qui en seront chargés , ne nous étant proposé que d'indiquer les moyens qui nous ont paru les plus efficaces pour garantir d'une mort prompte ceux qui , à l'avenir , auront le malheur d'être attaqués des pleuro-pneumonies-épidémiques.

OBSERVATION sur les Maladies épidémiques de la Lorraine , par M. Jadelot.

Nous possédons , dit M. Jadelot , très-peu d'Ouvrages sur les maladies épidémiques de la Lorraine. La peste affligeoit ce pays sur la fin du quatorzième siècle : on en trouve deux Traités imprimés , l'un à Verdun en 1584 , & un autre à Metz , par M. de Saint-Aubin en 1578. Le célèbre Charles le Pois , premier Doyen de notre Faculté , publia , en 1618 , un savant Traité sur toutes les espèces d'hydropisies. La théorie est celle du temps , mais la pratique est sage , & fondée sur l'observation & sur une bonne connoissance des anciens. L'hydropisie est une maladie très-commune en Lorraine , sur-tout dans les terrains humides ; il seroit à souhaiter que l'on cherchât à réunir des observations sur les remèdes qui ont le mieux réussi , en désignant avec exactitude toutes les circonstan-

ces : car ceux qui ont vu cette maladie , savent que la guérison ne peut pas être soumise à une méthode générale. Charles le Pois publia aussi en 1623 un Discours sur la nature & la curation des différentes maladies populaires accompagnées de flux & de dyssenteries. Il paroît , par la description qu'il en donne , que c'étoit une fièvre bilieuse , avec nausées , vomissemens , douleurs au foie , difficulté de respirer , jaunisse , &c. Ces symptômes étoient suivis ou accompagnés de déjections bilieuses , quelquefois sanguinolentes. Ces maladies , selon l'Auteur , sont communes dans les années chaudes & sèches ; elles regnent en automne , quand les humeurs exaltées par la chaleur , sont répercutées vers les intestins. Il ne croit point que l'usage des fruits en soit la cause ; il ajoute même que les fruits nous conviennent dans les maladies bilieuses : cette théorie n'est pas moins développée par bien des Auteurs modernes. Dans le même temps , on agita dans les écoles de Pont-à-Mousson la question , si les feux allumés dans les rues peuvent éloigner la peste , & on répondit affirmativement. Saint-Hilier , Médecin de Verdun , imprima , en 1623 , des conseils curatifs contre une fièvre maligne pestilentielle , qui affligoit plusieurs cantons de la Lorraine. C. Ballot , Professeur de Médecine , publia encore un Ouvrage en 1627 ; il en parut plusieurs sur ce sujet dans le même temps. Ensuite nous ne retrouvâmes plus de recherches sur les maladies épidémiques de la Province , pendant près d'un siècle , quoiqu'elle en ait été affligée plusieurs fois. Charles Pacquotte ,

Doyen de la Faculté , publia , au commencement de ce siècle , une Dissertation sur une maladie épidémique qui régnoit dans quelques Villages du Pays Messin. M. Grandclas , qui avoit succédé à M. Pacquotte , composa en 1728 une Dissertation savante sur la température & sur le climat de la Lorraine & de ses principales Villes. M. Marquet , célèbre Praticien de Nancy , publia en 1750 , peu avant sa mort , un Recueil d'Observations , dans lequel il rapporte le traitement de plusieurs épidémies qui ont régné à Nancy & dans les Villages voisins pendant le cours de sa longue pratique. M. Mesny , Médecin du grand Duc de Toscane , & Directeur des Hôpitaux de Florence , donna à l'Académie de Nancy , en 1758 , une Dissertation sur la cause des maladies épidémiques qui régnent en Lorraine ; mais ce Physicien , éloigné de son Pays depuis long-temps , ne pouvoit donner que des généralités qui ne suffisoient pas.

On proposa au concours de 1763 pour une chaire de Médecine vacante , cette question : *An morborum epidemicorum vere & autumnis regnantium sit causa peculiaris in Lotharingia ?* M. Tallier répondit qu'il n'y avoit aucune cause particulière des maladies épidémiques , & prouva par la Physique & par le témoignage des Médecins , que le climat de la Lorraine est fort sain. Enfin M. Didelot , Chirurgien éclairé , a publié une Lettre adressée au College Royal de Médecine sur une ma-

ladie

Maladie bilieuse épidémique qui a régné à Bruyeres & dans les Villages voisins en 1771.

Je fais , ajoute M. Jadelot , que plusieurs Médecins de la Province ont réuni quelques observations sur les maladies épidémiques qu'ils ont vues : mais rien ne les engage à les mettre au jour ; peut-être même ne seroit-il pas prudent de dire la vérité , si l'empyrisme est protégé. En attendant que quelque Praticien éclairé publie des recherches sur cet objet , nous citerons l'excellent Traité de M. Tissot , *de Febris biliosis* , Lausan. 1758 , & les épidémies de M. Huxham. On trouvera dans ces deux Ouvrages la description de quelques maladies épidémiques , tout-à-fait analogues à celles que nous voyons régner souvent dans nos climats.

Réflexions sur les Epidémies.

Les épidémies ayant pour cause un désordre physique , leur époque est aussi ancienne que le monde , & leur terme ne peut être absolument que celui de sa fin. Le plus ou le moins de ravage que font ces maladies , est une conséquence juste du degré de désordre qui les a produites. Or , ce désordre tenant nécessairement à la nature des élémens propres à tels ou tels lieux , il faudroit , pour pouvoir en détruire le germe , mettre sous la machine du vuide les habitans de certains Pays , décomposer & recomposer , ou combiner différemment les mixtes élémentaires d'un autre ; & finir par

renverser l'ordre de la Providence , contre les loix du bon sens & de la raison , & malgré l'optimisme de Pope. Cependant , rien de si commun de nos jours que les rêves heureux pour remédier à ce fléau , ou pour le détruire. L'un se donne la peine de barbouiller un gros livre , pour prouver qu'il a trouvé le fouet propre à chasser la petite-vérole d'Europe ; l'autre enfante un projet ridicule , pour bannir la grosse de la Capitale. Un autre vient de paroître sur les rangs , & entend persuader à tout le monde médecin qu'il a le premier contribué à la diminution des progrès de la petite : d'autres , enfin , offensés de cette assertion hardie , réclament contre , mettent le fait en question , & font un problème de son assertion , sans s'appercevoir que ce fléau tient de bien près à la moralité humaine à laquelle est intimement liée la dégénérescence des corps , ainsi que le désordre physique.

Si les Peres de la Médecine ne se fussent occupés que de pareilles questions , où en seroient maintenant les connoissances de ce grand Art ? Un nouveau fait de Pathologie , de Thérapeutique , ou quelques observations de ce genre , devroient faire l'unique occupation des amis de l'humanité. *Passer sa vie à dire ou à faire des riens* , dit un bel-Esprit de notre siècle (1) , *c'est descendre au rang des animaux !* D'où vient donc cette dangereuse manie de se promener continuellement dans les régions

(1) J. J. Rousseau, 112

désertes ? de la facilité de se faire un nom aux dépens de l'érudition ; du hasard , qui fait réussir le plus grand nombre sans mérite ; de la faveur, de la brigue , qui frustreront l'homme éclairé des fruits du travail ; & par-tout , pour le dire en un mot , un défaut d'ordre , dont le genre humain est la victime.

Tous ces débats littéraires , vus des yeux de la raison , n'annoncent qu'une vraie disette d'érudition. Ce sont autant de papillons , qui s'arrêtent à la surface des fleurs , pendant que l'abeille enlève adroitement le miel. Moins de clinquant & de légèreté dans nos Ecrits , plus de solidité. On ne guérit point avec de belles phrases ou avec de jolies pointes d'esprit : un bon jugement , une saine théorie appuyée sur des observations bien vues , voilà le Médecin. Mais , je pourrois dire avec Virgile : *Apparent rari nantes in gurgite vasto*. Que font , d'ailleurs , ces hommes rares , dans un siècle où l'empyrisme & l'ignorance ont le premier pas ; où la confiance ne se donne point au mérite , mais au préjugé ? Tout le monde , aujourd'hui , se dit Médecin ; la majeure partie l'est , comme celui de Molière , *sans le savoir*. Il n'y a , en effet , si petit Chirurgien en sortant de l'école des Perruquiers de Paris , qui ne joue impunément le rôle du plus grand Docteur. En ouvrant , il y a quelques mois , le Journal de Médecine , j'y trouvais une observation sur l'épidémie de F. C * *. L'Observateur érudit avoit pris à tâche de copier tous les termes propres à cette maladie , dans les Epidémistes Fran-

çois. Il nous donne ensuite , avec une hardiesse sans égale , tout ce galimatias pour d'importantes observations ; il ne manque point encore de faire insérer le *remède* dont il s'est servi pour les morts , comme pour ceux que le hasard ou la Nature victorieuse ont sauvés. Mais ce qui lui donnoit précisément matière d'observation , l'a arrêté & a dévoilé l'étendue de ses connoissances. C'est ainsi qu'échoueront tous ceux qui , sans aucune teinture de cet Art , qui tient au génie & à des connoissances profondes , voudront trancher des Doctes. « Je » ne fais pourquoi , dit-il , le plus grand » nombre des malades dont j'ai favorisé les » sueurs , a péri , pendant que plusieurs dont » on a ménagé les sueurs , ont échappé à la » mort. La même chose est arrivée à un de » mes Confreres ». Si ces Doctes eussent été instruits des regles de l'idiosyncrasie , des préceptes de Solano , de Galien , de Camus , de Bordeu , &c. , sur le pouls , ils auroient distingué , sans se tromper , une sueur symptomatique qu'on peut ou qu'on doit arrêter , d'avec une sueur critique qu'il faut favoriser , & n'auroient pas , conséquemment , couvert indifféremment un malade , ou découvert un autre au hasard. Grand Dieu ! que d'homicides l'ignorance commet !

A-peu-près dans le temps de l'épidémie de F. C * * . , ce fléau moissonnoit horriblement à quelques lieues de Paris. Les gens prétendus de l'Art ne manquerent pas d'essayer si c'étoit la dixieme ou la douzieme saignée qui devoit

sauver les infortunées victimes d'une confiance aveugle; ils étendent si loin le mérite de ce moyen de guérir, qu'ils s'en font un système général. Bientôt nos Savans ne voient plus que *dépôt*, qu'*embarras au cerveau* : passant rapidement de la saignée du bras à celle du pied (quand la mort ne les dérangeoit pas dans leurs opérations), alors l'inflammation des vilceres du bas-ventre terminoit l'œuvre. En vain la saine raison en pleurs s'écrioit : *Parce sanguinem*, *parce*, *velim*; les mots de *dépôt*, d'*embarras au cerveau* étoient leur réponse à tout. Que de meurtres, juste Ciel! que de coups irréparables! Ici, c'est le tableau malheureux d'une veuve éplorée de la perte d'un époux chéri; là, celui d'un grand nombre d'orphelins sans pain, ailleurs, les sanglots mortels de l'amitié paternelle; par-tout, les gémissemens, la douleur & le désespoir.

Le bruit de la calamité publique se fait entendre jusques dans la Capitale. M. Petit, Professeur au Jardin du Roi, a envoyé aussitôt un Médecin de ses Eleves: mais hélas, il étoit bien tard. A l'arrivée de ce Médecin, on vit la raison réclamer ses droits, l'ignorant préjugé & la confiance homicide tomber: bientôt sa marche simple, marquée au coin de celle de la Nature, confond les Sycophantes de l'Art. Aux mots de *dépôt*, d'*embarras du cerveau*, il substitue une théorie appuyée sur la connoissance des causes naturelles & de leurs agens. Ce n'est plus la dixieme ou la douzieme saignée qui doivent guérir; il en or-

donne une , deux , trois tout au plus (1) ; quelquefois point du tout , selon les indications du pouls : la Nature est sa boussole. On l'interroge sur le *quare* & le *quomodo* de sa méthode. « La saignée , dit-il , dans la fièvre maligne épidémique , est ou mortelle ou salutaire , comme l'expérience l'a confirmé maintes fois ». On tire la raison de ce phénomène du caractère des miasmes pleins de malignité qui compriment & coagulent , pour ainsi dire , les parties intégrantes du sang ; c'est dans ce cas que la saignée est meurtrière , &c. Vingt fois par jour , ce Médecin revient au lit de son malade pour consulter le pouls & en saisir les moindres indications : une crise critique se présente-t-elle par quelque couloir , il lui aide aussi-tôt à en prendre la route ; une crise symptomatique s'annonce à peine au *tact* , qu'il en arrête la cause , les effets n'ont plus lieu : *Cessante causâ , cessant effectus*.

J'écris sans autre motif que le bien de l'humanité ; ce sentiment est commun à toutes les âmes honnêtes. J'invite bien sincèrement la respectable Faculté de Paris à réclamer ses droits & ceux de ses enfans , auprès du Ministère , au nom de l'humanité gémissante , & à demander le plein effet & la vigueur des

(1) Il faut observer qu'il est très-dangereux de trop affoiblir les malades par la saignée ; ce n'est qu'au commencement qu'on peut saigner : la faiblesse , dans ces sortes de maladies , & l'anéantissement , sont à redouter.

Edits & Arrêts de nos Rois, qui défendent expreffément à tout autre qu'au Médecin, le traitement des maladies *internes* : c'est, j'ose l'affurer, le moyen de conferver une moitié des fujets de l'Etat, qui périt fous la main des prétendus gens de l'Art.

O B S E R V A T I O N *fur une efpece d'Epidémie occasionnée par du feigle gâté, tel qu'il s'en eft recueilli dans quelques Paroiffes du bas Anjou, en 1770 & 1771; par M. Renou, ancien Chirurgien Aide-Major de l'Armée, à la Pommeraye, dans la même Province.*

Le feigle eft dans cette Province, comme dans la plupart de celles de France, le grain dont en général les Payfans fe nourriflent. Cette production n'avoit ci-devant, dans les années de ftérilité, caufé de peine au pauvre peuple, que par le prix trop haut qu'il étoit obligé d'y mettre : mais les récoltes de 1770 & 1771 ont renchéri, je puis le dire, fur cette difgrace; le bled exceffivement cher, s'eft encore trouvé plein des vices les plus dangereux & les plus propres à déranger l'économie animale.

Le grain corrompu par le principe malfaisant dont je parle, au premier coup-d'œil n'a rien de différent au feigle ordinaire, fi ce n'eft que fa couleur eft d'un rouge briqueté, quelquefois jaune, ou même noir. Tous ceux qui font malades, & dont plufieurs n'ont pas pris un entier accroiffement, fe mettent en

poudre , & sont d'une couleur plus foncée que celle de leur extérieur. La mastication y développe un goût pourri , amer & nauséabond. Réduits en farine , ils exhalent une odeur très-fétide ; & cette odeur augmente encore , si l'on y ajoute de l'eau chaude pour en former du pain. Ce pain prend dans sa composition une bien moindre quantité d'eau que celui qui est fait avec de la bonne farine , & n'a ni la liaison, ni la consistance ordinaire ; mais il se laisse aller au four , s'y crevasse , & quelquefois tombe par morceaux quand on l'en retire , ce qui arrive sur-tout quand on a mis un peu trop d'eau dans la pâte : & cela , d'autant plus facilement , qu'il se trouve une plus grande quantité de mauvais grains mêlés avec les bons ; car il faut observer qu'on n'a pas fait de pain avec ce seul grain gâté , qui s'est toujours trouvé avec plus ou moins grande quantité de grains sains.

Ceux qui mangent de ce pain éprouvent ordinairement (1) les effets suivans. D'abord

(1) Je dis ordinairement , parce qu'il se trouve nombre de personnes & de tempéramens sur lesquels ce pain ne fait que peu ou point de mauvais effets sensibles ; & j'ai été témoin que dans plusieurs ménages de huit ou dix individus , un ou deux se moquoient de la situation où ils voyoient leurs convives après le repas. Cette espee d'exemption n'étoit particulière ni à l'âge , ni au sexe , ni à aucune cause clairement connue. Parmi les animaux , les chiens sur-tout ont été très-sensibles aux mauvaises qualités de ce pain , & j'ai vu une infinité de fois le mien ,

on sent une pesanteur sur l'estomac ; aussitôt les yeux s'obscurcissent , les oreilles tintent , les joues & en général les muscles de la figure se retirent , les membres tremblent ; la marche est difficile & égarée ; le malade , à qui la tête tourne , a tous les symptômes du vertige , & la contenance d'une personne ivre ; sur-tout il sent un besoin irrésistible de dormir ; & s'il s'endort , son imagination bat la campagne , les rêves présentent des fantômes effrayans ; plusieurs s'imaginent avoir perdu la raison , & quelques-uns la perdent en effet (1).

Tous ces différens symptômes , produits par le pain de seigle , paroissent avoir quelque rapport avec la maladie de l'ergot. Cependant cette espece de grain monstrueux n'a jamais produit dans nos cantons aucun mauvais effet connu , quoique tous les ans il se trouve dans

dans les courses que je fais pour voir les malades des campagnes , lorsqu'il avoit mangé par hasard du pain dont on s'y nourrit , tomber dans une espece d'ivresse , accompagnée de convulsions dans tous les muscles , & sur-tout ceux des extrémités inférieures , avec vomissement de matieres vertes & écumeuses.

(1) J'en ai vu une infinité d'exemples. Dans cette folie , dont plusieurs personnes des deux sexes ont été atteintes , même pendant plusieurs mois , les unes ne demandoient qu'à courir & à causer ; d'autres restoient constamment au lit ; enfin , la plupart se sont rétablies. Le grain de 1772 & celui de la récolte dernière ont donné une nourriture dont le corps s'est très-bien trouvé , & la raison aussi.

le seigle , & qu'il y en eût aussi à-peu-près autant qu'à l'ordinaire dans les récoltes de 1770 & 1771. Il est au contraire prouvé que la cause de tout le mal réside dans l'espece de grain que j'ai décrit plus haut , & que les gens de la campagne ont appelé bled bruni ou bruiné , lequel a fait partie du seigle qu'on a cueilli , & cela en plus ou moins grande quantité , suivant les endroits ; car il faut observer qu'on a vu des métairies entieres recueillir de bons grains , tandis que leurs voisins en avoient de mauvais dans de pareilles terres , préparées de la même maniere. On a même vu plusieurs fois , & en plusieurs lieux , qu'un champ d'une petite étendue avoit des espaces où le grain étoit sain , & d'autres où il ne l'étoit pas.

Cette observation nous paroît d'autant plus importante , que dans l'opinion où l'on est communément sur l'ergot , on ne songe nullement à examiner s'il y a dans le seigle quelque autre cause capable de produire les effets qu'on impute à ce grain monstrueux , peut-être à tort , suivant l'opinion de MM. Schlegel , Model , &c. ; opinion fondée sur des expériences. On a cité dans le Journal d'Agriculture des personnes qui s'en étoient nourries sans accident. M. Parmentier , ancien Apothicaire-Major des Invalides , assure qu'il en a mangé , & qu'il pense comme M. Model. Enfin , M. Renou confirme ici ce sentiment , par l'expérience en quelque sorte générale d'une Province.



É P I L E P S I E.

O B S E R V A T I O N S de M. Marquet
sur l'Epilepsie.

O B S E R V A T I O N I^{re}.

LE 6 Août 1718, le nommé Alexis Laveuve, âgé de 17 ans, demeurant à Landremon, Village distant de trois lieues de Nancy, me vint consulter touchant une épilepsie, dont il étoit tourmenté trois ou quatre fois la semaine, & dont les accès duroient ordinairement pendant une demi-heure. Etant parfaitement instruit de toutes les circonstances qui caractérisoient la maladie, & trouvant qu'elle étoit occasionnée par une humeur âcre, mêlée de sang, qui causoit une irritation au genre nerveux, sur-tout vers l'origine des nerfs, & produisoit des mouvemens involontaires & déréglés dans toute l'habitude du corps ; je lui prescrivis d'abord la saignée du bras, & vingt-quatre heures après celle du pied.

Je fis prendre ensuite au malade quatre grains de stibié & un gros de crème de tartre ; il vomit copieusement, & par ce moyen son estomac fut purgé des mauvais levains & des matieres hétérogènes qui entretenoient la mauvaise digestion : le chyle qui en résultoit, se mêlant avec le sang, fournissoit matiere à la fréquence des accès.

Après quoi, je mis le malade à l'usage de l'opiat suivant :

Prenez crâne humain, racine de pivoine mâle, de valériane sauvage, gui de chêne, râpure d'ivoire, corne de cerf préparée, poudre-à-vers, coralline, de chacun deux gros; stomachique de potérius, rhubarbe choisie en poudre, de chacun un gros; cinabre d'antimoine & mercure doux, de chacun deux scrupules; poudre de guttete, une demi-once, avec le syrop de kermès : faites un opiat, dont le malade prendra un gros tous les matins & soirs. A la fin de cet opiat, je le purgeai avec le bol suivant :

Prenez diagrede, huit grains; *aquila-alba*, dix grains; résine de jalap, cinq grains; trochisques d'agaric, un scrupule : faites avec la pulpe de casse récente, un bol qui sera pris le matin.

Un quart-d'heure après ce bol, le malade prit un bouillon fait avec du veau, dont il fut parfaitement purgé; après quoi les accès qu'il avoit eus pendant une année entière, furent dissipés sans aucun retour.

O B S E R V A T I O N I I^e.

Le 9 Avril 1721, la fille du sieur Brigide, Architecte à Nancy, âgée de 18 ans, tourmentée depuis plusieurs années d'épilepsie, me vint consulter pour lui procurer sa guérison. Par le récit qu'elle me fit de ses convulsions périodiques, & par les circonstances de sa nourriture, je trouvai que les spasmes étoient oc-

causés par des humeurs âcres & vermineuses mêlées avec le sang , qui causoient des irritations au genre nerveux , produisoient des mouvemens involontaires & déréglés dans toute l'habitude du corps. Pour obtenir une guérison sûre, je prescrivis d'abord la saignée du bras, & vingt-quatre heures après , celle du pied; après quoi je fis prendre à la malade quatre grains de tartre émétique , un demi-gros de poudre-à-vers & une demi-once de manne , le tout délayé dans un bouillon. Ce remède lui fit vomir à cinq ou six reprises des biles jaunes & verdâtres , & par ce moyen son estomac fut très-bien purgé des matieres aigres & vermineuses qui entraînoient la mauvaise digestion.

Le lendemain de l'effet du vomitif , je lui conseillai de se mettre à l'usage de la poudre de guttete , dont je lui fis prendre tous les matins vingt grains , & six grains de mercure doux incorporé avec un peu de pulpe de casse. Je fis continuer l'usage de ces bols pendant la quinzaine , & à la fin , je fis purger la malade de la maniere suivante :

Prenez infusion de séné , quatre onces; manne, une once & demie ; tablettes *diacarthami* , un gros ; trochisques d'agaric , un demi-gros ; syrop de fleurs de pêcher , une once , pour une médecine à prendre le matin , & deux heures après un bouillon. Elle fut bien purgée par le bas , & obtint une guérison radicale , sans avoir jamais ressenti aucun accès d'épilepsie.

O B S E R V A T I O N III.

Sur la fin du mois d'Octobre 1738 ~~de~~
nommé Paris , Maître Cordonnier à Nancy ,
me pria de le guérir de ses accès épileptiques,
qui le tourmentoient depuis quatre jours : il
tomboit tout-à-coup sans connoissance, dans des
convulsions si violentes, que l'écume lui sortoit
de la bouche ; ensuite il restoit des heures en-
tieres dans un assoupissement profond, n'ayant
plus que le pouls libre & la respiration
lésée.

Cette maladie provient d'un mouvement dé-
règlé des esprits animaux, ce qui fait qu'elle
se guérit difficilement. J'entrepris cependant
la cure de la maniere suivante : J'ordonnai
d'abord la saignée du bras ; le lendemain matin
je fis prendre au malade six grains de tartre
stibié & un gros de crème de tartre délayés
dans un bouillon. Ce remede fit un très-bon
effet par le vomissement : deux jours après il
fut saigné du pied ; ensuite je le mis à l'usage
de la boisson suivante :

Prenez bois de buis , de genievre , de racines
de pivoine mâle , gui de chêne , grande valé-
riane , ivoire , corne de cerf préparée , de cha-
cun deux gros ; écorce de citron , graine de
chardon bénit , de chacune un gros : faites
macérer pendant vingt - quatre heures dans
quatre livres d'eau tiède , puis bouillir jus-
qu'à la consommation d'un tiers : ajoutez-y , sur
la fin de la coction , fleurs de tilleul , de mu-
guet , de chacune deux pincées. On prendra

tous les jours , le matin , un verre de la colature.

J'appliquai les vésicatoires sur la nuque du col; je fis purger deux ou trois fois le malade pendant l'usage de cette boisson , & il se trouva guéri de ses accès épileptiques sans aucun retour jusqu'à ce jour 22 Août 1753.

O B S E R V A T I O N I V^e.

Sur la fin de l'année 1739 , je fus invité d'avoir soin du rétablissement de la santé de Marie Baudin , âgée de 18 à 20 ans , attaquée de convulsions épileptiques , pendant lesquelles toutes les parties de son corps se mettoient en de si violentes contractions , qu'elle jettoit de l'écume par la bouche , & qu'elle restoit dans cet état sans connoissance pendant des heures entières.

Comme cette maladie provenoit d'un dérangement des esprits animaux , causé par des matieres aigres & vermineuses , je me déterminai d'abord à la saignée du bras ; ensuite je fis prendre à la malade quatre grains de sel stibié , une demi-once de manne & un demi-gros de poudre-à-vers , le tout dans une écuelle d'eau chaude : ce remede la fit vomir une demi-heure après ; & dans chaque intervalle que laissoit le vomissement , je lui fis prendre sept ou huit cuillerées d'eau tiède.

Elle évacua copieusement par haut & par bas ; je la mis ensuite à l'usage des poudres de guttete & contre - vers , dont je lui fis prendre tous les matins pendant quinze jours

deux scrupules, incorporées avec un peu de syrop de fleurs pêcher.

La quinzaine étant passée, je la fis purger avec un demi gros de poudre cornachine & une once & demie de manne dans cinq onces d'eau de fleurs de tilleul : j'ordonnai de la purger quatre fois l'année, après quoi elle se trouva parfaitement guérie.

*OBSERVATIONS de M. Buc'hoz, sur
l'Epilepsie.*

OBSERVATION I^{re}.

Au mois de Novembre 1776, étant pour lors à Metz, je fus consulté par une personne du sexe attaquée d'épilepsie ; elle étoit âgée d'environ 35 ans : les paroxismes se succédoient presque les uns aux autres ; le flux menstruel étoit totalement supprimé chez elle. Je lui conseillai d'abord une saignée du pied ; ensuite je lui prescrivis un vomitif, & je lui ordonnai l'opiat suivant, à prendre après les remèdes généraux, tous les jours le matin, à la dose d'un gros.

Prenez quinquina, cinabre factice, racines de valériane, de pivoine, feuilles d'oranger, de matricaire, de tanaïsie, de chacun un gros ; mêlez & faites un opiat avec une suffisante quantité de syrop d'armoïse. La malade fit usage de ce remède pendant environ six semaines, & pardessus de la décoction de feuilles d'oranger ; les paroxismes de la maladie diminuèrent insensiblement. Je lui ai conseillé de continuer

continuer l'usage de la décoction au moins pendant un an. Elle s'en est très-bien trouvée ; on m'a même appris depuis peu qu'elle étoit totalement guérie.

O B S E R V A T I O N II^e.

Epilepsie guérie par l'usage intérieur des feuilles d'oranger.

Mademoiselle de ***, âgée d'environ vingt-deux ans, se trouvant dans son temps périodique, eut une épouvante très-forte : à l'instant même son flux menstruel cessa ; elle eut des convulsions considérables, qui dégénérèrent en épilepsie. Ces mouvemens épileptiques reparoissoient chaque deux ou trois jours, & ils étoient encore plus fréquens dans le temps où devoient reparoitre ses regles. Depuis trois mois elle se trouvoit dans cet état, lorsqu'on consulta pour elle M. Buc'hoz, Médecin Botaniste de Monsieur ; il lui conseilla d'abord une saignée du pied, ensuite une prise d'émétique en lavage ; après quoi il la fit mettre à l'usage interne de la décoction de feuilles d'oranger, dont il avoit déjà expérimenté le succès sur plusieurs épileptiques. La malade en fait usage depuis plus de six mois : ses paroxismes épileptiques ont diminué insensiblement ; les regles lui sont revenues au bout de deux mois ; & à présent elle ne se ressent, en aucune façon, de ces accidens.



Remede contre l'Epilepsie.

On lit dans les Affiches de Province , par M. de Querlon , les deux formules suivantes contre l'épilepsie.

1°. *Prenez fiente de paon de la grosseur d'une pomme pour les plus robustes , & pour les délicats , d'un œuf de dindon : faites infuser cette fiente pendant la nuit au ferein, dans un gobelet de bon vin blanc ; passez l'infusion par un linge, & faites-la prendre à jeun au malade. Il faut le disposer par une saignée & une médecine ; le temps d'administrer ce remede est celui de la nouvelle lune , & l'on en a vu plusieurs succès. Le malade est pour l'ordinaire dans une grande agitation , qui est suivie de moiteur & quelquefois d'ébullition. Ce remede est de la classe de la plupart de ceux qu'on conseille dans ces cas , & qui sont presque toujours infructueux.*

2°. Un habile Médecin de Paris a fait prendre la tisane suivante à un homme qu'elle a guéri : *Prenez bois de gayac , de falsepareille & de squine , de chacun un gros : faites-les bouillir dans une pinte d'eau ; ajoutez-y quatre gros de sel de séné , quatre gros de sel d'epsom , le jus d'un citron , une pincée d'anis. La dose est d'un verre le soir , & deux verres le lendemain matin ; on se reposera un jour , & on recommencera. Le régime sera de l'eau de veau à la discrétion du malade , & l'abstinence d'alimens tout le jour.*

Remede prétendu spécifique contre l'Epilepsie.

M. Jourdan , Recteur de l'Hôpital de Tan , en Dauphiné , a publié , sur la fin de l'année 1773 , comme un spécifique contre l'épilepsie , le remede suivant , qui est déjà connu depuis long-temps , & qui sans doute a été abandonné faute de succès.

On prend une quantité suffisante de la plante nommée caillelait à fleurs blanches ; on la cueille du 20 au 30 Mai , & du 20 au 30 Septembre , parce qu'il faut qu'elle soit bien en fleurs , & c'est-là le temps de la floraison. On pile cette plante dans un mortier ; on verse dessus , en la pilant , le poids d'une once de bon vin blanc ; on l'exprime ensuite pour en tirer cinq à six onces de suc : avant de le faire prendre , on prépare le malade , en le faisant dîner à dix heures du matin , la veille du jour qu'il doit en faire usage : après le repas , on le laisse sans boire ni manger jusqu'au lendemain à huit heures du matin ; on lui fait pour-lors avaler le suc de cette plante , qui doit n'être exprimé que d'une demi-heure auparavant. Le malade se promene ensuite pendant une heure , au bout de laquelle il prend un bouillon , fait avec du veau & du mouton , & continue de se promener encore une heure ou deux ; il reprend ensuite ses repas aux heures accoutumées.

Un Ecclésiastique a encore proposé dans le même temps le remede suivant contre l'épilepsie. Après s'être purgé , dit-il , il faut , pendant

les neuf premiers jours du mois de Mai , prendre chaque jour un fiel de chevreau , que l'on fait crever dans du miel ; on s'abstient absolument de vin , non-seulement pendant qu'on prend le remède , mais encore pendant toute l'année qui le suit.

OBSERVATIONS sur l'efficacité de la Teinture Spiritueuse des fleurs de Buglose contre l'Epilepsie , par M. Ladislas Bruz.

Il y a long-temps qu'on s'applique à connaître les moyens curatifs de l'épilepsie , & des Médecins célèbres ont vanté plusieurs remèdes contre cette maladie : mais personne jusqu'à présent n'a observé , excepté un Médecin Allemand , une vertu anti-épileptique dans les fleurs de buglose. Nous allons rapporter deux exemples qui constatent les propriétés de ces fleurs ; ils peuvent servir de motifs pour engager les Médecins à répéter ces expériences. On peut prendre ces fleurs infusées à l'eau , au vin & à l'esprit-de-vin. Voici la recette de l'infusion spiritueuse , telle qu'elle a été employée.

Prenez fleurs de buglose récemment cueillies , trois poignées : faites-les infuser dans une livre d'esprit préparé avec de la lie de vin ; laissez le tout en macération pendant trois jours dans un vaisseau de verre exactement bouché ; exprimez & passez au filtre : on en fait prendre une cuillerée tous les matins.

O B S E R V A T I O N I^{ere}.

Un homme âgé de trente cinq ans , adonné aux Lettres , d'une taille moyenne , d'un tempérament sanguin & bilieux , n'avoit jamais eu d'autre maladie que l'épilepsie , dont il éprouvoit ordinairement deux paroxismes tous les ans , & cela depuis la plus tendre jeunesse , à l'exception d'un année , pendant laquelle il n'en ressentit aucun accès. M'ayant fait appeler en 1760 , je lui fis prendre pendant deux mois , tous les matins , une cuillerée ordinaire du remede spiritueux , suivant la formule précédente ; & depuis ce temps , les paroxismes ne sont plus revenus.

O B S E R V A T I O N II^e.

Un jeune homme âgé de dix-sept ans , d'un tempérament sanguin , étant au service d'un homme de distinction , devint épileptique , à la suite d'une peur qu'il éprouva. Il garda ce mal pendant plusieurs années. Je lui fis prendre , au mois d'Août 1769 , une cuillerée de l'infusion spiritueuse , qu'il continua tous les matins. Depuis ce temps , les accès ne sont plus revenus.

Remede contre l'Epilepsie.

Faites prendre au malade , pendant trois ou quatre jours , quatre onces de suc de caillelait blanc ou jaune , quand la plante est en fleur ;

après avoir préparé le malade par une saignée & une médecine, on lui fait prendre ensuite les sommités de la plante en infusion théiforme pendant environ un mois.

Ce remède n'est pas nouveau. Voyez notre Dictionnaire des Plantes, Arbres & Arbustes de la France, art. Caillelait.

OBSERVATIONS sur la vertu antispasmodique de la Valeriane, Valeriana sylvestris major. C. B. dans l'Epilepsie, la Danse de Saint-Witt & dans la Rage, avec des Remarques sur quelques autres remèdes recommandés dans ces maladies; par M. Bouteille, D. M., Correspondant de la Société Royale de Médecine de Paris.

OBSERVATION I^{ere}.

En 1760, un Religieux, âgé de trente ans, d'une constitution des plus robustes, d'un caractère bouillant & colere, d'un esprit vif & pénétrant, se livrant avidement à l'étude des Belles-Lettres, de la Théologie, & à l'éloquence de la Chaire, pour laquelle il avoit des talens distingués, fut attaqué de maux d'estomac, accompagnés d'indigestions, de renvois aigres, & d'une espece de rumination qui faisoit refluer les alimens à moitié digérés à la bouche. Cette incommodité devenant plus pressante, commença à occasionner des vertiges avec des tintemens d'oreilles & des éblouissemens, ce qui effraya d'autant plus le malade, que dans la

tendre jeunesse il avoit eu pendant quelques années des attaques violentes d'épilepsie. Sa crainte devint encore plus fondée, lorsque ces vertiges se changerent en mouvemens convulsifs. Ce fut alors qu'il me fit confiance de son état. Je fus témoin de plusieurs de ces attaques; il en ressentoit les approches par un mouvement & une chaleur dans la région hypogastrique, & il disoit alors, *le mal me prend*; son visage se couvroit d'une rougeur subite, & bientôt après d'une grande pâleur; sa tête se tournoit du côté gauche, la bouche faisoit une grimace qui portoit les levres du même côté; les yeux devenoient tremblottans, la langue s'embarassoit; les bras devenoient tendus, contournés en-dehors avec les poings fermés. Le malade ne perdoit cependant point la connoissance, mais seulement la parole; il sentoit ses jambes s'affoiblir sous lui, sans cependant tomber: il s'asséyoit lorsque l'attaque étoit forte, & quelquefois il demeuroit debout. L'attaque ne duroit qu'une ou deux minutes; elle finissoit par un grand soupir, un soulèvement d'estomac, un sentiment plus grand de foiblesse, une sueur assez abondante au visage & à la poitrine.

Une singularité de ces attaques, c'est qu'elles prenoient toujours à jeun. Cette circonstance, & encore plus les indispositions préalables, me persuaderent que le foyer du mal étoit dans l'estomac; & que c'étoit le mouvement convulsif de ce viscere qui donnoit le branle aux autres mouvemens: l'appétit cependant étoit bon, la langue un peu blanche, bien humec-

tée, les urines abondantes, & les selles plutôt faciles que tardives.

J'attribuai le désordre de l'estomac au dérangement des digestions, par des études forcées & prolongées dans la nuit. Je conseillai des aliments nourrissans & faciles à digérer, la cessation totale des études, un exercice modéré, la sagesse dans les mœurs, & quelques remèdes toniques. Je prescrivis en conséquence un potage avec la volaille à prendre le matin au lit, du rôti matin & soir, mais sobrement. Je défendis le vin, qui me parut augmenter les aigreurs; & pour tout remède, j'ordonnai quelques grains de rhubarbe & cascarille avec du safran de Mars, mêlés & broyés avec du sucre, à prendre dans la première cuillerée de soupe.

Le malade se trouva bien de ce régime; l'estomac se remettoit, les symptômes convulsifs diminuoient de fréquence & d'intensité; mais de nouveaux écarts, soit dans l'étude, soit dans la conduite, renouvelèrent le mal avec plus de violence; ce qui me décida à le mettre à l'usage de l'anti-septique de *Barriere*.

M. Barrière père, Apothicaire de notre Ville, s'étoit fait une réputation par son habilité à préparer les remèdes chymiques, par sa scrupuleuse attention à n'avoir que les meilleures drogues, & par des recettes qu'il avoit apportées de Paris, & qu'il distribuoit sous le secret. Dans le nombre, outre son opiat fébrifuge & sa poudre hydragogue, il avoit un remède anti-épileptique. Je savois qu'il avoit

guéri radicalement plusieurs personnes, & qu'il en avoit notablement soulagé beaucoup d'autres : d'ailleurs le secret n'en étoit plus un pour moi ; l'odeur de la valériane , odeur qui se distingue si aisément , m'avoit fait reconnoître cette racine dans la poudre anti épileptique : & M. Barriere fils , à qui j'avois dit que l'odeur de la poudre en trahissoit le mystere , m'avoit avoué la chose , en me disant que son pere tenoit ce remede de M. Chomel , avec qui il avoit travaillé à Paris ; qu'il ne prétendoit pas en faire de mystere à des Médecins qui étoient en état de l'employer utilement pour les malades , mais à ces Guérisseurs ignorans , entre les mains de qui les meilleurs remedes deviennent inutiles ou dangereux.

Je débutai par faire vomir le malade avec dix-huit grains d'ipecacuanha en trois prises , à prendre chacune délayée dans un gobelet d'eau , de demi heure en demi-heure , un bouillon entre la seconde & la troisieme prise. Ce vomitif lui fit rendre beaucoup de glaires & de matieres aigres & ameres. Je n'hésitai point , pour effacer l'impression que ces secousses pouvoient avoir laissée dans l'estomac & le genre nerveux , d'ordonner une potion parégorique pour le soir. La nuit fut tranquille ; le lendemain matin , il eut une légère attaque convulsive.

Le surlendemain , il commença l'usage de la valériane à la dose de deux gros , dans un verre de vin blanc , qu'il prit le matin dans son lit ; il continua pendant trois jours ; il sua

& urina beaucoup ; il fut purgé le quatrième jour avec une médecine ordinaire ; il reprit le lendemain la poudre ; & continuant ainsi pendant douze jours , se purgeant après chaque troisième prise , il fut beaucoup soulagé , mais non guéri. Je le laissai reposer une semaine , pendant laquelle il prit du petit-lait coupé avec le caillé-lait & un peu d'eau de fleurs d'orange , après quoi il recommença l'usage de l'anti-épileptique de la même manière que la première fois ; les mouvemens convulsifs disparurent tout-à-fait : il ne lui restoit plus que quelques aigreurs , des mouvemens par intervalles dans l'estomac , & quelquefois des vertiges. Je lui fis user de la rhubarbe en mastication , & le matin à jeun , d'un scrupule de thériaque. Je lui conseillai de continuer l'usage de la racine de valériane en tisane , d'aller respirer l'air de la campagne ; & ses aigreurs ayant disparu , je lui fis prendre du lait pendant un mois , coupé avec une décoction de sommités de mille-feuille , usant toujours de sa tisane. Ce ne fut qu'au moyen de cette continuité de remèdes qu'il parvint à dissiper jusqu'aux moindres traces de son mal , que ses digestions se firent au mieux , que l'estomac reprit sa tranquillité & l'intégrité de ses fonctions , & que les vertiges & convulsions disparurent. Depuis dix-huit ans , il jouit de la santé la plus parfaite , sans avoir jamais eu aucun retour de sa maladie.



O B S E R V A T I O N II.

Une fille de vingt ans , d'une constitution assez foible , eut une suppression de ses regles , qui réveilla en elle des attaques d'épilepsie qu'elle avoit eues avant l'âge de puberté. Ces attaques ne revenoient qu'une ou deux fois par mois ; mais elles étoient terribles : une colique forte excitoit un sentiment douloureux jusques dans les cuisses & dans les jambes ; dès que la douleur parvenoit à la plante des pieds , elle rebrouffoit brusquement chemin ; & remontant jusqu'à la tête , la malade tomboit dans des convulsions & des contorsions terribles , poussant des cris aigus & lamentables , & répandant une bave abondante sur les levres. L'attaque duroit environ un quart-d'heure ou une demi-heure , & finissoit par un sommeil stertoreux , au sortir duquel la malade ne se rappelloit de rien , & se plaignoit de douleurs dans tous les membres , comme si on l'avoit fortement bâtonnée : c'étoit ses expressions.

On lui ordonna des saignées au pied , des martiaux pour rappeler les regles. Mais comme les accidens augmentèrent , on se hâta de lui ordonner la valériane. Je fus alors consulté : je crus que l'éréthisme de la matrice étoit le principe du mal ; qu'il falloit songer à le calmer , pour pouvoir ramener le cours des menstrues , & rétablir ensuite un calme général , & que jusqu'alors les remedes actifs ne pouvoient qu'être nuisibles , en irritant & la

matrice & les nerfs. En conséquence , j'ordonnai un régime tout végétal , & notamment de soupes de courges , un usage fréquent de lavemens , & des fomentations émollientes à la région hypogastrique ; un demi-bain tiède dans lequel l'attaque prit la malade , ce qui la dissuada d'en continuer l'usage.

Cependant ces remèdes ramenerent le calme ; les attaques ne parurent qu'une fois le mois , furent beaucoup moins fortes & plus courtes. Je fis ajouter au petit-lait une cuillerée de teinture martiale ; je fis passer quelques légers minoratifs ; j'essayai alors l'usage des gommes en petite dose , que je rendis un peu purgatives , & je prescrivis des heures réglées pour la promenade. Dans la semaine où elle auroit dû avoir ses règles , je la fis saigner , non du pied , mais du bras ; & c'est cette saignée qui convient toujours , lorsque quelque viscère du bas-ventre , & sur-tout la matrice , est dans un état d'éréthisme , & non celle du pied , qui a de si pernicioeux effets dans le météorisme de l'abdomen. Les règles reparurent trois jours après : elles furent abondantes ; mais l'épilepsie persista , & parut même reprendre de la vigueur après la seconde période menstruelle.

Je crus qu'il étoit temps de revenir à l'anti-épileptique ; j'ordonnai la poudre de valériane sauvage , à la dose de deux gros dans un gobelet , moitié eau , moitié vin blanc , pendant douze jours , & une purgation ordinaire à chaque quatrième jour. Le remède opéra si

efficacement , que l'épilepsie ne revint plus , & que les regles continuerent à couler. Peu de mois après , cette fille devint enceinte , & ce changement d'état n'en produisit point dans son rétablissement. Ni des gonorrhées & la V . . . qu'elle a eues depuis , ni le traitement par le sublimé , ni celui par les frictions qu'elle a essuyées , rien n'a pu éveiller son épilepsie depuis bien du temps qu'elle est guérie.


O B S E R V A T I O N I I I^e.

Dans l'hiver de 1769 , un jeune Ecclésiastique , d'une constitution délicate , plein d'esprit & de vivacité , fut pris de convulsions épileptiques , qui devinrent de plus en plus fréquentes ; elles étoient annoncées par un mal de tête considérable , qu'il rapportoit principalement au front. Les attaques lui prenoient indifféremment à toutes les heures du jour , & elles étoient marquées par la perte totale du sentiment , par des mouvemens considérables dans les membres , & par l'écume à la bouche. Je crus que les vers étoient la cause cachée du mal. Je prescrivis les anthelmintiques huileux , la coralline aiguillée par quelques grains de diagrede. Les huileux lui firent rendre un ver ; mais ni les bols ni les purgatifs que j'ordonnai , n'en firent paroître aucun , & l'épilepsie continuoit toujours.

De nouvelles informations m'apprirent que le malade étoit beaucoup fatigué par l'application qu'on l'obligeoit de donner pour apprendre le plain-chant , pour chanter au lu-

trin , pour desservir l'Eglise , & encore plus par l'étude de la langue latine , qu'il n'étudioit qu'à des heures dérobées ; & que d'ailleurs il n'étoit pas substanté par une nourriture fort bonne. Là-dessus j'ordonnai des alimens nourrissans , & la cessation de tous ces exercices studieux. Mes conseils tarderent d'être suivis , mais les accidens revinrent trois à quatre fois par jour : on eut encore recours à moi , & voici le traitement qui réussit.

J'ordonnai une soupe au gras trois fois par jour , le matin à jeun , une à-dîner, la troisieme à souper ; des œufs frais , du rôti & du bouilli , du pain blanc ; je défendis les légumes grossiers , la chair salée & le pain bis ; je suspendis le plain - chant & le chant à l'Eglise , & sur - tout l'étude du latin pendant un mois , & je profitai de ce temps pour le mettre à l'usage de la valériane : il en prit un gros dans un gobelet , moitié eau , moitié vin blanc , pendant douze jours , & un purgatif avec la poudre cornachine , aiguisée de mercure doux , chaque quatrieme jour. Les accès diminuerent d'un jour à l'autre , & l'usage du remede n'étoit pas fini , qu'il n'en parut plus ; & depuis plus de sept ans qu'il est guéri , il n'a plus eu aucun ressentiment , & il a repris ses études avec plus de vivacité que jamais.



O B S E R V A T I O N I V^e.

Il y a sept ans qu'un enfant, encore à la mamelle, tomba évanoui entre les bras de sa mere qui l'allaitoit ; le mois d'après, à la même heure, qui étoit celle de onze à midi, cet enfant eut une nouvelle atteinte. J'étois présent ; je vis son visage rougir & pâlir brusquement, sa tête retourner & le bras se tordre. Dans l'instant, il revint à lui, & se mit à sourire. Je compris que c'étoit une atteinte d'épilepsie, qu'on distingue par le nom de *guttele*. Cet accès étant revenu trois mois de suite, chaque fois à la même époque, je voulus essayer de les prévenir, en donnant quelque anti-épileptique avant le jour fatal ; en conséquence, les trois jours qui précédoient, je lui fis prendre, dans du lait exprimé de la mamelle, quatre grains de poudre de valériane, avec un peu de confection hyacinthe, trois fois par jour. Malgré cela, l'accès eut encore lieu au jour attendu & à la même heure ; il fut plus fort, parce qu'il eut une reprise. Le même remède ayant été réitéré dans les mêmes circonstances le mois d'après, les accès disparurent sans retour, & l'enfant a toujours joui de la meilleure santé.

O B S E R V A T I O N V^e.

Madame V***, à la suite d'une peur & du chagrin, devint sujette à l'épilepsie. Après beaucoup de remèdes inutilement faits, elle

voulut éprouver si l'air natal pourroit opérer quelque heureuse révolution dans son état, & favoriser l'effet des remèdes qu'elle continua de faire. Tous les anti-épileptiques furent essayés, soit en bols, soit en poudre, soit en apozème, bouillons, tisane, &c. ; mais le mal alla toujours en augmentant. Je fus consulté en 1759 ; je vis des convulsions horribles, qui surprenoient la malade au moment qu'elle s'y attendoit le moins. Un sommeil stertoreux terminoit l'accident ; & la malade, revenue à elle, vomissoit, paroissoit stupéfiée, & gardoit un violent mal de tête, au moins vingt-quatre heures. Cette dame étoit dans la vigueur de l'âge, d'une haute taille, d'un grand embonpoint, haute en couleur & extrêmement robuste. Je crus que des remèdes agissans, entassés les uns sur les autres dans un corps pléthorique, n'étoient propres qu'à augmenter le trouble. Il me parut nécessaire de commencer par diminuer la pléthore, & assouplir les fibres. J'ordonnai des bouillons de poulet, du petit-lait, une tisane nitrée, un régime végétal ; & je fis faire deux saignées, qui toujours opérèrent du bien, en rendant la tête plus libre & le corps plus agile. L'une fut faite au bras, l'autre au pied, dans l'intervalle d'une quinzaine de jours. Après ces préparations, je ne craignis point que la valériane fût trop échauffante ; je la prescrivis de la manière ci-dessus décrite. La malade ne fut pas guérie : mais ses accès diminuèrent de fréquence & d'intensité ; elle commença à les sentir venir. Ce sentiment étoit une espèce de trouble

trouble ; & , pour me servir de ses expressions , un songe qui passoit par la tête.

Si l'on s'en appercevoit à l'air de son visage , on détournoit quelquefois l'accès , en lui adressant fortement la parole , en la secouant légèrement , & encore mieux en lui donnant un peu d'eau fraîche à avaler. Après de nouveaux remèdes adoucissans , l'anti-épileptique fut donné de la même manière. Les accès diminuèrent encore plus , & pendant deux mois , elle fut tout-à-fait exempte d'une attaque en forme. Son mari , à qui l'on écrivit cet heureux changement , vint pour s'en assurer ; le jour même ou le lendemain de son arrivée , sa femme eut une attaque des plus violentes. J'attribuai ce retour à ce que la convalescence étant encore mal assurée , les caresses conjugales qu'une entrevue de mari avec sa femme occasionne après une longue absence , donnerent un nouveau branle aux mouvemens convulsifs assoupis. Cette rechûte fit désespérer les parens de la guérison , & il ne fut plus question de remède.

Cette dernière observation prouve qu'il est des cas où la valériane échoue , & je l'ai rapportée expressément pour déprévenir de l'idée trop favorable que les succès qu'elle a eus dans les quatre premiers cas auroient pu en donner , en la faisant regarder comme un spécifique assuré & un remède infaillible. Je suis bien éloigné de lui donner ce titre , qui ne sauroit convenir à aucun remède qui dépend de tant de causes différentes , dont beaucoup ne sont point de nature à pouvoir être corrigées ni détruites

par aucun secours humain ; & telles sont la plupart de celles qui ont leur siège dans l'intérieur de la tête. Dans ces épilepsies idiopathiques & essentielles, la valériane ne m'a pas paru avoir le même succès que dans celles que j'ai regardées comme symptomatiques de l'affection de l'estomac. Je ne prétends pas lui refuser la vertu que M. Tissot lui attribue de détruire cette affection idiopathique des nerfs, qui les dispose & les incite aux convulsions épileptiques.

Il est donc essentiel, pour employer à propos la valériane, de distinguer les espèces d'épilepsies qui dépendent du vice de l'estomac, d'avec celles qui proviennent des vices du cerveau. Les signes qui dénotent le dérangement de l'estomac, sont à la portée des Médecins les moins clairvoyans. Ceux qui indiquent un vice intérieur de la tête, sont difficiles à saisir, même à bien des Médecins éclairés. J'avoue avoir souvent hésité, & n'être pas encore parvenu à obtenir un diagnostic toujours assuré. Cependant, la réunion de quatre symptômes m'a toujours paru constater une épilepsie idiopathique, dépendante essentiellement & primitivement d'un vice interne de la tête.

Dans ces épilepsies, j'ai observé 1° que les malades, long-temps avant que d'éprouver des attaques pendant la journée, en étoient pris pendant la nuit seulement, de manière qu'ils ignoroient quelquefois avoir cette maladie, & que bien souvent le hasard faisoit qu'on les trouvoit dans leur lit pris de l'accès, ou que les personnes qui couchoient avec eux

étoient les premières à s'en appercevoir ; 2^o que l'attaque surprend brusquement , sans que le malade la sente venir ; tout au plus il ne ressent qu'un trouble momentané, & comme un rêve qui lui prend , & tout de suite la convulsion commence ; 3^o que les malades ressentent , au moment de l'attaque , comme un coup de massue à l'occipital , à l'endroit qui répond au pressoir d'Hérophile , & cette douleur persiste même après l'attaque ; 4^o qu'on leur voit un air stupide & hébété , qu'ils conservent après l'accident , & quelquefois des jours entiers. Il me seroit facile de développer comment ces signes indiquent un vice topique dans le cerveau ; mais je me contente des faits , sans me répandre en raisonnemens.

Je reprends donc la suite de mes observations. Celles-ci serviront à prouver , les unes , que la valériane agit spécialement dans les convulsions dépendantes de l'estomac , quoiqu'elles ne soient pas épileptiques ; & les autres , que la valériane ne jouit pas seule du privilège de guérir l'épilepsie.

O B S E R V A T I O N VI^e.

En 1766 , au mois de Mars , une jeune paysanne de dix à douze ans , foible , maigre & pâle , s'attiroit les plus vifs reproches & de mauvais traitemens , par les gestes ridicules qu'elle faisoit , soit lorsqu'elle vouloit porter la main au visage pour manger ou boire , soit qu'elle voulût marcher , ce qu'elle ne faisoit

qu'en traînant & mouvant le pied & la jambe gauches de la maniere la plus singuliere. A ces mouvemens, je vis qu'elle étoit attaquée de la danse de Saint-Witt, de Sydenham. Je la disculpai auprès de ses parens, qui regardoient ses gestes comme de mauvaises habitudes qu'elle contractoit par caprice, & je promis de la guérir si elle étoit docile à mes ordonnances. La pauvre enfant étoit triste, silencieuse, sédentaire, toujours assoupie, dormant peu, ne se plaignant de rien, & consternée des gronderies continuelles de ses parens. Quand elle m'entendit prendre son parti & gronder moi-même ses parens des mauvais traitemens qu'ils lui faisoient mal-à-propos, elle prit confiance en moi, & promit de faire tout ce que je voudrois. Mais j'étois embarrassé à saisir les véritables indications, parce que je ne voyois point quelle pouvoit être la cause de ce mal. Je m'informai si elle avoit eu quelque frayeur, quelque attaque d'épilepsie, reçu quelque coup à la tête, au col, à l'épine; si elle avoit couché dans des endroits nouvellement bâtis; si elle étoit sujette aux vers; si on avoit découvert qu'elle mangeât en cachette quelque chose de nuisible, comme les chlorotiques; si elle auroit mangé quelque fruit, quelque plante vénéneuse : on me répondit négativement à toutes ces questions. Je tâtai le pouls, je le trouvai petit, serré & fébrile; j'examinai l'abdomen de cette fille, je le trouvai affaîssi par amaigrissement: mais par-là même, il me fut plus aisé de m'appercevoir par le tact, qu'il n'y avoit aucune obstruction sensible.

Dans cette perplexité sur la cause de la maladie, je crus qu'il étoit prudent de soupçonner des vers; l'âge de la malade & le caractère convulsif de la maladie en étoient une espèce de présomption. Je n'ignorois pas que Sydenham lui donnoit une autre ætiologie, & prescrivoit un traitement bien différent en saignées & purgations; mais cela ne me paroissoit pas s'adapter à l'état d'aridité, de maigreur, de dépérissement de cette fille. J'ordonnai. les anthelmintiques amers en infusion, mêlés avec l'huile d'amandes douces; ensuite des bols avec le mercure doux, la coralline & quelque peu de diagrede, pendant une semaine, au bout de laquelle je purgeai avec une once & demie de manne dans une infusion de fleurs de pêcher, aiguisée de vingt grains de poudre cornachine: il ne parut aucuns vers, & les mouvemens continuoient à l'ordinaire. Je me reprochai alors comme une témérité de ne m'être pas conformé à la pratique de Sydenham, & d'avoir osé préférer mes idées à son sentiment. Je me déterminai absolument à ne point m'écarter de son *Prospectus* curatif; mais la première saignée que je fis faire, produisit pendant vingt-quatre heures des mouvemens si violens, & avec une si grande foiblesse dans la malade, que je crus qu'elle y succomberoit. Je me convainquis que Sydenham, tout livré à l'observation, & comptant trop sur les faits, s'étoit quelquefois trop hâté, d'après quelques cas observés, de déduire & d'établir des règles générales, qui n'étoient point applicables, à beaucoup près, à tous les cas de la maladie.

dont il prescrivait la curation. Cette remarque que je fais sur la pratique de Sydenham, se vérifie, non-seulement dans le cas présent, mais dans l'hystérie, au sujet de l'usage des martiaux; dans le rhumatisme, au sujet des saignées; dans la petite-vérole, au sujet de l'opium; & j'ose dire, dans la plupart de ses *Prospectus* curatifs. Je suis bien loin de vouloir désapprecier les travaux de ce grand homme: mais sa réputation, le ton très-affirmatif avec lequel il décide du traitement des maladies, m'en ont imposé plus d'une fois; & il a fallu que ma pratique me découvrit des cas où celle de Sydenham étoit fautive, du moins dans nos cantons, & m'apprit par-là qu'on ne doit jamais *jurare in verba magistri*.

Dissuadé & des vermifuges & de la méthode de Sydenham, je n'envisageai plus que l'état habituel de la malade, afin d'y conformer le traitement; & je crus que pour calmer ces mouvemens, que j'attribuai à la sensibilité & à la rigidité du système nerveux, il falloit humecter, adoucir, & sur-tout nourrir par des alimens les plus doux. Je fis prendre quelques demi-bains, quelques lavemens; je mis la malade à l'usage du lait de chevre écrémé, des soupes de riz légères & des œufs frais. Dans quinze jours, le sommeil commença à revenir, ainsi que ses forces. La malade reprit un peu d'embonpoint & de la gaieté; mais les mouvemens, sur-tout à la jambe gauche, persistoient. Je continuai le même train de remèdes encore huit jours, & je leur associai ensuite l'usage d'une décoction de valériane sauvage, dont

elle prenoit quatre onces trois fois par jour ; & le remede ne me paroissant pas assez actif , je prescrivis une demi-drachme de cette racine en poudre dans un verre de petit-lait. Je persévrai ainsi pendant quinze jours , en purgeant avec un minoratif chaque semaine. L'appétit , l'embonpoint , les forces revinrent plus rapidement qu'auparavant ; les mouvemens se calmerent à mesure , & disparurent tout-à-fait avant la fin du mois. Cette fille est morte hectique trois ou quatre ans après , sans avoir éprouvé aucune rechûte de maladie.

O B S E R V A T I O N VII^e.

Un garçon de douze à quatorze ans vint à l'Hôpital , de cette Ville en automne 1757 , pour se faire guérir des fievres intermittentes. Pendant le traitement , on s'apperçut qu'il étoit sujet à l'épilepsie : l'attaque commençoit par une douleur sur le métatarse ; elle étoit promptement suivie d'une roideur dans la jambe , de-là dans la cuisse , & ensuite par tout le corps , qui entroit en convulsions épileptiques : on n'appercevoit aucune tumeur , aucun signe de lésion à la partie douloureuse du pied ; mais elle étoit plus sensible au tact que les autres parties. Je ne pus savoir de ce jeune homme depuis quand il avoit cette maladie , ni comment elle lui étoit survenue.

La fièvre intermittente guérie , je ne voulus pas le renvoyer , sans avoir éprouvé quelque remede ; & ne sachant à quelle cause rapporter l'origine du mal , je tirai ma principale indica-

tion de la douleur du pied , qui , préluant l'épilepsie , sembloit désigner en quelque manière que les mouvemens convulsifs partoient de-là comme de leur principe. Je résolus de changer, si je pouvois , la disposition morbifique des nerfs de cette partie , par des applications actives. Je fis appliquer un cautere potentiel à l'endroit désigné. Après la chute de l'escare , j'établis la suppuration le plus abondamment que je pus ; je l'entretins par des digestifs , animés de quelques escarotiques , & des cataplasmes émolliens & pourrissans , ce qui fut continué pendant une vingtaine de jours ; & cependant , je le mis à l'usage de l'opiat céphalique & anti-épileptique de *Garidel* , *Hist. des Plantes de Provence* , & dont ce Médecin , renommé par sa probité & sa véracité , fait le plus grand éloge , d'après sa propre expérience. Le malade sortit de l'Hôpital , sans avoir de nouvelles attaques , & je n'ai plus entendu parler de lui ; ce qui me fait présumer la guérison , parce que je lui avois recommandé de venir me voir , si la maladie le reprenoit. L'opiat de *Garidel* est composé de graines de cumin , de fleurs & de feuilles de menthe , de suc de pariétaire & de miel de Narbonne. On peut en voir la description dans *Garidel* lui-même , *Histoire des Plantes de Provence* , page 330 , & dans *Mat. med.* de *Geoffroy* , tom. VIII , pag. 331.



O B S E R V A T I O N V I I I ^e.

Dans le mois d'Avril 1754 , à Montpellier , une jeune fille de douze ans étoit fatiguée depuis fix mois , de mouvemens convulsifs au bras gauche , devenus si fréquens , que depuis une semaine ils revenoient trois ou quatre fois par jour. L'accès commençoit par une douleur vive , qui faisoit jetter les hauts cris à la malade ; la main & le carpe , siege de la douleur , devenoient d'une couleur livide & noirâtre , & le bras entroit dans un mouvement ou rotation rapide & violent ; la malade , toujours hors d'elle-même , paroissoit comme furieuse ; le cœur étoit prêt à lui défaillir : cependant elle ne perdoit pas tout-à-fait la connoissance. L'on nous assura que si au début on étoit diligent à relever le bras affecté , l'accès étoit moins fort & plus court. Sur la main , on voyoit une tache bleuâtre ; les parens nous dirent qu'elle étoit le reliquat des engelures que cette fille avoit eues pendant tout l'hiver : mais ni dans cet endroit , ni dans aucun de la main , du corps & du bras , il ne paroissoit aucun vice local ; & même , en pressant assez fortement les parties , qui dans l'accès étoient le siege de la douleur , on n'y excitoit aucun sentiment douloureux. Dans l'intervalle des attaques , cette fille , d'un caractère mou , étoit d'une insouciance presque stupide.

M. Thioch , Médecin de la Miséricorde , qui vouloit bien permettre que je l'accompagnasse dans ses visites , fut appelé auprès de la malade.

Ce Médecin, qui , sous un extérieur simple, cachoit toutes les connoissances qui forment le sage & l'habile Praticien , regarda cette maladie comme une épilepsie , à la vérité imparfaite , mais qui ne différoit d'une épilepsie complete, que par un moindre degré d'intensité. Il la traita en conséquence , & la guérison fut prompte & radicale ; il ordonna l'opiat suivant :

Prenez poudre de guttete , douze grains ; extrait d'ellébore noir , dix grains ; safran de Mars , huit grains ; S. Q. de syrop de bétoine : faites un opiat pour une dose à prendre le matin à jeun pendant trois mois consécutifs. La première dose diminua les convulsions ; la troisième les dissipa tout-à-fait. A cette troisième prise , on avoit ajouté un bouillon fait avec le mou d'agneau ; racine sèche d'aunée , un gros ; feuilles de chicorée , M. j. ; sommités fleuries de calelait jaune , prises ii ; & cloportes écrasés , n° xii. Ces boissons furent continuées pendant neuf jours , & la malade fut radicalement guérie.

Depuis , j'ai conseillé le même remède à une fille de vingt ans , épileptique , dont les accès étoient précédés de délire & fureur , symptômes qui avoient obligé de recourir à la saignée du pied , outre l'émétique & les purgatifs qu'elle avoit pris. Dans les intervalles , la malade restoit à demi-imbécille , & la même stupidité se faisoit remarquer, ainsi que je l'ai dit , dans la fille de Montpellier. Le remède eut le même succès dans celle-là qu'il avoit eu dans celle-ci. L'ellébore seroit-il spécialement ap-

proprié dans les épilepsies , où la raison paroît dérangée & l'esprit affoibli ? L'ellébore noir auroit-il en effet , dans l'épilepsie , l'efficacité que quelques Auteurs anciens ont attribuée à l'ellébore blanc ? Je laisse à de nouvelles expériences à le décider.

O B S E R V A T I O N I X^e.

Un enfant de cinq à six ans , des plus robustes & des plus mutins , avoit , depuis plus d'un an , des attaques d'épilepsie peu fréquentes , mais fortes ; elles étoient annoncées par de petites nausées , & par une espece de défaillance , qui dégénéroient en convulsions violentes , avec perte de connoissance. Inutilement on avoit employé les vermifuges & les purgatifs , même les émétiques. La mere , instruite de la guérison de mon fils , m'étoit venu consulter sur le sien. Je demandai à le voir , pour l'examiner : l'éloignement de leur habitation à la Ville avoit fait différer de me l'amener. Dans cet intervalle , l'attaque le prit : on vint m'appeller ; mais une indisposition m'empêcha de sortir. Une heure après , on vint m'apprendre que l'enfant venoit d'essuyer une seconde attaque plus forte que la première , & que l'on craignoit pour une troisième. On me demanda quelques remèdes propres à la prévenir. J'avois peine à m'y déterminer ; n'aimant pas à le faire à la légère , & sans m'être assuré , autant que je le puis , soit de la cause & du siege du mal , soit de l'état actuel du malade. Cependant , pressé par les parens &

par l'urgence du cas , je prescrivis la potion suivante :

Prenez eau de pourpier , trois onces ; confection alkermès , un demi-gros ; esprit volatil de corne de cerf , huit gouttes : à prendre en deux prises dans l'intervalle d'une heure. La potion arriva tout à propos au moment où la nausée annonçoit un nouvel accès : on la fit prendre tout de suite , & en une seule fois , au malade. Le paroxisme fut léger & court , & sans retour. Je fus d'avis que tous les matins , on fît prendre à cet enfant un peu de confection alkermès dans du vin , & qu'on lui appliquât à l'épigastre un épithème fait avec la thériaque & la poudre de feuilles de menthe & de marjolaine ; la guérison fut constante.

La vertu antispasmodique de l'esprit volatil de corne de cerf est connue des Auteurs , & recommandée par plusieurs dans l'épilepsie , sur-tout des enfans. Cette observation prouve qu'il est des cas où ce remède est efficace. Dans celui-ci , les symptômes précurseurs du paroxisme fixerent mon attention , & j'en déduisis mes indications. Je présimai que je préviendrois les convulsions qui me paroissent sortir de l'estomac , si je parvenois à empêcher les nausées & les défaillances ; & c'est dans cette vue que j'ordonnai une potion vermifuge cordiale , animée par l'esprit volatil. L'effet répondit à mon intention ; l'épithème & l'usage de la confection alkermès dans le vin , concoururent à remplir la même indication , & à consolider la cure.

Les guérisons que cette racine opere , indiquent qu'elle produit dans les convulsions épileptiques un effet analogue à celui de l'écorce du Pérou dans les fièvres intermittentes. La valériane prévient & dissipe les paroxismes épileptiques , comme le kina les paroxismes fébriles ; l'un & l'autre remede se donnent dans l'intervalle des accès , ou au commencement , & les précautions à prendre dans leur emploi sont à-peu-près les mêmes , ainsi que les conditions qu'exige leur usage pour être utile. Le kina & la valériane ne réussissent au gré du Médecin , qu'autant que celui ci fait , par des remedes préparatifs ou adjoints , enlever les obstacles qui s'opposeroient aux bons effets de ces remedes , ou contrarieroient leur efficacité , & qu'il parvient à corriger ou évacuer les levains qui fomentent ces maladies. Faute de ces précautions , le kina redouble la fièvre au lieu de l'éteindre , & la fait dégénérer d'intermittente en continue , ou ne produit qu'une guérison passagere & infidelle , & laisse le malade exposé à des rechûtes réitérées , qui rendent le mal plus grave & plus intraitable. La valériane de même , employée sans les précautions convenables dans l'épilepsie , rend les accès plus fréquens & plus violens ; & on ne les suspend que pour un temps , après lequel le mal revient avec plus de violence & plus d'opiniâtreté qu'auparavant. Ainsi , s'il est vrai que suivant les différens cas , la saignée , les purgatifs , les apéritifs , les humectans , les adoucissans , &c. , doivent précéder & accompagner l'usage du kina , il n'est pas

moins certain que l'usage de la valériane a besoin d'être secondé par ces différens secours auxiliaires, proportionnés à l'état de chaque épileptique; & l'on ne sauroit se mieux conduire dans l'emploi de cette plante anti-épileptique, que d'appliquer à son usage les mêmes règles qui ont été prescrites pour celui du kina, telles qu'on les trouve dans Torti, Werlof & autres Auteurs, & particulièrement dans le Traité anonyme *de Feb. remitt. & interm. naturâ*; Ouvrage excellent, qui méritoit bien l'honneur d'être légitimé & reconnu par son Auteur.

Le kina & la valériane me paroissent être des remedes si analogues entr'eux, que je croirois presque qu'ils different plutôt pour les maux qu'ils guérissent, que par la maniere dont ils opèrent la guérison. La vertu fébrifuge de l'un & la vertu anti-épileptique de l'autre, tiennent peut-être à des principes assez semblables. Ce qui me porte à penser ainsi, c'est que je vois que ces deux remedes ont une grande affinité dans leurs vertus médicamenteuses, & que mutuellement ils participent aux propriétés l'un de l'autre; car le kina n'est pas seulement le plus assuré des fébrifuges; mais il est encore anti-épileptique très-efficace, sur-tout dans les épilepsies dont les paroxismes ont un retour régulièrement périodique: & la valériane à son tour est non-seulement le plus excellent des anti-épileptiques, mais elle est aussi un fébrifuge recommandable; elle m'a servi pour guérir des fievres invétérées, dans des sujets dont l'estomac & la poitrine étoient

si fatigués de l'usage réitéré du kina , qu'ils ne pouvoient plus le supporter ; & je ne doute point que l'association de cette racine avec l'écorce du Pérou , ne formât un mélange très-utile dans beaucoup de fièvres intermittentes , & en particulier dans celle où chaque paroxisme occasionne une attaque d'épilepsie , qui bientôt enleve le malade , si on ne se hâte d'en prévenir le retour par l'usage abondant & pressé du kina. La réunion de l'anti-épileptique au fébrifuge , paroît indiquée par le caractère de la maladie , qui semble en réunir deux , la fièvre intermittente & l'épilepsie.

Ces considérations m'ont induit à penser que la valériane agit à la maniere du kina. Or, il est reconnu que ce fébrifuge prévient les accès fiévreux , non en détruisant la cause par laquelle la fièvre est excitée & fomentée , mais plutôt en réprimant les mouvemens fébriles même , & en apaisant l'agitation des organes de la circulation qui constitue la fièvre. Ainsi , on peut croire que la valériane prévient les paroxismes épileptiques , moins en enlevant la cause matérielle qui les provoque , qu'en arrêtant & bridant les mouvemens même convulsifs des nerfs , & en corrigeant la disposition morbifique qui les rend enclins à ces mouvemens défordonnés ; & voilà , sans doute , la raison pourquoi , tant le kina que la valériane , pour avoir des succès heureux & constans , ont besoin que leur usage soit étayé des secours subsidiaires proportionnés à l'état particulier des malades , & relatifs aux causes sur lesquelles le kina &

la valériane n'ont que peu ou même point de prise , & qui doivent être corrigées & évacuées par d'autres remèdes auxiliaires des premiers, sans quoi la cure n'est ni certaine , ni constante. Le point essentiel pour assurer la guérison , est donc de reconnoître ces causes , qui sont nombreuses & souvent bien cachées , & de détruire celles qui ne sont pas indomptables.

Les Auteurs se sont donc trompés , lorsqu'ils ont attribué la vertu anti-épileptique de la valériane à sa qualité vermifuge. Il consiste par beaucoup d'observations , & en particulier par les miennes , que cette plante réussit dans des cas où les vers ne sauroient être inculpés comme cause du mal. Il est vrai que dans les épilepsies vermineuses , telles que sont la plupart de celles des enfans , la valériane est doublement utile : comme anti-épileptique , elle s'oppose aux convulsions , en suspendant & arrêtant l'action désordonnée du principe actif ; & comme vermifuge , elle facilite & consolide la guérison , en expulsant la cause matérielle qui l'occasionnoit & l'entretenoit. Il n'est donc pas étonnant que dans cette espèce d'épilepsie la valériane soit plus souvent & plus souverainement efficace que dans les autres ; mais borner son efficacité à ces seuls cas , ce seroit lui donner des limites que l'expérience ne lui a pas prescrites , & se priver d'un secours nécessaire dans les autres épilepsies , où si souvent on l'a vu réussir.

La vertu anthelmintique de la valériane

a été reconnue de tous les Auteurs , & je n'ai eu qu'à me louer de ses bons effets , toutes les fois que je l'ai employée pour chasser les vers. M. Lagene a depuis peu proposé cette plante comme un remede assuré contre les vers tœnia. Je n'aurois pas de peine à la croire très-efficace , sur-tout si on l'ordonnoit en substance , & à la dose de deux drachmes pour un adulte dans un véhicule vermifuge , en secondant immédiatement son action par les purgatifs gommo-résineux un peu actifs. L'opération de la valériane seroit moins violente que celle de la racine de la fougere , & sur-tout elle ne seroit point sujette à exciter des convulsions , telles qu'en éprouva cette femme dont parle le Journal de Médecine , après avoir pris le remede de la veuve Nouffer. Mais la valériane seroit-elle un anti-tœnia tel que le remede de Morat ? L'expérience nous le dira. La chose vaudroit bien la peine qu'on l'éprouvât. Vertu anti-épileptique , vertu vermifuge , vertu fébrifuge : voilà les propriétés qui font de la valériane sauvage un des remedes les plus précieux de la Médecine : mais elle deviendrait d'un prix bien plus grand , si elle possédoit la vertu que je lui soupçonne ; je veux dire , la vertu anti-hydrophobique. Ce sujet fera celui de ma dernière observation , & la matiere exige que je commence par un petit préambule.

O B S E R V A T I O N X^e.*Sur la Rage.*

Les bons effets que j'avois obtenus de la valériane, dans les maladies convulsives, me firent naître l'idée que cette plante étoit un remède à éprouver dans la rage, maladie dont tous les symptômes manifestent le caractère convulsif.

Je me confirmai dans cette idée, par la considération d'une certaine affinité, par laquelle l'une & l'autre de ces maladies, tantôt se succèdent, tantôt se compliquent mutuellement. En effet, bien des hydrophobes, dans les accès violens de leur rage, ont des convulsions semblables aux épileptiques, & plusieurs épileptiques ont, après leur paroxysme, une véritable horreur de l'eau.

On cite, d'après Massa, Professeur de Médecine à Rome, l'exemple d'une fille épileptique, qui devenoit hydrophobe au sortir des bains. M. Vandeli, Médecin du Duc de Modene, a vu pareillement un épileptique, qui, à l'issue de l'attaque, avoit, pendant deux heures, une véritable horreur de l'eau. M. Brieu, Médecin à Draguignan, raconte qu'un Soldat épileptique, sujet habituellement à des maux de tête atroces, fut pris du délire, & trois jours après d'une hydrophobie spontanée dont il mourut; & Malpighi nous apprend qu'une femme eut un accès de rage, en conséquence d'une morsure que lui fit sa fille, prise d'épilepsie. Cette

derniere observation ne permet pas de douter que la salive écumeuse des épileptiques ne tienne du vice & du caractère de celle des animaux enragés ; & les précédentes , en nous montrant avec quelle facilité l'épilepsie & l'hydrophobie peuvent se succéder mutuellement, se compliquer ensemble, indiquent formellement une grande analogie entr'elles , sinon dans la nature de leurs causes , du moins dans la façon d'agir de ces causes sur les mêmes organes, les nerfs & le cerveau ; d'où il est permis de présumer que la valériane, qui a tant de vertu pour détruire dans les nerfs l'affection épileptique , ne sera pas sans efficacité pour produire le même effet dans ceux qui sont menacés des symptômes convulsifs qui constituent la rage hydrophobique. Il est vrai que la rage est une maladie aiguë , qui ordinairement n'a point de retour réglé , & que l'épilepsie est une maladie chronique & périodique ; diversité qui semble mettre entre l'une & l'autre une grande différence , & supposer que les mêmes remèdes ne leur conviennent pas spécialement : mais il est facile de reconnoître que cette différence n'en est pas une , du moins essentielle , puisque l'observation nous montre tantôt des épilepsies aussi aiguës & aussi irrégulières dans le retour de leurs accès que l'hydrophobie , & tantôt des hydrophobies aussi chroniques & aussi régulièrement périodiques que l'épilepsie ; & pour ne parler que des hydrophobes , Fabricius de Hilden , d'après Abel Vossius , parle d'une Dame dans laquelle la rage revint périodiquement de sept en sept ans , pendant

trente années. Schmidt cite un fille de service, qui, guérie de la morsure d'un chien enragé, éprouvoit toutes les années, au même temps qu'elle avoit été mordue, un léger délire & une certaine aversion de l'eau; & dans le *Journal de Médecine*, tome XIV, il est dit que Magdeleine Richard fut constamment attaquée d'hydrophobie les quatre premiers mois de onze grossesses consécutives; de manière que l'épilepsie & l'hydrophobie sont mutuellement, tantôt aiguës, tantôt chroniques, tantôt périodiques, tantôt non: mais constamment & essentiellement, elles sont l'une, & l'autre des affections convulsives, qui, analogues dans leur caractère, doivent l'être aussi dans leur traitement, & éprouver également les bons effets des remèdes antispasmodiques.

Aussi ai-je été peu surpris, en jettant les yeux sur le catalogue des remèdes anti-hydrophobiques, de voir que les plus accrédités d'entr'eux étoient des remèdes anti-épileptiques. Le castoreum, l'opium, le musc, les alkalis volatils, les poudres absorbantes, la rhue, &c., le mercure lui-même, sont tous des remèdes recommandés par des Auteurs célèbres dans l'épilepsie, & ce sont aussi ceux qui ont acquis le plus de célébrité dans la rage. Or, si ces anti-épileptiques, dont la vertu antispasmodique est si inférieure à celle de la valériane, ont eu des succès dans la rage, ne peut-on pas espérer que cette plante conservera dans cette maladie la même supériorité qu'elle a dans l'épilepsie sur les autres remèdes, & qu'ainsi le plus puissant des anti-épileptiques sera

aussi le plus efficace des antilyffes? Plein de ces idées, j'attendois, fans le fouhaïter, une occasion de les vérifier; elle se présenta. Les Praticiens jugeront si mon essai & mes raisons méritent assez leur attention, pour se déterminer à tenter dans l'occasion des épreuves plus décisives que n'ont pu être les miennes.

Sur la fin de l'hiver 1772, nos cantons furent investés de beaucoup de chiens enragés, dont la morsure devint funeste à quelques gens; il mourut trois ou quatre personnes de cette maladie à Sisteron, & une dans un Village circonvoisin de Manosque. Dans cette Ville, il ne périt que quelques animaux, moutons & cochons, qui avoient été mordus par des chiens enragés; mais heureusement on prévint le malheur qui pourroit arriver aux Habitans, en tuant les chiens infectés.

Un de ces chiens, gueule anhéante, accourut sur un petit garçon qui étoit dans un champ à s'amuser auprès de ses parens; le chien, sans aboyer, & sans être provoqué, se jette brusquement sur lui, le mord, le déchire par-tout où il peut, avec un tel acharnement, que les parens ne purent lui faire quitter prise qu'à coups de bâtons réitérés. Le chien s'enfuit avec la même vitesse qu'il étoit venu, & sembloit en marchant chanceler comme s'il étoit ivre; deux jours après, on le trouva dans un bois, mort de sa maladie.

Ce petit garçon, âgé de sept ans, me fut présenté quelques heures après l'événement. Ses vêtemens le garantirent en plusieurs endroits

du corps ; mais la main qui étoit à découvert , en reçut des atteintes cruelles. Cette main , qui étoit la gauche , étoit toute sanglante , & déchirée par différentes morsures fort considérables. Les parens désolés , qui , bien que peu riches , chérissoient tendrement ce fils unique , dont la figure étoit des plus intéressantes , le croyoient perdu sans ressource. Je rassurai leur tendresse alarmée ; l'espérance que je leur donnai de préserver l'enfant du sort qu'ils craignoient , les rendit dociles à faire tout ce que je voulus. Voici le traitement que je prescrivis : Le Lecteur intelligent comprendra sans peine quelles étoient les indications que je me proposai de remplir , par les différens moyens que je mis en usage , & je ne m'arrêterai point à motiver les raisons qui déterminent leur emploi.

Je commençai par faire scarifier la plaie aussi profondément qu'il se put dans une partie peu charnue , & avec les précautions qu'exigeoient les tendons & les nerfs dont elle est nombreusement pourvue. Je fis appliquer tout de suite des ventouses ; & lorsque le sang qu'elles attirèrent & firent couler eut été essuyé , je fis répandre sur les plaies quelques gouttes d'esprit volatil de corne de cerf : la main fut ointe avec un liniment d'huile d'olives bien douce , animée par l'alkali volatil , & de ce liniment fut frotté tout l'avant-bras. Je fis réitérer ce pansement plusieurs fois par jour ; je n'oubliai rien pour établir & entretenir une abondante suppuration : mais ni les digestifs , ni les suppuratifs , ni les escharatiques auxquels

j'eus recours , ne purent empêcher les blessures de se cicatriser , au bout de quelques jours d'une suppuration fort médiocre.

Dès le lendemain du jour de la morsure , je mis l'enfant à l'usage de la valériane : il en prenoit une drachme en poudre dans un véhicule composé de trois onces de vin blanc & une once d'eau , le matin à jeun , dans son lit , où il continuoît de rester encore pendant deux heures , après lesquelles il se levoit pour prendre une soupe : les deux jours suivans , la même prise fut réitérée ; & le quatrieme jour , je fis succéder à la valériane une poudre purgative , faite avec un scrupule de poudre cornachine , six grains de jalap , un grain de kermès minéral ; le tout mêlé & broyé ensemble avec une pincée de sucre blanc. Il reprit la poudre de valériane les trois jours suivans , & fut purgé une seconde fois. Trois nouvelles prises , pendant trois jours consécutifs , furent suivies d'une troisieme purgation. J'ai suivi en cela la méthode dont Chomel use de la valériane dans l'épilepsie.

Je donnai huit jours de repos au malade , après lesquels j'ordonnai le même remede dans le même ordre ci-dessus prescrit. Je voulois ensuite en revenir à une troisieme reprise , pour que les quarante jours pendant lesquels la maladie se déclare ordinairement , fussent terminés par l'usage du remede ; mais le petit s'ennuya , & ne voulut plus être médicamenté.

La diete ne fut point sévère ; je défendis seulement les légumes grossiers & les frian-

dises; je recommandai de laisser manger au petit garçon des raiforts, des oignons crus, du pain frotté avec une gouffe d'ail, & de mêler dans ses soupes du cerfeuil & du cresson.

L'enfant fut fort gai pendant tout le temps du traitement, profitant avidement des divertissemens qu'on lui procuroit. Il suoit beaucoup dans son lit, après avoir pris le remède, qui, pendant la journée, pouffoit par les urines. Il rendit plusieurs vers lombricaux par les selles, jouit d'un appétit dévorant, & acquit plus d'embonpoint qu'il n'avoit auparavant. Il ne fut pas plus question d'hydrophobie que s'il n'avoit pas été mordu.

Quelque temps après, un Berger vint se plaindre à moi d'avoir été mordu à la jambe par son chien qu'il avoit lieu de croire enragé, & dont il déplorait la perte comme d'un compagnon qui lui avoit été fidele jusqu'à ce moment malheureux. Je lui prescrivis les mêmes remèdes, & quelques mois après, il vint me remercier de leur succès.

L'usage de la valériane a cela de commode & d'avantageux, qu'on peut l'associer avec tout autre remède antilyffe, même au mercure, avec lequel cette plante n'est point incompatible.

Ainsi, rien n'empêche d'employer ces remèdes concurremment avec celui que je propose. Je ne prétends pas donner cette plante comme un prophylactique assuré. Je fais qu'un ou deux exemples ne prouvent rien, ou prouvent peu dans la pratique de la Médecine: mais je fais aussi, & personne ne sauroit en disconvenir, que dans des cas fâcheux & diffi-

ciles , tel que celui de l'hydrophobie , tout fait , quelqu'isolé qu'il soit , mérite attention , parce qu'une seule observation peut devenir la pierre fondamentale sur laquelle on établisse une méthode vraiment curative , & qu'il ne faut qu'un heureux hasard ou une épreuve constatée pour réaliser l'espérance du grand Boerhaave : *Nec desperandum de inveniando morbi tam singularis, singulari antidoto.*

OBSERVATION sur une Epilepsie guérie avec les Glands , les feuilles d'Oranger & les Bains froids , par M. Marx , Docteur en Médecine.

Un homme de vingt-trois ans s'étoit attiré par l'onanisme , auquel il s'étoit livré de bonne heure , un écoulement nocturne d'*aura seminalis* , & une foiblesse du système nerveux , qui dégénéra en épilepsie. Les accès de cette maladie revenoient toutes les cinq semaines , & s'annonçoient par un sentiment douloureux à la bouche & au gosier ; chaque attaque duroit une heure & demie , & étoit suivie d'un grand mal de tête pendant vingt-quatre heures : dans les intervalles , le malade éprouvoit constamment des tremblemens & des mouvemens spasmodiques aux extrémités. Un Médecin avoit conseillé l'usage du café fort : mais le mal empira ; il survint une chaleur étiqne & une enflûre au scrotum : on eut recours à l'eau froide , à l'usage des feuilles d'oranger , aux eaux de Pyrmont ; les accidens se calmerent alors un peu. M. Marx conseilla le café de glands , la décoction de feuil-

les d'orangers & les bains froids. L'usage, continué pendant six mois, de ces moyens curatifs, rétablit entièrement la santé de ce jeune homme.

É R É S I P E L L E.

Réflexions sur l'Erésipelle.

L'ÉRÉSIPELLE bénigne au visage, & l'inflammation des amygdales sont les maladies les plus fréquentes. Les deux ou trois premiers jours de l'érésipelle, faites mordre à la nuque deux, trois ou quatre sangsues, suivant l'âge, le tempérament, le degré de pléthore, & l'intensité de l'inflammation commençante; ensuite abandonnez le malade aux soins de la nature, cependant avec la précaution de faire administrer tous les jours deux lavemens d'eau tiède, & de faire observer la diète la plus austère. La même méthode a réussi pour l'inflammation des amygdales, en y réunissant les gargarismes de lait, le cataplasme de riz cuit dans l'eau, & aiguilé d'une très-petite quantité de moutarde. L'érésipelle s'est déterminée le onzième jour par résolution, & l'inflammation des amygdales le neuvième, par rupture de l'abcès.



É T E R N U E M E N T.

*SUR l'Eternuement, par M. d'Esteve, Médecin
à Montpellier.*

L'ÉTERNUEMENT successif est une convulsion si dangereuse, que quelques Médecins l'ont rangé parmi les épilepsies: il trouble l'harmonie de la circulation, dévoie les humeurs, occasionne la rupture des vaisseaux intérieurs, ou quelquefois des dilatations anévrismales. Il régnoit en Italie, du temps du Pape Grégoire le Grand, une peste inguinale, à laquelle survenoit un éternuement violent qui précédoit la mort; & les causes de cette maladie sont si variées, que l'Auteur des classes des maladies a dit qu'elles étoient souvent occultes (1). Je crois en conséquence être obligé, par mon état, de publier quelques observations qui rendent ces causes évidentes, dans la vue d'en rendre la curation aisée & méthodique.

Silvius définit l'éternuement une espece de mouvement convulsif, qui consiste en ce que peu après que l'inspiration est commencée, elle est suspendue; l'air étant ensuite chassé avec violence & bruit, entraîne, tant par la bouche que par les narines, tout ce qui se trouve sur

(1) Gorter croit qu'en ce cas il y a une matiere âcre adhérente à la capsule des nerfs.

son passage, tandis que le corps est en convulsion. Il est aisé de voir par-là pourquoi, indépendamment des causes générales qui rendent la maladie plus grave & compliquée, l'éternuement morbifique expose à tant de dangers.

Les Grecs mettoient le siège de cette maladie dans la partie antérieure du cerveau, & croyoient que l'éternuement consistoit dans une action de la nature, qui cherche à débarrasser ce viscère, soit des matieres âcres, visqueuses, soit du sang raréfié qui l'embourbe, ou enfin à débarrasser les ventricules du cerveau, qui doivent être vuides. Mais, selon ces principes, l'éternuement devroit nécessairement accompagner la frénésie & l'hydrocéphale : d'ailleurs, M. Tissot a prouvé qu'il étoit peu propre à détruire l'apoplexie, puisqu'il la produit. La nature prendroit un moyen mal concerté, puisqu'elle exposeroit à un danger plus grand que celui qu'elle voudroit empêcher ; elle manqueroit de prévoyance ; & si cette même nature n'est que l'ame, comme le prétendent les Italiens, on ne pourroit guérir cette maladie que par des secours moraux.

Selon ces mêmes Médecins, cette action s'excite par la contraction du cerveau, & les humeurs sont évacuées par les pores de l'os cribleux. Gorter prétend donner quelque fondement à ce système, & croit que puisque l'os ethmoïde donne passage à des filamens nerveux, il peut s'y trouver des vuides qui donnent passage aux humeurs peccantes. Mais toutes ces opinions sont contraires à la saine anatomi-

mie & à la théorie de la circulation ; & si jamais les humeurs du cerveau peuvent être chassées par crise , c'est par translocation , & à raison de la circulation du sang & de la lymphe , puisque l'analogie le démontre , & que l'on a souvent vu les affections comateuses fébriles , guérir par des dépôts qui se sont faits en diverses parties de la surface du corps.

Ce n'est jamais au commencement des maladies que se font les crises par évacuation séreuse & purulente ; & dans le cas où l'éternuement est plus dangereux , il a coutume de paroître dans ce temps.

L'éternuement , de l'avis des Médecins de ce siècle , n'est critique que par accident ; & alors il l'est moins par lui-même , qu'à raison des dispositions où se trouvent les solides & les humeurs.

On convient aujourd'hui que le siège de cette maladie est dans la membrane qui nous fait jouir de l'odorat , quoique cependant la matière irritante puisse avoir , comme le remarque *Sennert* , son foyer dans des parties qui en sont éloignées : ainsi , les levains bilieux , les urines , les sueurs supprimées peuvent occasionner cette maladie , si la membrane pituitaire est disposée à recevoir la matière , soit que ses vaisseaux soient affoiblis , desséchés , ou en éréthisme : je n'entrerai pas dans de plus longs détails ; ce que j'ai dit suffira pour faire connoître qu'on peut saisir les diverses causes qui peuvent occasionner cette maladie , & je me bornerai à rapporter quelques cas particuliers

où le succès du traitement a répondu à mes vues.

Klein dit avoir vu une femme hystérique, qui avoit une forte inclination à la jouissance, qui fut atteinte d'un violent éternuement, & que cette maladie cessa par l'apparition de la goutte. *Vigts* a prouvé que les vapeurs avoient la nature de la goutte, & n'en différoient qu'à raison de ce qu'en ce dernier mal, la matiere est répandue moins abondamment, & ne se fixe pas.

C'est d'après ces vues que j'ai tiré des indications propres à remédier à l'éternuement des hystériques. Une dame qui étoit dans ces deux cas, avoit essayé de se faire injecter dans les narines du lait tiède, des huileux, mais inutilement. On lui prescrivit des purgatifs, des sudorifiques, des diurétiques, pour déterminer, disoit-on, les humeurs : enfin des vésicatoires, des cauteres. La maladie parut laisser de plus longs intervalles, mais elle paroissoit de temps en temps par paroxismes.

D'après les vues que j'ai exposées, je fis faire des applications locales hypnotiques pour combattre l'excès de mobilité & de sensibilité.

Je prescrivis l'usage des humectans & des relâchans sous toutes formes, & relativement aux forces de la malade ; enfin un régime sévère anti-orgastique & anti-bilieux. Depuis deux ans que ces remedes ont été faits, la malade n'a ressenti aucune impression de sa maladie.

Deuxieme cas : un jeune homme me consulta, il y a environ un an, pour un éternuement

pressant. Je reconnus qu'il étoit atteint du *tabes* dorsal, & pensai que l'état d'âcreté, le peu de cohérence des humeurs, la facilité qu'elles avoient en ce sujet à se déposer sur les organes de l'odorat, produisoient cet accident. Je calmai d'emblée l'irritation des narines, je combattis le *tabes* dorsal, & peu-à-peu je desséchai la membrane pituitaire, par un errhine fait de céruse & de bois vermoulu mis en poudre: la maladie n'a plus reparu.

Il est des cas où le *tabes* a fait des progrès considérables, où la phthisie sèche a passé au troisieme degré, & où l'on ne peut espérer qu'une palliation.

Troisieme cas : un jeune homme mélancolique ayant fait des excès de table, étant allé, pendant l'hiver de l'année dernière, promener sur le minuit, ayant la tête découverte, fut atteint d'un mal de tête violent; sa vue se troubla, & il lui survint un éternuement qui lui interdisoit le sommeil. Il appliqua, par son propre conseil, sur sa tête, un pain chaud ouvert par le milieu, & arrosé d'eau-de-vie, ce qui rendit son mal plus grave.

Les douleurs affectoient la partie antérieure de la tête; ses regards étoient détournés; il ne pouvoit juger de la véritable position des objets qui l'environnoient : ceux qui étoient éloignés & dans une situation parallele, lui paroissoient les uns sur les autres. Je vis évidemment que sa maladie dépendoit d'une cause catharrale & inflammatoire : le régime austère, la saignée, les delayans, les hypnotiques, les relâchans dissipèrent peu-à-peu cette maladie, & il

a repris depuis long-temps les travaux journaliers qui exigent de bons yeux.

Quatrieme cas: j'ai également vu l'éternuement compliqué d'un grand mal de tête, & suivi d'attaques d'épilepsie, qui étoit produit par l'amas & l'épaississement de la morve. Ce malade fut guéri en flairant du suc de concombres sauvages, qui lui fit évacuer une grande quantité de morve puante & verdâtre, & des sérosités.

EXCROISSANCE EXTRAORDINAIRE.

OBSERVATION sur une Excroissance extraordinaire à la cuisse d'un Enfant.

UNE lettre de Norquerque, Village du pays d'Artois, contient le fait suivant: Un enfant de M. de Bon étoit violemment tourmenté depuis un an par les douleurs que lui causoit une élévation de la grosseur d'une forme de chapeau, qui lui étoit survenue à la partie extérieure de la cuisse gauche. Plusieurs Chirurgiens, qui avoient été appelés, traiterent cette excroissance extraordinaire comme une tumeur, & ils y appliquèrent, pendant dix mois, des cataplasmes de toute espece, qui ne produisirent aucun effet, pas même celui d'adoucir les souffrances du malade. M. de Bon prit enfin le parti d'aller chercher lui-même M. Reidoin, Chirurgien-Major en survivance de l'Hôpital Militaire de

de la Ville d'Ardres. Après avoir examiné la cuisse de l'enfant, il jugea que l'élévation qui s'y étoit formée, contenoit quelque corps étranger; & en conséquence, il résolut d'en faire l'ouverture. La surprise fut extrême, lorsque ce Chirurgien fit l'extraction de neuf vers d'une moyenne grosseur, mais dont le plus petit avoit sept pouces de longueur. Ces insectes, qui rongeoient les chairs de ce malheureux enfant, y avoient formé une poche très-considérable. Cette opération s'est faite le 5. Septembre 1779, & trois semaines de pansement ont achevé la guérison de l'enfant, qui est actuellement rétabli.

EXFOLIATION DES OS.

*REMARQUES sur l'Exfoliation des os, par
M. Ravoton.*

L'EXFOLIATION des os étant proprement l'ouvrage de la nature, & cette nature employant plus ou moins de temps dans cette opération, il est bon d'en connoître la cause, tant pour porter un pronostic juste, que pour placer à propos les remèdes qui peuvent l'accélérer.

On a cru jusqu'aujourd'hui que l'action de l'air agissant sur la surface d'un os mis à découvert, étoit la seule cause de son exfoliation : ce système a passé pour constant, quoi-

qu'il ne puisse être regardé tout au plus que comme cause seconde.

Les os ne s'exfolient point précisément parce qu'ils sont exposés à l'action de l'air, mais parce que le périoste qui les couvroit & qui leur apportoit, par un million de petits tuyaux, un suc propre à les nourrir, n'existe plus; d'où suit que la portion d'os qui en étoit pénétrée, doit se dessécher, & perdre insensiblement son principe de vie. L'air, qui de son côté tend à corroder la surface de tous les corps, peut bien accélérer cette exfoliation; mais comme il ne peut agir qu'au temps des pansemens, les efforts qu'il peut faire sont bien problématiques: le périoste des parties voisines, & les vaisseaux qui pénètrent le corps des os, peuvent bien, pendant un temps, fournir à la portion d'os, qui est à découvert, un filet de suc nourricier, capable de retarder son entier dessèchement; mais, les ressources épuisées, la portion d'os dénudée se raccornit, se rétrécit en tous sens. Ce suc osseux, qui découle de l'orifice des cellules du corps de l'os, s'épanche par-dessous, le pousse par degrés au-dehors, & prend insensiblement sa place.

Si l'action de l'air étoit la seule cause de l'exfoliation des os, cette exfoliation seroit toujours de même épaisseur, aux plaies des mêmes parties, qui sont d'égal diamètre, corrodées dans leur surface extérieure, & proportionnées à l'étendue de la plaie; au lieu que cette épaisseur est souvent inégale, la surface extérieure toujours lisse & unie, & la portion d'os plus étendue que la plaie.

L'inégalité d'épaisseur provient du point plus ou moins pressant, où la circulation aura cessé dans la piece d'os qui doit s'exfolier : sa surface lisse & unie, & son étendue au-delà de la plaie, qui, ayant été couverte par les chairs, ne peut être frappée de l'air, fournissent deux argumens invincibles contre l'action de l'air pour l'exfoliation des os.

Je fais néanmoins que par le secours des principes qu'on soupçonne dans l'air, & du vice du sang, on peut résoudre autant de problèmes qu'avec l'obstruction des vaisseaux lymphatiques, ou de la lymphe viciée : mais ne conviendrait-il pas, avant de décider de tous les phénomènes qui se passent dans l'économie animale, de bien connoître le principe de chaque mobile qu'on fait agir ? Sans ce secours, toute solution cloche, & nous conduit à erreur. Pour éviter ces écarts de l'esprit, il faut s'attacher à prendre la nature sur le fait, lui voir répéter ses opérations dans le même temps, sur les mêmes corps, à différens sujets ; & lorsqu'on est bien sûr de leur unité, on peut les rapporter avec une sorte de certitude.

L'exfoliation du cylindre entier de l'un des grands os est plus longue, & se fait bien plus difficilement que lorsque ces portions des os sont grêles & minces, parce que les vaisseaux qui pénètrent leur substance ayant un certain volume, & la moëlle fournissant, de son côté, des suc propres à les entretenir, la circulation doit s'y continuer bien plus long-temps qu'aux portions minces de leur surface, qui ne sont pénétrées que par des filets très-déliés : or, comme

le suc osseux, destiné à pousser au-dehors la portion d'os qui doit s'exfolier, ne commence à s'épancher qu'au temps que la circulation est entièrement cessée dans la piece qui doit se séparer, il s'ensuit que l'exfoliation sera plus ou moins longue à proportion de la durée de cette circulation. Joignez à tout ceci la résistance que doit opposer un corps d'un certain volume étroitement lié & uni avec celui duquel il doit se séparer; à la marche foible, lente & timide de ce liquide qui doit, en quelque sorte, le remplacer, ou du moins boucher l'orifice des cellules osseuses qu'elle laisse à découvert par sa chute.

Plus les hommes sont jeunes, vigoureux & bien constitués, & plus l'exfoliation des os est prompte & active: si, au contraire, ces hommes sont vieux, foibles & languissans, l'exfoliation sera longue & tardive; l'expérience montre ceci tous les jours: on doit sentir que cette différence ne provient que de l'abondance & du degré de bonté des sucs qui s'épanchent, au temps que la circulation est cessée, dans la portion d'os qui doit se séparer.

L'exfoliation de ceux chez lesquels le sang se trouve imprégné d'un vice vénérien, chancreux, écrouelleux ou scorbutique, éprouve des longueurs & des difficultés infinies; elle se fait le plus souvent par parcelles, où il se développe un principe de carie, qu'on ne détruit que bien difficilement, & après avoir mis en usage les moyens les plus propres à combattre le vice dominant.

Tout le monde sait que les exfoliations su-

perficielles des os du crâne , & celles des grands os de la jambe, se font en quarante ou cinquante jours ; mais si l'agent qui a mis les os à découvert les a contusionnés profondément, la portion qui se séparera sera épaisse, & se fera attendre près de trois mois.

Si après l'amputation du bras & de la cuisse les os sont faillie, cette faillie reconnoîtra pour cause la coupe des chairs, ou les accidens qui l'ont accompagnée ; si ces deux inconvéniens sont réunis, la faillie sera d'environ deux pouces, au lieu qu'à l'avant-bras & à la jambe elle sera moins considérable, par la raison de la pluralité des os, de la multiplicité des muscles, de leurs attaches solides & tendineuses sur ces mêmes os & sur le ligament interosseux, peut-être même par l'union intime que le corps charnu des muscles a avec la forte aponévrose qui les couvre, qui s'oppose à leur rétraction.

On a proposé plusieurs moyens pour hâter la chute de ces portions d'os : les uns desirent qu'on emploie la scie pour les séparer, sans faire attention aux accidens que cette manœuvre peut rappeler en pure perte, puisque la surface de l'os, quoique mise au niveau des chairs, doit nécessairement s'exfolier, & employer le même temps que si elle eût fait faillie.

D'autres se servent des teintures de myrrhe & d'aloës dans l'esprit-de-vin, &c. qu'ils portent sur les os ; manœuvre qu'ils ne peuvent faire que la plaie n'en soit imbibée : ce qui ne manque jamais de la dessécher, de durcir ses bords, de les élever, d'attirer des inflamma-

tions, ou de causer des reflux de matière, qui font craindre pour la vie des blessés.

Les moyens que j'emploie avec succès depuis trente années pour éviter ces accidens, & hâter l'exfoliation des os de la surface du crâne & du tibia, consistent à porter purement & simplement les onguens & digestifs pourrissans sur l'os même, sans m'embarrasser de la crue des chairs qu'ils occasionnent, & qui semblent le couvrir; assuré que je suis que l'exfoliation des os s'en fera plus vite, parce qu'ils augmentent les suppurations, relâchent les chairs, & semblent disposer les parties à se prêter à leur issue. Il m'est arrivé bien des fois de les trouver pointées au travers des chairs, & collées sur les plumaceaux.

J'ai vu nombre d'exfoliations des os du crâne, du fémur & du tibia, qui se sont faites à la suite de coups ou de chûtes violentes, quoiqu'il n'y eût jamais eu de plaie aux tégumens. Pour entendre comme ceci peut s'exécuter, il n'y a qu'à se représenter le périoste séparé des os, comme on l'a toujours remarqué aux coups violens de ceux du crâne, & cette portion d'os manquant de nourriture, &c., ce qui détruit invinciblement le système de l'action de l'air pour l'exfoliation des os; bien entendu que ces exfoliations étoient précédées de dépôts, &c. Il est essentiel de faire observer que les différentes pièces que j'ai tirées dans tous ces cas, n'étoient point frappées de carie, comme on pourroit se le persuader.

L'exfoliation du cylindre entier d'un os qui fait faille après l'amputation chez les hommes

forts & vigoureux, est près de cinq mois à se faire: dans ceux qui ont essuyé des fièvres aiguës pendant le cours des pansemens, qui sont poitrinaires, vieux, ou d'un mince tempérament, elle dure près de sept mois. J'ai vu de ces sortes d'exfoliations chez ceux qui ont un vice scorbutique, &c. ne se faire que le quinzième mois.

Il y a un autre inconvénient provenant de la mauvaise conduite des pansemens, qui rend l'exfoliation des os après l'amputation, longue & fort douloureuse: c'est lorsque la faillie est médiocre, qu'il se leve des chairs qui couvrent le bout de l'os. Ces chairs ont une sorte de solidité: on les croit bonnes, on néglige de maîtriser leur crue; le moignon se cicatrise, ce seul point reste, & l'exfoliation ne se fait que le huitième mois; ce qui désespère le blessé & le Chirurgien.

Après avoir tenté bien des moyens pour hâter l'exfoliation du cylindre de l'os qui fait faillie après l'amputation, je n'ai rien trouvé de mieux que de me servir de l'eau de mercure, ou de l'huile de vitriol que je porte avec la barbe d'une plume (coupée de façon convenable) sur la partie supérieure de l'os qui avoisine les chairs. Cette liqueur s'écoule autour du cylindre de l'os, pénètre les cellules, cauterise les vaisseaux, fige les liquides, & tend insensiblement à sa destruction. Par cette méthode, la chute arrive le troisième mois.

Je ne commence l'usage de ces caustiques exfoliatifs, que lorsque le temps des accidens

est passé, & que les grandes suppurations sont épuisées: alors je les emploie soir & matin, pour qu'ils produisent un effet suivi & soutenu.

La piece d'os ne se sépare jamais à l'endroit où on a porté les caustiques, c'est-à-dire, au niveau de la surface des chairs; mais au contraire, à plus de trois lignes en dedans du moignon. Comme son bout est garni d'une infinité de pointes, il faut avoir attention de l'ébranler souvent, au temps qu'on prévoit que l'exfoliation doit se faire pour les dégager, &c.

Lorsque la faillie des os, après l'amputation, est médiocre, & que des chairs qu'on a cru bonnes couvrent sa surface, comme dans ce cas l'exfoliation se fait fort long-temps attendre, il faut prendre le parti de les enlever; ce qu'on exécute aisément en les poussant fortement avec l'ongle du pouce droit: on essuie le sang qui en découle; on passe la pierre infernale fortement soir & matin; on trempe du charpi dans le baume verd de Metz, l'eau vulnéraire, ou on l'applique sec, pour que tout concoure à maîtriser la crue des chairs, & on attend dans cette position l'exfoliation.

Il arrive souvent, dans le même cas, que le cylindre de l'os s'exfolie aux trois quarts seulement; on croit, manque d'examen, que cette exfoliation est complète: la plaie ne se cicatrise point, & entraîne des longueurs. Ce retardement doit faire soupçonner que quelque portion d'os doit encore se séparer, & induire à mettre en usage la méthode ci-dessus indiquée.

J'ai vu renouveler tous ces faits sous mes yeux, sur un nombre d'amputations faites pendant le combat naval du 20 Novembre de l'année 1759, à bord du vaisseau de Roi *le Formidable*, où MM. les Officiers & l'Equipage se sont battus avec tant de valeur & tant d'intrépidité contre une escadre entière: ces amputations furent faites précipitamment dans des momens critiques, où les bordées de canon perçoient le vaisseau de tous les côtés, & où on craignoit de couler bas, sans commodité ni espace suffisans pour opérer librement. Enfin, MM. les Chirurgiens de la Marine n'ont pu apporter autant d'attention à leurs manoeuvres qu'ils auroient fait dans un temps plus calme.

E X O M P H A L E.

O B S E R V A T I O N S de M. Marquet
sur l'Exomphale.

LE 16 Juin 1726, je fus appelé pour procurer du soulagement à la femme du sieur Plantet, Maître Tailleur d'habits à Nancy, attaquée pendant sa grossesse d'une hernie exomphale avec étranglement de l'intestin. Comme cette maladie étoit dès plus pressantes, & qu'il y avoit *periculum in mora*, je fis à l'instant saigner la malade du bras, pour prévenir l'inflammation & la fièvre; & en

même temps je lui fis donner un lavement émollient , auquel on ajouta deux ou trois onces d'huile de lin , dont je fis appliquer le marc sur la partie affligée. La tumeur du nombril ne paroissoit pas plus grosse qu'un œuf de pigeon ; néanmoins la malade étoit resserrée & souffroit des douleurs de colique très-violentes.

Indépendamment des remèdes, les tranchées s'augmenterent , & le vomissement des matieres fécales ne donnoit point de relâche à la malade ; de sorte que ne voyant aucune ressource que dans l'opération , on avertit à cet effet le sieur Fissier , qui passoit pour un des plus experts Chirurgiens de la Ville : mais soit qu'il n'osât ou qu'il ne voulût pas entreprendre une opération aussi délicate que dangereuse , il dit qu'il ne falloit rien précipiter ; qu'il conseilloit à la malade de continuer ses lavemens & ses cataplasmes ; que l'intestin se réduiroit de lui-même par l'effet de ces remèdes.

Je lui objectai que ces sortes de maladies ne demandoient point de retard ; que dans vingt-quatre heures l'intestin tomboit en gangrene : mais il me répondit que cette maladie étoit chirurgicale , & qu'il en faisoit son affaire. J'abandonnai donc la malade à ses soins & à son opiniâtreté : mais deux jours après , je fus requis de retourner chez ladite malade ; elle me fit voir son mal , qui suppurait une matiere fécale & chyleuse. On avertit le Chirurgien , qui se détermina à faire l'opération , mais trop tard ; lequel , par le moyen de sa sonde & des ciseaux , ouvrit les tégumens. L'intestin étant

découvert, se trouva noir, gangréné & adhérent à l'anneau du nombril; il en fit la réduction avec beaucoup de peine, parce qu'il fut obligé de détacher le boyau adhérent, pour le faire rentrer dans l'abdomen: on pansa la plaie; cependant la malade souffroit & vomissoit de plus en plus.

Le lendemain, en levant l'appareil, on trouva l'abdomen plein de matieres fécales qui se vuidoient par le nombril. Quatre ou cinq jours après l'opération, il sortit par la plaie une portion d'intestin gangréné longue de cinq ou six pouces.

Le Chirurgien, qui refusa de faire l'opération quand il étoit temps, fut obligé pendant cinq ou six mois d'aller deux fois le jour panser, essuyer & nettoyer les excréments de cette femme qui sortoient de son nombril. Après son rétablissement, elle fit faire des boîtes de fer blanc, qu'elle porte actuellement à sa ceinture; & par le moyen d'une canulle de plomb grosse comme le pouce, qu'elle introduit par le nombril dans l'intestin ouvert, les matieres fécales tombent dans la boîte, qu'elle change & qu'elle lave chaque jour alternativement: elle a remarqué que les matieres tombent ordinairement six ou sept heures après le repas.

Cette femme, quoique très-languissante & fort incommodée, accoucha heureusement à son terme; elle a eu encore deux enfans depuis: elle a été dans cet état de langueur pendant vingt-cinq ans, observant le régime le plus exact.



F I E V R E.

Remede qu'on dit infailible contre la Fievre.

PRENEZ une once de quinquina , une once de thériaque , la même quantité de confection d'hyacinthe , deux onces de sucre candi , un gros de jalap , un gros de safran , & pareille quantité de crystal minéral : mettez le tout infuser du jour au lendemain dans une bouteille de bon vin de Bourgogne ou autre. Prenez un verre de cette liqueur , quand vous sentirez le frisson de la fievre. Il est essentiel , lorsqu'on fait usage de ce remede , de ne point manger de fruits ni d'herbages cruds.

Electuaire fébrifuge & astringent.

Prenez deux gros d'alun purifié , un gros de sang de dragon , un gros d'extrait de quinquina , quatre gros de conserve de roses rouges , & suffisante quantité de syrop de corail , pour en former un électuaire de la consistance de thériaque , & dont la dose sera d'un gros , de quatre en quatre heures.



F I E V R E C O N T I N U E.

OBSERVATION de M. Doron , Médecin à Saint-Diez , sur une crise heureuse dans une Fievre continue.

Un jeune homme de Provencere, Village situé à trois lieues de Saint-Diez , âgé d'environ 20 ans , d'un tempérament d'Athlete , eut une fievre continue qui fit craindre pour sa vie jusqu'au quatorzieme jour de sa maladie, jour auquel une sueur bénigne fit naître une heureuse crise , l'espérance d'une guérison prochaine : mais chose étrange ! c'est que depuis le quatorzieme jusqu'au vingtieme jour , le malade ne sua plus que par les dix doigts de la main , qui , comme dix gouttieres , donnoient sans tarir chacun une goutte de sueur ; bien plus , il rendoit en forme de distillation , par ses dix doigts , dans une écuelle adaptée , tous les bouillons à la même quantité qu'il les avoit pris. J'eus la curiosité de goutter ces bouillons distillés par un si bizarre alambic ; je les trouvai un peu plus salés & un peu plus dégraissés qu'ils n'étoient avant qu'il les eût pris. Cette merveilleuse évacuation dura jusqu'à ce qu'une légère médecine en eût changé le cours extraordinaire.

FIEVRE ÉTIQUE.

*OBSERVATION de M. Marquet sur la
Fievre étiq.ue.*

Fievre étiq.ue dès la naissance.

La femme du sieur Barbe, Architecte à Nancy, avoit eu dix-huit ou vingt enfans, qui moururent tous en bas âge. Un seul, réchappé, nommé Jean-François Barbe, âgé de dix-huit ans, fut confié à mes soins le 15 Septembre 1714; il étoit tourmenté dès la naissance par de grandes douleurs d'estomac, surtout après avoir mangé; il avoit une fièvre lente continue, avec redoublemens deux ou trois heures après le repas; son corps étoit maigri & exténué: on avoit employé, mais en vain, beaucoup de remedes pour le tirer de ce pitoyable état. Son mal augmentoit de jour en jour, nul succès dans les remedes; les potions purgatives les plus douces irritoient tellement son estomac par des coliques affreuses, qu'elles mettoient le malade en très-grand danger de mort. Je cherchai avec la dernière exactitude quelle pouvoit être la cause de cette maladie longue & dangereuse; & après l'avoir mûrement examinée, je conclus qu'elle ne pouvoit être causée que par les sels acides trop actifs & trop grossiers du suc gastrique, lesquels, par leur trop grande acidité & activité, picotoient continuellement les fibres de

l'estomac , sur-tout pendant le temps de la digestion , où ils étoient dans un plus grand mouvement , & se développoient par conséquent davantage après le repas.

Sur ce principe , je conclus que pour évacuer insensiblement les sels irritans de l'estomac , il convenoit de purger le malade de quinzaine à autre : mais comme les plus douces médecines lui causoient des irritations & des cardialgies si violentes , qu'elles le mettoient en grand danger , je fis ajouter un grain de *laudanum* à chaque potion purgative , de la manière suivante :

Prenez rhubarbe choisie en poudre , sementine , de chacune un demi-gros ; sel d'absynthe , un scrupule ; sommités de petite centaurée , d'absynthe , de chacune une demi-pincée : faites infuser dans une suffisante quantité d'eau de chicorée sauvage ; & dissolvez dans la colature manne de Calabre , une once ; *laudanum* , un grain : faites une potion purgative , qui sera prise le matin.

Jamais médecine ne purgea mieux le malade , sans cardialgie , ni tranchées ; mais comme une simple médecine n'étoit pas suffisante pour sa guérison , & sachant que les alkalis mêlés avec les acides font un sel doux ou neutre , je lui prescrivis les amers suivans :

Prenez racines de gentiane , une demi-once ; sommités d'absynthe , de petite centaurée , baies de genievre , de chacune une demi-poignée ; canelle concassée , un scrupule : faites infuser à froid pendant douze heures , dans trois livres de bon vin vieux ; coulez : le malade

prendra chaque jour deux verres de cette infusion, un le matin & l'autre le soir.

L'usage de ces remedes pendant quelques mois, guérit parfaitement le malade; il eut même plusieurs enfans.

Remede contre les Fievres étiques lentes, & la Phthisie pulmonaire.

M. Griffith, Médecin Anglois, dit avoir employé pendant plusieurs années, avec le plus grand succès, contre les fievres étiques, où il n'y a pas un grand degré de chaleur & de soif, ni de signe évident d'inflammation, le remede suivant:

Prenez myrrhe, un gros; dissolvez en triturant dans un mortier, avec eau alexitere, demi-once; eau spiritueuse quelconque, six gros ou une once: ajoutez ensuite sel d'absynthe, demi-gros; sel de Mars, douze grains; syrop commun, deux gros: faites-en une potion, que l'on partagera en quatre doses. Le malade en prendra une le matin, une à midi, une autre à cinq heures après midi, & une troisieme à l'heure du coucher.

L'Auteur ajoute qu'il s'est servi de ce remede avec le même succès dans les fievres lentes, avec un pouls petit & foible, où il y a peu de chaleur, perte d'appétit, découragement, agitation pendant la nuit, sommeil interrompu; comme aussi, dit-il, à la suite des fievres longues & violentes, qui ont ruiné la constitution & laissent souvent de l'affaiblissement, perte d'appétit, sueurs nocturnes; dans
les

les fièvres lentes qui accompagnent la chlorose , ou pâles couleurs ; dans les maladies qui font l'effet d'un épuisement causé par des saignées excessives, des hémorrhagies, par des supurations trop copieuses ; dans les fièvres intermittentes qui ont résisté au quinquina, ou dans lesquelles on ne peut l'employer ; dans celles qui ont été arrêtées , & qui ont laissé un reste de fièvre avec foiblesse , perte d'appétit , découragement , sueurs nocturnes : en un mot , j'ose assurer , dit-il , que ce remède convient dans presque tous les cas où le quinquina paroît indiqué , & où il ne peut être prescrit ; soit parce que l'estomac ne le supporte pas , soit pour quelqu'autre raison.

Dans les fièvres intermittentes , M. Griffith en a presque toujours donné quatre doses par jour , en diminuant quelquefois la quantité de myrrhe , & en augmentant celle de sel d'absynthe ; & il a toujours fait prendre en même temps une infusion de fleurs de camomille.

M. Griffith remarque ensuite que dans les fièvres étiques , accompagnées de toux & d'expectoration difficile , il convient d'avoir quelquefois recours aux huileux adoucissans donnés en petite quantité , comme aussi à l'élixir parégorique employé avec discrétion , & corrigé , s'il le faut , avec l'oxymel scillitique , l'huile d'amandes douces , ou autres choses pareilles. Ce Médecin rapporte plusieurs observations sur des fièvres étiques qui constatent son efficacité , & le détail de deux malades atteints de diabète , que cette potion a guéris ,

après que tous les autres remèdes avoient manqué leur effet. On voit par ces observations qu'il faut ouvrir la veine, lorsque la violence des symptômes exige la saignée, & qu'on doit combattre les inflammations avec le sel de nitre. Dans les fièvres inflammatoires, surtout dans celles des enfans, on peut retirer la plus grande utilité des bains tièdes; enfin, la potion a réussi dans une fièvre qui accompagnoit une manie mélancolique, avec inquiétude & anxiété.

Le même Médecin a donné aussi une observation, qui prouve qu'on peut donner de fortes doses de sel de Mars, sans qu'il excite trop de chaleur. Il a donné une méthode de traiter les hémorrhagies internes, qu'il combat principalement avec de l'huile de lin, tirée à froid, & une quantité suffisante de teinture de rhubarbe, pour entretenir la liberté du ventre.

FIEVRE INTERMITTENTE.

Fievre intermittente guérie par l'usage de la décoction du bois de quassi.

La nommée ***, se trouvant en service aux environs de Saint-Germain, fut attaquée d'une fièvre intermittente tierce, au mois de Juin 1774; elle fut obligée de quitter la maison où elle se trouvoit alors, pour avoir la facilité de se faire guérir; elle vint consulter M. Buc'hoz

sur son état : ce Médecin lui conseilla d'abord la saignée & la purgation ; ensuite il lui fit prendre , au commencement de l'accès , un remède qui lui a souvent réussi : il consiste dans un gros de cloportes en poudre , pareille quantité de quinquina aussi en poudre , & autant de sommités de petite centaurée ; on délaie ces poudres dans un gobelet de vin blanc , & on prend cette mixtion au moment de l'accès. La malade fut pendant près de huit jours sans se ressentir d'aucun mouvement fébrile par le seul usage de ce remède : mais comme elle fit quelque imprudence dans le régime de vie que lui prescrivit son Médecin , la fièvre lui revint même plus fortement qu'à l'ordinaire. Le Médecin lui prescrivit un opiat avec l'œthiops martial de Lémery , le quinquina en poudre , l'extrait de petite centaurée , de fumeterre , le sel d'absynthe : mais ce remède ne produisit aucun changement dans son état , quoique la malade en eût pris trois ou quatre fois par jour pendant huit jours. M. Buc'hoz se rappella pour lors les bons effets du bois de quassi , qu'il avoit annoncé dans ses Lettres périodiques qu'il a publiées en 1768. Il lui conseilla donc la décoction de ce bois. Elle n'en eut pas fait usage pendant deux jours de suite , qu'elle ne ressentit plus aucun accès de fièvre ; elle se porte actuellement très-bien.



*OBSERVATION sur l'usage de l'opium ;
pour la guérison des Fievres intermittentes ; par
M. Desaiwe , Apothicaire à Liege.*

Au mois de Juillet 1776, un Homme de Lettres, très-attaché à l'étude, essuya de violens accès de fièvre-tierce. Le Médecin qui fut appelé auprès de ce malade ne jugea pas à propos d'ordonner la saignée, parce que l'abattement étoit trop considérable ; mais il prescrivit une eau minérale émétisée, qui procura les évacuations desirées. Le paroxisme revint ensuite avec plus de force. Cependant au déclin de l'accès, le malade se trouva moins abattu : on lui passa le lendemain un minoratif ; & le jour de la fièvre, l'accès, qui étoit le cinquième, eut autant de violence que le précédent. La force du pouls & l'éréthisme général de l'organe externe, firent juger au Médecin que les opiatiques pourroient remédier à cet état spasmodique ; il ordonna, en conséquence, une potion composée de huit onces d'eau simple, de deux gros d'extrait de fumeterre, de deux grains d'extrait d'opium dépuré, & d'une once de jus de citron. Le malade prit une cuillerée de cette potion de deux heures en deux heures. L'effet de ce remède justifia le sentiment du Médecin ; il survint bientôt des sueurs universelles, copieuses & critiques, qui, en enlevant la cause morbifique, mirent fin à cette fièvre.

Recette contre la Fievre intermittente.

Prenez deux onces du meilleur quinquina en poudre, deux gros de sel ammoniac, six bouquets de petite centaurée.

Faites bouillir dans deux pintes (mesure de Paris) de bon vin rouge très-vieux, dans un pot de terre bien vernissé, jusqu'à réduction d'un quart; passez les trois quarts restans à travers un linge blanc, sans expression.

Le malade prendra de cette boisson pendant trois jours consécutifs, à raison de deux verres de demi-setier par jour. Chaque jour, il prendra, à six heures du matin, le premier verre; à huit heures, une soupe légère de pain; à dix heures, le second verre; à midi, la petite soupe. On peut commencer le remède à une autre heure; mais il faut toujours mettre les mêmes intervalles entre ces différentes opérations.

Le premier jour, trois heures après la dernière soupe, qui aura été précédée de deux remèdes à l'eau tiède, le malade prendra un remède fait avec le marc des drogues ci-dessus, bouilli dans une demi-bouteille de vin & autant d'eau.

Remede contre les Fievres réglées & non continues.

Prenez café brûlé & moulu autant qu'il en faut pour deux tasses, c'est-à-dire, environ trois

onces ; mettez-le dans une tasse remplie d'eau , & faites réduire le tout à moitié. Cela fait , transvasez le café clarifié dans une autre tasse , & versez y autant de jus de citron que vous avez de café , & mêlez bien le tout. Cette liqueur doit être prise chaude & à jeun , le matin du jour qu'on ne doit pas avoir la fièvre. On peut la prendre aussi à d'autres heures , pourvu que l'estomac soit libre , & ne travaille pas à la digestion. Une heure après , on donne un bouillon au malade , qui ne doit pas quitter le lit de la journée. Dès la première fois qu'on a pris cette potion , la fièvre ne revient plus , de quelque espèce qu'elle soit. Pour la fièvre froide , il faut prendre une cuillerée de fleur de soufre dans un verre de vin d'Alsace , vers le temps où l'on en attend l'accès. Il est rare qu'il soit besoin de recourir à une seconde dose. Cette formule vient d'un Médecin Allemand.



F I E V R E M A L I G N E.

*OBSERVATIONS de M. Marquet, sur
la Fievre maligne.*

O B S E R V A T I O N I^{ere}.

*Fievre maligne avec transport, guérie d'une manière
surprenante.*

Le 4 Octobre 1740, je fus prié d'avoir soin du nommé Pichelin, Voiturier, demeurant derrière les Jésuites du Noviciat, attaqué depuis plusieurs jours d'une fievre maligne vermineuse; elle avoit commencé par de grandes douleurs de tête & de reins, des lassitudes, des cardialgies, des nausées & des insomnies; ensuite survinrent la soif, la noirceur & sécheresse de la langue & le délire: le pouls du malade étoit dur, fréquent & profond; les urines rouges sans aucun dépôt. Dans cette situation, je pris le parti de la saignée du bras; je lui fis prendre un lavement avec une livre de décoction émolliente & rafraîchissante, demi-once de bénédicté laxative, & deux onces de miel rosat. Le lendemain, je lui prescrivis la saignée du pied, à la quantité de deux palettes; le même soir, il prit la potion contre-vers suivante:

Prenez eaux de laitue, de pourpier, de chacune trois onces; poudre à vers, confection d'hya-cinthe, de chacune un gros; syrop de limon, une once; mêlez, & faites un julep qui sera pris

le soir. Le malade fut assez tranquille pendant la nuit ; en conséquence , j'ordonnai la Médecine suivante pour le lendemain.

Prenez pulpe de casse récemment mondée , une once & demie ; manne de Calabre , deux onces : dissolvez-les dans cinq onces d'eau de pourpier , & délayez dans la colature , poudre contre-vers , coralline , de chacune un demi-gros ; syrop de fleurs de pêcher , une once : mêlez , & faites une potion à prendre le matin.

Le malade fut très-bien purgé , & rendit par le bas sept ou huit vers : mais comme son délire continuoit , on lui appliqua deux emplâtres vésicatoires derrière les oreilles.

Dans cet état de fièvre ardente , il s'échappe du lit , sort de la maison à une heure après minuit , va courir par la Ville tout nud en chemise au mois de Décembre , pendant la plus froide saison de l'année ; & ce qui est de plus surprenant , on le trouva le lendemain matin dans la rue sans fièvre , sans délire & bien rétabli : d'où il résulte que pendant le délire le sang du malade étoit fort échauffé & raréfié ; que par conséquent le froid ne faisoit aucune impression fâcheuse sur son corps : au contraire , il condensoit les humeurs auparavant trop raréfiées , d'où s'ensuivit la cessation de la fièvre , du transport , & le rétablissement du malade.

O B S E R V A T I O N I I^e.

Au commencement de l'année 1745 , une fièvre maligne infestoit tellement les Habitans

de Vandœuvre , que dans l'espace de trois ou quatre mois il en mourut pour le moins une cinquantaine. Un Frere Tiercelin , qui leur fournissoit les remedes par les ordonnances de plusieurs Médecins de Nancy , contracta la maladie & en mourut. Cette contagion ne tarda pas à infecter le Village voisin , qui en est l'annexe : mais les Habitans de Houdemont , mieux conseillés que ceux de Vandœuvre , représentèrent aux Officiers de l'Hôtel de Ville de Nancy , la nécessité où ils se trouvoient d'être secourus dans une maladie où tant de personnes avoient subi le dernier sort , faute d'un prompt secours ; en conséquence je fus invité le 9 Mai 1745 de visiter & d'avoir soin des malades dudit Houdemont , où je me rendis le même jour.

Cette maladie épidémique commençoit à se manifester par des douleurs de tête , des langueurs , des lassitudes : ensuite survenoit la fièvre continue , quelquefois avec frisson , d'autres fois sans frisson ; elle étoit accompagnée de toux , d'oppression de poitrine , d'insomnie , de vomissemens bilieux , de sécheresse de langue avec noirceur.

Le pouls des malades étoit petit & fréquent ; leurs urines étoient , au commencement de la maladie , claires , luisantes , peu citrines ; ensuite elles devenoient d'un jaune chargé , tirant sur le rouge.

Par l'exposé ci-dessus , il est évident que cette fièvre étoit maligne & contagieuse. Comme dans ces sortes de maladies l'estomac est le premier attaqué , je fis prendre à chaque ma-

lade cinq ou six grains de tartre émétique, suivant les forces ; le même soir je fis donner à chacun un gros de diascordium , afin de fortifier les viscères , & de procurer du repos après le vomissement : ensuite je prescrivis à quelques-uns l'opiat fébrifuge , contre-vers & purgatif ; & aux autres , le vin amer, dont voici la composition :

Prenez racines de gentiane , de quintefeuille , de caryophyllata, de chacune une once ; feuilles & sommités de petite absynthe , de petite sauge , de petite centaurée , de chamædrys , de chacune une poignée ; baies de genievre, une demi-once : faites infuser à froid pendant vingt - quatre heures dans trois pintes de bon vin vieux , pour en prendre trois verres par jour , un le matin , un autre deux heures après le dîner , & le troisieme à l'heure du sommeil.

Je fis saigner quelques malades , & je fis appliquer l'emplâtre vésicatoire sur la nuque du cou de ceux qui souffroient beaucoup des douleurs de tête , & qui étoient menacés du délire.

Cette méthode réussit si bien , que du nombre de cinquante-cinq malades que je traitai pendant trois semaines, il n'en mourut qu'un seul par sa faute. L'on voit par cet exemple, combien il est mort de malades à Vandœuvre faute de soulagement , & combien peu il en est mort à Houdemont pendant les trois semaines que je fus préposé pour guérir ces derniers ; j'y extirpai radicalement la maladie , quoique contagieuse.

O B S E R V A T I O N I I I^e.

Au commencement du mois d'Octobre 1754, les deux filles du fleur Caprés, Marchand à Nancy, l'une âgée de neuf ans & l'autre de six, furent attaquées de cette espèce de fièvre putride, qui enlevoit beaucoup de malades à Nancy, à Luneville, à Puligny, & dans plusieurs autres lieux où les Freres de la Charité furent envoyés par ordre du Roi pour gouverner les malades, & leur servir de Médecins. Ces deux jeunes filles ayant resté pendant huit jours sans Médecin, je ne fus appelé que le 15 du mois d'Octobre; je trouvai ces malades dans un état déplorable, sans connoissance, dans des insomnies & des rêveries continuelles, ayant la langue chargée & fort épaisse, les urines crues, enflammées, avec une aversion & une répugnance pour tous les alimens & les médicaments; d'où je conjecturai que cette maladie étoit causée par des crudités vermineuses, qui s'étoient déjà mêlées dans le sang, & qu'on ne pouvoit sauver ces deux malades que par l'effet d'un vomitif contre-vers. Je me déterminai donc à l'instant à faire prendre à l'aînée trois grains de tartre stibié, & à la cadette deux grains & demi. Ce remede leur fit jetter par le haut quantité de matieres jaunes & verdâtres à cinq ou six reprises; elles furent aussi purgées par le bas copieusement. Comme je l'ai déjà dit ci-devant, les matieres fébriles & vermineuses étoient déjà mêlées dans le sang; la fièvre persistoit avec autant de violence

qu'auparavant. Je jugeai à propos de leur faire prendre à chacune trois verres par jour du vin amer & fébrifuge suivant :

Prenez des racines de gentiane , de quintefeuille & de *caryophyllata* , de chacune une demi-once ; des feuilles & sommités de petite absynthe , de petite centaurée , de chamædrys , de chamæpitys , de piloselle , de chacune une demi - poignée , que vous ferez infuser à froid l'espace de douze heures dans un pot du vin , dont les malades prendront un petit verre le matin , un autre deux heures après dîner , & un troisième verre à l'heure du sommeil.

Cependant la fièvre persistoit toujours , & ces deux malades tomberent dans une léthargie qui les fit devenir muettes , sourdes & aveugles , notamment l'aînée , qui fut muette pendant trois semaines , sans qu'on pût avoir d'elle une seule parole. Je leur fis donner de temps en temps quelques lavemens contrevers ; & ayant fait appliquer à l'aînée un emplâtre vésicatoire sur la nuque du cou , elle commença , après un mois de maladie , à prononcer quelques paroles ; enfin , je lui fis prendre tous les matins cinq ou six gouttes d'élixir de propriété : elle fut parfaitement rétablie avec sa sœur dans l'espace de six semaines.



*Utilité de l'eau froide pour guérir les Fievres
malignes.*

Il est rapporté dans le *Journal Encyclopédique*, que l'application de l'eau froide au ventre, ainsi que les lotions des extrémités inférieures avec ce liquide, ont eu un succès prodigieux dans les fievres malignes, lorsque les malades étoient prêts à rendre le dernier soupir. Ces moribonds, couverts & réchauffés avec des cordiaux, sur-tout avec le vin, au moment que le *rigor* survient, guérissent ordinairement à la suite d'une sueur critique, que les forces de la nature font couler. *Nous ne garantissons pas ce remede.*

F I E V R E S P O U R P R É E S.

*OBSERVATIONS de M. Marquet sur
les Fievres pourprées.*

O B S E R V A T I O N I^{ere}.

*Fievres épidémiques & pourprées, extirpées aux Villages
de Millery & Autreville.*

Le 12 Juillet 1715, je reçus ordre de la Cour de me transporter aux Villages de Millery & Autreville son annexe, pour y traiter les maladies contagieuses dont les Habi-

tans étoient infectés; maladies d'autant plus dangereuses, que dans l'espace de huit jours l'on avoit enterré dix ou douze grands corps dans les susdits Villages. Elles se déclaroient d'abord par des lassitudes spontanées, des foiblesses, des cardialgies; ensuite survenoient les frissons, suivis de chaleurs, rougeurs de tout le corps, de grandes douleurs de tête & des délires. Le pouls des malades étoit dur, tendu, fort élevé; les urines assez semblables aux naturelles sans aucun dépôt: il paroissoit sur leur poitrine & sur leurs reins des pustules ou taches rouges, semblables à des morsures de puces; leurs langues étoient noires, seches, & souffroient beaucoup de la soif. Aux uns survenoient les hémorrhagies, aux autres des flux de ventre avec des déjections sanguinolentes. Enfin, cette maladie avoit tout le caractère d'une fièvre pourprée. Ainsi, pour extirper la contagion, je commençai par faire saigner ceux qui avoient le pouls plein, dur, plus tendu & plus élevé; je donnai à tous le tartre émétique, chacun suivant ses forces; & après l'effet du vomitif, je leur fis prendre la thériaque ou la confection d'hyacinthe. Le lendemain je tâchai de leur procurer les sueurs par le secours de la potion suivante:

Prenez eaux distillées de reine des prés, de bardane, de scabieuse, de chacune deux onces, confection d'hyacinthe, vieille thériaque, de chacune un demi-gros; sementine, deux scrupules; antimoine diaphorétique, poudre de vipères, de chacun un scrupule; syrop d'œil-

let, une once : mêlez , & faites une potion selon l'Art.

Je faisois de temps en temps réitérer cette potion ; & après qu'ils l'avoient prise , je les faisois couvrir en leur donnant quelques verres de vin vieux pour leur procurer les sueurs ; je fis prendre aux plus foibles vingt ou trente gouttes de *lilium* de Paracelse.

Sur le déclin de la maladie , je les fis purger avec le sené , la rhubarbe , la manne & les contre-vers : ensuite je leur prescrivis le vin vieux pour boisson ordinaire.

Par cette méthode je guéris tous les malades que la mortalité avoit épargnés avant ma mission ; ils étoient au nombre de trente-deux , qui furent guéris , à la réserve d'un seul , qui aima mieux mourir que de prendre les remèdes qui lui avoient été préparés : ce fait est attesté par les certificats des Gens de Justice dudit lieu.

O B S E R V A T I O N. II^e.

Après avoir traité , dit le Docteur Marquet , en parlant de lui-même , un grand nombre de fièvres pourprées , tant à Nancy qu'ailleurs , pendant tout le cours de l'année précédente , je fus enfin attaqué moi-même de la contagion le 3 Janvier 1736 , dans le temps le plus froid & la plus rude saison de l'année. Je sentis d'abord une douleur de tête insupportable , un dégoût & une aversion pour tous les alimens ; ensuite la fièvre survint sans intermission ; j'avois le pouls petit , dur &

fréquent; mes urines étoient d'un rouge brillant, sans aucun dépôt; j'avois la langue fort chargée, sur-tout le matin, ce qui me fit prendre le parti de la saignée du bras, afin qu'en diminuant la tension du pouls, la fièvre & la grande douleur de tête pussent se ralentir.

Le lendemain de la saignée, je pris cinq grains de tartre émétique & une once de manne délayés dans un bouillon: ce remède me fit évacuer par le haut une grande quantité de bile à sept ou huit reprises; & d'abord après, j'apperçus sur mes mains, sur mes bras & sur ma poitrine, des pustules pourprées: cependant, ni la fièvre, ni la douleur de tête ne diminuoient pas; au contraire, cette douleur devenoit de jour en jour plus insupportable.

Vers le septième jour de ma maladie il me survint une toux très-violente, jointe à une insomnie. Ainsi, me voyant menacé d'un délire imminent, je pris le parti de mettre ordre aux affaires de ma conscience, & d'ordonner l'opiat suivant:

Prenez sang de bouquetin, blanc de baleine, mâchoires de brochet, poudre *diatraganthi frigidi*, poudre contre-vers, coralline, électuaire diascordium, de chacun deux gros; antimoine diaphorétique, poudre de vipères, de guttete, de chacun un gros: faites avec le syrop de diacode un opiat, dont la dose fera d'un gros matin & soir.

Immédiatement après avoir écrit cette recette, je reçus les derniers Sacremens; je tombai

tombai dans le délire, comme je l'avois prédit, & je perdis absolument la connoissance sans dormir ni jour ni nuit.

Pendant trois semaines que durèrent mes rêveries, l'on eut soin de me faire prendre mon opiat, de me donner quelques lavemens laxatifs & purgatifs, de m'appliquer les vésicatoires derriere les oreilles; enfin, le souverain Médecin, créateur & conservateur de toutes choses, ne me destinant pas encore à mourir pour le moment, me renvoya la connoissance vers le 28 du mois de Janvier. Il faut noter que le temps de mes rêveries me paroissoit si court, qu'il me sembloit que j'avois été soutenu par quelqu'un.

Enfin, pour rétablir mon appétit, je pris une potion purgative avec la manne & la rhubarbe; & ensuite tous les matins douze ou quinze gouttes d'élixir de propriété dans un peu de vin amer. Peu après, les bons alimens, avec l'aide de Dieu, me rétablirent en parfaite santé.

F I E V R E S P U T R I D E S.

Traitement des Fievres putrides.

Un Médecin de Vienne en Autriche, qui a sauvé un grand nombre de personnes attaquées de fievres putrides, fort communes dans cette ville depuis quelque temps, vient de publier ses procédés en faveur de ceux qui sont privés des secours de l'Art. Ces procédés méritent d'autant plus d'être connus, qu'ils sont

fort simples & peuvent être très-utiles aux pauvres, & à tous ceux qui, demeurant à la campagne, vivent éloignés des secours que l'on trouve dans les Villes. Dès le commencement de la maladie, suivant le Médecin Allemand, il faut s'abstenir de toute espece de bouillon, & ne rester au lit pendant le jour que lorsqu'on y sera absolument forcé. On doit avoir soin alors de ne pas trop se couvrir & de se coucher sur la paille, les lits de plume étant contraires à cette maladie. On fait une décoction de deux onces de racine de guimauve, de deux poignées d'herbe de guimauve & d'une poignée de fleur de fureau qu'on fait cuire dans de l'eau comme un œuf frais, & qu'on tire ensuite au clair. On prend toutes les deux heures plein une tasse à café de cette décoction, en y mêlant un tiers de lait de vache. On la boit tiede; & tout le temps de la maladie, on ne prend aucune autre boisson ni aucune nourriture. Si la fièvre est sans malignité, on se sent soulagé dès le troisieme jour; mais si le venin a passé dans le sang, le mal augmente, le malade tombe dans le délire, & le pourpre s'y joint. Cependant, en continuant l'usage de la décoction, il y a du mieux le onzieme jour; tandis que les malades que l'on purge, qu'on saigne, & à qui l'on donne des médicamens échauffans, sont affaillis communément le treizieme jour d'une fièvre milliaire qui, presque toujours, a des suites funestes. *Le lait ne nous paroît pas cependant devoir convenir dans un pareil traitement.*

FIEVRES VERMINEUSES.

*OBSERVATION de M. Marquet sur les
Fievres vermineuses.*

Le 15 Décembre 1755, je fus appelé pour avoir soin du rétablissement de la santé de Madame Remy, âgée d'environ 25 ans, & accouchée depuis dix jours; à laquelle il étoit survenu tout-à-coup une fièvre aiguë très-violente, accompagnée de la suppression totale d'urine & des lochies, avec cardialgie, nausées, dégoût & aversion totale pour les aliments. Le grand froid & la rigueur de l'hiver avoient causé toutes les suppressions par l'épaississement des humeurs. C'est par cette raison, que, pour mettre le sang en mouvement, & pour évacuer les matieres vermineuses & le mauvais ferment de l'estomac, je jugeai à propos de prescrire à la malade un vomitif contre-vers avec quatre grains de stibié & un demi-gros de sementine en poudre, délayé dans du thé, & adouci par la manne: ce remède fit un très-bon effet par le vomissement; & trois ou quatre heures après, je lui fis prendre de demi-heure en demi-heure deux cuillerées de la potion hystérique & contre-vers suivante:

Prenez des eaux simples d'armoïse, de mélisse, de tanaïsie, de chacune deux onces; feuilles de marrube blanc, de dictamne de Crete en poudre, de chacune un gros; ra-

cines d'aristoloche ronde , aussi en poudre , deux scrupules ; sementine , un demi-gros ; syrop de marrube blanc , une once : faites une potion , dont la malade prendra deux ou trois cuillerées de temps en temps.

Cette potion fit un très-bon effet , en procurant l'évacuation de la matiere vermineuse & des lochies qui étoient supprimées ; mais il s'agissoit de procurer l'évacuation des urines , qui étoient aussi totalement supprimées : c'est pourquoi je fis donner à la malade un lavement avec la décoction des feuilles émollientes , faite dans du vin , & en même temps je lui fis prendre cinq onces d'eau de raves , une once de syrop des cinq racines apéritives , & trente grains de cloportes en poudre. Cette potion procura une très-copieuse évacuation d'urine : ensuite la fièvre étant beaucoup diminuée , je la fis purger avec manne , deux onces ; rhubarbe en poudre , un demi-gros ; syrop de fleurs de pêcher , une once ; sementine , deux scrupules , délayés dans quatre onces d'eau de chicorée. Dans l'espace de trois semaines , la malade fut rétablie en parfaite santé.

*OBSERVATION de M. Buc'hoz sur la
Fievre putride & vermineuse.*

La nommée *** , demeurant rue de la Source , Ville-vieille à Nancy , me fit appeler pour avoir soin du rétablissement de sa santé : elle étoit attaquée d'une fièvre putride continue ; le pouls de la malade étoit grand & fréquent , quelquefois même inégal ; ses

urines étoient crues , la langue étoit noirâtre , les déjections & les sueurs fétides. La malade étoit en outre dans un assoupissement continuel. Je commençai d'abord par lui ordonner un grain de kermès dans sa tisane ; ce kermès produisit l'effet que j'en attendois ; il la fit aller par haut & par bas , & la tira à l'instant de son assoupissement. Ensuite je lui ordonnai de deux jours l'un de l'eau de casse , & pendant les jours d'intervalle des lavemens émolliens & des potions anti-vermineuses & cordiales , ce que je fis réitérer pendant environ quinze jours. La malade rendit des vers en quantité , & des matieres putrides & puantes ; le ventre désenfla , la fièvre tomba insensiblement , & en l'espace de vingt-quatre ou vingt-cinq jours , elle récupéra une santé parfaite.

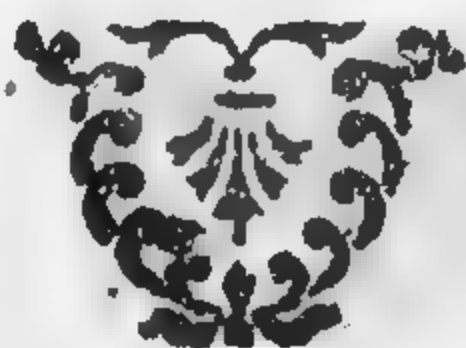
J'en ai ainsi traité plusieurs à Nancy de la même maladie , & je m'en suis très-bien trouvé. Parmi ces malades se trouvoient la nommée Duchesne , veuve d'un Imprimeur , demeurant rue des Artisans ; la nommée Galliardeau , Herboriste ; & plusieurs autres dont l'énumération seroit trop longue.



FLEURS BLANCHES.

*REMEDE expérimenté contre les Fleurs
blanches.*

PRENEZ œthiops minéral , une once ; racines de filipendule & de bistorte pulvérisée , de chacune deux gros ; extrait de melilot , de bugle , de millefeuille , de thalictron , de menthe & de mélisse , de chacun un gros ; du miel , une once : mêlez ; faites un électuaire avec une suffisante quantité de syrop d'églantier : la dose est d'un gros à prendre matin & soir , & par-dessus une infusion théiforme de pervenche : on fait en même temps des injections avec de l'eau dans laquelle on a fait macérer des feuilles & des fleurs de romarin pendant la nuit. Ce remède est un de ceux que prescrit M. Buc'hoz dans les fleurs blanches , mais qu'il varie néanmoins selon les circonstances & le tempérament du malade.

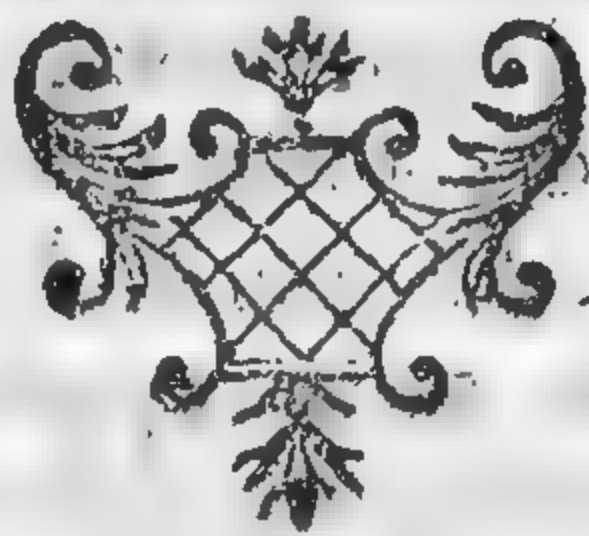


FLUX MENSTRUEL EXCESSIF.

OBSERVATION sur l'usage des eaux de Candé, pour arrêter un Flux menstruel excessif; par M. Gilles de la Tourette, Maître en Chirurgie à Loudun, Démonstrateur d'Accouchemens, ancien Membre de l'Ecole Pratique de Paris.

IL n'y a pas long-temps que ces eaux ont été découvertes dans notre canton, & analysées par le célèbre M. Linacrier, Médecin de Chinon. Je n'en parle ici que relativement à l'expérience que j'ai faite d'une de leurs propriétés, pour arrêter le flux immodéré des menstrues. Une Demoiselle, touchant de bien près à ses quarante ans, mais d'un tempérament vif & sanguin, éprouvoit depuis plusieurs mois un flux menstruel extraordinaire, qui alloit jusqu'à l'épuisement. Ce flux, qui duroit des huit & dix jours, revenoit toutes les trois semaines, & quelquefois au bout de la quinzaine. Après avoir épuisé tous les remèdes, elle m'appella; je la trouvai au lit, d'où elle ne pouvoit remuer, pâle, défaite & avec très-peu de pouls. La voyant dans un grand besoin d'un prompt secours, connoissant d'ailleurs dans les eaux de Candé

une vertu styptique , je les lui fis prendre , & voici comment : je lui en faisois prendre d'heure en heure un petit verre , mêlées en égale quantité avec d'autre eau. Je dis un petit verre par heure , parce qu'il est d'expérience que toutes les boissons prises en petite quantité , passent plus aisément. Je dis mêlées avec d'autre eau , parce que je connoissois ces eaux pour être trop styptiques ; qu'en les prenant pures & sans mélange , elles ne passent point , & causent de très-vives douleurs d'estomac. Elle les prit trois jours , en observant un austere régime , qui consistoit à ne prendre pour tout aliment qu'une soupe légère. Le premier jour , la perte fut moins abondante ; le second , elle étoit aux trois quarts passée ; le troisieme , elle le fut totalement. Ces eaux salutaires se trouvent à une demi-lieue de Loudun , au nord-ouest , au milieu d'un pré entouré d'arbres , proche un petit Village qu'on nomme Candé.



FOLIE SIMULTANÉE.

*OBSERVATION singulière sur la Folie
simultanée de deux personnes.*

EN 1733 , il arriva un cas extraordinaire dans la Ville d'Arnheim. Un homme de distinction & son épouse , s'étant couchés la nuit du 31 Décembre au premier Janvier 1734 , l'un & l'autre en parfaite santé , s'éveillèrent après minuit comme éperdus & dans la plus grande anxiété , s'accusant tous deux d'avoir commis je ne fais quoi d'énorme , dont ni l'un ni l'autre ne pouvoit néanmoins donner aucune idée , & s'imaginant qu'une escouade du Guet étoit sur le point de les prendre pour les conduire en prison , après quoi on leur trancheroit la tête. Les gens de la maison se leverent aussi-tôt. On alla d'abord chercher un Médecin , qui eut inutilement recours à la saignée , & à quelques remèdes qu'il croyoit convenables. On les mit dans des appartemens séparés ; le mari fut confié à la garde des personnes qui lui faisoient le moins d'ombrage. Son épouse demeura sous la conduite de sa mere , dame Angloise , qui avoit passé la mer depuis peu pour venir les voir. Le 7 de Janvier on appella un autre Médecin , qui trouva la malade se promenant en long & en large d'un air égaré , gémissant , pleurant , en un mot dans la plus grande agitation. Comme

c'étoit la première fois qu'elle voyoit ce Médecin, elle le prit pour un messager de la Justice, qui venoit l'avertir qu'on la meneroit en prison. Le Médecin lui dit tout ce qu'il put pour la rassurer : il faut remarquer ici, avant que d'aller plus loin, qu'une des principales raisons qui avoient fait appeller ce dernier Médecin, c'est que l'été précédent il avoit guéri un Maniaque enchaîné, avec de l'eau de Zelter. On souhaitoit qu'il essayât le même remède. Il ne vit rien dans l'état de la malade qui pût en interdire l'usage ; point de fièvre chaude, point d'inflammation intérieure, nul indice d'abcès dans quelques viscères. Depuis la première attaque la malade avoit peu mangé, peu bu, encore moins dormi ; & ce Médecin avoit souvent remarqué que l'eau de Zelter, dès qu'on commence à en prendre, rend l'appétit & le sommeil. Il parvint à en faire boire quelques verres à la malade ; on la fit mettre ensuite au lit. On avoit ajouté au premier verre une dose de sel d'Angleterre qui la fit aller deux fois à la selle ; elle s'endormit aussi profondément que si elle avoit pris de l'opium, & son sommeil dura toute la nuit & toute la matinée suivante jusqu'à l'après-midi. Le Médecin qui étoit assis auprès de son lit, lorsqu'elle se réveilla, eut la satisfaction de voir que ce fut d'un air ouvert & avec le visage le plus tranquille : elle fut seulement étonnée, en appercevant auprès de son lit, un homme qu'elle ne connoissoit pas ; & elle demanda avec empressement au Médecin qui il étoit. Quand il eut satisfait à cette question, elle lui dit qu'elle

ne se souvenoit de rien de ce qui s'étoit passé ;
 qu'elle se rappelloit seulement d'avoir eu la tête
 troublée & remplie de toutes sortes de folies.
 Elle demanda ensuite des nouvelles de son
 époux, s'il se trouvoit un peu mieux, & s'il
 s'étoit servi du même Médecin. Comme elle
 vouloit l'aller voir, celui-ci l'en détourna, sous
 prétexte qu'il falloit attendre que l'eau eût pro-
 duit sur elle tout l'effet qu'on pouvoit s'en pro-
 mettre, avant que d'en proposer l'usage à son
 époux. Après ce premier prodige opéré par
 l'eau de Zelter, ce Médecin fit faire à la dame
 une cure réglée de douze jours, & il l'auroit
 même prolongée au-delà de ce terme, si l'on
 avoit pu procurer davantage de cette eau. Il
 prescrivit en même temps un régime convena-
 ble, & y joignit quelques remèdes propres à
 fortifier l'estomac. La guérison fut aussi par-
 faite qu'on pouvoit le desirer. La dame étoit
 vivement touchée de l'état de son époux, qui
 ne faisoit qu'empirer, au point que depuis quel-
 ques semaines on avoit inutilement tâché de lui
 persuader qu'il souffrît la présence du Médecin :
 à la fin on saisit un moment favorable ; le Mé-
 decin le trouva beaucoup plus triste que n'avoit
 été la dame ; il avoit un air menaçant, qui obli-
 geoit à se tenir sur ses gardes. On venoit de
 recevoir quelques cruches d'eau de Zelter ; mais
 le malade ne vouloit pas entendre parler d'en
 boire : en attendant, on employoit des saignées
 réitérées, & des remèdes destinés à purifier &
 délayer le sang. Le Médecin, à force de voir &
 flatter le malade, gagna quelque ascendant sur
 son esprit. Le printemps étant arrivé, dès qu'il

y avoit quelques heures de beau temps, ils se promenoient ensemble dans les allées d'un grand & beau jardin, faisant divers exercices du corps, que le Médecin avoit soin de suggérer, & après lesquels le malade se trouvoit un peu soulagé. Mai & Juin étant passés, le Médecin conseilla aux époux d'aller à une Terre qu'ils avoient à quelques lieues d'Arnheim, afin que quand ils y feroient, le malade prît dans les formes les eaux de Spa, ce qui opéra sa guérison. Il est bien rare, & peut-être inoui, qu'un mari & une femme, dans une même nuit, aient été attaqués ensemble & subitement du même genre de mélancolie, sans qu'on sache aucune cause qui ait pu les jeter dans cet état violent. Voici seulement ce qu'on pourroit conjecturer. La dame étoit une personne pieuse, occupée de la lecture d'Ouvrages de dévotion, & penchant vers la Secte que les Réformés de Hollande nomment *de finen*, *les fins*, c'est à-dire, *Piétistes*. Son mari, au contraire, étoit un homme gai, aimant le plaisir, sans néanmoins avoir jamais donné dans l'excès. La dame le prêchoit souvent, ce qui produisoit quelquefois entr'eux, sinon des altercations, au moins des conversations sérieuses & sombres. Peut-être avoit-elle redoublé les effets de son zèle pendant les Fêtes de Noël, qui précéderent cet accident. Ce zèle & l'impatience du mari excédé, produisirent en même temps les mêmes désordres dans leur cerveau. Mais si cela fraie les voies d'une explication, il reste toujours de très-grandes singularités dans cette folie simultanée.

G A L E.

Remede assuré contre la Gale.

PRENEZ de l'aune noir (*alnus nigra frangula*); ôtez-en la première peau, qui est noirâtre & semée de petites taches blanches; enlevez ensuite le restant de l'écorce, & mettez-en deux poignées dans une bouteille de vin blanc; ajoutez-y du beurre frais, de la grosseur de trois œufs de poule; faites bouillir le tout pendant un demi-quart-d'heure, en le remuant de temps en temps; frottez pendant huit jours, soir & matin, le malade aux articulations des bras & des jambes, avec la pelure ainsi cuite, en l'humectant toujours de la sauce, que vous ferez réchauffer pour chaque friction. Ce remede est si doux, qu'il n'y a aucune suite à craindre: cependant, pour en assurer mieux l'effet, il est bon de préparer le malade par une petite médecine, & de lui en faire prendre encore une quelques jours après les frictions. Sans cette précaution, la gale reparoit quelquefois au bout d'un mois ou de trois semaines; mais le remede réitéré, la fait passer pour toujours.

Remede contre la Gale.

Les Affiches d'Angers annoncent la découverte d'une propriété intéressante de la feuille de la vigne. Si elle est attestée, comme on le dit, elle mérite d'être répandue. Un enfant qui

avoit, dès sa naissance, la tête couverte de gale, qu'on regardoit comme une teigne par les progrès qu'elle faisoit, & par le peu de succès des remèdes qu'on employoit pour l'en délivrer, fut guéri par l'application du pampre naissant; c'est-à-dire, des feuilles de treille, parce qu'elles poussent les premières. On assure que ce remède est infailible.

Guérison singulière opérée par l'inoculation de la Gale.

Un homme de vingt-huit ans, & d'un tempérament assez mélancolique, affligé de l'indigence de son père & de la conduite irrégulière de ses sœurs, s'abandonna à une tristesse profonde. L'âme incessamment troublée par des réflexions chagrinantes, il négligea totalement son travail; un silence opiniâtre, un air farouche, faisant juger à ses amis que sa tête étoit dérangée, ils eurent recours à des Charlatans. Loin de guérir cet homme par leurs remèdes, son mal empira, sa peau devint jaunâtre, & tout son corps d'une maigreur extrême. On le conduisit à l'Hôpital Royal de Berlin; il y tomba dans une espèce d'engourdissement & d'insensibilité: les menaces, les coups de fouet, les piqûres d'aiguille ne l'en faisoient sortir que très-difficilement; il ne mangeoit que lorsqu'on le pressoit vivement, & quatre ou cinq jours d'abstinence ne l'engageoient point à demander aucun aliment: toujours immobile & les yeux baissés, il ne répondoit à aucune question; son pouls étoit lent & foible. Depuis deux années qu'il étoit dans cet état, M. Mutzell avoit essayé

vainement tous les secours de son art; les saignées, les sels volatils, le camphre, les huiles distillées, les vésicatoires, tous les remèdes enfin les plus irritans, ne faisoient point d'effet sur le malade; vingt-cinq grains de tartre émétique n'excitoient en lui qu'un seul vomissement. Plongé dans l'eau froide, quand on l'y enfonçoit & qu'on l'y retenoit jusqu'à la suffocation, il s'agitoit un peu; des gouttes d'eau glacée, qu'on laissoit tomber perpendiculairement sur la tête qu'on avoit rasée, lui faisoient jetter quelques plaintes: mais dès qu'on cessoit de le tourmenter, il retomboit dans une sorte d'assoupissement léthargique. M. Mutzell conclut alors avec Hippocrate, qu'aux grands maux il faut de grands remèdes. Il imagina donc d'inoculer la gale au malade de la façon suivante: il lui fit faire aux bras & aux jambes des incisions profondes, & les remplissant de la matière exprimée des pustules scabieuses, il les ferra fortement avec des bandes. Le second jour après cette opération, le pouls du malade commença à être agité; le troisième jour survint la fièvre; au quatrième, le pouls battoit avec une vitesse prodigieuse; son mouvement, durant six jours, ne se ralentit point; il étoit accompagné, de la part du malade, d'inquiétudes, d'anxiété, de soupirs fréquens, d'une respiration gênée. Le septième jour, la chaleur de la fièvre diminua, les sueurs succéderent, & l'on vit paroître ensuite des pustules rouges sur la peau. Le neuvième, la parole & la raison revinrent au malade; il assura qu'il n'avoit rien vu, rien entendu tout le temps qu'il avoit été enfermé

dans l'Hôpital, dont il est sorti parfaitement rétabli.

M. Toggenberger a fait imprimer une dissertation sur la maladie de cet homme. Voici le précis des raisons physiques qu'il en donne. La tristesse & les chagrins relâchent & affoiblissent les nerfs & tous les solides; ils font, par conséquent, une impression moins forte sur les fluides qu'ils contiennent. Le mouvement des fluides retardé, empêche les esprits animaux de se porter par-tout avec assez de rapidité; delà cet engourdissement, cette insensibilité, ce mouvement tardif du pouls, le peu d'appétit, la pâleur & la maigreur qu'on remarquoit en cet homme. Il s'agissoit donc, pour le guérir, de raffermir les solides, de rendre la vigueur aux nerfs, de ressusciter le mouvement des esprits animaux. Les remedes employés d'abord n'avoient pu pénétrer jusqu'au siege du mal; il en falloit un qui fût plus actif & assez subtil pour s'insinuer dans les petits vaisseaux. La matiere scabieuse opéra: introduite par l'inoculation, les parties se développèrent & gagnèrent le cœur; le cœur irrité & comprimé fortement, accéléra la circulation du sang & excita la fièvre: le sang ému par la violence de la fièvre, déboucha les parties obstruées; & circulant rapidement, débarrassa les fibres nerveuses de la matiere qui les affaissoit. Par la réaction des vaisseaux sur le sang & par le choc des globules, l'humeur visqueuse, engendrée par la mélancolie, fut dissoute; les sueurs faciliterent le mouvement de fluides, l'appétit revint, & la machine fut rétablie.

Remede

Remede éprouvé contre la Gale ; extrait d'un Mémoire sur la maniere de guérir promptement & sûrement la Gale contractée par communication , comme il arrive dans les Casernes , les Ateliers , les Hôpitaux & les Prisons.

Ce remede, qui paroît l'emporter sur ceux qui sont connus, par la promptitude de son action & par le peu d'appareil qu'il exige, consiste dans une préparation particulière de la racine de dentelaire: *Plumbago foliis amplexicaulibus, lanceolatis, scabris; Linn.* Nom trivial du même, *Plumbago Europæa. Lepidium dentillaria dictum, Bauh. Pin. 97; Tripolium Dioscoridis; Col. Ecphr. i. p. 160, t. 161; Plumbago quorundam, Tournef. 140.* Cette plante, qui est vivace, croît dans l'Europe Méridionale, & plus particulièrement aux environs de Montpellier. Ses feuilles & sa racine sont d'une saveur très-âcre; cette dernière a une odeur aromatique. Il faut prendre deux ou trois poignées de sa racine, la piler dans un mortier de marbre, jeter dessus une livre d'huile bouillante qu'on agite pendant trois ou quatre minutes avec la racine. On passe le tout à travers un linge, & on exprime fortement. Il faut former un nouet avec la racine restée sur le linge. Pour faire usage du remede, il faut que l'huile soit bien chaude; alors on y trempera le nouet avec lequel on agite le dépôt qui s'est formé au fond de l'huile, & on

s'en sert pour frotter un peu fortement toute la superficie du corps , en réitérant les frictions de douze heures en douze heures , & les continuer tant qu'il y a des restes de gale : on peut se dispenser de l'usage des remedes & des préparations intérieures.

G A N G R E N E.

Préparation de la bruyere blanche pour la Gangrene, toutes sortes de tumeurs, abcès, blessures, morsures, &c.

PRENEZ la moitié d'une coquille d'œuf de bruyere blanche (non gris de lin) , tige & fleurs , une poignée de morelle , autant d'absynthe , pareille quantité de rhue , le tout le plus frais qu'il est possible & haché ; mettez toutes ces plantes ensemble dans une casserole avec une pinte de vin blanc ; faites les bouillir doucement sur un fourneau jusqu'à réduction de moitié ; ôtez-les ensuite du feu , & couvrez le vaisseau d'une serviette en quatre , jusqu'à ce que la fumée soit abattue. Passez le tout par un linge propre avec une forte expression , & mettez la liqueur dans une bouteille bien bouchée. La personne malade en prendra d'abord un verre tiede & à jeun , & se tiendra chaudement au lit pour exciter la transpiration. On lui donnera un bouillon une heure

& demie après , & le bouillon pris , elle restera encore au lit deux ou trois heures. Elle changera de linge en cas de transpiration ; ou , si le mal le lui permet , elle pourra sortir le même jour , & vaquer à ses affaires. Le lendemain elle en prendra un second verre , & le quatrième jour un troisième , chaque fois avec les mêmes précautions. Si au bout de huit ou dix jours elle n'est pas guérie , on recommencera la même chose. Lorsqu'on use de ce remède , il faut n'en faire aucun autre , ni rien appliquer sur le mal qu'un linge de chanvre. On ne doit même prendre médecine que trois semaines après.

OBSERVATION sur une Gangrene survenue au scrotum , à la suite d'une piquure de glayeul , par M. Cochois , Maître en Chirurgie à Villeneuve-l'Archevêque.

Je fus appelé le 26 Septembre 1776 à Pailly , près de Villeneuve-l'Archevêque , Diocèse de Sens , pour un Manouvrier , qui avoit une fièvre considérable , le scrotum & le prépuce très-gonflés & enflammés. C'étoit la suite d'une piquure de la feuille de glayeul (*Gla-diolus communis* , Linn.) qu'il s'étoit faite en fauchant , environ quarante-huit heures avant ma visite. Je le saignai deux fois du bras en douze heures , & j'appliquai sur les parties un cataplasme de mie de pain & de lait , qui fut employé pendant deux jours , & renouvelé trois fois par jour. La fièvre cessa presqu'en-

tièrement à la fin du second jour, & l'inflammation du scrotum & du prépuce se termina par la mortification. Du moment que je m'en apperçus, je fis des scarifications dans l'endroit gangréné, & j'appliquai des compresses trempées dans l'eau-de-vie camphrée. Je les lavois trois fois le jour; & à chaque pansement, j'étois obligé de scarifier de nouveau. La gangrene ne cessa que lorsque le scrotum & le prépuce furent tombés. Il ne restoit plus pour couvrir les testicules que le dartos, qui ne me parut pas avoir participé à l'inflammation, mais qui étoit d'une sensibilité extrême; elle étoit si grande, que le malade souffroit avec peine l'application du linge le plus doux. La fièvre cessa entièrement le septième jour, & le malade sentit un peu d'appétit; le pouls se ramollit, & redevint dans l'état naturel, ce qui me fit prendre le parti de panser la plaie seulement avec une ciroène, composée de cire-vierge, de diapalmé & de vin rouge; j'en couvrois le scrotum & le gland, & je levois trois fois par jour l'appareil, à cause de l'abondante suppuration. Je continuai ainsi pendant dix jours, après quoi pendant huit jours deux fois seulement, & ensuite une fois. A la fin de la sixième semaine, la régénération des chairs fut faite; je purgeai deux fois le malade à la fin. Cet homme a eu depuis deux enfans, & jouit d'une parfaite santé.



*OBSERVATION de M. Marquet sur la
Gangrene.**Jambe gangrénée.*

Le 20 Février 1733, la veuve Bazin, demeurant chez les Tiercelines, âgée de 84 ans, fut attaquée tout-à-coup de gangrene, provenant de cause interne, qui occupoit la jambe gauche, depuis la partie supérieure du tibia jusqu'au bout du pied: cette vieille souffroit des douleurs très aiguës, avec une fièvre continue; son pouls étoit petit, concentré & intermittent; les syncopes & les cardialgies étoient fréquentes; tout l'abdomen étoit tendu, & les parties inférieures œdémateuses. Dans cet état désespéré, après lui avoir fait administrer les Sacremens, je lui proposai des scarifications sur la partie gangrénée, qu'elle rejetta avec aigreur, soutenant que sa jambe n'étoit pas gangrénée. Sur ce refus, je lui fis faire trois ou quatre fois le jour des embrocations avec l'eau-de-vie camphrée, & j'appliquai ensuite sur la tumeur la poudre de scordium. L'enflûre du bas-ventre & les tranchées augmentèrent considérablement, que je pris le parti de la purger avec trois verres de tisane royale.

Prenez follicules de séné, une demi-once; rhubarbe, un gros; semences d'anis, de coriandre, des roses pâles, de chacune une pincée; canelle, un scrupule; la moitié d'un citron coupé par tranches; réglisse, une demi-once: faites infuser pendant la nuit sous des cendres

chaudes dans trois roquilles d'eau vulnéraire simple. Le lendemain l'on délaiera dans la colature bouillante deux onces de manne, pour une tisane dont la malade prendra un verre à six heures du matin, un verre à huit, & un troisième à dix heures; & entre chaque verre un bouillon fait avec le veau.

La malade fut bien purgée, & son ventre dégonfla par ce remède: mais la gangrene faisoit à chaque instant des progrès considérables; la partie gangrénée devint totalement noire, desséchée, sphacelée, d'une odeur cadavéreuse & insupportable.

La malade tomboit à chaque instant dans des foiblesses & des syncopes si considérables, qu'on la croyoit morte; & pour cette raison je lui fis donner de quart - d'heure à autre deux ou trois cuillerées de la potion suivante:

Prenez eaux de chicorée, de fleurs d'orange, de chacune trois onces; eau thériacale, une once; confection d'hyacinthe, un gros; poudre de vipère, un demi-gros; teinture de castor, deux gros; liliūm de Paracelse, un scrupule; syrop d'œillet, une once: mêlez, & faites une potion qui sera prise par cuillerées.

Cette potion, plusieurs fois réitérée, fit un très-bon effet; les lavemens laxatifs & carminatifs, auxquels l'on ajouta l'esprit de vin camphré, contribuerent à rétablir les forces de la malade: mais la partie sphacelée contracta une puanteur si insupportable, que l'on ne pouvoit rester dans sa chambre, & qu'il n'y avoit plus de ressource que dans l'amputation. Mais

la vieille malade , toujours obstinée , soutint opiniâtrément que sa jambe n'étoit pas gangrénée , & qu'il étoit inutile de faire l'amputation. Je continuai donc de la visiter en cet état , de la purger souvent , de lui faire prendre des cordiaux & des lavemens , & d'appliquer sur sa jambe , & sur son pied , l'eau-de-vie camphrée & la poudre de scordium , jusqu'à ce que toutes les chairs se fussent détachées des os ; elles tomberent même en pourriture , & le sphacele s'étant fixé à la jarretiere , il ne resta plus à cette vieille que les os du pied & de la jambe à découvert , tels qu'on les voit dans les squelettes.

MM. les Magistrats de la Ville de Nancy y députerent des Médecins & des Chirurgiens qui raisonnerent différemment sur un événement aussi rare que surprenant. (Cependant un pareil est encore arrivé en 1768 à la nommée Antoine, de Nancy).

On proposa à cette vieille de scier les os de la jambe qui l'incommodoient : mais elle n'en voulut rien faire , soutenant toujours qu'elle n'avoit pas eu la gangrene ; enfin , trois ou quatre mois s'étant écoulés , les deux os , savoir le tibia & le péronée , se détacherent à l'endroit de la jarretiere , par l'humeur âcre qui sortoit continuellement du moignon.

Cette femme fut guérie , & vécut encore sept ou huit mois après. Ce qu'il y a de plus étonnant , c'est que toutes les parties charnues se soient détachées par l'hémorrhagie , & qu'elle dit ressentir de temps en temps de grandes douleurs au talon qu'elle n'a pas.

G E R Ç U R E S.

EXTRAIT d'un Mémoire sur le danger de l'application des poudres , farines , sciures de bois , &c. , sur les Rougeurs , Gerçures , &c. des enfans ; lu à la Faculté de Médecine de Paris , le 15 Septembre 1778 , par M. de Villiers , &c.

LES Nourrices regardent les gerçures, rougeurs & autres maux qui se forment souvent aux cuisses , aux fesses , aux jarrets des enfans au maillot , comme un effet de la mal-propreté & de l'âcreté de leurs excréments. M. de Villiers pense que cette mal-propreté n'en est presque jamais la cause principale ; que l'irritation causée par les excréments ne sert tout au plus qu'à favoriser l'issue nécessaire de quelque humeur mal-faisante , qui , sans cela , se feroit fait jour ailleurs (quoique peut-être plus tard & plus difficilement) , comme on peut s'en convaincre par l'inspection des parties qui ne sont point exposées à cette mal-propreté. Faute de cette distinction , on a cru devoir chercher à remédier à ces gerçures & rougeurs , en employant des poudres astringentes & dessicatives , qui produisent bien l'effet qu'on desire , mais qui exposent les enfans à tous les dangers de la répercussion ou de la rétention des humeurs âcres qui sortoient par cette voie. De-là , plu-

Heurs maladies graves , qui ont été la suite de l'application de ces fortes de poudres. M. de Villiers a rapporté à ce sujet plusieurs observations intéressantes , accompagnées de réflexions judicieuses , qui tendent à prouver combien il est malheureux que l'enfance soit livrée à des Nourrices ordinairement sans lumières , incapables de raisonner , & qui ne se conduisent presque toutes que par une routine aveugle.

Parmi ces observations , il y en a deux remarquables , l'une que l'Auteur a faite à Francfort en 1760 , sur un enfant qui éprouvoit des accès d'épilepsie ou mal caduc trente fois par jour ; & l'autre en dernier lieu à Paris , sur un autre enfant qui étoit dans le même cas. Il en résulte que l'épilepsie chez eux n'a évidemment souvent d'autre cause déterminante que l'usage de ces fortes de poudres dessicatives , qu'on applique imprudemment , soit aux cuisses des enfans , soit derrière les oreilles , soit aux autres parties qui jettent des humeurs.

Il suit encore de ces observations pratiques , que dans ce cas la poudre de guttete , celle de Carignan , auxquelles on est souvent obligé de joindre les purgatifs ou l'ipécacuanha pour aider leur effet , sont des remèdes insuffisans ; mais que les vésicatoires appliqués , suivant les cas , soit au bras , soit derrière les oreilles , soit à la nuque du col , &c. , & joints aux premiers secours , sont les moyens les plus efficaces qu'on puisse employer contre l'épilepsie ou autres maux dépendans d'une pareille cause.

GERÇURES DES LEVRES.

*Remede contre les Gerçures des levres & des
mains.*

L'huile de froment a été employée avec succès contre les gerçures des levres & des mains, ainsi que contre les dartres & la rudesse de la peau. Ce remede très-simple est, pour cette raison-là même, d'une grande ressource à ceux qui, vivant à la campagne, sont exposés aux injures de l'air, & éloignés des secours. Il leur suffira, pour obtenir cette huile, de ferrer fortement le froment entre deux plaques de fer bien chaudes.

GERÇURES DU SEIN.

Remede contre les Gerçures du sein des Nourrices, par M. Baudouin, Médecin de la Rochelle.

On prend de la racine fraîche de grande consoude; on la creuse en forme de dez à coudre, & on en couvre le mamelon: on pile ensuite un morceau de la même racine, & on en fait une espece de cataplasme qu'on applique sur les crevasses; on renouvelle souvent ce cataplasme.

GLAIRES DES REINS.

Remede contre les Glaires des reins & autres maladies.

PRENEZ demi-once de graine de *navette* ; pilez-la dans un mortier, en y ajoutant environ trois chopines d'eau commune ; passez cette liqueur par une étamine ou un linge, en l'exprimant ; remettez ensuite le marc dans le mortier, d'où vous le retirerez en y mettant encore de l'eau, & passez comme la première fois. On prend pendant huit à quinze jours un gobelet de cette boisson, en commençant le matin à jeun, & continuant d'heure en heure ; elle peut se prendre même entre les repas, à distances égales, & l'on diminue la dose de la graine suivant les personnes. On prétend que cette boisson précipite & fait évacuer les glaires des reins & des intestins, qu'elle pousse par les urines ; qu'elle nettoie les canaux urinaires ; qu'enfin elle purifie la lymphe, chasse les vents, fortifie les nerfs & guérit les dartres.



GLANDES DU SEIN.

Baume bien éprouvé pour la guérison des Glandes du sein, des brûlures anciennes ou récentes qui peuvent dégénérer en ulcères, des entorses, luxations, meurtrissures, plaies, blessures, ulcères même invétérés, tumeurs, érysipèles, gergures, engelures, pustules, panaris, douleurs de rhumatismes & autres, en quelque partie du corps qu'elles soient.

POUR quatre livres de ce baume, prenez deux onces de la meilleure huile d'olive; angélique de Bohême, racines de scorfonere ou falsifi d'Espagne, fleurs de millepertuis, & baies de lierre, de chacune réduite en poudre, deux onces; 2^o thériaque, extrait de genievre, safran en poudre, de chacun deux gros; aloès sucotin en poudre, un gros; oliban, benjoin, storax en poudre, de chacun un gros & demi; 3^o térébenthine de Venise, dix onces. On met d'abord infuser dans l'huile les poudres des plantes pendant douze à quatorze heures, sur un feu passablement vif, dans un vaisseau de cuivre, observant qu'il ne soit qu'environ à moitié plein, parce que les drogues qu'on y mêlera font gonfler très-vîte & monter la liqueur qui se répandroit. Il faut avoir grand soin de remuer sans cesse cette composition avec une palette de bois, depuis l'instant qu'on

la met sur le feu , & tant qu'elle restera dans le chauderon ; sans quoi les poudres se précipitant , brûleront aussi-tôt , & tout seroit perdu. Au bout de douze à quatorze heures, on retirera la composition du feu , en la remuant pendant un bon quart-d'heure, & on la versera dans un vaisseau de terre neuf vernissé. Le lendemain on remet le tout sur le feu dans le même chauderon non lavé ni rincé, en remuant encore l'espace de trois ou quatre heures ; on l'en retire après cela , pour y ajouter les drogues du n° 2 , qu'on laisse encore infuser sur le feu , en remuant toujours pendant sept ou huit heures ; ensuite on passe la composition à travers une bonne serviette bien forte , pour en séparer le marc. On lui laisse passer la nuit dans le vaisseau de terre ; & le lendemain , en la remettant sur le feu dans le même chauderon , on ajoute la térébenthine qu'on laisse cuire avec l'attention comme dessus de remuer toujours, jusqu'à ce que la fumée qui s'élève n'ait plus l'odeur de la térébenthine. Alors le baume est fait ; on l'ôte du feu , & on le verse dans la terrine pour le laisser reposer pendant deux ou trois jours. On le passe ensuite à la chausse , ou au-travers d'une serviette , & on le garde dans des bouteilles bien bouchées. Il est inaltérable & peut se conserver des siècles ; il y a même apparence qu'il acquiert de la force en vieillissant. Ce remède vient originairement de M. le Chevalier de la Borde , qui le gardoit sous un grand secret , & subsistoit de son débit. Il en faisoit prendre intérieurement , & il assuroit

s'être preservé par son usage de la peste qui avoit affligé la Ville de Marseille où il s'étoit trouvé. La dose pour l'usage intérieur est depuis une cuiller à café jusqu'à une grande cuiller à bouche : alors il lâche un peu le ventre sans tranchées ; on le prend le matin à jeun dans une demi-cuillerée d'eau , de thé , de vin ou de bouillon , sur laquelle on le fait nager. On boit par-dessus un léger bouillon , ou un verre d'eau , & une heure après on peut déjeûner.

Remede pour guérir les Glandes du sein.

On fait d'abord précéder deux saignées du bras , de deux palettes chacune ; ensuite on fait prendre à la malade , pendant vingt jours , le matin , un bouillon fait avec une demi-livre de rouelle de veau , & une once de racine de patience sauvage , coupée par petits morceaux : le veau & la racine étant presque cuits , on jette dans le pot une poignée de chicorée sauvage , laitue , bourrache , buglosse & scolopendre : on passe le tout , & on y fait fondre un gros de sel admirable de Glauber ; on purge tous les six jours , en faisant fondre dans le même bouillon deux onces & demie de manne & une gros de sel végétal. Après l'usage des bouillons , on prend tous les matins , à la dose d'un gros , d'un opiat fait avec une demi-once d'extrait d'absynthe , pareille quantité d'extrait d'*enula-campana* , autant de safran de Mars , corail préparé , yeux d'écrevisse & diaphorétique minéral , de chacun

un gros ; sel de tamarisc un gros ; rhu-
barbe en poudre & poudre cornachine , de
chacune un gros & demi ; cæthiops miné-
ral , une demi-once : on mêle bien le tout
ensemble , & on enveloppe avec du syrop de
pommes ; on fait un opiat qu'on prend
à la dose susdite , & pardeffus deux tasses
de thé.

On applique sur le sein un morceau de
flanelle trempée dans une décoction émol-
liente pendant un mois ; après quoi on trempe
le morceau dans de l'eau , où l'on aura fait
fondre , par parties égales , du sel ordinaire
& du sel ammoniac. On observe un bon ré-
gime , & on tient le ventre libre par les lave-
mens. On assure que ce remede guérit radi-
quement le cancer.



G O U T T E.

Remede contre la Goutte.

ON vient de nous communiquer , pour insérer dans cet Ouvrage , un remede dont on assure avoir expérimenté plusieurs fois le succès contre la goutte ; c'est ce qui nous engage à le faire connoître , sans cependant en garantir l'efficacité. Ce remede consiste à faire mettre huit cents limaces dans un panier bien clos ; à les y laisser pendant huit jours ; à ramasser la liqueur muqueuse qui en découle durant ce laps de temps , & à s'en servir pour des bains , comme il sera dit ci-après : on conservera cette eau dans des bouteilles ; on ajoutera à chaque pinte , une demi-livre de sel & six gouffes d'ail : les huit jours passés , on tirera du panier les limaces ; on les mettra dans une serviette neuve avec huit livres de sel & autant de gouffes d'ail après les avoir hachées : par ce moyen , on se procurera une quantité suffisante d'une humeur muqueuse , pour l'employer au besoin. Il faut quelquefois quinze jours , ou même un mois , pour exprimer de cette serviette toute la liqueur nécessaire ; il faut même avoir la précaution de la serrer chaque jour un peu plus. Voici actuellement la méthode qu'on doit employer pour en faire usage : On prépare le malade pendant trois jours par des bains faits avec la premiere liqueur tirée des

des limaces, lorsqu'elles étoient dans le panier ; ou, à défaut de cette eau, on fait bouillir du lierre terrestre & des herbes aromatiques dans de l'eau & du vin blanc par quantité égale, & on s'en sert pour le même usage ; on y ajoute une quantité suffisante d'huile. De pareils bains sont aussi bons que ceux de la première eau de limace. Le malade prendra de l'exercice autant qu'il pourra pendant les trois jours qu'il fera usage de ces bains ; il pourra manger comme à l'ordinaire, excepté seulement qu'il aura grand soin de ne point boire de vin blanc ni de liqueurs fortes. Le quatrième jour, on fera saigner le malade ; le sixième, on lui prescrira un minoratif : & le lendemain de la médecine, tandis que le malade aura la partie affligée dans le bain, on fera un grand feu ; on mêlera ensemble un poinçon de la seconde liqueur des limaces avec un demi-poinçon de jus d'ail ; on incorporera l'un avec l'autre, & on fera chauffer le tout dans un plat vernissé ou d'argent : on aura soin d'avoir plusieurs linges chauds pour essuyer la partie en sortant du bain. Lorsqu'elle est bien essuyée, on la fait bien chauffer ; on trempe ses mains dans le mélange ci-dessus, & on en frotte la partie affectée pendant un demi-quart d'heure, après quoi l'on trempe des linges doux dans cette huile, que l'on applique ensuite sur le mal : on enveloppe le tout de linges chauds : on réitère ce traitement trois fois de suite, pendant lequel temps le malade se dispensera de déjeuner & de souper ; après le traitement il se couchera, & on lui donnera, deux heures après, un bouillon

fait avec du veau & la moitié d'une volaille ; dans lequel on aura fait cuire , sur la fin de l'ébullition , de la chicorée sauvage , du cresson de fontaine & du cerfeuil. Le matin , on donnera au malade , pour boisson , deux tasses de décoction de petite sauge avec du miel ; il fera autant d'exercice qu'il pourra pendant tout ce temps , & dans le cas qu'il se trouve guéri au bout de ces trois jours , il ne laissera pas de continuer le même traitement de trois mois en trois mois ; & s'il n'est pas guéri dans les trois jours , il continuera de même pendant trois autres jours. La femme d'un Peintre , attaquée de la goutte depuis neuf ans , a été guérie par ce remede ; elle résidoit à Montmartre , avec l'Auteur qui l'a découvert , & qui en a expérimenté sur lui-même le succès en 1767.

Propriétés de la verveine pour la Goutte.

On trouve dans la Gazette de Santé , du 4 Septembre 1774 , une observation qui constate les bons effets des feuilles de verveine dans la goutte : on les applique de leur côté lisse sur l'endroit douloureux ; il s'y élève , au bout d'un certain temps , de petites pustules vésiculaires , qui rendent de la sérosité , & pour lors le malade se trouve beaucoup soulagé. Ce remede mérite d'être accrédité ; il est simple , & nullement répercussif , par conséquent sans danger ; bien différent en cela de la plupart des autres remedes qu'on ordonne dans pareil cas.

Remede des Caraïbes contre la Goutte.

On fait infuser & dissoudre deux onces de résine de gayac dans trois pintes de bonne eau-de-vie de sucre, vulgairement appelée *tasfia* : on en prend le matin deux petites cuillerées à bouche, avec une tasse de thé, ou un verre d'eau par-dessus. Ce remede n'exige que le régime ordinaire sur les alimens & sur la boisson.

Remede pour la Goutte.

Les vertus essentielles renfermées dans le gayac, ont paru fixer l'attention de plusieurs personnes qui, dans le traitement de la goutte, se sont servies de la teinture résineuse du gayac, extraite par le moyen du *tasfia*. Comme ce menstrue spiritueux pourroit ne pas convenir également à tous ceux qui en font usage, M. Martin, Apothicaire, rue Croix-des-Petits-Champs à Paris, a trouvé le moyen de préparer avec ce végétal un remede savonneux, qui peut être employé avec le plus grand succès dans le traitement de la goutte & des rhumatismes gouteux. En voici la préparation :

Prenez écorce & bois de gayac, de chacun deux livres; esprit-de-vin rectifié, six pintes. Le bois doit être choisi compacte, brun ou noirâtre; l'écorce unie, pesante, difficile à rompre, de couleur grise en dehors, blanche en dedans & d'un goût amer.

On concasse d'abord le bois de gayac ; on le met dans un matras avec deux pintes d'esprit-de-vin, & on fait digérer pendant trois ou

quatre jours, au bain de sable, à une chaleur très-moderée; ensuite on décante la teinture dans un vase convenable, & on ajoute sur le marc deux pintes d'esprit-de-vin. On fait de nouveau digérer pendant trois ou quatre jours: on décante également la liqueur; ensuite on ajoute sur le marc la dose prescrite ci-dessus d'écorce de gayac, avec deux autres pintes d'esprit-de-vin. Cette quantité paroît suffisante pour extraire totalement la résine contenue dans le gayac, & le peu que paroît renfermer l'écorce. On fait de nouveau digérer: on décante la liqueur, & on exprime fortement le marc. On filtre ces trois teintures, que l'on mêle & distille au bain-marie, jusqu'à ce que l'on ait séparé, à un demi-setier près, les six pintes d'esprit-de-vin: on conserve à part la partie résineuse, qui sera pour-lors en consistance de syrop épais.

D'autre part, on fait bouillir le résidu dans suffisante quantité d'eau: on passe la liqueur, & on ajoute de nouveau une suffisante quantité d'eau, afin d'épuiser par-là le bois de gayac & son écorce de leur principe extractif gommeux. On évapore la liqueur à une très-douce chaleur, jusqu'en consistance d'extract mol: on le mêle avec l'extract résineux, & l'on continue de le faire évaporer au bain-marie, en une très-forte consistance d'extract. On le fait sécher ensuite pour le réduire en poudre.

Cet extract gommeux résineux de gayac s'emploie à la dose de vingt-quatre grains, & divisé avec le sucre: on boit par-dessus une légère infusion de genepi.

Autre remede contre la Goutte.

Ce remede n'est autre chose qu'un composé de deux tiers de savon de Venise sur un tiers de quinquina , incorporés avec une suffisante quantité de gentiane , dont on fait des pillules pour prendre intérieurement contre cette maladie. Ce remede est de M. Ducolos ; des personnes de distinction qui en ont fait usage , s'en sont très-bien trouvées.

Moyen de prévenir la Goutte aux pieds , ou au moins de la soulager.

Laver la plante des pieds avec de l'eau-de-vie chaude , par le moyen d'une éponge ou d'un linge ; la bien racler ensuite , jusqu'à ce que la peau devienne douce comme celle du dessus de la main ; faire cette opération environ chaque mois : adoucissant ainsi la peau , elle procurera la facilité d'une douce & continuelle transpiration , dont l'interception (il y a tout lieu de le croire) cause ou du moins favorise la goutte. Il faut d'ailleurs avoir toujours aux pieds des chaufsons de flanelle d'Angleterre , pour aider par une chaleur continuelle à maintenir la plante des pieds dans une douce moiteur. Nous assurons que plusieurs personnes qui ont éprouvé de douloureuses atteintes de la goutte , n'en ont plus ressenti depuis l'usage de cette simple pratique.

Remede contre la Goutte.

Une personne en place, d'une Ville de Province, attaquée de la goutte depuis plusieurs années, s'en trouvoit soulagée par une boisson très-simple, que d'autres, attaqués de cette cruelle maladie, ont depuis employée utilement, & dont la recette ne peut qu'être utile à ceux qui dans ce cas peuvent en faire la même épreuve. Avoir des fèves, que l'on appelle de *marais*; & après avoir jetté la longue gouffe commune dans laquelle les grains sont renfermés, prendre l'enveloppe particuliere qui recouvre chaque fève ou grain, & qui est blanche quand la fève est mûre, laisser sécher à l'ombre cette enveloppe ou écale, pour en faire une infusion comme du thé, que l'on prend avec le moins de sucre possible, quand on sent les approches de la goutte, le matin à jeun, pendant le jour, & tant qu'on le juge à propos (*Nous ne garantissons pas ce remede*).

G O U T T E V A G U E.

OBSERVATION sur une Goutte vague guérie par les racines de pimprenelle noire, par M. Harnisch.

Une femme âgée de vingt-quatre ans, d'un tempérament sanguin, phlegmatique & pléthorique, ayant négligé de se faire saigner

lorsque ses regles cessèrent prématurément , menant d'ailleurs une vie sédentaire , fut attaquée de plusieurs maux , qui étoient tantôt hystériques , tantôt fiévreux , tantôt catharreaux , & auxquels se joignirent une goutte vague & un crachement de sang. Cette goutte la tourmenta si fort , qu'il se répandit des douleurs spasmodiques sur les parties supérieures & inférieures , comprenant la tête , la nuque , les bras , les mains & les pieds. Ayant été appelé pour la voir , je lui ordonnai une potion composée avec les eaux diapnoïques distillées , la poudre de succin , l'antimoine diaphorétique préparé , & la poudre de pimprenelle noire (*Pimprenella saxifraga* , Linn. 398) , & édulcorée avec le syrop d'écorce d'orange ; je lui fis prendre aussi de l'essence de pimprenelle noire. Par ces remedes , je guéris la malade dans l'espace de quelques semaines. J'apaisai si bien les mouvemens convulsifs , qu'ils disparurent entièrement.

Nota. La pimprenelle noire est une variété de la pimprenelle saxifrage de M. Linnée ; nos Herboristes l'appellent bouquetine.



GROSSESSE REMARQUABLE.

M. OLIVIER, Médecin de Brest, écrivoit il y a quelques années à un de ses amis qu'une jeune femme de vingt à vingt-deux ans, se croyant grosse de sept mois, en suite d'une perte de sang qui lui continuoit depuis un mois, accoucha d'un plein plat d'œufs qui étoient attachés les uns aux autres par de petits filets en forme d'une grappe de raisin; ils étoient de différentes grosseurs, depuis celle d'une lentille jusqu'à celle d'un œuf de pigeon. Nous en ouvrîmes plusieurs, dit-il, & ils nous parurent tous composés d'une peau assez dure, qui renfermoit une liqueur visqueuse, semblable au blanc de l'œuf des oiseaux. C'étoit un amas d'hydatides. *La même chose est arrivée en 1777 à Paris.*

Fin du premier Volume.

T A B L E

D E S M A T I E R E S.

<i>A</i> NECDOTES de cet Ouvrage , en forme d'Avertissement.	Page 5
Liste chronologique des Ouvrages publiés par M. Buc'hoz , &c.	10
Préface.	23
Abcès.	25
Accouchemens laborieux.	28
Anthrax.	36
Apoplexie.	42
Arsenic.	88
Ascite.	90
Asphyxie.	91
Asthme.	96
Avortement.	102
Blessure.	105
Brûlure.	109
Cancer.	111
Carcinome croûteux.	120
Carus.	122
Catalepsie.	125
Cataracte.	143

Catharre.	181
Céliaque.	185
Céphalalgie.	186
Champignons.	188
Charbon.	189
Charbon. (Suffocation).	190
Cholera-morbus.	191
Colique.	203
Colique néphrétique.	207
Coma somnolentum ou cataphora.	214
Coma-vigil.	221
Conservation humaine.	225
Consomption.	226
Constipation.	227
Convulsions.	228
Coqueluche.	238
Corps étranger.	241
Coup à la tête.	242
Croûte de lait.	244
Cure chirurgicale.	245
Dartres.	246
Dépôt.	247
Descente ou Hernie.	248
Descente de l'anús.	249
Descente de matrice.	253
Diabètes.	255
Difficulté d'uriner.	258

DES MATIERES. 559

<i>Duretés skirreuses.</i>	263
<i>Dyssenterie.</i>	265
<i>Dysurie.</i>	304
<i>Écart de la Nature.</i>	306
<i>Écrouelles.</i>	312
<i>Empoisonnement.</i>	320
<i>Empieme.</i>	326
<i>Emphysème.</i>	331
<i>Enfant rappelé à la vie.</i>	383
<i>Engelures.</i>	387
<i>Épian.</i>	389
<i>Épidémie.</i>	397
<i>Épilepsie.</i>	427
<i>Érêsipelle.</i>	474
<i>Éternuement.</i>	475
<i>Excroissance extraordinaire.</i>	480
<i>Exfoliation des os.</i>	481
<i>Exomphale.</i>	489
<i>Fievre.</i>	492
<i>Fievre continue.</i>	493
<i>Fievre étiqye.</i>	494
<i>Fievre intermittente.</i>	498
<i>Fievre maligne.</i>	503
<i>Fievres pourprées.</i>	509
<i>Fievres putrides.</i>	517
<i>Fievres vermineuses.</i>	519
<i>Fleurs blanches.</i>	522

360 TABLE DES MATIERES.

<i>Flux menstruel excessif.</i>	523
<i>Folie simultanée.</i>	525
<i>Gale.</i>	529
<i>Gangrene.</i>	534
<i>Gergures.</i>	540
<i>Gergures des levres.</i>	542
<i>Gergures du sein.</i>	543
<i>Glaires des reins.</i>	Ibid.
<i>Glandes du sein.</i>	544
<i>Goutte.</i>	548
<i>Goutte vague.</i>	554
<i>Grossesse remarquable.</i>	556

Fin de la Table.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit intitulé : *Médecine Pratique & Moderne appuyée sur l'Observation* : Et je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'Impression. A Paris ce 1^{er}. Octobre 1781. GARDANE.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur BUC'HOZ, Docteur en Médecine, nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public ses Œuvres, contenant : *Recueil des Secrets à l'usage des Artistes* ; — *La Médecine Pratique & Moderne, appuyée sur l'Observation* ; — *Le Faune François, ou Traité Historique des Animaux de la France* ; — *Les Richesses de la France dans ses productions Minéralogiques & Hydrologiques, &c.*, Ouvrages de sa composition ; s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilege, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à personne ; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilege que de la cession ; & alors, par le fait seul de la cession enregistrée,

la durée du présent Privilege sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant decede avant l'expiration desdites dix années, le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Règlement sur la durée des Privileges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de faisie & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les Contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilege; qu'avant de les exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMENIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en fera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMENIL. Le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou

à la fin desdits Ouvrages , soit tenue pour dûement signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles , tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro , Charte Normande , & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Versailles le trentieme jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-un , & de notre Regne le huitieme. Par le Roi en son Conseil.

L E B E G U E.

Registré sur le Registre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris , n°. 2280 , fol. 598 , conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilege , & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires prescrits par l'article CVIII du Règlement de 1723. A Paris , ce 20 Novembre 1781.

VALLEYRE le jeune , Adjoint.

De l'Imprimerie de DEMONVILLE , rue
Christine, 1782.

K

